REVUE

DES

DEUX MONDES

XLIXe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue Saint-Benoît.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XLIXe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME TRENTE ET UNIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE BONAPARTE, 17

1879

11.014

054
R3274
1879 v.1

LA THESSALIE

NOTES DE VOYAGE.

En quittant les monastères de l'Athos, au mois d'août 1875, j'avais l'intention de gagner la mer Adriatique par la Thessalie et l'Épire. Des circonstances imprévues m'arrêtèrent au pied des montagnes de Janina, et je ne pus voir en détail que la première de ces provinces. Les notes rapportées de cette excursion ne me parurent pas dignes alors d'être offertes aux lecteurs de la *Revue;* les beaux travaux de MM. Mézières et Heuzey ont tout dit sur l'archéologie de ces terres classiques; quant aux renseignemens recueillis dans le pays sur ses conditions politiques et économiques, ils n'étaient pas assez concluans en faveur de l'ordre de choses existant à cette époque pour que des convenances de situation me permissent d'en faire usage. Mon carnet de voyageur alla rejoindre ses aînés, gardant pour lui seul les surprises que le hasard sème sur les routes; d'autres vinrent après lui, la vie passa, je l'oubliai.

Voici que, durant ces trois années, l'humanité, cette infatigable voyageuse, a marché d'un pas inaccoutumé, tenant son livre de notes, qui s'appelle l'histoire. Il y a deux mois, comme je parcourais les forêts d'Ukraine, occupé de tout autres études, les journaux m'apportèrent une de ces notes, prises sur le chemin par la voyageuse : celle-ci s'appellera le traité de Berlin. — En la lisant avec l'intérêt qu'on doit aux publications historiques, je fus surtout frappé par un article à la discussion duquel, assurait-on, nos représentans avaient apporté une attention toute particulière, et qui me parut répondre fort exactement à la réalité des faits, telle que je l'avais observée sur les lieux; cet article traitait du recul probable

de la frontière de Grèce au-delà de la Thessalie méridionale. Je fis appel à mes souvenirs, et j'eus la satisfaction, — en est-il une plus grande pour un voyageur sincère? — de constater que mes prévisions d'une autre époque sur la nécessité et les limites d'un remaniement de territoire s'accordaient avec les décisions autorisées de la haute assemblée. La Thessalie, peut-être un peu négligée par les Parisiens en temps ordinaire, est à l'ordre du jour depuis quelques semaines : le public français s'est pris d'intérêt pour les questions qui la concernent, et des impressions recueillies dans le pays paraîtront aujourd'hui à leur heure. Ces impressions ne peuvent avoir quelque valeur qu'à la condition de rester ce qu'elles étaient à un moment où rien ne faisait prévoir les changemens actuels. Je transcrirai sans aucune addition mes notes de 1875. Quand repassent devant nos yeux les éclatantes visions laissées par notre jeunesse sur les routes, il faut leur garder assez de tendresse et de regrets pour ne pas amortir leur lumière avec les ombres qui se sont placées entre elles et nous.

Salonique, août 1875.

Deux journées de cheval nous ont suffi pour traverser en écharpe la péninsule chalcidique, de l'Athos jusqu'à Salonique. L'ancien berceau de la puissance macédonienne est aujourd'hui une assez triste terre. En contournant le golfe de Cassandre, on laisse derrière soi quelques riches métochies de la Montagne-Sainte; en dehors de ces îlots de végétation, la terre est à peine cultivée, les hameaux se font rares et maigres; quelques chevriers paissent leurs troupeaux sur les ruines d'Olynthe et de Potidée. Le second jour on suit de monotones plateaux de bruyères, coupés par des lits de torrens à sec, qui vont s'abaissant vers le golfe Thermaïque sur notre gauche. Çà et là une échappée de vue sur le golfe fait oublier la fatigue en ménageant un admirable tableau; l'horizon de mer est encadré par les crêtes décroissantes de l'Olympe, de l'Ossa et du Pélion, noyées dans une tremblante vapeur rose, demeures prêtes pour les divinités idéales. Vers le soir, nous franchissons un dernier plateau, à l'extrémité duquel Salonique nous apparaît enfin, allongée en forme de croissant au fond de son golfe, en amphithéâtre sur les croupes du mont Kortasch, assez semblable à Smyrne, sa sœur d'Asie. C'est la cité orientale, qu'il faut voir passer de loin dans le rêve, sans l'approcher : coquette et blanche à plaisir, se mirant dans les eaux lumineuses, avec son noir bandeau de cyprès autour du front. Ces arbres marquent les lignes de cimetières qui

investissent de près toute ville turque, camp de la mort qui fait éternellement le siège de la vie.

Nous traversons des vignes, un long faubourg bordé de petites maisons dans des vergers, et nous entrons dans la ville. C'est ici que les gracieuses apparences s'évanouissent pour céder la place à la réalité : des rues étouffées, de chétives maisons de bois, des constructions lépreuses, des cloaques innomés. Sur plusieurs points, le quai s'est formé très simplement, par les immondices accumulées de la ville, qui gagnent sur la mer et étayent seules les baraques et les estacades : on a l'intention d'achever un quai de pierre, mais dans ce pays surtout, si les bonnes intentions se transforment en pavés, ces pavés ne servent pas en ce monde. Tandis que je cherche à m'orienter dans ce triste labyrinthe, ma bonne fortune me fait rencontrer le consul de France, M. Moulin, qui me ramène dans le faubourg à sa maison d'été : une hospitalité cordiale me donne là le loisir de me reposer quelques jours entre les fatigues de l'Athos et celles qui m'attendent en Thessalie.

En faisant plus ample connaissance avec Salonique, durant ces quelques jours, mon impression première ne s'est guère modifiée. Le seul mérite de la ville est d'avoir conservé une série d'églises fort anciennes, qui permettent de suivre pas à pas les transformations du procédé architectural durant les premiers siècles du christianisme. Sous ce rapport, Salonique est un musée unique dans le Levant et qui n'a son égal qu'à Rome. La basilique romaine est représentée par un type très pur, Saint-Dimitri. Convertie en mosquée, elle a gardé dans une chapelle le tombeau du saint; l'imam y entretient pieusement une lampe pour le compte des chrétiens, qui lui apportent leur rémunération en venant y prier; rare et touchant exemple de confraternité entre les deux cultes. — Nous trouvons ensuite un panthéon, avec sa rotonde païenne, coiffée d'une coupole, qui doit dater de Constantin et reproduit exactement le panthéon d'Agrippa. Enfin le siècle de Justinien comparaît avec l'inévitable Sainte-Sophie, calquée sur le plan de la métropole byzantine, aux quatre nefs en croix, engendrant la coupole centrale. Ici d'élégantes mosaïques ont échappé au voile de chaux réglementaire des maçons musulmans. Si les conquérans avaient montré partout la même modération qu'à Salonique, l'Orient ne serait qu'un vaste musée d'un inexprimable intérêt. Quand les cultes ne bâtissent pas pour leur compte et se contentent de l'héritage de leurs prédécesseurs, ne pourrait-on pas leur demander d'être plus respectueux de ce patrimoine? Voici des temples dont deux au moins ont abrité trois formes successives de la piété humaine; ils n'en sont que plus vénérables, et les religions ne gagnent rien à brûler

l'autel qui les a reçues, quand les évolutions historiques les en exilent. — La grande figure de Paul hante toutes ces églises et domine tous leurs souvenirs : le muezzin qui psalmodie l'appel d'Allah du haut du panthéon m'a montré, dans la cour de l'édifice, un ambon de vert antique qui aurait été, suivant lui, la chaire de l'apôtre.

On en a fini avec les curiosités de la ville en visitant, après les temples, l'arc de Constantin, reproduction de l'arc de Titus à Rome, qui montre sur ses bas-reliefs effacés des caravanes de chameaux portant le butin pris aux Sarmates : le château des Sept-Tours, citadelle turque accrochée aux flancs de la montagne, d'où elle domine la ville et le port; l'emplacement d'un temple antique, à l'entrée de la ville, sur le quai; il fut dépossédé par une tour moyen âge, bondée de prisonniers qui gesticulent à travers les lucarnes grillées; d'aucuns, assis sur les créneaux du couronnement, regardent mélancoliquement fuir sur la mer les voiles des barques et les ailes des mouettes, décevantes images de liberté.

J'ai couru un peu tous les quartiers de la ville moderne, en cherchant ces vestiges du passé; ils se ressemblent par leur aspect commun de misère et d'incurie. Il faut ajouter, pour expliquer cet état de choses, que Salonique est la Jérusalem moderne de l'Orient. Tout le long de ses ruelles montueuses, on rencontre de maigres fils d'Israël, glissant de leur pas affairé et furtif; sur les portes, des Juives au type puissant, pâle et fier, allaitent leurs enfans. Sur une population de 80,000 âmes, on compte que plus de 50,000 appartiennent à la race hébraïque. La plupart de ces familles passèrent d'Espagne en Roumélie au xve siècle; l'indifférence dédaigneuse du musulman était un bienfait pour elles après les proscriptions des états catholiques. Salonique leur doit ce caractère sordide et actif, propre aux groupes israélites en Orient. Son port est le grand marché des céréales et des tabacs pour toute la Roumélie; mais ce mouvement commercial n'est qu'un faible essai, si on le compare au développement dont il est susceptible dans certaines chances d'avenir. Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour comprendre le rôle considérable destiné à Salonique dans l'économie future de l'Europe, depuis l'ouverture du canal de Suez. Les vapeurs postaux mettent actuellement trois jours pleins de Port-Saïd à Brindisi, quatre jusqu'à Trieste, cinq ou six jusqu'à Marseille; ils peuvent franchir en cinquante heures la distance entre l'Égypte et Salonique. En outre les marchandises débarquées dans les entrepôts de l'Adriatique et de la Méditerranée ont à fournir de longs parcours sur les voies ferrées avant d'atteindre le bassin du Danube et l'Europe orientale. Quand le chemin de fer, aujourd'hui ébauché dans la

vallée du Vardar, se continuera par une des vallées bosniaques ou serbes de la Drina, de l'Ibar ou de la Morava et viendra rejoindre le Danube, Salonique sera le point de transbordement le plus proche de ce fleuve par terre, le plus voisin du canal de Suez par mer; ce magnifique port, dormant dans des eaux profondes au fond d'un golfe, abrité des vents par de hautes montagnes, deviendra l'entrepôt naturel de toute la péninsule des Balkans, de la Hongrie, des Principautés, de la Pologne, de la Russie occidentale; la vallée du Vardar est la route indiquée où doivent se croiser les richesses de l'Inde et du nord de l'Europe, le jour où, par le fait des déplacemens historiques, une race industrieuse et énergique viendra y appliquer les grands instrumens du travail moderne : ce jour-là, Brindisi et Marseille recevront un coup redoutable.

Heureusement pour notre chère Marseille, ces menaces semblent encore bien lointaines. Quand j'ai voulu aller reconnaître l'embouchure du fleuve auquel mon imagination prêtait de si belles destinées, on m'en a vivement détourné, en m'assurant que les fièvres les plus malignes habitent seules sur ses bords. Nous occupons une petite maison à l'extrémité du faubourg qui forme la corne orientale du croissant figuré par la ville : de là on me montre du doigt, comme un fléau visible, les vapeurs épaisses qui couvrent la pointe de la corne occidentale, perdue dans les marais stagnans du Vardar. La malheureuse population de ce faubourg est tout entière décimée par la fièvre durant les deux tiers de l'année. Un chemin de fer est nominalement ouvert de Salonique à Uskup; il y a trois départs chaque semaine, un par quarante-huit heures, et rien ne prouve que les trains n'arrivent pas habituellement jusqu'à Uskup. Au-delà commencent les régions presque mythiques de l'Albanie; ces montagnes, sises au cœur de l'Europe et dont, par un beau temps, on aperçoit les cimes d'Otrante et de Brindisi, sont moins parcourues et moins bien connues de nous que certaines peuplades du Niger. J'ai pu causer ces jours-ci avec un de nos compatriotes qui en arrive, un ingénieur employé aux travaux du tronçon entre Uskup et Mitrovitza; il s'en revient dégoûté, impayé, fort sceptique sur l'avenir de l'œuvre à laquelle il a collaboré. Les détails terriblement pittoresques qu'il me donne sur les mœurs albanaises, étudiées à domicile, semblent appartenir aux récits homériques beaucoup plus qu'à la vie contemporaine. Le yataghan et le fusil sont les seules lois de la montagne guègue, où tout homme marche armé. Mon ingénieur me raconte quelques scènes dont il a été récemment témoin : une fois ce sont deux Arnautes qui se prennent de querelle à propos d'un lièvre que tous deux prétendent avoir abattu; l'un d'eux saisit sa carabine, couche son compétiteur raide mort sur le champ, et s'en retourne tranquille-

ment avec la pièce de gibier; les essais de perception des taxes par les agens du fisc ottoman se terminent souvent par des tueries de ce genre. Il y a peu de jours, des zaptiés turcs ont voulu pénétrer de vive force dans la maison d'un contribuable récalcitrant : le père était aux champs, ses deux fils au logis; l'un d'eux décroche son long fusil à pierre et blesse un des soldats; les camarades du blessé ripostent, tuent les deux frères : le père entend la fusillade, revient du travail, et meurt en se battant sur le seuil de sa maison. D'ailleurs on a rarement le mauvais goût de rappeler les taxes et le tribut à de pareils débiteurs; Arnautes musulmans et Guègues catholiques vivent en fait dans leurs montagnes absolument indépendans de tout autre pouvoir constitué que celui de leur clan. Quand les grands capitaines ottomans ont su entraîner ces populations belliqueuses à leur suite, ils en ont tiré leurs meilleurs soldats. Ce semble être leur vocation de courir la terre à la suite des conquérans. Si l'on songe à l'antiquité de cette race, préexistante toutes celles de la péninsule illyrique et dont l'origine et la langue défient encore les investigations de la science, on se convainc que la glorieuse phalange d'Alexandre a puisé sa principale force dans ces montagnards, plutôt que dans le sang appauvri des Grecs de Macédoine. Ce sont eux que les historiens désignent sous le nom vague d'Épirotes. Ainsi, de notre temps, c'est un noyau d'Albanais, conduit par Méhémet-Ali, l'un des leurs, qui a conquis l'Égypte et la Syrie. Ces rudes Arnautes en imposent encore au Turc et à l'Arabe; plus d'une fois j'ai retrouvé dans les villes du haut Nil, aux portes de Nubie, quatre ou cinq de ces vieux compagnons du grand pacha, qui maintenaient seuls une population nombreuse de fellahs et la conduisaient à la corvée, une baguette à la main; de même, pensai-je, les pères de ceux-ci, les quelques garnisaires qu'Alexandre pouvait détacher de sa petite armée, devaient maintenir par la terreur de leur nom les villes populeuses d'Assyrie, de Perse, d'Égypte, que le jeune victorieux avait conquises en courant.

Quoi qu'il en soit de cette thèse historique, il est probable que ces tribus ombrageuses réservent à la civilisation de fâcheuses surprises. Supposons un instant, — hypothèse que rien n'autorise, — l'apparition de l'OEdipe qui débrouillera l'énigme orientale; ce magicien a classé et contenté chacune des races qui se disputent la péninsule du Balkan; reste l'Albanie avec sa population aguerrie, indomptable, réfractaire à toute assimilation aux races voisines, mais ne portant pas en elle, il faut bien l'avouer, les élémens d'un gouvernement régulier et civilisateur; cette population, admirablement armée et retranchée par la nature, pourra tenir bien longtemps en échec même les grandes puissances militaires qui entreprendraient de la réduire. Voilà une des difficultés du problème oriental

dont on s'est peu occupé jusqu'ici et qui sera peut-être la plus délicate à résoudre.

J'aurais été fort désireux de me risquer sur le problématique chemin de fer du Vardar et de tenter une reconnaissance dans ces curieuses montagnes. Mais une insurrection grave a éclaté depuis quelques semaines en Herzégovine; on est sans nouvelles à Salonique, on ignore comment se développe et jusqu'où s'étend le mouvement. Dans ces circonstances, il faut renoncer à se diriger vers le nord. Je vais me rabattre sur l'Olympe et la Thessalie. De ce côté sévit un autre fléau : le brigandage, qui a repris depuis quelque temps avec une forte recrudescence. Mais, si ce fléau pèse lourdement sur les provinces qu'il désole, il est à peu près sans péril pour un voyageur prudent et au fait des habitudes du pays. Dans un conseil tenu avec M. Moulin et quelques amis expérimentés au sujet de mes plans, on décide à l'unanimité que je dois prendre le taureau par les cornes, c'est-à-dire engager comme drogman un ancien bandit, qui m'accréditera au besoin auprès de ses collègues. Aussitôt dit, aussitôt fait. On m'amène Capitan-Dimitri, vieux klephte à tête paterne, ex-chef de brigands retiré des affaires, qui vit de je ne sais quel commerce à Salonique; il me mettra en bons rapports avec son confrère Sotiri, qui travaille maintenant dans l'Olympe. Nous sommes tombés d'accord sur les conditions; mais ce matin, au dernier moment, le tendre bandit vient m'annoncer que sa sœur est gravement malade; il a l'esprit de famille et ne peut se résoudre à partir dans cette inquiétude. Fort désappointé, je retourne en ville à la recherche d'un mentor et ne trouve sous ma main que le cafetier Christo, un honnête Grec dont le commerce ne marche pas, moins pittoresque, moins martial, mais qui a parcouru ces provinces, assure-t-il, et parle une demi-douzaine de langues. Je l'engage séance tenante, et il m'amène vers le soir la barque qui doit me transporter de l'autre côté du golfe. Faute de mieux, un riche négociant, qui a une exploitation forestière dans l'Olympe, me donne une lettre de recommandation pour Sotiri, au cas où je le rencontrerais sur mon chemin. M. X... l'a employé jadis dans son administration : maintenant encore, durant les mortes saisons de son métier, le partisan daigne surveiller l'exploitation des bois, empêcher les malhonnêtes gens et les gabelous de faire du tort au propriétaire; ce serait, assure-t-on, le meilleur des intendans. — Tout ceci peut paraître paradoxal à distance : quiconque a vécu dans ce pays affirmera que ces faits répondent aux réalités quotidiennes.

Le vent fraîchit, la voile bat la rampe de la petite échelle devant la maison consulaire. Que de fois j'ai fait de ces adieux émus aux demeures hospitalières qui m'ont accueilli en pays lointain! Quel-

ques jours de vie commune, dans ces étapes du voyageur, créent des liens d'amitié plus solides que des années de voisinage dans nos villes. Ce toit familier qui vous abrite une heure entre de longues semaines d'isolement et de fatigues, c'est un coin de patrie et de foyer placé par le ciel sur la route. Je l'ai toujours quitté le cœur gros, quel qu'il fût. Ici surtout il m'est apparu souriant, cachant un jeune ménage, de beaux enfans blonds, un de ces nids honnêtes construits dans l'exil, après de longues années de dur labeur, par ces modestes serviteurs de la France qui portent au loin l'exemple du devoir accompli et l'honneur du nom national. Puisse le bonheur mérité chanter longtemps sur cette maison comme les accords de la valse qui s'en échappent et poursuivent gaîment le voyageur fuyant sur la mer assombrie (1)!

Le mont Olympe, Ékatérini, Lithochôri.

Vraie journée de voyage, avec ses fatigues, ses audaces, son imprévu. La largeur du golfe Thermaïque, entre Salonique et le port d'Ékatérini, au pied de l'Olympe, est d'environ 30 milles marins. Telle est la distance que les bateliers grecs franchissent en une nuit sur de petites barques de quelques pieds montées par deux hommes. Celle où j'ai pris place hier soir s'appelle une *peyramare* dans le langage des mariniers de Salonique. Nul abri n'y est ménagé: je me couche sur mon manteau au pied du mât, et tandis que mon lit de planches, insensiblement bercé, glisse d'un essor silencieux, je regarde les étoiles passer successivement entre les arêtes des deux voiles qui coupent le ciel au-dessus de ma tête. Cette navigation poétique dure jusqu'au tournant du cap Kara-Bournou; là, comme nous quittons la terre pour traverser le golfe, le vent s'élève brusquement et grossit de minute en minute, soufflétant la grand'-voile. La petite coque rampe comme un couleuvre en sifflant sur la crête des vagues et soulève de la proue des gerbes phosphorescentes. Nous embarquons des paquets de mer, la toile humide me fouette le visage; c'est une singulière sensation de se trouver à un demi-pied de cette eau courroucée qui vous lèche de son haleine salée.

(1) Hélas! ce souhait n'a pas porté bonheur à la pauvre maison. Quelques mois à peine après que j'en avais passé le seuil, l'horrible catastrophe que tout le monde connaît s'est abattue sur elle. Mon courageux ami a été massacré en remplissant les devoirs de sa charge; un soir on a rapporté à Mme Moulin et aux deux enfants un cadavre méconnaissable, broyé avec les piques arrachées aux grilles de la mosquée, traîné en lambeaux dans les cloaques de Salonique... On sait le reste de ces hideux détails. Que l'honnête homme tombé en soldat, et plus tristement qu'un soldat, sous le drapeau de la France reçoive ici ce dernier hommage de son hôte.

Les Grecs, si braves à la mer, sont inquiets et indécis, le vent contraire enforce : je pourrais répéter à mes hommes le mot de César; malheureusement on n'entend ces mots-là qu'au collège. Je me contente de les inviter à virer de bord, si c'est possible, pour jeter l'ancre à la côte de Roumélie; ils y réussissent, et la nuit se passe tant bien que mal dans cette balançoire. A l'aube, le vent change, nous retraversons le golfe et, vers onze heures, nous atterrissons à l'échelle d'Ékatérini, sur la plage thessalienne : depuis quinze heures, nous sommes secoués dans notre coquille, trempés comme au sortir d'un bain, tout poudreux d'une poussière blanche de sel marin déposée sur nos manteaux par les vagues.

Deux zaptiés viennent au-devant de moi sur le petit port; ils ont frété pour mon usage une *talika* homérique, qui me conduit en une heure au bourg adossé aux derniers contre-forts que le mont Olympe projette vers le nord-est. J'entre dans la grand'salle du konak, l'hôtel municipal de l'endroit. Les personnages qui s'y prélassent sur le divan éventré mériteraient une longue étude : le moraliste y trouverait son profit plus encore que le peintre; il verrait dans ce petit monde un tableau fidèle de la vie provinciale, il y surprendrait l'explication de bien des faits qui restent obscurs pour l'Occident. — L'homme considérable de la localité est évidemment le « colonel » d'Ékatérini, grand soudard albanais de six pieds, tout gris, au profil inquiétant, jovial et cynique; prenez un vieux reître flamand dans un fond de tableau de Velasquez, affublez-le d'une défroque qui rappelle le costume de nos zouaves, vous aurez le « colonel » d'Ékatérini. C'est le commandant de la force armée du district, une vingtaine d'Albanais irréguliers, — comme leur chef, — qui traînent leurs haillons et leurs armes de tout modèle sur la place. Cette troupe est chargée de réduire Sotiri et ses huit compagnons, qui opèrent en ce moment sur nos têtes, dans le versant nord de l'Olympe. En examinant ces guerriers et en écoutant leur capitaine, on pense involontairement au mot de Juvénal : *Quis custodiet custodes ipsos*. Il ne faut pas une longue inspection pour se convaincre que poursuivans et poursuivis doivent arriver vite à s'entendre, sinon à se confondre. Le « colonel » est grand causeur et fort intéressant à écouter. Il ne cache pas que ses hommes, — miliciens ayant achevé leur temps et qui attendent la paie arriérée, volontaires descendus des montagnes avec leur fusil pour gagner quelques piastres, — se dédommagent comme ils peuvent de leurs longs jeûnes et sont aujourd'hui du côté de la légalité comme ils peuvent être demain de l'autre. Lui-même a longtemps traîné son sabre de par le monde, à la suite des armées turques, sans atteindre la fortune, et s'est retiré dans ce canton, qui est le sien, pour y exercer les prérogatives de son grade. Il vit de Sotiri comme le juge vit du

procès. A l'entendre, la province serait dévastée sans sa vigilance. Il raconte en grec, langue des gens éloquens, et les bulletins du colonel feraient envie à plus d'un général. « Pas plus tard qu'hier, engagement très brillant avec la bande, à quelques lieues d'Ékatérini, dans le col que l'on voit d'ici. Après une chaude fusillade, la troupe, ayant mis les brigands en fuite, s'est repliée en bon ordre. Sotiri a été gravement blessé; s'il n'est pas mort, il n'en vaut guère mieux et n'a qu'à se bien tenir. » Nous saurons bientôt ce qu'il faut penser de cette allégation. Sotiri manquant par malheur à la réunion, il est juste d'esquisser sa biographie telle qu'on me l'a contée à Salonique. Il est né brigand, comme on naît bottier ou orfèvre, et a longtemps exercé sa profession dans l'Olympe. Il y a quelques années, les affaires étant dans le marasme, peut-être par suite de la concurrence trop vive, il vint demander l'*aman* à Salonique : on le reçut en grâce, il tâta quelque peu de la tour du quai, et fut bientôt admis et appointé dans une des administrations du vilayet. On ne dit pas qu'il ait donné aucun sujet de plainte durant les deux années qu'il y passa. Dans ces derniers temps, Sotiri crut s'apercevoir qu'on le traitait avec méfiance et qu'on avait de mauvaises intentions à son endroit; il s'aperçut avant tout que les appointemens étaient fort irrégulièrement payés. Une belle nuit du mois dernier, il se jeta dans une *peyramare*, traversa le golfe et aborda à Ékatérini, comme je l'ai fait cette nuit; il laissait une lettre adressée au pacha, dans laquelle il se plaignait des torts qu'on avait eus envers lui et déclarait respectueusement qu'il allait reprendre son ancien métier.

Je reviens à mes hôtes. Comme le « colonel » achevait ses histoires, un jeune homme au type arménien prononcé, à l'air vif et intelligent, coiffé du fez, mais vêtu d'un paletot gris à la franque, se présente à moi; c'est un employé de l'administration des forêts. Il parle avec volubilité un français très correct, et semble en le parlant jouir de sa haute supériorité sur le monde qui l'entoure. Il commence le réquisitoire habituel de tout raïa au service de la Porte contre l'administration à laquelle il appartient et contre le gouvernement en général, qui rend la tâche impossible. La satire est sanglante et la forme en est vive; malheureusement je sais de bonne source que mon interlocuteur vit des abus qu'il dénonce, en les aggravant à son profit, et que les habiletés du serviteur sont ici plus nuisibles que l'incurie du maître. L'effendi veut bien me prévenir que l'engagement d'hier est à l'usage des étrangers, et que les brigands tués par le « colonel » se portent assez bien. Il me montre avec un geste de suprême dédain un personnage accroupi sur le divan, puis se retourne à l'appel de ce personnage et s'incline servilement devant lui, les mains croisées sur le cœur.

Ce dernier est le *mudir* de l'endroit, une sorte de maire et de préfet tout ensemble. C'est un Turc de la vieille roche, bien qu'il porte la hideuse redingote de la réforme. Replié sur sa couche, il égrène un chapelet en silence, prête une oreille indifférente à ces langues étrangères, et promène sur ses subordonnés un regard d'une finesse paresseuse, chargé d'insouciance et de mépris; on devine dans ce regard fataliste l'absence d'illusions et l'horreur de la lutte; on sent que cet homme ne lèverait pas le petit doigt pour empêcher l'empire du monde de s'écrouler. Lui seul est digne dans tout l'entourage, et, — malgré son costume ridicule, — de cette dignité superbe et animale du fauve, qui suit son instinct, bon ou mauvais, dévore quelquefois, mais ne griffe jamais. Derrière lui, debout dans la porte, pieds nus et en redingote, deux greffiers attendent un travail qui ne vient pas, portant à la ceinture l'écritoire de cuivre où l'encre est depuis longtemps figée. — Si le vieil Ésope, revenant dans sa patrie, passait par cette salle, il rêverait d'une fable intitulée : *le Chat-tigre, le Renard et le Lion endormi.* Je me suis attardé à ce microcosme; mais vraiment il y aurait là de quoi songer longtemps.

Et pourtant les sonnettes des mules m'invitent à me mettre en quête d'autres tableaux. Le « colonel » m'engage à prendre deux de ses hommes pour escorter ma petite caravane; je choisis deux jeunes garçons d'une vingtaine d'années, à la mine robuste et décidée. On pourrait croire, après ce que j'ai dit, que c'est là une médiocre précaution; ce serait une erreur. Comme tous les primitifs, comme les cheiks bédouins auxquels j'ai eu affaire en Syrie, les Albanais ont des idées inflexibles sur la parole donnée et l'engagement pris; tant qu'on le paie exactement et qu'on le traite bien, l'Arnaute sert avec une fidélité de dogue et se ferait hacher en pièces avant qu'on ne touchât au voyageur dont il répond. Tous ceux qui ont parcouru l'Orient avec des cawas albanais les préfèrent pour ce métier aux hommes des autres races. Après avoir accepté mes offres, mes deux guides m'ont servi avec un zèle, un entrain, une hardiesse exemplaires. Quand, au premier poste de soldats, j'ai voulu les renvoyer et en prendre d'autres, les pauvres diables, qui n'ont pas vu la couleur d'une piastre depuis de longs mois, m'ont supplié de les garder pendant tout mon voyage, quelle qu'en fût la durée. Au bout de quinze jours de vie commune, ils auraient passé par le feu sur un signe. Voici deux garçons qui feraient les meilleurs soldats du monde, encadrés dans un de nos régimens, sous les ordres de chefs intelligens et justes; affamés et dépravés, ils feront peut-être un jour deux bandits. Dans ce pays comme ailleurs, l'homme n'est pas l'instrument d'une destination aveugle, qui le marque pour le bien ou pour le mal; il n'est que le produit de l'éducation, du milieu, des directions hon-

nêtes ou des influences énervantes qui le pétrissent à leur image. — Nous nous mettons en route : les deux enfans sautent en selle, piquent gaîment à l'avant-garde, et les voilà partis pour aller, s'il le faut, jusqu'aux confins de l'Asie, sans tourner la tête derrière eux. L'arrière-garde est moins forte; elle est couverte par Christo; le cafetier de Salonique se dessine comme le plus incommode des *impedimenta*, et je crains de devoir être son guide, son serviteur et son drogman.

Nous traversons des vallées aux noms illustres, Pydna, Pétra, les défilés d'où les Macédoniens et après eux les Romains de Paul-Émile s'élancèrent sur la Grèce agonisante. Cette terre, se jugeant apparemment de trop fière race pour le travail, ne produit que des souvenirs historiques : de champs et de cultures, il n'y a pour ainsi dire pas de traces sur notre parcours. La route n'en est pas moins gracieuse, tantôt plongeant dans les flots du golfe sur notre gauche, rejoignant la plage aux petites échelles où se balancent les barques de pêche, tantôt remontant à droite sur les pentes orientales de l'Olympe que nous contournons. Vue d'ici, la montagne des dieux est superbe, partagée en deux par un coup d'épée à la Roland, bien ravinée, boisée de chênes et de pins de Larisse. Elle se dresse à 3,000 mètres sur nos têtes, et avant quatre heures son ombre noire assombrit le chemin. Ce phénomène me rappelle les séduisantes théories de Max Muller sur l'origine des mythes; c'est en voyant le dieu prototype, l'éclatant Phœbus-Apollon, disparaître avant l'heure derrière ces sommets, que les premiers habitans de cette contrée ont été naturellement amenés à lui assigner là-haut sa demeure. Nous trouvons au point culminant de la route le gros village de Lithochôri, où nous passons la nuit. Ce village est admirablement assis dans la verdure, au bord d'un torrent encaissé en abîme, qui s'échappe de la grande fente centrale du massif. De ce point, l'œil plonge dans le cœur du géant, où les rayons du jour ne doivent jamais pénétrer. La nuit n'y tombe pas; elle s'épaissit sur les noires parois de forêts qui se dressent à l'arrière-plan, derrière les rochers à pic des gorges plus voisines de nous. Ces parois forment en s'évasant un cirque profond, aux bords chargés de neige. Dans ce cratère, disent les chasseurs de la montagne, il y a des lacs d'eau glacée où glissent des cygnes noirs. Un touriste consciencieux tenterait l'ascension du pic : je n'irai troubler ni les cygnes, ni les dieux dont ils portent le deuil. Peut-être les pauvres et gracieuses déités ont-elles regagné leur aire natale, depuis que notre siècle impitoyable les a exilées de la poésie, leur suprême refuge; peut-être les derniers des immortels grelottent-ils au bord des lacs glacés, comme leurs dernières statues au bord des étangs solitaires de Versailles, de Schœnbrunn ou de Potsdam, en com-

pagnie des ombres galantes du siècle qui les aimait encore, s'il ne les adorait plus. Le nôtre est mûr pour la grande parole ; il ne cherche plus les dieux sur les montagnes, mais en esprit et en vérité; quand ses fils reviennent des terres lointaines, il ne leur demande pas de lui rapporter des divinités ou des mythologies mortes, mais de lui raconter les merveilles de la forte nature et l'histoire vivante des âmes humaines.

Ce ne sont d'ailleurs pas les âmes de Lithochôri qui nous donneront de vives clartés. Triste et sauvage est la physionomie de cette population montagnarde. Elle est fort mélangée; sur les quatre-vingts familles qui la composent, il y a des Grecs, des Albanais, des Bulgares, des Valaques du Pinde, des Juifs, toute la mosaïque orientale. Un *tchaouch* (sergent) et cinq ou six Arnautes représentent seuls l'autorité. Il en est ainsi de tous les villages du massif de l'Olympe, soit de ce côté, sur le versant maritime, soit de l'autre, dans les vallées du Xérias, à Vlacholivado, à Tzaritzéna, à Déméniko. Les races y sont croisées et enchevêtrées. Ces montagnards, misérables, peu adonnés à l'agriculture, vivant d'exploitations forestières, de charbonnages, de quelques extractions de minerais, tour à tour victimes ou complices des bandes de malfaiteurs dont l'Olympe est le quartier général, empruntent à ces conditions d'existence un caractère dur et farouche. Je vais m'asseoir au petit café sur le torrent, où les gros bonnets du village sont réunis autour des narghilés, à la nuit tombante. Je suis frappé de l'accueil qu'on m'y fait. Sans doute on s'empresse autour de l'étranger, aubaine bien rare à Lithochôri; mais je ne retrouve dans cet empressement ni les allures gaies, hospitalières, affables jusque dans leur indiscrétion, des Grecs de la plaine et de race pure, ni la réserve digne et silencieuse de l'Arabe. Les regards sont défians, les visages fermés, on questionne beaucoup et on se livre peu. La parole est au médecin, au pédagogue, à des courtiers du commerce des bois. On cause de politique, naturellement, de chemins de fer, des économies de la Porte, des récentes inondations de la France, dont l'écho est arrivé jusqu'ici. Surtout on m'accable de questions : qui je suis, ce qui m'amène, ou je vais ; on cherche évidemment à m'effrayer en dénombrant les bandes de brigands qui tiendraient la campagne, et que mes interlocuteurs ont peut-être d'excellentes raisons pour bien connaître. Au grand désappointement de la galerie, le phénoménal étranger s'éclipse en laissant planer un nuage discret sur ses projets et sur la direction qu'il compte prendre le lendemain. C'est la première règle de la stratégie en pays de klephtes. Je rentre au logis que l'autorité militaire, — le sergent albanais, — m'a fait assigner ; les maîtres se retirent froidement après avoir fait leurs con-

ditions. Autres traits que je n'ai jamais rencontrés dans les villages de Roumélie ou de Thrace : chacun s'y dispute le plaisir de loger le voyageur, et l'hôte qui a cette bonne fortune le poursuit de prévenances et de causeries importunes parfois, mais toujours gracieuses. Allons, je n'emporterai qu'un médiocre souvenir du sauvage Lithochôri, où je m'endors sur une natte de *skouni*, au fracas du vent qui s'échappe de la gorge de l'Olympe, à la lueur de la lampe brûlant, si près de la demeure de Jupin, au-dessous de l'icône orthodoxe. Si l'on pouvait descendre dans la conscience obscure de mes hôtes, on n'y trouverait pas, je gage, de différence sensible entre la conception qu'ils se font du dieu nouveau et celle que leurs aïeux se faisaient du dieu ancien.

On redescend de Lithochôri sur les pentes méridionales, crevassées de ravines profondes et de torrens à sec. Jusqu'à la côte, le pays est nu et inculte, les chevaux avancent avec peine dans les fourrés épineux de paliurus et d'acacias. Nous passons à Platamona, forteresse turco-vénitienne, pittoresquement juchée au sommet d'une roche à pic sur la mer. De là la route, — ce mot n'a bien entendu qu'un sens tout idéal, — s'abaisse sur les dernières croupes que la montagne projette vers le sud, dans la riche vallée qui s'évase en demi-cercle entre l'Olympe et l'Ossa, à l'embouchure du Salamvrias, l'antique Pénée. Nous gagnons les bords du fleuve classique à travers les belles cultures de maïs de Réchid-Pacha, sous les ombrages des platanes, des bouleaux et des chênes, qui sont doublement les bienvenus, après une traite sur les flancs de la montagne par un midi d'août. Nous ne sommes pas au bout de nos enchantemens : par miracle, ce fleuve a de l'eau! Seul entre ses frères de Grèce, il roule autre chose que des fleurs de laurier-rose, une belle eau profonde, qui pourrait tenter des barques. Un magnifique pont turc, de la grande époque de Sélim, à courbe très adoucie, supporté par des arches en tiers-point, nous invite à traverser : invitation fallacieuse, car il va sans dire que l'une des arches est écroulée au fil de l'eau depuis des années déjà lointaines. On traverse un peu plus haut sur un bac, et le pittoresque n'y perd rien : hommes et chevaux s'entassent sur la lourde machine, sous un berceau de sycomores, et atterrissent sur l'autre rive, devant un corps de garde albanais, qui veille à l'étroite issue de la vallée de Tempé.

Tempé, Ambélakia.

J'approche de la vallée sacrée avec l'émotion classique qui lui est due, mais aussi, l'avouerai-je, avec une défiance enracinée par de

nombreuses désillusions. Est-ce l'outrage des siècles qui a déshonoré les paysages tant vantés de la Grèce antique? Est-ce la riche imagination des Hellènes qui les a parés de grâces absentes? Ce n'est pas le lieu d'agiter cette question délicate. Toujours est-il que fleuves sans eaux, vallées sans verdure, montagnes sans forêts, autorisent souvent le voyageur, embarqué sur la foi des poètes, à murmurer le *quidquid audet Græcia mendax*. Ici du moins, et pour une fois, faisons à la Grèce, notre mère, une éclatante réparation. Elle est charmante, cette gorge de Tempé, encaissée entre ses deux murailles à pic, blottie sous les platanes, ombreuse et silencieuse. Le Salamvrias, ou plutôt le Pénée, — laissons-lui son doux nom d'autrefois, — court en chuchotant sous une arche de verdure continue; le flot jaune et profond, refoulé dans ce lit étroit, ronge la pierre de la muraille de gauche. La route, telle que l'ont créée les Romains, serpente sur une mince corniche, au flanc de la muraille de droite. Souvent les parois de roches se dressent perpendiculairement à une telle hauteur que le jour descend à peine dans ces profondeurs. La gorge se prolonge sur une longueur de 4 à 5 kilomètres, véritable oasis dans le désert pour le voyageur qui arrive des croupes brûlées de l'Olympe ou des marais desséchés de la plaine de Larisse. Cette tranchée naturelle est due, on le constate au premier coup d'œil, soit à un cataclysme violent, soit à la lente action des eaux qui se sont frayé un chemin vers la mer en séparant par cette trouée le mont Ossa et le mont Olympe; ils ne formaient qu'une seule chaîne continue aux époques géologiques où la Thessalie inférieure était un vaste lac, gardant les eaux du Pénée dans le bassin compris entre les monts Othrys, le massif du Pinde et celui de l'Olympe, terminé par le Pélion. La science moderne a établi tout ceci; le vieil Hérodote, qui pressentait bien des choses, se l'était déjà laissé conter : « On dit de la Thessalie que jadis elle formait un lac... » — et le père des touristes ajoute, avec ce scepticisme discret et cette aimable ironie qui font si souvent penser au génie de notre Montaigne, — « les Thessaliens eux-mêmes rapportent que Neptune a fait le canal par où s'écoule le Pénée; c'est assez vraisemblable, car pour qui croit que Neptune ébranle la terre et que les crevasses produites par les tremblemens de terre sont l'œuvre de ce dieu, il est visible au premier aspect que Neptune a fait le conduit; en effet, il provient d'un tremblement de terre; c'est du moins ce que j'ai pensé en voyant la séparation des montagnes. »

Bêtes et gens se plongent dans l'eau apollonienne et s'endorment au bruit d'une cascade dévalant des rocs. On déjeune d'une pastèque, et l'on reprend la route dont les lacets montent et descendent. D'un de ses coudes, on voit une dernière fois la nappe bleue lamée d'or du golfe Thermaïque, divinement encadré dans

l'ovale des montagnes. On dépasse l'inscription gravée sur le rocher par Lucius Cassius Longinus; inutile de la reproduire, puisque de temps immémorial elle fait la joie des voyageurs frottés d'épigraphie qui suivent cette route. Un peu plus loin, le *Castro tis Oraias*, nid d'aigle génois, profile ses pans de murs ruinés sur une crête inaccessible et rappelle notre donjon de Crussol dans la vallée du Rhône.

Le Château de la Belle! Je me promets de demander sa légende à l'étape de ce soir. Enfin la gorge s'évase, les montagnes s'écartent, et nous tournons à gauche pour gravir les pentes de l'Ossa, où la petite ville d'Ambélakia nous promet un bon gîte. Je quitte, non sans regrets, la souriante vallée de Tempé, qui fuit si harmonieusement à l'ombre sévère des grands monts, comme un doux vers d'André Chénier dans son fier moule de marbre antique!

Ambélakia doit son nom aux vignobles qui l'entourent. C'est un bourg de trois cents maisons, blanches et coquettes, avec un air d'aisance relative. La population accorte et avenante qui se presse sur mon passage ne rappelle en rien celle des districts de l'Olympe. Tous les habitans, sans exception, sont de pure race grecque; ils en ont le type marqué et en portent le costume avec une certaine recherche. Le fez lui-même, la coiffure obligatoire qui égalise toutes les têtes dans l'empire turc, a disparu ici devant le bonnet des Hellènes libres; il n'y a qu'un fez dans le village, celui du soldat albanais, qui représente *seul* la Porte-Ottomane. N'était cet homme et le percepteur qui monte deux fois par an, on pourrait se croire hors de l'empire. Le langage et les mœurs des habitans sont faits pour entretenir cette illusion. Les voici qui reviennent du travail des champs, et ils s'assemblent jusqu'au dernier autour de l'étranger, comme de vrais Athéniens du vieux temps; non plus défians, scrutateurs et sauvages, ainsi que les gens de Lithochôri, mais hospitaliers, loquaces et confians. Tout d'abord, et en dépit de ma fatigue, on m'entraîne voir l'école, la merveille de l'endroit. Partout mes hôtes grecs m'ont proposé avant toute chose d'aller voir l'école du village : c'est leur fierté aujourd'hui, ce sera leur force demain. On se ferait difficilement idée des sacrifices que s'impose la plus pauvre bourgade grecque pour se donner une maison scolaire et y rassembler les moyens de satisfaire, dans la mesure du possible, la curiosité intellectuelle qui est l'honneur de cette race. Dans les villes de quelque importance, les choses sont plus faciles, grâce à la générosité des particuliers. Voici comment elles se passent d'ordinaire. Un enfant du pays fait fortune au loin, dans les comptoirs du Levant, dans les grandes maisons de l'étranger, à Odessa, à Marseille, à Londres. Il peut passer dix ans, vingt ans, finir sa vie même sans remettre le pied sur le sol natal, son âme ne s'expatrie

pas. Il est bien rare qu'en mourant il ne lègue pas une somme considérable à sa ville d'origine pour y fonder une école. D'autres commencent de leur vivant, et on peut citer tel riche banquier de Constantinople ou d'Alexandrie qui consacre chaque année une bonne part de son revenu à couvrir d'écoles primaires et de syllogues la province dont il est originaire, Macédoine, Thrace ou Thessalie. C'est la forme préférée que prend la charité chez le Grec, l'aumône aux esprits. Ambélakia vient de faire un de ces héritages : un de ses fils, établi depuis longtemps à Syra, où il a fait fortune, est mort l'an dernier en laissant un million de piastres à sa patrie pour y bâtir une école. Ce sera un véritable palais, dix fois trop grand pour les besoins locaux : beau luxe, dont on ne saurait blâmer l'excès. On me fait visiter les constructions avec le même orgueil qu'on mettrait ailleurs à montrer un monument historique. A quelques pas est l'ancienne maison déjà fort convenable; les enfans s'en échappent. J'interroge le fils de mon hôte, un gamin de douze ans. Il sait ses lettres, son histoire sacrée, son histoire grecque, sa géographie; il répond avec une sûreté et un aplomb surprenans. Aucun enfant de cet âge, dans nos campagnes, n'atteint ce niveau d'instruction. — « Ce n'est rien, me dit-on, vous verrez quand la nouvelle école sera ouverte! Nous attendons sept professeurs et une institutrice : tous viennent d'Athènes, de l'université! » — De là on me mène à l'église, puis dans les maisons particulières; chacun s'arrache le voyageur, tous briguent sa visite, et je finis par passer en revue tous les notables du bourg. Ces hommes, — des cultivateurs et parfois de condition bien modeste, — parlent avec justesse et convenance de toute chose, même de l'étranger. Smyrne, Vienne et Paris leur sont des noms familiers. Il faut dire qu'Ambélakia, aujourd'hui appauvrie, a eu un moment de vive splendeur au commencement du siècle, grâce aux commerces de la soie et de la garance. Ses fils fondaient alors des comptoirs à Smyrne, en Autriche, en France; le médecin me montre un portrait de son aïeul, en costume de merveilleux du directoire. Il résulte des explications de mes hôtes que cette fortune était due en grande partie au blocus continental. Aussi le nom de Napoléon Ier est-il très populaire à Ambélakia, et son portrait fait-il pendant dans plusieurs maisons à celui du roi George. Celui-ci occupe ouvertement la place d'honneur, comme le souverain légal de la contrée. Sous ce rapport, il n'y a ni divergences, ni obscurité dans le sentiment des Ambélakiotes. Un seul vœu est dans toutes les âmes, un seul nom sur toutes les lèvres : Athènes! C'est de là qu'on tire tout, les professeurs, les médecins, les journaux, les idées, les modes... et les espérances. C'est vers ce pôle que les yeux sont fixés, comme les cœurs. Il est impossible de ne pas respecter ce patriotisme ardent

et malheureux, s'appuyant sur les qualités laborieuses et intelligentes qui éclatent chez ces braves gens.

En finissant ma tournée, j'entre dans une maison plus pauvre, bien que très proprette. Un jeune paysan m'y invite, en s'excusant sans servilité de son peu d'aisance. Sa femme m'offre un miel délicieux, blanc comme le lait. On dirait une scène des mœurs antiques, des chevriers de Théocrite. Le cadre est à l'avenant. Nous nous asseyons contre une balustrade de bois ouvragé, où joue une vigne grimpante, dans une galerie ouverte, qui donne sur la plaine. Les vignobles étagés sur le coteau se déroulent à perte de vue : la clarté de la pleine lune bleuit le plancher de sapin à travers les jours de la balustrade. Dans l'angle, une vieille lampe de fer à trois becs répand une faible lumière. Le jeune homme m'apporte des médailles et me raconte diverses trouvailles archéologiques dont il comprend la valeur; il me donne la copie d'une inscription grecque, relevée sur une pierre que l'imam de Baba a dérobée au *Castro tis Oraias*. — « Qu'est-ce donc, demandai-je, que le Château de la Belle? — C'est une citadelle du temps des guerres avec les Turcs; on raconte qu'elle fut défendue par une veuve, qui se précipita de la montagne que vous avez vue. C'est dit dans une vieille chanson. — Il y a une chanson? Vite la chanson! — Nous ne la savons plus; mais peut-être la grand'mère... » Et il alla chercher une vieille femme, qui s'avança toute courbée et tremblante. Elle se fit un peu prier, s'excusa sur son grand âge, puis, sans embarras de commande, tout simplement et dignement, elle se plaça au milieu du cercle, sous la petite lampe et dans le rayon de la lune : à demi-voix, elle déclama la complainte suivante, qui perd malheureusement à être traduite toute sa grâce naïve.

— Voilà douze années de guerre, — et on ne peut prendre le château sans maître. — Un petit janissaire turc — change de vêtemens et se déguise en caloyer. — Il va à la porte et frappe : — Ouvre la porte, ouvre la porte, la belle, — la porte de la reine aux yeux noirs. — Je ne me donne pas à un Turc, à un mécréant de Turc. — Je ne suis pas un Turc, mais un moine de la montagne, — je quête, recueillant de l'huile pour mon église. — Tu me contes des mensonges pour que je t'ouvre. — Mes vêtemens sont poudreux, et la faim me presse, — je suis bien las, et la tête me tourne. — La reine a pitié, elle envoie ouvrir. — Aussitôt la porte ouverte, ils entrent dix mille, — tous se ruent sur les trésors et le butin. — Mais lui va droit à la chambre de la reine. — Elle alors, rejetant sa gorge en arrière, — de là-haut se laisse choir et se brise sur les rocs.

Cette chanson des montagnes grecques, encadrée dans cette scène de nuit, au pied de l'Ossa, — voilà une de ces bonnes fortunes qui

paient les longues heures de route. Je souhaite le bonsoir à ces braves gens, et en réfléchissant à tout ce que j'ai vu et entendu d'eux durant ces quelques heures, j'arrive à une conclusion qu'on devine sans peine : ceux-ci sont dignes de la libre condition qu'ils rêvent.

Larisse, Zarkos.

Six heures de marche à travers la plaine désolée de Thessalie, marais desséché en cette saison. Nous entrons dans un grand village de boue, entouré et coupé de cimetières vagues : c'est Larisse, capitale de la province. Rarement ville a produit sur moi plus triste impression. Elle sent la mort, et ceci n'est pas seulement pris au figuré. Les alluvions croupissantes du Salamvrias, qui déroule son flot jaune autour de Larisse, chargent de fièvres ce triste ciel; elles sont rendues plus malignes par le mauvais état des cimetières turcs qui usurpent un tiers de la ville, chaos de tombes noyées dans la fange, champs de mort en friche, dirait-on, qui n'ont pas ici leur végétation habituelle de platanes et de cyprès. Aux portes du faubourg, des nègres du Soudan campent dans des huttes : ce sont les restes des bataillons qu'Ali-Tepeleni recrutait en Égypte; ils ont fait souche ici et continuent à peser sur la terre, comme l'ombre du terrible pacha de Janina. Du moins celui-là faisait vivre le pays, d'une vie sanglante et dure, il est vrai; mais enfin ce n'était pas le silence de la mort. A chaque pas qu'on fait dans ces provinces, des ponts relevés, des routes réparées, des traces d'une volonté énergique, — la chose rare entre toutes sous ce ciel, — témoignent qu'Ali de Tepelen eût pu faire comme son homonyme d'Égypte, s'il avait réussi comme lui, un grand organisateur. Aujourd'hui Larisse renferme de vingt-cinq à trente mille habitans. La majorité de cette population est turque, grâce à l'appoint fourni par la forte garnison du chef-lieu, mais elle est en décroissance sensible, surtout depuis quelques années; les naissances ne sont pas en proportion avec les décès dans les familles musulmanes.

Muni d'une lettre pour l'archevêque, je vais frapper à sa porte; il est absent, et son vicaire me loge dans une chambre basse, meublée d'un divan phtisique; elle donne, par une fenêtre grillée, sur ces avenues de turbans de pierre qui surmontent les sépultures des croyans. Mon hôte s'excuse de me loger si pauvrement : deux membres de la famille sur quatre sont cloués par la fièvre dans les chambres du haut. C'est l'état normal des habitans de Larisse. Tandis que je me repose sur mon unique meuble, un visiteur entre précipitamment, d'un air fort agité : c'est un dentiste français,

établi depuis quelques semaines dans la ville, qui vient me conter ses peines et me demander conseil. Ce n'est pas que la clientèle manque : le malheureux praticien a opéré, beaucoup opéré, et des plus hauts fonctionnaires ; mais pas une piastre n'est encore rentrée. Je lui donne une consultation aussi découragée que mon impression du moment, et s'il m'a écouté, il y a longtemps qu'il a replié sa trousse et repris la route de notre belle France. — Je cherche quelques personnes auprès desquelles me renseigner. La société de Larisse se compose de deux ou trois indigènes aisés, agens consulaires des puissances européennes, de quelques courtiers italiens ; les négocians grecs fuient dans la montagne durant l'été. Je m'aperçois que, dans cette société, la conversation roule agréablement sur la dose de quinine que chacun a prise le matin, sur la qualité de ce médicament, sur les pharmacies où l'on a chance de le trouver moins sophistiqué... Rien à visiter de par la ville : des mosquées délabrées, des bazars misérables, des industries languissantes. Je me promets de quitter demain à l'aube cette morose résidence et retourne dormir sur mon divan. Un bruit d'instrumens m'éveille : c'est une noce qui passe en chantant dans les tombes sous ma fenêtre. Il y a pourtant des gens qui se marient ici, et qui peut-être y sont heureux !

Ma caravane se reforme et se dirige vers le nord de la plaine, sur la ville de Trikkala, au pied des montagnes du Pinde. Quelques cultures alternent avec les marécages : pas un arbre, pas une ronce ; les ombres sont un élément inconnu dans ce paysage. Nous retraversons à gué le Pénée, bien déchu depuis Tempé, ruisseau fangeux entre des berges de sable. Arrêt au village de Zarkos, dans une grosse ferme appartenant à un riche banquier grec de Constantinople. Je fais là une rencontre intéressante. Un jeune homme sorti d'une excellente famille d'Athènes, et qui a étudié durant plusieurs années l'agronomie aux États-Unis, a accepté de s'ensevelir dans cette solitude en qualité d'intendant. Ses connaissances spéciales donnent un grand prix aux renseignemens qu'il me fournit. La plaine de Thessalie, qui devrait être le grenier des provinces environnantes et du nord de la Grèce, a appartenu un moment à Ali de Tepelen, du droit de la conquête. Quand la Porte eut châtié le pacha rebelle, ses biens furent confisqués et devinrent pour les sultans une réserve d'apanages ; ils s'en servirent pour doter de hauts dignitaires, et la plaine se trouva ainsi morcelée en un certain nombre de grosses propriétés. Plusieurs sont restées aux mains des beys musulmans, leurs héritiers ; d'autres, comme celle de Zarkos, ont été vendues aux financiers de Galata ; le palais a récemment concédé les terres qui lui appartenaient encore à un capitaliste arménien, devenu le plus grand propriétaire de la Thessalie. Quel-

ques-unes de ces fermes nourrissent jusqu'à six cents têtes de bétail. On y cultive le blé, le coton, le tabac, la vigne. Les maîtres chrétiens de ces grandes exploitations font beaucoup pour le développement agricole du pays ; on commence à y introduire les machines à vapeur. Tout cela est un peu hâtif, et si ce n'est pas la charrue avant les bœufs, c'est du moins la machine avant la charrue. — D'après mon interlocuteur, le cultivateur grec est assez laborieux et se fait vite aux améliorations dont il saisit l'utilité; mais sur certains points ses préjugés sont extrêmement difficiles à déraciner ; il n'irrigue ni ne fume ; il fait volontiers la chasse aux arbres, professant la même haine que le paysan espagnol contre la verdure, « qui donne la fièvre. » Tous ces cultivateurs sont métayers : ils gardent les deux tiers de la récolte et remettent un tiers au propriétaire, après la dîme prélevée (13 pour 100). La dîme! là est le grand fléau, non pas tant dans l'institution elle-même que dans la façon dont on l'applique. En ce moment, fin d'août, les blés sont moissonnés et engerbés ; il ne reste qu'à les battre, semble-t-il. Ce n'est pas si simple. Nul ne peut battre une gerbe avant que la dîme ne soit prélevée ; mais, pour qu'elle soit prélevée, il faut qu'elle soit adjugée, — pour qu'elle soit adjugée, que l'administration ait fait son choix entre les offres des concurrens. Or, à cette heure, la ferme des dîmes n'est pas encore adjugée pour l'année courante! Les gerbes attendront l'adjudication, et tandis qu'elles l'attendent, les orages en détruiront peut-être la meilleure part. Ce détail dit tout. Si l'on ajoute à cette misère chronique les misères accidentelles, les corvées qui enlèvent au cultivateur une partie de son temps, on comprendra qu'il y ait des années où, comme on me l'affirme, il ne gagne même pas sa semence. En outre les grains de la Thessalie, qui semblent avoir dans le port de Volo le plus proche et le meilleur des débouchés, n'y arrivent que durant quelques mois de l'année, grâce au détestable état des communications. Pendant la mauvaise saison et à chaque débordement du Salamvrias, c'est à dos de mulet qu'il faut transporter les récoltes. Pourtant rien ne serait plus facile et moins coûteux que de poser sur cette plaine unie, de Trikkala à Volo, les rails d'un chemin de fer agricole comme ceux de la Belgique, — à peine aurait-on quelques monticules à déblayer aux portes de Volo. On assure que le grand propriétaire arménien dont j'ai parlé se propose de réaliser cette amélioration à ses frais : ce serait un immense bienfait pour le pays.

Je prends congé de l'intendant de Zarkos, qui vit ici en ermite, enfermé avec ses livres, et se console en plantant des eucalyptus. Il me dit adieu avec mélancolie, en ajoutant : « Figurez-vous quelle transition, monsieur, pour un homme qui vient d'Amérique en ce pays! »

En quittant l'agronomie et ses tristes réalités, je retrouve la poésie dans le lit d'un petit ruisseau qui court se jeter dans le Pénée. C'est le Titarèse des anciens. Je le cherchais depuis longtemps, poursuivi par ces doux vers de Musset qui chantaient dans ma mémoire :

> C'est le bleu Titarèse et son golfe d'argent
> Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,
> La blanche Oloossone à la blanche Camyre.

O poètes! — Le « bleu Titarèse » est un filet d'eau boueuse; les cygnes, qui seraient fort en peine de s'y mirer, sont remplacés par d'humbles poules d'eau que mon coup de fusil disperse. Le « golfe d'argent » est à deux journées de marche d'ici ; la « blanche Oloossone » est le pauvre village grisâtre d'Elassona, séparé du ruisseau et du golfe par la respectable barrière de l'Olympe; quant à la « blanche Camyre, » j'ai en effet rencontré une fois une gracieuse bourgade de ce nom, mais c'était dans l'île de Rhodes. — O poètes! que vous importe ce cri chagrin, quand le génie a sacré vos rêves harmonieux? Ils sont vrais, puisqu'ils vivent. — Pour un voyageur déçu qui leur cherche une mauvaise querelle, des milliers de jeunes bouches redisent leurs divines syllabes aux échos des nuits d'avril; et elles ont raison, et vous avez raison contre tous, car toute vérité vacille, sauf celle que sent le cœur, et qui se nomme l'idéal.

Nous nous rapprochons des montagnes d'Épire, qui barrent la plaine devant nous et brodent leur noire dentelle sur l'or du couchant. La traite se prolonge, la nuit tombe, et la lune va descendre à son tour derrière les sommets du Pinde, tandis que nos chevaux s'ébrouent sur le pavé de Trikkala, sans parvenir à réveiller une âme qui nous indique notre gîte.

Trikkala, les Météores.

Comme d'habitude, j'ai frappé à la porte de l'évêque grec. Le bon prélat, tiré de son sommeil, me reçoit dans un costume peu pontifical, sur la véranda de bois à ciel ouvert qui est la salle de parade de l'évêché. Ici la première impression est favorable, grâce peut-être aux mensonges de la nuit, que le jour dissipera demain. Je comprends qu'un des prédécesseurs de mon hôte, Héliodore, qui fut évêque de Trikkala au VIe siècle, ait écrit à cette place le roman pastoral de Théagène et Chariclée. — De la galerie à colonnade rustique, la vue plonge sur un massif de verdure et s'arrête aux ombres des montagnes, adoucies par la clarté lunaire; là-bas,

entre des peupliers qui bruissent à la brise de nuit, éclate une raie d'argent; je demande le nom de cette rivière : c'est le Léthé, le fleuve des morts et de l'oubli! Un jeune diacre, bon vivant qui paraît avoir bénéficié des vertus de cette eau, m'en apporte un verre; il n'était pas besoin de venir la chercher si loin : le temps coule partout, qui suffit à l'œuvre d'oubli.

Le jour vient, et Trikkala ne perd pas trop à la lumière crue du soleil d'août. La seconde ville de Thessalie est plus accidentée et plus coquette que Larisse; elle est ramassée autour d'une petite éminence, couronnée par la citadelle turque. On remet en état ce château, sur les remparts duquel dorment les canons d'Ali-Tepeleni. La pioche des soldats du génie a amené au jour d'intéressantes inscriptions votives en l'honneur d'Esculape, fondateur de l'antique Trikka. La ville moderne peut renfermer de quinze à dix-huit mille habitans; ici comme à Larisse, et dans ces deux centres seulement, la population musulmane est en nombre. Cette petite place a son importance, car elle garde la route qui descend de Janina par le col de Metzovo. La grande plaine de Thessalie ne finit pourtant pas ici; elle détache vers le nord une large vallée en forme d'éperon, comprise entre la chaîne du Pinde et les contreforts de l'Olympe. Le Salamvrias coule au pied de la première; le Léthé, aujourd'hui le Trikkalino, suit les contours des seconds. — Quand les deux torrens ne la couvrent pas de leurs eaux débordées, cette vallée donne d'admirables cultures, vivifiées par les sources qui tombent de ce cirque de montagnes. Elle se termine par les aiguilles qui portent les célèbres couvens des Météores, à cinq heures de Trikkala. L'évêque me propose de m'y conduire; j'accepte avec reconnaissance, et nous faisons de conserve le pèlerinage des monastères aériens. Je n'ai pas à les décrire de nouveau, ayant eu occasion d'en parler à cette place (1) et de raconter l'étrange voyage que fait entre ciel et terre le patient hissé par les moines dans un filet. Il importe seulement de signaler à l'attention des artistes qui parcourraient les provinces grecques des peintures d'un intérêt hors ligne au couvent de Saint-Varlaam. L'harmonie et la richesse des tons, les allures nobles et franches des corps, l'expression des visages, tout nous reporte à un art contemporain de Pansélinos de Kariès. Dans une petite chapelle soudée au côté droit de l'église, très maltraitée par le temps, deux compositions d'un rare intérêt subsistent encore : un *Songe de Jacob*, d'une pureté de dessin giottesque; *le Dîner du mauvais riche :* un gros traitant est attablé entre une fille et un cavalier, tandis qu'un mendiant dispute des miettes à un caniche sous la table; ces personnages sont revêtus de

(1) Voyez *Vanghéli*, dans la *Revue* du 15 novembre 1877.

costumes vénitiens du xve siècle, et c'est là un document inappréciable comme tentative d'art réaliste chez les Byzantins. A côté, une Vierge entourée de femmes est seulement ébauchée au trait de fusain, avec une sûreté et un naturel irréprochables.

Après deux journées consacrées à l'étude de ces reliques, nous redescendons au village de Kalabaka, blotti dans la gorge tourmentée qui s'ouvre au pied des Météores. C'est ici que vint échouer misérablement, en 1854, la prise d'armes des volontaires helléniques.

De Kalabaka part la route qui mène dans les montagnes d'Épire. Je comptais la suivre jusqu'à Janina; mais en Thessalie l'homme propose et la fièvre dispose. Je n'avais pas encore payé mon tribut à cette pâle souveraine de la province; comme nous rentrons à Trikkala, elle me retient sur le divan de la véranda, seul lieu habitable dans l'évêché par cette chaleur torride. Mon voyage prendrait-il une direction par trop classique? J'ai déjà passé le Léthé, et à quelques lieues d'ici, dans la première vallée du Pinde, coule l'Achéloüs, le fatal Achéron. Je ne le franchirai pas, s'il plaît aux dieux, et je ne pense plus qu'à regagner Volo et la mer, en m'éloignant des fleuves de l'Érèbe. Je discute mon itinéraire avec mes hôtes; deux routes s'offrent à moi : l'une, que j'ai déjà faite en partie, par Zarkos et Larisse, l'autre par Karditza et la plaine de Pharsale, plus directe en apparence; mais en ce pays la ligne droite est rarement le plus court chemin d'un point à un autre. On m'assure que cette route est impraticable même à l'*araba,* voiture primitive contre laquelle je dois désormais troquer mon cheval. En outre, une bande de brigands, commandée par un lieutenant de Sotiri, a détroussé ces jours derniers le village de Karditza, et opère autour de Pharsale, sur l'échiquier de César. Il y a quelque temps que je n'avais plus entendu parler des brigands; les voici qui reviennent sur le tapis, et, comme ils tiennent autant de place que la quinine dans les conversations de mes hôtes, il est juste d'étudier de plus près cette institution.

Le banditisme est depuis longtemps un mal endémique dans ces provinces : bien des causes assurent son recrutement, la configuration du sol, les émigrations de tribus circassiennes, la misère grandissante, la surcharge des impôts, le licenciement mal réglé des troupes irrégulières. Après une mauvaise récolte, plus d'un paysan, à bout de ressources, traqué par les agens du fisc, prend un fusil et gagne la montagne; arrivent d'autre part des Albanais renvoyés du service sans avoir pu toucher leur paie : une bande se forme, attend l'occasion et fond sur un village de la plaine. Le village est frappé d'une contribution de guerre calculée sur sa population; s'il ne s'exécute pas, les riches notables sont emmenés en otages. On

voit que les choses se passent suivant les règles de l'art militaire. Plusieurs communes et des habitations isolées échappent à ces razzias en composant d'une manière permanente avec les klephtes, en leur fournissant des vivres et un abri à l'occasion. Le paysan semble être pour eux, moins par suite d'une complicité morale que par l'effet de la terreur qu'ils font peser sur les campagnes. S'ils s'abstiennent généralement d'actes de violence, ils sont impitoyables pour toute dénonciation prouvée; dernièrement, dans un village de Macédoine, un prêtre, qui avait mis la police sur la trace d'une bande, a été pris et coupé en morceaux.

Tel est le régime qui désole, avec des intermittences, plusieurs provinces de Roumélie. En Thessalie, ce fléau a pris un caractère aigu, grâce à la proximité de la frontière de Grèce, qui assure aux bandits des facilités particulières. Cette frontière est assez confusément tracée par la chaîne abrupte des monts Othrys; les contestations de limites et les différends de toute sorte ne sont pas rares, on le sait, entre les deux états voisins. A la faveur de ce manque d'harmonie entre les autorités-frontières, les klephtes travaillent à cheval sur les deux pays; sont-ils trop vivement poursuivis en Turquie, ils passent de l'autre côté de la ligne avec l'espoir d'y trouver un accueil moins cruel; quand leurs méfaits ont lassé la patience grecque, ils reparaissent dans la Thessalie turque. Il y a un an, cet état de choses était devenu tellement intolérable que la Porte se décida à conclure une convention avec la Grèce pour la répression du brigandage; elle fit mieux que de signer un protocole, elle envoya un homme pour l'exécuter, le général Méhémet-Ali-Pacha (1). Cet officier, d'origine allemande et de sang français, car il porte le nom d'une famille chassée de notre pays par la révocation de l'édit de Nantes, est arrivé tout jeune à Constantinople dans des circonstances qui tiennent du roman plus que de la vie réelle. Il embrassa l'islam, prit du service et s'éleva rapidement à une haute situation, très méritée, comme on en jugera par ce qui suit. Avec l'apparition de ce nouveau gouverneur, les choses changèrent de face en Thessalie. Il frappa pour ses débuts un coup d'éclat : à la suite d'une action combinée avec les troupes helléniques, Tako Arvanitaki, le sinistre héros de Marathon, fut cerné à Agrapha et fusillé sur place. Comme on venait de le passer par les armes, les assistans se précipitèrent en désordre sur son corps : quand on le releva, on ne trouva sur lui aucun des papiers qu'on espérait saisir et qui eussent jeté quelque lumière sur le drame mystérieux de Marathon. Comme toutes les célébrités, Tako Arvanitaki avait sa légende et ses partisans. Il exprimait ses regrets de la « malheu-

(1) Le même qui fut depuis généralissime des armées turques, plénipotentiaire au congrès de Berlin, et qui vient de périr si tristement en Albanie.

reuse affaire » qui avait gâté sa carrière; mais « il avait été entraîné par les circonstances : et puis les diplomates n'avaient pas voulu le comprendre, ils l'avaient contraint à user de procédés violens. » Le prélat avec lequel je cause, enclin comme tous les vieillards à préférer les hommes et les choses d'autrefois, stigmatise durement les misérables brigands d'aujourd'hui; mais il a de secrètes indulgences pour Arvanitaki, qui était de plus fière race. « Je tombai une fois dans son camp, me dit-il, en allant visiter mes parens, qui demeurent dans le Pinde; il était respectueux pour le clergé, me traita cérémonieusement, m'offrit les confitures et le café. Celui-là était un gentilhomme. » Je traduis littéralement, — *kalos anthropos.* — La fin de ce gentilhomme terrifia ses pareils : son émule Spano Vanghéli demanda à faire sa soumission, mais il refusa de se livrer purement et simplement à la foi turque et réclama la garantie d'un agent consulaire ou de quelque Européen. Les consuls ne pouvaient s'entremettre en pareille affaire; un Français, concessionnaire de mines dans l'Olympe, respecté et connu de tous dans ce pays, offrit ses bons offices; il se rendit bravement dans le repaire de Spano et se porta garant pour Méhémet-Ali. — Voici, tel que me l'a répété notre compatriote, le langage que lui tint le bandit : « Je vous suivrai au lieu de vous laisser ici comme otage, car nous savons qu'un Européen ne donne sa parole d'honneur qu'à bon escient; mais c'est égal, si vous voulez un bon conseil, ne rejouez plus à ce jeu-là avec les brigands; il ne vous réussirait pas deux fois. » Spano fut interné à Armyro, où il est encore. Les bandes moins illustres, découragées, vidèrent la campagne : l'amnistie fut proclamée, et l'âge d'or commença pour la Thessalie.

Indigènes et étrangers, tous ici sont unanimes à rendre hommage à Méhémet-Ali. On reconnaît bien, disent les premiers, le sang européen qui coule dans ses veines. Il donne le spectacle rare d'une activité, d'une énergie de tous les instans; les employés des bureaux de Larisse étaient, dit-on, plongés dans un douloureux étonnement à la vue de ce chef qui ne s'étendait jamais sur le divan, qui écrivait ou marchait en dictant ses ordres. Tout cela était trop beau pour durer : la Porte, appréciant justement la valeur de Méhémet-Ali, vient de lui confier les troupes destinées à contenir l'insurrection d'Herzégovine et les menaces du Montenegro. Au lendemain de son départ, les brigands en non-activité ont repris le fusil et regagné la montagne, Sotiri a quitté Salonique, comme je l'ai raconté plus haut; les anciens auraient dit qu'après le départ d'Hercule les monstres dont il avait purgé la Thessalie reparaissaient. De nouveau la malheureuse province est en proie aux déprédations et à la terreur, et voilà en partie pourquoi je ne verrai pas Pharsale.

J'ai passé trois jours sur le divan de la véranda, me traitant

avec l'eau du Léthé, regardant couler autour de moi la vie paisible et monotone de la maison épiscopale. Un jeune diacre aux longs cheveux blonds, sachant quelques mots de français, se remue fort à mon occasion ; c'est lui qui tient les comptes de l'évêque, et il me semble que l'arithmétique joue un grand rôle dans l'administration du diocèse. Le prélat ne fait pas difficulté de me dire quelles peines lui donne la gestion de ses intérêts pécuniaires, combien il faut de vigueur pour faire rentrer la dîme ecclésiastique après celle du gouvernement; et pourtant, sans quelques piastres dans sa bourse, la lutte pour l'existence est difficile en province, plus difficile encore au Phanar. Il ne faut pas être trop sévère pour ces préoccupations ; rappelons-nous que dans ce pauvre Orient, où le système social est foncièrement vicieux du sommet à la base, on ne peut demander à un rouage isolé la perfection absolue : tous ces rouages sont fatalement faussés en principe, puisqu'ils dépendent les uns des autres et s'entraînent réciproquement au pire au lieu de s'entr'aider pour le bien. — Enfin me voici sur pied, sinon en état de remonter à cheval; on m'amène un *araba*, chariot porté sur deux essieux; cet instrument de martyre s'ébranle, avec des désarticulations invraisemblables, dans l'ornière qui sert de route, et je regrette bien vite ma selle. J'ai de nouveau l'occasion d'admirer le dévoûment de mes deux Albanais; comme je les invite à me rejoindre à l'étape en ménageant leurs montures, ils répliquent laconiquement : « Nous avons répondu de toi, nous ne te quittons pas, » et de partir au trot continu, dévoûment louable, si l'on songe que leurs chevaux, leur appartenant en propre, forment leur seul capital en ce monde. — Nous arrivons au milieu de la nuit au khân de Zarkos; il ne faut pas songer à gagner la ferme à cette heure; édifié depuis longtemps sur l'hospitalité des khâns, je m'endors entre les quatre roues de mon véhicule, *sub Jove crudo*. Une alerte m'éveille; une troupe s'approche au pas accéléré, des canons de fusil brillent aux rayons de la lune : c'est la patrouille turque lancée à la poursuite de Sotiri; le légendaire brigand, qui paraît jouir du don d'ubiquité, aurait été signalé avant-hier auprès de Zarkos. Je me défie un peu de ces fantômes qui hantent les imaginations locales et ne crois pas beaucoup aux résultats de cette bruyante poursuite, entreprise ou peu s'en faut au son du tambour; je souhaite bonne chasse aux nizams, dont le pas cadencé se meurt au loin dans l'ombre, et je me recouche sous mon *araba*. Le jour suivant, rentrée à Larisse; je descends à la porte du vicaire pour réclamer ma très modeste chambre; elle est occupée, les deux membres de la famille encore valides ayant à leur tour été abattus par la fièvre. On peut croire que je ne m'attarde pas dans l'aimable ville; la température est si accablante que nous voyageons de nuit, et je n'y perds pas grand'-

chose. Nue et marécageuse, la partie méridionale de la plaine de Thessalie ne diffère pas de ce que j'ai vu au nord de Larisse. Dernier repas dans une grange, au khân de Géréli; à l'aube, nous franchissons les collines qui forment le bourrelet sud de ce bassin lacustre : enfin, de leur sommet, je salue le chemin de la fuite, la mer, encadrée dans les montagnes du golfe de Volo, reflétant au-dessous de moi les blanches maisons du petit port.

Volo, le Pélion, Portaria, Macrinitza.

C'est une *marine*, comme on dit dans le Levant, assez coquette, avec ses villas ouvrant sur la plage, habitées par les courtiers qui tiennent dans leurs mains le commerce de la Thessalie : un château turc sur un monticule couve jalousement la ville rassemblée sous sa garde; à gauche le Pélion couvre la baie de sa grande ombre, il s'avance dans la mer à la suite de l'Ossa, dont il semble le frère jumeau; c'est la dernière branche projetée au sud par le massif central de l'Olympe. Sur les flancs vigoureusement boisés de la montagne, de gros villages blanchissent d'un air riant dans des îlots de verdure. Aucun vapeur n'étant attendu avant une semaine, notre consul me propose d'aller visiter, pour me remettre, ces villages du Pélion; l'air salubre de ces hauteurs est le grand remède des gens de Volo, en proie, eux aussi, aux miasmes que dégage cette anse vaseuse et peu profonde. Voici d'ailleurs que les souffles du large et la confortable hospitalité d'un ami m'ont déjà fait oublier mes misères. On part à dos de mulet et on gravit entre des vergers pittoresques, des vignes, des mûriers, les raides escarpemens qui mènent à la région des forêts. Ces sentiers ne sont guère praticables aux chevaux; on s'étonne d'abord qu'une population nombreuse soit ainsi isolée de son port naturel; on est vite conduit à supposer que cette population n'a rien fait pour faciliter ses communications avec la plaine, c'est-à-dire avec les Turcs : calcul qui ne manque pas de subtilité. La civilisation, qui ne va guère à dos de mulet, n'est pas encore montée dans le Pélion : ne nous en plaignons pas; presque partout, dans ces pays d'Orient, où elle a été importée tout d'une pièce, sans préparation, elle a commencé par déposer son écume, qu'il est facile de saisir, avant de livrer ses trésors, qui exigent un rude labeur. Loin d'elle, ces familles de la montagne ont gardé une bonne grâce patriarcale, une aisance facile, des mœurs pures, je ne sais quoi de prévenant et d'heureux qui me rappelle l'excellente impression recueillie à Ambélakia. Ce que j'ai dit des gens de l'Ossa peut s'appliquer exactement aux gens du Pélion; c'est la même race, avec les mêmes qualités, dans les mêmes

conditions de vie. L'agglomération assez nombreuse de ce versant est groupée autour de deux centres, — Portaria et Macrinitza, — de trois à quatre mille âmes chacun. Ici aussi, pas un habitant qui ne se fasse honneur du sang, de la langue et du costume grecs dans toute leur pureté. On ne trouverait même pas l'unique soldat arnaute qui représentait l'islam à Ambélakia. Deux fois par an, le percepteur arrive majestueusement sur sa mule; on lui remet un millier de livres (23,000 francs) environ pour chacune des deux bourgades, et là se bornent leurs rapports avec le gouvernement. Ce tribut payé, elles s'administrent et s'imposent à leur guise, n'attendant rien que d'elles-mêmes en fait de chemins, de ponts, d'églises et d'écoles. A ce propos, répétons une fois de plus que nos villageois, plus heureux ou plus sages que bien des grands états, font dans leurs budgets la part du lion au chapitre de l'instruction publique; ainsi et tout naturellement la race grecque arrive presque à réaliser le rêve de l'égalité intellectuelle pour tous ses enfans, c'est-à-dire à retrouver l'état social des démocraties antiques.

Ici encore on se passe curieusement le voyageur de maison en maison, avec accompagnement obligé de miel, de sucreries, de café. On devine le contentement fait de peu, dans ces maisons planchéiées de bois blanc, propres et toutes simples, entourées de beaux jardins. Elles témoignent d'une richesse plus générale qu'à Ambélakia; beaucoup de négocians en soie, en grains, en cotons, émigrés de la montagne, qui ont trouvé la fortune sur les mers lointaines, se retirent vers le tard dans ce site tranquille, d'où ils surveillent leur comptoir de Volo. Partout on m'amène les enfans, on me présente à la vieille grand'mère, toute digne sous le costume des matrones grecques; les jeunes femmes d'un beau type hellénique, sans ces affectations d'européanisme qui gâtent trop souvent la grâce des Levantines, les hommes accueillans et ouverts, avec ces manières faciles et nobles des populations que le travail de la terre élève sans les écraser, — tout ce monde sent le prix joyeux d'une vie honnête. Seulement il ne faut pas attaquer les questions brûlantes de nationalité politique : les fronts se rembrunissent, les plaintes éclatent, et les aspirations unanimes se font jour avec violence. Partout encore, c'est le portrait du roi George qui préside à ces conversations séditieuses. Le Démosthène de Portaria est un vieux médecin, utopiste naïf, qui a étudié à Paris vers 1848 : il développe avec chaleur, comme une nouveauté grande, les théories de Proudhon et les rêves de Cabet; heureusement il n'aura jamais l'occasion de les appliquer dans ce milieu social primitif et exempt d'anomalies douloureuses. Au reste, le brave homme se rend justice en se nommant lui-même, dans notre langue qu'il manie un peu gauchement,

« le docteur infertile. » — Quoi qu'il en soit des bizarreries et des exagérations de quelques-uns, ces hommes n'ont qu'une même idée, qu'un même espoir, depuis le grand-prêtre des sciences nouvelles jusqu'à mon muletier qui me dit fièrement : « Nous autres Hellènes... » — Ainsi, m'assure-t-on, pensent, vivent et travaillent les populations de l'autre versant, qui regarde le golfe Thermaïque, dans les grands villages d'Agra, de Zagora, de Miliaès...

Une belle nuit nous quittons nos hôtes pour gagner le sommet du Pélion, d'où l'on me promet un panorama magnifique sur les deux golfes et la plaine de Thessalie. Nous voici blottis, en attendant le jour, dans la caverne fameuse où, suivant la tradition, le centaure Chiron élevait Achille ; ces souvenirs classiques ne nous défendent pas contre un brouillard glacé qui persiste même après le lever du soleil. Au bout de quelques heures d'attente vaine, nous redescendons, confus et transis, sans avoir vu le moindre lambeau d'horizon. Comme nous approchons de Volo, un lièvre part du pied d'un figuier ; le cawas albanais du consulat tire un des longs pistolets, damasquinés d'argent, dont sa ceinture est hérissée, et fait feu ; l'arme de parade éclate dans ses doigts. Nous accourons, le croyant blessé; mais l'homme semble suivre une pensée très intérieure, et nous dit gravement, après un long silence : « On a raison de prétendre que le lièvre est de mauvais augure, et qu'il ne faut pas tirer sur lui ! » — Ce cawas est *bektachi*. On donne ce nom à une secte très curieuse et très mystérieuse, qui prend une grande extension depuis quelques années dans les provinces occidentales de l'empire, surtout dans les centres albanais. C'est une sorte de franc-maçonnerie avec ses loges, ses grades, sa subordination très stricte, et qui doit se rattacher aux affiliations obscures du moyen âge. Extérieurement les bektachis sont musulmans ; mais les vrais adeptes se soucient de la mosquée aussi peu que de l'église. On admet des chrétiens, et le peu que l'on sait des rites de la secte suppose un compromis entre les pratiques des deux religions. Mon ami a vu un jour des bektachis se réunir dans une espèce de temple, orné d'un autel, de cierges, et de deux petits vases d'argent. Une des obligations les plus usuelles des affiliés est de ne tuer ni manger les animaux impurs, tels que lièvres, sangliers, etc. De là le remords de notre cawas. Il y aurait intérêt à étudier une secte qui sera sûrement appelée à jouer un rôle dans les événemens de l'avenir auxquels les Albanais seront mêlés.

Pas la moindre fumée de bateau à l'horizon limpide du golfe. Je prends patience en chassant sur les ruines de Pégase, de l'autre côté de la darse. On rencontre là des murs cyclopéens, avec l'appareil à joints vifs de la grande époque, des gradins, des aqueducs, les restes d'une puissante cité. Nous poussons vers Armyro, à tra-

vers les cultures de tabac, principale richesse de la Thessalie méridionale. C'est à Armyro, dernière ville turque avant la frontière grecque, qu'est détenu Spano Vanghéli ; il vient précisément d'écrire à notre agent, en le priant de faire abréger sa peine ; le klephte se recommande de ses excellens sentimens pour la France. — Je profite des longues soirées de Volo pour assembler ces notes de voyage, et tirer de tout ce que j'ai rencontré jusqu'ici quelques vues d'ensemble sur les conditions présentes et futures de cette province.

On donne dans la pratique le nom de Thessalie, d'après la délimitation conservée de l'ancienne Grèce, au territoire compris entre les monts Othrys au sud et la Vistritza au nord. Il faut, sous peine de confusion préjudicielle, diviser ce territoire en deux parties à peu près égales, séparées par le cours du Salamvrias, et qui présentent des caractères fort tranchés. La partie nord, — entre le Salamvrias ou Pénée et la Vistritza, — n'est autre chose que le massif élevé de l'Olympe, avec les étroites vallées qui en descendent. Dans ce district montagneux, pas de villes, pas de cultures, une population clair-semée et moins laborieuse; les gens de la côte vivent de la pêche, ceux des hauteurs du commerce des bois, de l'élève des troupeaux, de quelques extractions métallurgiques; les élémens agricoles ne se retrouvent que dans les vallées du versant occidental. Cette population, grecque sans doute en majorité, renferme pourtant, sans parler des musulmans, des échantillons de toutes les races de la péninsule, des Albanais, des Circassiens, des Valaques du Pinde, quelques sentinelles avancées des familles slave et bulgare; elle doit à ces conditions géographiques et ethnographiques un aspect plus sauvage, un caractère plus âpre; ce caractère et ses relations commerciales habituelles, par le golfe Thermaïque, la rattachent plus directement au centre musulman et macédonien de Salonique.

Dès qu'on franchit le Pénée par la gorge de Tempé, on entre dans la partie sud, comprise entre ce fleuve, la mer, les monts Othrys et le Pinde, et formant le bassin de l'ancien lac, adossé à l'Ossa et au Pélion; ici on recueille l'impression sensiblement différente que j'ai essayé de traduire. De ce côté du fleuve, la population chrétienne est exclusivement agricole et exclusivement grecque. Elle ne partage le sol qu'avec l'élément musulman. Il est toujours difficile de vérifier des chiffres en Orient; mais on m'assure que cet élément compte pour un septième à peine sur les trois cent mille habitans de la Thessalie. Les familles et les garnisons turques se sont concentrées dans les villes, à Larisse surtout, chef-lieu de la province; un peu à Trikkala, à Karditza, dans une proportion insignifiante à Pharsale, à Armyro; à Volo même, on ne trouve plus que trois ou quatre beys, propriétaires des environs.

Quelques-uns de ces beys demeurent encore dans les grandes fermes dont j'ai parlé. En dehors des tribus circassiennes récemment dirigées sur la Thessalie et qu'on peut considérer comme un élément purement nomade, tous les travailleurs de la plaine sont Grecs. Leur nombre n'est pas en rapport avec les ressources du pays; leur condition est assez misérable, leur niveau ravalé par les effets plus directs de la servitude. Au contraire, sur les versans fertiles du Pélion et de l'Ossa, dans les plantations de vignes, de mûriers, de vergers, la population est dense, relativement aisée, d'un niveau moral et intellectuel qu'on ne saurait trop vanter; elle n'a aucun contact avec la race dominante; des qualités aimables et laborieuses que j'ai rarement rencontrées à ce degré, même dans la Grèce affranchie, désignent cette population comme le nerf véritable du pays, comme le noyau de la génération future, le jour où les conditions politiques lui permettront de descendre vivifier la plaine, qu'elle fuit actuellement.

Si, de l'état ethnographique de la contrée, on passe à l'examen de sa situation matérielle, on trouve celle-ci peu en rapport avec les ressources latentes de cette belle terre. Par sa fertilité, ses eaux abondantes, ses débouchés maritimes, la Thessalie méridionale est appelée à redevenir ce qu'elle a été jadis, le marché des provinces avoisinantes. Quelques travaux urgens lui rendraient cette situation privilégiée : le desséchement des marais, en doublant la production du sol, ferait disparaître les maladies qui le rendent inhabitable une partie de l'année; le creusement du port de Volo assainirait également cette ville en lui ramenant les gros navires qui s'en détournent; un chemin de fer, d'établissement peu coûteux, qui relierait ce port au cours supérieur du Salamvrias, porterait la vie et la richesse dans toute la vallée; il pourrait se rattacher plus tard à la ligne que le gouvernement hellénique construit d'Athènes à Lamia. Enfin rien ne sera fait tant qu'on n'aura pas détruit la lèpre du brigandage, qui ôte toute sécurité et toute initiative aux meilleurs élémens de ce pays.

A la suite de ces considérations, une question se pose naturellement : Peut-on attendre ces réformes de l'administration actuelle? — La réponse est délicate. On peut du moins affirmer que les maîtres du sol, avec la finesse d'intuition et la résignation fataliste qui sont les traits distinctifs de leur race, ne luttent que faiblement sur ce point extrême pour retenir un domaine qu'ils voient leur échapper. Ils se sentent visiblement envahis, diminués, isolés de leurs racines et de leurs centres de force; ce membre éloigné du grand corps ne reçoit plus du tronc qu'une sève insuffisante; en revanche, il lui en renvoie peut-être trop. Il est permis de prévoir le jour où, à la suite de quelque ébranlement nouveau, ce coin de

terre se détachera sans trop de peine du patrimoine de l'islam. — A qui reviendraient alors l'honneur et le profit des réformes nécessaires que j'ai signalées? Dans cette province et peut-être dans cette province seule, on a droit de se prononcer sans hésitation. J'insiste sur cette réflexion qui s'impose à l'observateur. Dans presque toutes les autres circonscriptions de la Turquie d'Europe, l'attribution de tel territoire à telle race ou à tel voisin soulève des difficultés restées insolubles jusqu'ici. Le statisticien qui veut résoudre le problème avec des relevés ethnographiques s'avance dans des sables mouvans; il peut nous faire assister à de brillantes manœuvres de chiffres, plus dociles ici que partout ailleurs, mais il entraîne rarement la conviction de ceux qui ont pratiqué ce labyrinthe. Le philosophe qui pèse la valeur des races en présence, leur capacité politique et civilisatrice, risque de servir des passions ou des préjugés; l'apothéose ou la condamnation en bloc de l'une ou l'autre des familles chrétiennes n'est pas recevable; il faudrait le jugement historique d'un Montesquieu uni à l'expérience de toute une vie passée en Orient pour oser décerner à l'une de ces familles « le prix de la sagesse. » On en revient toujours au sentiment du prudent Hérodote; — ce pays a moins changé qu'on ne croit depuis Hérodote. — « La nation des Thraces est la plus grande parmi les hommes, après les Indiens; ils portent une multitude de noms, chacun selon sa contrée : si cette nation était gouvernée par un seul ou n'avait qu'une seule pensée, elle serait invincible et de beaucoup la plus puissante, selon moi; mais cette union est impraticable, et il est impossible qu'elle se réalise jamais; voilà pourquoi ils sont faibles... De cette contrée, nul ne peut dire encore avec certitude quels sont les hommes qui l'habitent. »

Dans la Thessalie méridionale, au contraire, si l'on écarte la petite minorité turque, on se trouve en présence d'une population compacte, de pure race grecque; quel que soit le prix auquel on estime en général cette race, — et il m'a semblé que sur ce point au moins il fallait l'estimer assez haut, — la maison est à elle, en l'absence d'autres locataires. Dans cette maison, toutes les énergies tendent vers un seul but, toutes les aspirations se résument dans une formule unanime : la réunion à la grande famille hellénique. Si Salonique peut encore être considérée comme la capitale du nord de la province, Athènes est la capitale naturelle de cette partie; c'est de ce foyer que tout rayonne, à commencer par l'instruction, le premier des bienfaits; c'est vers lui que tout converge, les idées comme les relations commerciales, car le port de Volo est en communication journalière avec celui du Pirée, par une navigation de quelques heures.

Est-ce à dire que tout soit incontestable dans les vœux qui se font jour des deux côtés de la frontière actuelle? Non, sans doute. Les braves douaniers grecs qui arpentent si impatiemment les passes difficiles de l'Othrys espèrent bien se transporter d'une première étape jusque sur la Vistritza, à la limite de la Thessalie antique; encore ne serait-ce là dans leur pensée qu'une première étape. J'ignore quelles faveurs l'avenir leur réserve; mais, s'ils devaient avoir le champ libre à bref délai, il faudrait souhaiter, dans l'intérêt même de la Grèce, qu'ils fissent halte sur les bords du Salamvrias. On le comprendra de reste après les détails qui précèdent : la possession de l'Olympe n'apporterait au royaume aucune force agricole, elle l'embarrasserait de populations rares, moins facilement gouvernables; enfin on peut se demander s'il parviendrait rapidement à extirper le brigandage de ce repaire inaccessible, et on sait que de tout temps les ennemis du gouvernement hellénique se montrent sévères pour lui, quand il ne s'acquitte pas assez vite de cette tâche. Par contre, la plaine de Larisse assurerait à l'Hellade, qui étouffe dans ses montagnes, l'extension agricole dont elle a besoin; les saines populations du Pélion et de l'Ossa l'enrichiraient de solides élémens, le port de Volo soulagerait celui du Pirée; la Grèce ne pourrait s'en prendre qu'à elle-même, si ce coin de terre ne devenait pas le plus beau fleuron de sa couronne. La nature a tracé comme à dessein la ligne frontière du Salamvrias. Ce fleuve roule en tout temps un volume d'eau considérable; dans la partie inférieure de son cours, la muraille de l'Olympe s'élève à pic sur la rive gauche; la partie supérieure dessine une boucle en arrière de Trikkala; il serait équitable que la frontière l'abandonnât au confluent du Trikkalino, — l'ancien Léthé, — pour suivre cette rivière qui épouse exactement les contours des montagnes jusqu'aux Météores; la ligne rejoindrait là le Salamvrias, rendant ainsi à la Grèce la vallée fertile de Trikkala, qui est l'annexe naturelle et le prolongement du vieux lac thessalien. Les détails de ce tracé imaginaire peuvent être discutables : le fait principal, la réunion de la Thessalie méridionale à la Grèce, ne saurait plus l'être. Il s'impose au voyageur comme la conséquence logique, légitime, de tout ce qu'il voit; il sera la suite inévitable de la première grande secousse réservée à l'Orient. Dieu sait quand cette heure sonnera, et rien n'indique qu'elle soit proche; mais ce beau fruit est mûr pour la liberté, et l'expérience nous apprend qu'en pareil cas puissance humaine ne peut clouer longtemps le fruit mûr à la branche morte; l'histoire passe, qui le cueille et le donne aux ayans droit (1).

(1) L'assemblée de Berlin ne semble pas avoir recommandé la rectification accessoire du Trikkalino; mais, en adoptant en principe la ligne du Salamvrias, elle a

Ce matin, Christo est entré tout triomphant dans ma chambre; le fidèle cafetier est depuis une semaine posté en vigie sur le port, guettant le premier vapeur qui entrera dans le golfe. Il ne se doute guère qu'il rappelle le serviteur du Roi des rois. Qui ne se souvient du poétique début de l'*Orestie?* — Un esclave, placé en sentinelle sur la terrasse du palais d'Agamemnon à Argos, épie le retour de la flotte, attardée aux rivages troyens : oisif et plaintif, il use ses yeux depuis de longues années à interroger les flots vides : aucune voile n'apparaît. — Qui de nous, en lisant cette page, ne s'est pas retrouvé dans cet homme? — Esclaves de nos rêves, nous usons nos yeux sur l'horizon de la vie, comme la sentinelle argienne sur celui de la mer, à attendre on ne sait quoi... sans doute ces vaisseaux que nous avons lancés à vingt ans, chargés à couler bas de chimères et d'espérances, vers les rives inconnues : flotte trompeuse, qui sombre en haute mer aux premiers coups du vent d'automne, qu'on attend toujours, et qui ne revient jamais! — Plus heureux, Christo a discerné la colonne de fumée qui remplace aujourd'hui la voile. Je dis adieu aux amis de Volo, je renvoie mes braves Albanais à leur douteuse brigade d'Ékatérini, et me voici installé sur un grand bateau de la compagnie Fraissinet. Les passagers sont rares sur cette ligne : je suis seul à table avec le capitaine, mais l'ennui ne s'assoira pas entre nous. On se lie vite et à fond sur ces planches. Mon convive est un de ces capitaines marseillais comme il y en a tant, et comme il y a si peu d'hommes; loup et mouton de mer tout ensemble, exemple de ce que sa rude et admirable carrière peut faire d'une nature ordinaire, effacée sur tout autre théâtre. Doux et timide, d'une fraîcheur de sentimens virginale pour certaines choses, résigné sans ostentation à son âpre métier, ses rares paroles sont d'une vérité simple dont aucun procédé d'art ne pourrait égaler l'effet. Il raconte, — et il faudrait sténographier, la réalité, l'*humanité* profonde de pareils récits ne se traduisent pas, — il raconte son embarquement de début comme second, entre le Cap et Bourbon. — « Mon capitaine, intéressé dans le bâtiment, me reprochait ma gaîté, mon insouciance pendant la tempête : dame! j'étais jeune; mais le second jour, en voyant le navire se désemparer, je devins rêveur à mon tour. J'avais alors un père, une mère, des frères et des sœurs, beaucoup. Je pensais pour la première fois que je ne reverrais peut-être plus personne de tout ce monde et qu'il faudrait partir pour le grand voyage. Je rencontrai le capitaine, qui me demanda ce que j'avais; je réfléchis, je lui dis :

justifié les conclusions que l'étude des lieux et des populations dictait depuis longtemps à tous les voyageurs. Puisse l'Europe n'avoir pas, comme le Prométhée du vieil Eschyle, « fait habiter dans l'âme des Grecs d'aveugles espérances. »

Capitaine!.. — Eh quoi! fit-il, vous êtes jeune, vous n'êtes pas intéressé dans le bâtiment, et vous vous laissez abattre! — Je vis bien alors que ces réflexions, le capitaine les avait faites depuis longtemps, lui. Seulement, son intérêt le troublait. Il me dit qu'il me confiait le bateau, n'ayant plus la tête assez libre pour le sauver; ça me redonna du cœur. Je fis installer un gouvernail de fortune, des voiles de réserve, et je l'amenai à Bourbon en quatre-vingt-deux jours. » — Les anciens auraient représenté ces gens-là sous une des figures doubles qu'ils aimaient, mi-partie d'enfant et d'Hercule. Il n'y a encore que la mer, nourrice de pareils hommes, pour une âme éprise de grandeur et de vérité.

Elle est bien douce et bien belle ce soir, comme nous montons sur le pont, au coucher du soleil; rarement les côtes si variées du Levant m'ont offert un tableau mieux disposé pour l'enchantement de l'œil que ce golfe de Volo. A gauche, la sauvage petite ville de Trikéri, perchée sur les rocs de la pointe de Magnésie; à droite, trois plans successifs, trois lumières. Des îles toutes proches, couvertes d'épaisses forêts du sommet à la base, d'un ton chaud de velours vert, en saillie au premier plan; au second, les montagnes d'Eubée et de la côte de Grèce, en amphithéâtre, très découpées, dans une tonalité générale d'un bleu doux; à l'extrême horizon, les cimes de l'Othrys, des Thermopyles, quelque chose d'impalpable et de fondu, une blancheur dorée, de la lumière surprise et fixée : ces trois plans si divers et si harmonieux pourtant se rapprochent et se noient insensiblement dans le crépuscule. La nuit s'abaisse sur la haute mer. De toutes ces étoiles qui roulent là-haut, il tombe sur le pont comme une poussière lumineuse, qui semble pénétrer le cerveau et s'y changer en poussière d'idées et de souvenirs. C'est l'instant où le voyage accompli apparaît en raccourci, remettant chaque chose à sa place, les belles rencontres et les bonnes heures en relief, les mauvaises dans la pénombre. Comme un antiquaire qui compte ses médailles d'or et s'arrête longtemps à songer sur les profils effacés des Alexandres, des Ptolémées et des Césars, on sort du médaillier le trésor des souvenirs, ceux de la dernière route d'abord, puis ceux des routes anciennes, tout rongés par le temps, mais sourians ou tristes encore sous leur légende illisible. On les compte, et, en les laissant tomber un par un dans la mémoire, il semble que de tant de rêves, de chimères, de courtes joies, d'efforts morts à la peine, on va peupler les vastes horizons de la mer Égée!

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

DE

L'INSTRUCTION PRIMAIRE

AU POINT DE VUE

DE LA PSYCHOLOGIE

I. M. Gréard, *Rapport sur l'enseignement primaire dans le département de la Seine à l'exposition universelle de 1878.* — II. M. Buisson, *Rapport sur l'instruction primaire à l'exposition universelle de Philadelphie.*

Depuis quelques années, un grand mouvement s'est manifesté en France en faveur de l'instruction populaire. Tous les pouvoirs publics ont rivalisé de zèle et de libéralité. De sérieux progrès ont été accomplis (1). Ce qui prouve le succès croissant de ces efforts, c'est que les critiques ont déjà commencé. On raille ce préjugé démocratique qui voit dans l'instruction du peuple une panacée; on plaisante dans les salons sur le maître d'école qui a vaincu à Sadowa. Ces belles objections n'empêchent pas les esprits sérieux et pratiques, voués à cette grande œuvre, de la poursuivre tranquillement et avec persévérance. L'instruction primaire n'est pas une panacée : il n'y a pas de panacée; elle est un de ces correctifs que la prudence et la charité ont inventés pour atténuer les maux qui affligent les hommes. De tous temps ces sortes de correctifs ont excité la verve des esprits sceptiques et pessimistes. La médecine, dit-on, tue plus de malades qu'elle n'en guérit; les sermons n'ont jamais corrigé personne; pourquoi le poète comique se piquerait-il, comme le veut Horace, de châtier les mœurs en riant? Va-t-on au théâtre pour s'améliorer? non; mais pour se moquer de son voisin. La philosophie nous apprend les plus belles choses du monde; mais vous empêche-t-elle de crier quand on a mal aux dents? Par le même

(1) Sur les progrès récens de l'instruction populaire, voir le travail de M. Bréal dans la *Revue* du 15 décembre dernier.

raisonnement, on prouvera que les lois et les gouvernemens ne servent à rien, car il y a toujours des voleurs.

Nous ne nous donnerons pas le ridicule de plaider la cause de l'instruction populaire, que personne n'ose attaquer, quelque bonne envie que l'on en puisse avoir; mais entre toutes sortes de raisons qui établissent victorieusement cette nécessité, il en est, ce nous semble, de plus particulièrement propres à notre siècle. On sait aujourd'hui que tout progrès se paie par une rançon plus ou moins coûteuse. Ainsi le progrès de l'industrie qui enfante les merveilles dont nous venons d'être témoins a une contre-partie douloureuse suivant tous les économistes : c'est de tendre de plus en plus à l'affaiblissement de l'intelligence dans la classe ouvrière. La division du travail d'une part, l'invention des machines de l'autre, doivent à la longue réduire l'ouvrier à devenir, je ne dis pas même une machine, mais un rouage de machine. Quel peut être le développement de l'intelligence chez celui qui passe douze heures par jour à tirer une ficelle, à pousser un piston, à tourner une manivelle, à ouvrir et à fermer un robinet? L'esprit ne se développe et ne se conserve même que par l'exercice. La mécanique, par ses procédés infaillibles, dispense l'ouvrier de toute invention et de tout effort. Comment l'esprit n'y succomberait-il pas? Ajoutez à cela l'action de l'hérédité, qu'on dit aujourd'hui si puissante sur les races, et calculez quelles peuvent être les conséquences d'un pareil fait, non-seulement pour la classe ouvrière en particulier, mais encore pour les classes élevées elles-mêmes, qui dans tous les temps se sont plus ou moins recrutées par le bas; ou le renouvellement de ces classes ne se ferait plus, ou il se ferait dans des conditions d'appauvrissement funeste à la civilisation tout entière. Supposez maintenant que l'on s'empare des enfans dans les manufactures dès l'âge de dix ans, cet affaiblissement de l'intelligence n'aura plus aucun contre-poids; comme on ne développera plus chez l'homme que l'animal, les instincts brutaux l'emporteront sur tous les autres, qui n'existeront même plus en germe.

Peut-on cependant changer les conditions de l'industrie? Non, cela est impossible; personne ne le peut, et personne ne le veut. Il ne reste qu'à employer de vastes moyens compensateurs et au premier rang l'instruction populaire. Que si on peut garder les enfans dans les écoles de dix à quatorze ans; si on peut, pour les meilleurs d'entre eux, les maintenir dans les écoles d'adultes ou leur ouvrir des écoles d'apprentissage, réveiller leur esprit les jours de loisir par les musées, les concerts, les spectacles à bon marché, et à l'occasion, comme dans ces derniers jours, par la visite aux grandes expositions, on aura quelque chance de refouler ou tout au moins de réduire le péril que nous signalons. Dans un temps où

tout se fait par masses (emprunts, armées, capitaux, travaux publics, expositions, etc.), les petits moyens individuels ne suffisent plus, il faut agir sur une très large échelle, avec de puissans agens et d'abondantes ressources. De là la nécessité de donner à l'instruction populaire un développement nouveau, sans proportion avec ce qui aura été fait jusqu'ici. Ce qui a toujours été pour la société un devoir, pour les pauvres un droit, est devenu aujourd'hui par le fait de notre organisation industrielle une nécessité pratique de premier ordre.

On ne peut donc qu'éprouver le plus vif intérêt de voir les questions de ce genre traitées avec toute la compétence de l'expérience par des esprits qu'éclairent en même temps les principes les plus élevés de la théorie. Deux ouvrages éminens seront à ce double titre consultés avec le plus grand fruit. C'est d'une part le *Rapport sur l'instruction primaire à l'exposition de 1878* par M. Gréard, membre de l'Institut et directeur de l'enseignement primaire dans le département de la Seine; de l'autre le *Rapport sur l'instruction primaire à l'exposition universelle de Philadelphie* par M. F. Buisson, inspecteur général de l'enseignement primaire. Ces deux écrivains ne le cèdent à personne pour l'expérience pratique et la compétence spéciale. M. Gréard, depuis plus de dix ans qu'il dirige l'enseignement primaire dans le département de la Seine, a marqué sa trace par l'impulsion vigoureuse qu'il a donnée aux écoles, par les méthodes qu'il y a introduites, par les établissemens qu'il a contribué à fonder, par l'excellent personnel qu'il a formé, enfin par le tact et la finesse de son action, sachant concilier les esprits dans les situations les plus délicates. M. F. Buisson, plus jeune, a montré dans deux ou trois occasions notables (par exemple à Vienne et à Philadelphie) la connaissance la plus approfondie de ces matières. En un mot, la compétence de ces deux personnes ne peut guère être mise en doute; mais ce que je tiens surtout à faire remarquer ici, c'est que leur compétence, pour être spéciale, n'est pas étroite, qu'elle n'est pas exclusivement renfermée dans des détails techniques, qu'ils ont apporté d'autre part la généralité de vues et l'esprit d'observation philosophique qui fécondent l'esprit pratique et en corrigent et en étendent les limites. M. Gréard est un lettré, un moraliste. Il a amusé ses loisirs par une traduction élégante des lettres d'Héloïse et d'Abélard; il a consacré à la morale de Plutarque un excellent ouvrage qui fait autorité. Ses rapports, pleins de faits, sont écrits avec élévation et avec charme, mêlés d'observations délicates et fines : c'est la morale qui l'a conduit à la pédagogie. M. F. Buisson, de son côté, y a été conduit par la philosophie. Il est un de nos jeunes agrégés que nous aurions aimé revendiquer pour notre enseignement philosophique, supérieur ou secondaire; et nous lui

en voulions presque d'avoir abandonné la spéculation pour la pratique. Mais il nous a prouvé que c'était lui qui avait raison et qui avait mieux compris sa vocation que nous-même. En introduisant l'esprit philosophique dans la pédagogie, il servait plus notre science que par des travaux plus spéciaux. Cet esprit philosophique, il le montre non-seulement dans les rapports que nous avons mentionnés, mais encore dans un *Dictionnaire de pédagogie* qui est en voie de publication, dans une intéressante conférence faite au Trocadéro et qui a été réunie, dans un même volume, avec plusieurs autres, sous le nom de *Conférences pédagogiques*, auxquelles les noms de M. Levasseur, de M. Bréal, donnent une haute autorité.

Nous n'avons aucune compétence pour résumer ici ce qui a été fait au point de vue pratique pour l'enseignement populaire soit en France, soit à l'étranger. Nous nous contenterons de recueillir dans les deux grands rapports signalés plus haut, l'un sur Paris, l'autre sur Philadelphie, ce qui peut intéresser la connaissance des âmes et des caractères, tout ce qui a quelque signification morale, tout ce qui peut enfin servir à la psychologie, comprise dans le sens le plus étendu.

I.

M. Gréard commence par étudier dans son *Rapport* et soumettre à la critique une des expériences psychologiques les plus curieuses qui aient été faites de nos jours : je veux dire la méthode de l'enseignement mutuel. Il montre par d'excellentes raisons pourquoi l'on a été obligé de renoncer à ce mode d'enseignement, et son travail, consacré aux résultats des méthodes qui ont succédé, ne pouvait, sans s'attarder, faire autre chose que la critique des méthodes précédentes, afin d'expliquer pourquoi on les avait abandonnées. Cependant, je l'avoue, j'aurais été curieux de savoir plus en détail comment une pareille expérience, si peu rationnelle en apparence, avait pu être tentée, comment elle avait eu tant de succès, comment elle avait pu durer si longtemps. En général, les utopies ne réussissent pas si vite ni sur une si vaste échelle, surtout dans l'ordre officiel, où l'on n'a pas à reprendre d'ordinaire l'exagération des nouveautés. Voyez la méthode Jacotot : elle est restée le propre d'une petite secte et n'est pas devenue une méthode universelle. Comment l'enseignement mutuel, c'est-à-dire l'enseignement de l'élève par l'élève, a-t-il pu, avec des défauts si graves et si évidens, obtenir un tel succès et produire de tels effets? J'ai entendu le vénérable M. Renouard, qui pour sa part a tant fait pour l'enseignement populaire, je l'ai entendu, dis-je, revendiquer une grande part d'honneur pour l'enseignement mutuel dans les progrès de

l'instruction populaire de notre siècle. Néanmoins, quelle qu'ait pu être l'utilité de l'enseignement mutuel comme méthode de transition, il devait succomber par les défauts réels et incontestables que relève M. Gréard avec justesse et précision.

L'avantage évident de l'enseignement mutuel était de pouvoir instruire à la fois un très grand nombre d'enfans en les divisant en un certain nombre de groupes, dont chacun était conduit par un élève plus âgé, appelé *moniteur*, qui faisait l'office du maître. C'était là un notable bienfait; mais on voit tout d'abord le premier effet fâcheux de ce système, c'est que le plus grand nombre des élèves n'avaient d'autre maître que le moniteur; le maître n'enseignait directement qu'aux moniteurs eux-mêmes. Dès lors l'intérêt du maître était de se former le plus tôt possible « un bon instrument. » Les moniteurs étaient instruits « non pour eux-mêmes, mais pour les autres. » Il s'agissait moins « d'apprendre à fond que d'apprendre vite. » Un autre inconvénient, c'est qu'on ne s'occupait pas de l'équilibre des facultés. On allait tout de suite à la spécialité. L'un était formé pour la grammaire, l'autre pour le calcul. On les dressait au métier avant qu'ils eussent appris réellement ce qu'ils devaient savoir.

On voit aussi, au point de vue pédagogique, le défaut de ces maîtres improvisés qui, étant eux-mêmes des enfans, ne pouvaient que simuler le rôle des maîtres, en prendre l'extérieur et les procédés matériels, mais non l'influence morale, celle d'un esprit mûr et formé, qui, ayant d'abord fait la lumière pour lui-même, sait ensuite la faire pénétrer dans autrui. Le moniteur n'avait pas de livres dont il pût se servir : il n'avait que des *procédés*, c'était le mot même de l'école. Les questions étaient toutes préparées d'avance: il n'y avait qu'à les apprendre par cœur; et bien entendu il devait en être de même des réponses : cependant le sentiment de l'initiative est si fort que les moniteurs y mettaient quelquefois du leur; ils en étaient repris, et le manuel se plaignait que les moniteurs fussent disposés à « altérer les procédés qu'ils devaient appliquer (1). » En un mot, l'enseignement tournait forcément à la mécanique.

Voilà pour l'esprit; mais combien plus graves encore les inconvéniens d'un tel système pour l'éducation morale, pour la formation des caractères? Comment compter sur un enfant, si bien dressé qu'il soit, pour corriger les défauts d'un autre enfant? Il y a bien une éducation mutuelle dans les écoles; mais elle se fait souvent à coups de poing, et elle est tout à fait inconsciente : ce n'est pas l'éducation du pédagogue, c'est celle du milieu, des rivaux, des

(1) L'enseignement mutuel avait son manuel sous ce titre : *Manuel des écoles élémentaires.*

intéressés : elle devance l'éducation du monde. Or cette éducation extérieure ne suffit pas; il faut celle des maîtres, qui représentent la loi morale, l'autorité, la société, et un moniteur ne pouvait représenter rien de semblable. Pour la discipline matérielle, on y réussissait encore, et l'un des plus grands prestiges de l'enseignement mutuel a été la régularité des manœuvres : « Le plus léger coup de sonnette, est-il dit dans le manuel, produit des effets magiques. » Ce système pliait les enfans à l'obéissance; mais l'obéissance n'était pour eux qu'un devoir purement matériel : c'était un système de marches et de contre-marches et de la gymnastique plutôt que de la discipline. On avait avec raison essayé de faire appel à l'un des principaux ressorts de l'âme humaine, le sentiment de l'honneur; mais on faussait ce sentiment en voulant trop le tendre. On voulait élever l'âme des moniteurs par le devoir de la responsabilité, mais c'était une responsabilité trop disproportionnée à leur âge, et qui leur communiquait une exaltation dangereuse. Dans la famille, ces « ministres du maître, » comme on les appelait, devenaient de petits tyrans : on se plaignait de leurs habitudes despotiques et de leur ton de domination (1). « Faire du commandement journalier par les enfans la base d'un système d'éducation, dit justement M. Gréard, c'est s'exposer à pervertir les volontés que l'on veut discipliner. L'autorité ne peut être que le privilège de l'âge et de l'expérience. En la laissant descendre à des mains incapables d'en porter le poids, on la compromet. La vie morale, celle qui forme les caractères, ne peut, comme la vie intellectuelle, venir que du maître, parce que seul il en possède la règle. »

Ce jugement du reste est celui qu'avait déjà porté Victor Cousin à la suite de sa mission en Hollande : « Pour moi, disait-il, je regarde l'enseignement simultané, à défaut de l'enseignement individuel qui est impossible, comme la seule méthode qui convienne à une créature morale. Mais, je dois l'avouer, l'enseignement mutuel jouit encore en France d'une popularité déplorable. » Ce jugement, quelque autorisé qu'il soit, appelle cependant, à ce qu'il semble, quelque restriction. Victor Cousin semble dire ici que l'enseignement individuel, s'il était possible, serait supérieur à l'enseignement simultané. C'est, à notre avis, une erreur en sens inverse du préjugé de l'enseignement mutuel. Les avantages de l'enseignement individuel sont contrebalancés, et bien au-delà, par le défaut d'émulation et de vie qui en paralyse les meilleurs effets. En supposant que l'enseignement individuel fût le meilleur appliqué aux classes cultivées, il échouerait encore, dit M. Gréard, dans l'éducation populaire : « à ces natures incultes pour la plupart,

(1) *Manuel de l'instruction primaire*, tome X, p. 132.

il faut l'entraînement du nombre, le stimulant de l'exemple, l'attrait de l'émulation. »

L'enseignement mutuel étant abandonné, l'enseignement individuel impossible, restait l'enseignement simultané, que les écoles congréganistes avaient toujours continué de pratiquer, et auquel les écoles laïques sont définitivement revenues. Mais le principe une fois posé, comment l'appliquer? Les enfans sortent de la salle d'asile et entrent à l'école vers l'âge de six ou sept ans, et en sortent de douze à treize. Que fera-t-on de ces enfans d'âge si différent? Leur imposera-t-on le même enseignement? Rien de plus contraire au bon sens. Cependant, si l'on ne savait combien les choses les plus simples sont les plus longues à prévaloir, qui pourrait croire que ce n'est que depuis 1867 qu'on a divisé les enfans en trois groupes d'après leur âge (1)? Deux autres progrès importans ont été réalisés ou développés, la création des écoles d'adultes et des écoles d'apprentis. Renvoyons au rapport de M. Gréard pour l'étude de toutes ces questions techniques, et insistons seulement sur celles qui ont un caractère plus moral et plus psychologique.

A ce point de vue, rien de plus excellent que les pages écrites par M. Gréard sur la direction que doivent donner aux écoles les instituteurs et les institutrices. On reconnaît ici le lettré qui a lu cent fois et s'est assimilé les belles leçons de Plutarque, de Montaigne, de Rabelais et de Rousseau. M. Gréard, tout en signalant les importans progrès qui ont été faits en vue de substituer de plus en plus l'esprit à la lettre, l'action morale à l'action mécanique, croit cependant que tout n'a pas encore été fait dans cette voie, et c'est la direction qu'il essaie d'imprimer à tout le système. Ainsi, c'était sans doute un défaut de l'enseignement mutuel que de proscrire l'usage des livres : un bon livre eût mieux valu sans doute pour maître qu'un jeune perroquet bien dressé. Mais le livre lui-même, si on en abuse, a encore ses dangers et ses inconvéniens que Platon a déjà signalés avec la grâce et l'esprit qui lui sont propres : « Il en est de l'écriture comme de la peinture, dit-il; les productions de ce dernier art semblent vivantes; mais interrogez-les, elles gardent le silence. Il en est de même des livres : à les entendre, vous croyez qu'ils pensent; mais demandez-leur quelque explication sur le sujet qu'ils contiennent, ils répondront toujours la même chose. Un écrit a toujours besoin du secours de son père. » Tels sont les défauts des livres, lorsqu'ils prennent la place du maître et que celui-ci n'en est que l'instrument : « Le meilleur livre, dit Lhomond,

(1) L'auteur de cette réforme est M. Gréard lui-même. Il faut reconnaître d'ailleurs que le système de l'enseignement mutuel faisait disparaître cette difficulté, puisque les plus âgés instruisaient les plus jeunes.

c'est la parole du maître. » Le livre doit servir à fixer cette parole, à en donner la formule, mais il doit être vivifié par la voix humaine, par une parole toujours prête. Non pas que l'instituteur ait à faire des leçons, ce serait un autre excès : expliquer avec sobriété, répondre avec précision, telle est la vraie méthode. Le maître doit se préparer, posséder assez la leçon lui-même pour être prêt à toutes les difficultés qui peuvent survenir, « avoir un plan arrêté d'avance et cependant assez flexible pour se prêter à l'imprévu. » Il faut suivre le programme avec liberté : le programme est un guide, mais non une entrave. Dans les classes plus élevées, l'enfant peut payer un peu plus de sa personne; il n'est pas mauvais de commencer à l'exercer à penser par lui-même, « à se tendre un petit, comme dit Rabelais, et à luicter jusqu'à la sueur. »

Dans la première classe des écoles de garçons, M. Gréard a proposé et fait adopter une heureuse réforme : c'est la substitution des femmes aux hommes dans l'enseignement. L'enfant entre dans cette classe en sortant de la salle d'asile. « Il y éprouve d'ordinaire, dit M. Gréard, une sorte de saisissement et d'arrêt. L'instituteur représente la règle virilement : les tempéramens lui échappent. Il ne connaît pas, et il a peu de goût pour étudier les accès si divers, si multiples de ces jeunes intelligences. C'est la classe qui demande le plus d'expérience; et elle échoit d'ordinaire à celui qui en a le moins. La femme au contraire a l'instinct de l'éducation : comme fille, comme sœur, comme épouse, comme mère, elle est habituée à l'abnégation, au sacrifice. Sa fermeté imprégnée de tendresse captive l'enfant. Son intelligence pénétrante et déliée se prête aux désirs de la naïve créature. Elle s'empare sans effort ou par un effort aimable de tous les ressorts de son esprit et de son cœur. Riche en ressources, ingénieuse en inventions, elle sait varier ses moyens d'action. Ce qu'on ne lui a pas appris, elle le devine. Jamais l'enfant ne s'ennuie avec elle, parce qu'elle ne s'ennuie jamais avec lui. » Nous avons voulu citer tout entière cette charmante page qui rappelle Fénelon dans l'*Éducation des filles*, et que peu de personnes iraient chercher dans l'énorme in-quarto bourré de chiffres que nous analysons; on y reconnaît cette plume légère formée par les letires, que les chiffres et les statistiques n'ont pas alourdie, ce tact délicat formé par la philosophie morale, que l'expérience des choses n'a pas émoussé. De telles pages prouvent assez que l'auteur du rapport est non-seulement un administrateur, mais encore un éducateur.

Une des plus heureuses et des plus intéressantes idées de M. Gréard a été, par une discrète imitation des méthodes américaines, de s'adresser aux enfans eux-mêmes pour faire sur leurs sentimens, leurs caractères et leurs goûts, une enquête toute natu-

relle, un recensement d'un nouveau genre. Il a eu l'idée de faire donner à la fois dans un très grand nombre d'écoles de Paris, libres et communales, deux sujets de composition : dans l'un on demandait aux élèves d'indiquer parmi leurs études celle de leur prédilection et de leur choix; dans l'autre de signaler la profession à laquelle ils désirent se livrer, et les motifs de leur préférence. Les enfans, ainsi pris à l'improviste, sans aucune préparation, ont dû exprimer de la manière la plus naïve et la plus sincère, sans aucune prétention de style, leurs projets, leurs sentimens, leur situation domestique. M. Gréard a reçu ainsi plus de trois mille copies qu'il a dépouillées lui-même, et dont il a extrait et classé les réponses les plus saillantes et les traits les plus significatifs. De là un tableau qui forme une grande partie de son rapport et, pour le psychologue, la partie sans aucun doute la plus piquante et la plus précieuse.

Avant d'entrer dans l'analyse de ce tableau, insistons d'abord sur la méthode qui a servi à l'obtenir. Il y a là, si je ne me trompe, un procédé qui pourrait rendre de grands services en psychologie. Pour bien connaître le caractère des enfans, on pourrait ainsi leur faire expliquer leurs idées sur toute sorte de matières appropriées à leur âge. Leur jugement, leur imagination, leur sensibilité s'y montreraient à nu, sans ce faux vernis de formes littéraires qui plus tard vient couvrir leurs impressions naïves et leur en donner de factices; ou si même on voyait déjà apparaître quelques-unes de ces formes, elles seraient si gauches, si naïves qu'elles ne seraient qu'un trait de caractère de plus. On pourrait encore appliquer cette méthode dans des cas plus particuliers, pour étudier l'origine des idées, par exemple auprès des sourds-muets et des aveugles de naissance. Chacun de nous, en pensant, a conscience de penser ses idées sous la forme de mots, c'est-à-dire de sons, que souvent même on prononce à voix basse quand on a l'habitude de parler tout seul. A-t-on jamais eu l'idée de demander aux sourds-muets sous quelle forme leur pensée se présente à eux lorsqu'ils pensent pour eux seuls? Leurs idées ne doivent-elles pas se présenter sous la forme de signes visibles? Ils doivent avoir conscience de ces formes visibles comme nous des sons. Ceux qui ont l'habitude de beaucoup lire ou de beaucoup écrire peuvent se faire quelque idée de la pensée des sourds-muets; car ils voient leurs idées presque aussi souvent sous la forme de l'écriture que de la parole. C'est ce qui arrive encore quand on lit un nom propre dans une langue étrangère sans savoir le prononcer : il parle aux yeux, non à l'ouïe. Pour les aveugles, il serait très intéressant de savoir comment ils se représentent l'espace et les figures géométriques. Diderot s'est occupé de

cette question dans sa lettre sur les aveugles (1). Les professeurs de philosophie eux-mêmes pourraient utiliser cette méthode. Au lieu d'attendre qu'ils aient exposé un sujet pour le faire traiter en devoir aux élèves, ils devraient au contraire le donner en devoir avant de le traiter eux-mêmes, afin de se rendre compte des idées naturelles que les jeunes esprits se font des choses. Par exemple à des élèves non prévenus, non préparés, sortant de rhétorique, je demanderais d'écrire sous mes yeux, sans livres et sans réflexion, une page ou une demi-page sur cette question : Quelle idée vous faites-vous de ce qu'on appelle une cause? ou sur cette autre : Qu'appelez-vous je ou moi? On leur dirait de ne se préoccuper en aucune façon du style; et il ne serait pas question de places ou de rangs, car aussitôt l'esprit commencerait à raffiner, et la sincérité de l'épreuve serait altérée. Je ne dis pas qu'on irait bien loin par cette méthode, mais il me semble qu'on pourrait apprendre beaucoup sur les enfans et les jeunes gens en employant de temps en temps des procédés semblables.

Dans le tableau que nous avons sous les yeux, M. Gréard s'est borné à recueillir les réponses des filles. Pour les garçons, il donne simplement le nom des professions choisies, sans y ajouter les motifs. Quant aux études de prédilection, il se contente également de donner les résultats, sans y ajouter, si ce n'est rarement, les motifs de préférence, qui en effet devaient être assez difficiles à exprimer pour des enfans de cet âge (douze à quatorze ans en général, sauf exception) et d'une culture si modeste. La question ainsi réduite se ramène donc à ces termes : Quelles sont les professions qui sont de préférence choisies par les jeunes filles, et quels sont les motifs de leur choix?

Résumons d'abord, d'après le rapport, soit pour les garçons, soit pour les filles, les résultats du choix. Parmi les premiers, 2 pour 100 ont déclaré n'avoir pas d'idées arrêtées, 6 pour 100 représentent le choix des professions libérales (médecins, chimistes, ingénieurs, religieux, etc.), 23 pour 100 ont l'idée du commerce, 14 pour 100 désirent être placés comme employés, 54 pour 100 sont décidés à prendre un métier. Parmi les filles, les proportions sont assez semblables : 4 pour 100 comptent se livrer aux arts, 13 pour 100 choi-

(1) Diderot nous dit en parlant de Mlle Mélanie de Salignac, aveugle de naissance, qui comprenait parfaitement la géométrie : « J'avoue que je n'ai jamais conçu nettement comment elle figurait dans sa tête sans colorer. Ce cube s'était-il formé par la mémoire des sensations du toucher? Son cerveau était-il devenu une espèce de main? S'était-il établi à la longue une sorte de correspondance entre deux sens divers? Pourquoi et comment n'existe-t-il pas en moi, et ne vois-je rien dans ma tête si je ne colore pas? Qu'est-ce que l'imagination d'un aveugle? Ce phénomène n'est pas si facile à expliquer qu'on le croirait. » C'est à des questions de ce genre que l'on pourrait employer l'usage du procédé que nous décrivons plus haut.

sissent le commerce, 10 pour 100 l'enseignement, 3 pour 100 sont indécises, 70 pour 100 se décident à vivre du travail de leurs mains. Sur ce nombre, ce qui prédomine ce sont les travaux d'aiguille, et au premier rang la couture; 52 pour 100 en effet veulent être couturières. Ce qui rend ce tableau fort curieux, c'est que d'une manière tout à fait instinctive et spontanée, cette classification des vocations se trouve en rapport avec les besoins de l'industrie parisienne, tels que les fait connaître la dernière enquête de la chambre de commerce (1).

De toutes les professions, celle qui l'emporte de beaucoup pour le nombre des choix, comme on vient de le voir, est celle de couturière. La raison en est donnée en termes très clairs par une de nos jeunes filles : « C'est le métier le plus simple et le plus gagnant. » Une autre explique sa préférence en ces termes : « on ne dépend de personne; » une autre : « on a un état dans les mains; » un grand nombre : « on gagne vite. » Une pauvre enfant s'écrie du fond du cœur : « Ah! que je voudrais gagner de l'argent! » Qui pourrait en vouloir à cet enfant de ce cri intéressé? Il ne trahit autre chose qu'une précoce expérience de la vie et des tristes chagrins d'intérieur dont la gêne est la cause. Le même sentiment se révèle sous des formes diverses : « Je voudrais gagner beaucoup pour rendre mes parens heureux! » — « Il faut que je gagne vite; nous sommes tant d'enfans (2)! » Quelques-unes de nos jeunes filles vont un peu plus loin, et cherchent les raisons pour lesquelles cet état est plus lucratif que les autres. C'est que, « riche ou pauvre, on est obligé de porter des robes, » et « qu'on ne se passera jamais de couturière. » Deux d'entre elles font cette remarque fine et trop juste, hélas! pour les ménages, c'est « qu'aujourd'hui la façon est plus chère que les étoffes. » Il y en a qui s'élèvent jusqu'à des considérations politiques : « On n'a pas à craindre les changemens de gouvernement. » D'autres font des châteaux en Espagne : « Je ferai mes affaires; » — « je monterai une bonne maison; » — « j'ai un oncle qui a fait fortune. » Des raisons pratiques et positives, passons aux raisons de goût : « On fait ses habits et ceux des autres; » — « on s'habille soi-même; » — « on s'habille à son goût; » — « on est toujours à la mode. » Une se voit déjà mère de famille; elle veut être couturière, « afin, dit-elle, de me raccommoder moi et mes enfans, si le bon Dieu m'en donne. »

(1) Voir les preuves à l'appui dans le rapport, p. 160.

(2) M. Gréard nous paraît un peu se laisser entraîner par une pointe satirique en contradiction avec les tendances bienveillantes de son esprit, lorsqu'il dit : « Quelques-uns veulent gagner vite et beaucoup, *comment ne seraient-ils pas de leur temps?* » Franchement y a-t-il jamais eu un temps où les pauvres n'ont pas aimé à gagner vite et beaucoup? Il n'y a que les mendians qui n'ont pas cette ambition.

Quelques-unes choisissent cet état, et l'avouent, un peu par paresse : « C'est un bon état, où l'on est toujours assis. » Une autre dit la même chose d'une manière plus gaie et plus spirituelle : « J'aime mieux faire aller mes doigts que mes jambes. » En voici une qui exprime d'une manière bien originale la sécurité que donne aux femmes le travail à l'aiguille : « L'aiguille, dit-elle, c'est le chassepot d'une fille. » Vous croyez avoir affaire à une virago, point du tout, car elle ajoute : « J'aurais voulu être institutrice, j'aurais pu enseigner aux enfans ce qu'était Dieu, et tout ce qu'on m'a appris dans mon enfance. » Quelques-unes acceptent cet état faute de mieux et par nécessité : « Je ne puis parvenir à mieux ; » — « Si mon père avait vécu, j'aurais pu être autre chose ; » — « j'avais le goût de la musique; mais j'y ai renoncé. » D'autres s'y décident pour en finir avec les études : « Je suis fatiguée de la classe; » — « On en sait toujours assez pour ce métier-là. » D'autres font des proverbes qui, ma foi, valent bien ceux de Franklin : « Une femme qui ne sait pas coudre n'est bonne à rien; » — « il n'y a de bons ménages que quand on sait coudre. » Quelquefois des sentimens tendres et délicats se font jour dans cet humble choix de profession. « Je l'ai promis à ma mère avant de mourir ; » — « je travaillerai auprès de ma mère paralysée. Je lui lirai mes livres d'histoire et de géographie; » — « je pourrai faire des vêtemens pour les pauvres. »

Que dites-vous de ce tableau? Ne voyez-vous pas la vie humaine dans toute sa naïveté, dans tout son naturel, les intérêts réels et matériels qui commandent à la plupart des hommes, et pèsent déjà sur de pauvres enfans; le goût qui corrige l'âpreté de la réalité, le plaisir qui l'égaie, le sentiment vif de la vie domestique, et au fond de tout cela le devoir et le travail, dont pas une n'a un seul instant la pensée de douter. Tels sont les sentimens divers qui viennent de se révéler à nous; on les retrouve encore dans le choix des autres états, mais avec les nuances propres à chacun d'eux.

Après l'état de couturière, celui qui paraît le plus désiré, on le comprend, c'est celui d'institutrice. En donnant le goût de l'étude aux enfans, on leur inspire naturellement le désir d'y persévérer : le seul moyen, c'est l'enseignement. Le nombre des postulantes à l'enseignement est assez grand, et le serait plus encore si on comptait toutes celles qui en manifestent le désir, mais dont le désir est contrarié par la volonté des parens, non que cette profession ne soit pas estimée tout son prix; mais elle demande de longues études, le succès y est incertain, et le gain tardif. Quant à celles qui obtiennent de choisir cette carrière, elles font valoir des raisons diverses qu'il est facile de prévoir. Le motif le plus fréquemment invoqué et le plus conforme à la nature, c'est l'amour des enfans : un grand nombre

expriment ce sentiment, et à peu près dans les mêmes termes : « J'aime tant les enfans! » Quelques-unes le développent d'une manière agréable et touchante : « J'aime beaucoup les enfans, et il me semble que je puis m'en faire aimer. » — « J'aime les enfans, et rien ne m'intéressera plus que de voir leur intelligence se développer petit à petit. » Une jeune fille de quinze ans, ayant déjà son brevet de sous-maîtresse, nous dit : « Quand je vois ces jolis petits bébés me sourire et m'embrasser à mon entrée en classe, je suis tout heureuse d'avoir choisi cet état. » Ou encore : « Lorsqu'ayant des centaines d'enfans autour de moi, je pourrai dire : C'est moi qui suis la cause de leur progrès, je serai la plus heureuse de tous et de toutes. » Une autre nous dit : « Des fenêtres du dortoir de l'orphelinat où j'ai été recueillie, j'aperçois beaucoup de petits enfans, et j'aimerais bien à les instruire; mais mon père n'aura jamais le moyen de payer mes cours. » Après l'amour des enfans, le sentiment le plus général est l'amour de l'enseignement lui-même, pour ce qu'il a de noble et d'élevé : « Instruire les enfans de ce qu'on a appris soi-même, leur frayer la route dans la vie, n'est-ce pas là un beau et utile métier? » — « On doit éprouver un grand bonheur à enseigner aux autres ce qu'on a eu tant de peine à apprendre soi-même. » Les unes y mêlent les idées religieuses : « Je veux enseigner aux enfans l'amour de Dieu; » les autres les idées humanitaires : « C'est une grande gloire d'instruire le peuple; » d'autres les idées patriotiques : « Ce n'est pas seulement en combattant que l'on sert son pays; c'est encore en instruisant les enfans (née à Metz). » D'autres sont attirées par le goût de l'étude elle-même : « Apprendre, toujours apprendre davantage, voilà mon désir; » ou encore par la charité : « Je voudrais surtout aider les pauvres enfans, que leurs mères n'envoient pas à l'école. » Il en est qui ont des idées plus positives : celle-ci veut être institutrice « parce qu'on a une retraite, qu'on a fini son travail à quatre heures et qu'on a congé le jeudi. » D'autres au contraire se reprochent naïvement les rêves exagérés de leur imagination : une enfant de douze ans écrit : « Pendant un certain temps je rêvais des grandeurs incompréhensibles; j'étais orgueilleuse; puis je voulus simplement être ménagère; aujourd'hui je désire être placée en qualité d'institutrice, car par vos questions vous avez réveillé en moi les sentimens nobles. » Ne croyez pas avoir affaire à une imagination romantique et exaltée; non, car la même enfant, interrogée sur ses études de prédilection, répond simplement : « L'histoire sainte. C'est là que j'ai appris à aimer Dieu. » On voit ici une piété douce unie à un éclair d'enthousiasme.

A la vocation d'institutrice se rattache naturellement celle de sœur de charité. Celle-ci est plus rare; mais on voit que c'est une voca-

tion naturelle : le dévoûment a ses élues. Il est des âmes religieuses comme il est des âmes mondaines; seulement la piété s'unit ici intimement à la charité, à l'amour des pauvres et des enfans : « Vous ne pouvez vous imaginer le bonheur que j'éprouve en pensant que j'instruirai ces pauvres petits enfans abandonnés de leurs parens et que je leur parlerai du bon Dieu. » — « J'ai bien réfléchi, dit une jeune fille : soigner les malades, être la seconde mère des orphelins; soulager les pauvres, les consoler, leur faire pratiquer leurs devoirs de religion, je ne sais rien qui me plaise davantage. »

Des professions les plus nobles et les plus élevées passons aux plus légères et aux plus mondaines, à celles de fleuriste ou de modiste. Le métier de fleuriste est très recherché, « parce que c'est gentil; » mais les parens ne s'en soucient pas toujours, « ce n'est pas assez sérieux. » Il faut aller aux ateliers, « où l'on trouve quelquefois des personnes peu convenables. » Il y a donc un certain danger de ce côté. Mais le goût est bien vif, bien naturel et en soi bien innocent. Nous voyons ici pour les fleurs le même goût que tout à l'heure pour les enfans : « J'aime tant les fleurs! » — « J'adore les fleurs! » Voilà le thème commun, sur lequel quelques-unes ajoutent des variations agréables et délicates : « J'ai toujours eu un pot de fleurs sur ma fenêtre; je le changeais avec la saison : d'abord des primevères, puis des œillets, puis des roses, puis des marguerites, et j'étudiais comment ces fleurs si harmonieuses étaient faites. » — « Quoi de plus agréable, dit une autre, que de pouvoir représenter ces belles fleurs? » Et encore : « C'est si intéressant d'étudier et de reproduire la nature! » On voit que ces jeunes filles sont séduites par ce qu'il y a de distingué et, j'ose dire, d'esthétique dans ce gracieux état : « Ce n'est pas un métier, c'est un art. » Ceux qui ont remarqué et admiré au Champ de Mars la ravissante exposition des fleurs artificielles parisiennes ne démentiront pas sur ce point notre jeune artiste. Enfin, comme toujours, il en est qui mêlent à leur choix des motifs pieux : « Je ferai des bouquets pour la sainte Vierge. » Quant à la profession de modiste, elle ne paraît pas avoir beaucoup inspiré celles qui désirent s'y livrer. Toutes ou presque toutes se bornent à ce motif : « Je ferai moi-même mes chapeaux. »

Une autre profession plus sérieuse que les précédentes est celle de caissière, de comptable, d'employée de commerce. Ici, plus d'imagination : c'est l'esprit positif qui domine : « J'aime à chiffrer; » — « j'adore les chiffres; » — « les multiplications et les divisions m'amusent; » — « cela est si intéressant de tenir une caisse! » Le désir du gain qui se lie naturellement à l'amour du commerce se montre ici très à découvert, et pourquoi pas? Quelques-unes cependant y mêlent des idées plus générales : « Je m'intéres-

serai aux pays que j'ai vus dans la géographie. » D'autres ont des raisons plus modestes et plus naïves : « J'aime le mouvement de la boutique. » — « J'aime à voir le monde. »

Enfin il est un certain nombre de jeunes filles qui, soit par vocation naturelle, soit en raison de conditions de famille un peu supérieures, élèvent leurs prétentions au-dessus des métiers et vont jusqu'aux arts. Quelques-unes veulent être peintres sur porcelaine : « J'aime les arts, » dit l'une; une autre : « tout ce qui est beau me séduit. » Une ou deux seulement portent leur ambition encore plus haut : « N'ayant que six ans, dit l'une d'elles, j'allais tous les dimanches au Louvre; j'admirais les tableaux peints par les grands hommes, et je me disais : Quand je serai grande, je tâcherai d'imiter tout ce que je vois. De jour en jour, ce désir a grandi, et mes parens veulent bien m'y aider. » Une autre s'exprime avec plus d'enthousiasme encore. Celle-ci a lu; elle connaît la langue littéraire, et elle parle un peu comme un livre : « Je voudrais imiter, dit-elle, les grands peintres de l'art, les Zeuxis, les Apelle. Je suis pourtant bien loin d'eux. Que mes projets ambitieux ne vous fassent pas sourire! Je ne pourrai certainement pas acquérir le génie et la gloire des Michel-Ange et des Raphaël, des Poussin et des Diaz; mais peut-être la Providence voudra-t-elle m'accorder les dons dont elle a doté Rosa Bonheur, et une gloire semblable à la sienne sera peut-être mon partage. Si vous me demandez les raisons qui me déterminent à choisir cette carrière, je pourrai vous répondre que c'est une force irrésistible qui m'y entraîne, c'est une vocation où je me sens appelée, et il me faudrait bien des événemens pour m'empêcher de la suivre. N'est-ce pas un vrai bonheur de reproduire sur la toile les scènes sublimes de la nature, la plaine silencieuse, les forêts où murmurent des bruits qu'on ne peut définir, le brillant soleil, ou la solitude calme des nuits éclairée par la pâle lumière de la lune! » Signalons enfin pour terminer, comme de très rares exceptions, deux ou trois vocations excentriques. L'une voudrait être « écrivain; je sens, ajoute-t-elle aussitôt, que je suis bien ambitieuse. » Une autre aspire à être « voyageuse; je voudrais aller dans les pays éloignés et faire pour la science de nouvelles découvertes. » On voit que celle-ci a lu Ida Pfeiffer, et qu'elle ambitionne de l'imiter.

Si nous résumons avec l'auteur du rapport l'impression générale que nous laisse la lecture du tableau précédent, nous dirons qu'elle nous paraît entièrement favorable à ceux qui croient à l'instruction populaire, et qu'elle répond plutôt aux objections que l'on fait d'ordinaire. Si l'on réfléchit en effet, soit sur le choix des professions, soit sur les raisons données pour ce choix, on voit prédominer ou même apparaître sans mélange les idées solides et saines et les

sentimens honnêtes. Le fait saillant qui éclate sans contradiction, c'est, dit M. Gréard, que « l'intelligence de la loi du travail est générale. Pas un n'a l'idée de se soustraire à une profession. » Si l'on faisait de pareilles questions aux jeunes gens de nos lycées, combien n'y en a-t-il pas qui répondraient franchement qu'ils choisissent la profession de ne rien faire ! Il n'est pas un enfant des écoles qui ait eu cette idée, même à titre de vœu, même à titre de rêve. Quand il y a rêve, c'est pour des choses plus élevées qu'on ne peut atteindre. Encore se résigne-t-on à y renoncer devant les vœux contraires des parens, devant sa propre incapacité très franchement avouée. La prétendue manie de déclassement que produirait l'instruction populaire ne s'y trahit par aucun signe. Les quelques naïvetés que l'on peut relever en ce sens ne sont que les exagérations de désirs après tout légitimes, car les arts n'ont rien que de très convenable aux goûts et aux aptitudes de la femme.

Ce serait d'ailleurs une erreur de croire que les jeunes enfans des écoles, que nous venons d'entendre, appartiennent exclusivement aux classes les plus infimes de la société, et par conséquent que toute vocation un peu élevée y serait un signe de déclassement, car il nous semble au contraire, à consulter le tableau des professions des parens, qu'il y a là beaucoup plus encore de petits commerçans, de petits employés, de petits entrepreneurs, et même de petits rentiers, que d'ouvriers proprement dits. Une autre remarque qui confirme la précédente, c'est que les professions choisies par les enfans sont encore, après tout, parmi les plus élevées et les plus indépendantes. Pas une ne choisit la fabrique, pas une le service. Où se recrutent donc les ouvrières et les domestiques ? Ne pourrait-on pas conclure de ce double fait que nous n'avons encore ici que le dessus du panier, que l'instruction populaire, si étendue et si développée qu'elle soit aujourd'hui, n'est pas encore descendue jusqu'aux dernières couches ; ou du moins que les enfans de cette classe ne restent pas à l'école aussi longtemps que les autres, ou qu'ils n'ont pas assez de culture pour être capables d'un travail semblable à celui qui a été proposé. Quelle que soit l'explication du fait que nous venons de signaler, tout porte à croire qu'on est loin d'avoir atteint la dernière limite dans l'extension de l'instruction populaire, qu'il y a encore bien des conquêtes à faire, bien des populations à atteindre, et que la fraternité non moins que la politique commande impérieusement d'aller jusqu'au bout.

II.

Le rapport de M. F. Buisson sur l'instruction primaire à l'exposition de Philadelphie, en 1876, est plus qu'un rapport officiel, c'est un véritable ouvrage, intéressant au plus haut degré, non-seule-

ment par les documens précieux et nombreux qu'il nous donne sur l'état de l'instruction dans ce pays, mais encore et surtout par l'esprit d'observation, les réflexions morales, l'étude psychologique qui témoignent des goûts philosophiques de l'auteur. Dans ce livre, il ne se contente pas de parler de l'éducation; mais il y joint ses vues sur l'état moral et politique du peuple américain, sur les maux qui le divisent et sur les questions graves qui pèsent sur son avenir. C'est enfin une étude des plus consciencieuses à ajouter à toutes celles dont les États-Unis d'Amérique ont été l'objet parmi nous. Bornons-nous ici à l'instruction.

De toutes les questions traitées par l'auteur, la plus neuve, la plus curieuse pour l'ancien continent, c'est la question de la coéducation des sexes. Il s'est fait en effet en Amérique une expérience psychologique des plus singulières, qui n'a jamais été tentée ailleurs et qui paraît avoir réussi, si l'on en juge par le nombre de témoignages sérieux et compétens qu'a recueillis M. Buisson. Cette expérience consiste à faire élever ensemble les enfans des deux sexes, et cela non pas seulement dans le premier âge ou dans l'enfance même, comme cela a existé longtemps parmi nous et comme cela existe encore dans plusieurs états de l'Europe, mais dans tout le cours d'études, dans l'enseignement secondaire comme dans l'enseignement primaire, et même dans les écoles normales où les instituteurs et institutrices sont élevés ensemble, précisément à l'âge où le danger paraîtrait le plus grand aux Européens.

Sans doute, même en Amérique, ce régime n'est pas universel, et il est des états, par exemple celui de Maryland, où les deux sexes sont séparés comme en Europe; mais il est général et gagne de plus en plus. Il est vrai, comme le remarque M. Buisson, qu'il n'a pas été à l'origine l'objet du choix, mais des circonstances; cependant il est devenu par la suite volontaire, réfléchi, et on a fini par s'y attacher systématiquement. Ajoutons que plus d'une fois, le dédoublement ayant été essayé, on y a renoncé après une expérience plus ou moins longue, et l'on est revenu au type primitif.

M. F. Buisson a trouvé dans ce phénomène remarquable une occasion intéressante d'appliquer ses goûts d'observateur psychologue, et il l'a étudié avec un grand soin. Ce qui paraît résulter de cette étude faite avec autant de liberté que d'impartialité, c'est que les dangers que l'on serait tenté de prévoir ne se réalisent pas, au moins au degré qui serait à craindre pour contre-balancer les avantages du système, et que les inconvéniens sont d'une tout autre nature que ceux auxquels on s'attendrait naturellement.

Toute la société américaine repose, non en théorie, mais en fait, sur le principe de l'égalité des sexes. La loi et l'usage s'accordent en Amérique pour donner à la femme une très large part de liberté:

« L'Américain qui n'est jamais sorti de son pays ne connaît, ne soupçonne pas le grand nombre de contraintes et de petites servitudes que les convenances ailleurs imposent aux femmes. Dans les rues, en chemin de fer, en omnibus, dans les établissemens publics, au temple, dans le monde, la femme américaine, la jeune fille même, fût-elle seule, est aussi parfaitement à l'aise que le serait peu à sa place une jeune Française. A moins qu'elle ne le veuille, elle ne sera ni remarquée, ni importunée par personne. Le malappris ou l'étranger qui se permettrait à son égard la plus légère inconvenance s'exposerait à un châtiment aussi prompt qu'exemplaire (1). Ces mœurs expliquent en partie le système de la coéducation des sexes : elles en sont à la fois la cause et l'effet. »

L'argument des Américains en cette matière est celui-ci : Puisque les garçons et les filles sont appelés à vivre ensemble dans le monde, pourquoi ne pas les y habituer dès l'enfance? Au sortir de l'école, nul ne se scandalise de voir ensemble des jeunes gens et des jeunes filles : pourquoi y aurait-il plus de scandale à l'école même? Si la question devait être résolue uniquement par cet argument, il est permis de douter qu'elle le fût dans le sens des Américains, car la parité invoquée est inexacte; jamais dans la vie, sauf exception, les deux sexes ne sont appelés à une intimité d'existence comparable à celle de l'école. Se rencontrer dans la rue, dans les endroits publics, dans les spectacles, en société, ne ressemble en rien à cette continuité de vie intime, à cette coopération constante, à cette réciprocité de rapports que l'on voit dans les écoles. Au dehors, ce sont des hommes et des femmes en général qui se rencontrent et qui se succèdent les uns aux autres, sans se connaître et sans se parler; même entre familles voisines et amies, il n'y a pas de rapports de tous les instans. A l'école au contraire la vie est entièrement mêlée et à jour, et cela tous les jours, pendant toute l'année, pendant plusieurs années de suite. L'école américaine va donc bien au-delà de ce qu'exige plus tard la vie elle-même : elle surenchérit avant l'âge et d'une manière gratuite sur le degré d'intimité que la société amène naturellement entre les deux sexes. Encore une fois, c'est à l'expérience à décider; toujours est-il que l'argument ne vaut rien. Quoi qu'il en soit des raisons *a priori*, les scrupules dont les mères de famille françaises pourraient être pénétrées par la pensée d'un commerce aussi intime et aussi prolongé ne paraissent pas frapper autant les familles américaines. M. Buisson explique très bien cette différence

(1) Il nous semble qu'ici l'auteur exagère un peu la différence des mœurs américaines et des mœurs françaises : à Paris, aussi bien qu'en Amérique, une inconvenance dans un lieu public, à l'égard d'une femme seule, serait aussi bien châtiée et aussi vite par les personnes présentes.

de point de vue : « La famille américaine n'a pas en général ces liens étroits qui chez nous lui donnent à la fois tant de charme et tant de puissance... La liberté dont jouissent la femme et la jeune fille rend moins nécessaire à l'une la protection du mari, à l'autre celle d'une mère. Il n'entre ni dans les convenances ni même dans les goûts de la mère américaine d'accompagner, de surveiller, de conseiller sans cesse et partout son enfant. Aussi la laisse-t-on aller seule aux écoles publiques, seule chez ses amies, seule à l'église... Il ne faut pas croire que ce soit indifférence, insouciance des affections maternelles ; c'est respect pour la liberté de l'enfant... Ce que nous appelons obéissance, timidité, réserve, s'appellerait sujétion, faiblesse, effacement. »

Cependant, quelle que soit l'indépendance des mœurs américaines, quelque part que l'on y fasse à la liberté de chacun, il est impossible de supposer que le système dont nous parlons ait pu subsister, s'il avait réellement les graves inconvéniens qu'on est tenté d'en attendre. Quelque admiration qu'un peuple ait pour soi-même (et cette admiration est, dit-on, très grande en Amérique), aucun peuple civilisé ne laisserait porter atteinte d'une manière grave aux lois les plus sacrées de la morale et ne consentirait à perpétuer des abus qui auraient quelque chose d'humiliant, si l'expérience avait donné naissance à des désordres sérieux. Tout au moins se serait-il formé une minorité imposante pour dénoncer ces abus ; l'ancien système des écoles séparées existant encore en beaucoup d'endroits, il y aurait une forte ligue en faveur de ce système, car on sait combien en Amérique les questions se débattent avec passion, ardeur et liberté. Rien de semblable : tout au plus quelques timides protestations, quelques réserves isolées ; mais en général l'opinion est pour l'extension du système dominant, et ce n'est pas là un simple préjugé populaire, plus ou moins suspect d'illusion ; c'est un avis réfléchi, médité, donné par les hommes les plus respectables, les plus autorisés, les plus compétens. Tous voient dans le régime de la coéducation, non pas, comme on serait tenté de le croire, un mal auquel on se résigne pour obtenir un plus grand bien, mais un bien positif, qui, loin d'avoir les dangers dont on parle, les conjure au contraire, les éloigne et contribue pour une part considérable à la dignité des mœurs américaines. Le système de la coéducation est, dit-on, favorable à la fois aux garçons et aux filles : « Les garçons y prennent des manières plus douces (1),

(1) Les Américains ne passent pas cependant pour avoir des manières très douces, ni des mœurs très élégantes, si l'on en croit la plupart des observateurs, et l'on pourrait croire que le système de l'école commune ne produit pas tous les bons effets que l'on nous annonce. Mais, bien loin que ce soit là une objection contre le système, il est probable au contraire que c'est une raison de son maintien et de sa nécessité. Ces rudes et violentes natures de colons et d'émigrés ont besoin d'adoucissans et de calmans, et

moins grossières, moins turbulentes; les filles y gagnent en sérieux, en retenue, en assiduité au travail. Habitués à vivre côte à côte, ils ne sont pas plus en danger que les frères et sœurs dans la famille. Moins on affecte de les séparer, de les cacher les uns aux autres, moins il y a de mystères, et partant de curiosités inquiètes. Enfans, ils ne s'étonnent pas d'avoir en commun le travail et le jeu; adolescens, ils continuent de se trouver ensemble sans surprise et sans trouble; ce commerce aimable autant qu'innocent, ne leur étant pas nouveau, n'éveille pas chez eux d'émotions nouvelles. Ainsi se trouve résolu pour l'Américain, par la transition insensible de l'enfance à la jeunesse, un des plus graves problèmes de l'éducation morale. »

Au reste, lors de l'établissement d'un collège de jeunes filles à Ithaca, annexé à l'université Cornill en 1871, une enquête a été faite auprès de tous les établissemens mixtes sur les avantages ou les inconvéniens du système de la coéducation, et à la suite de cette enquête, c'est le régime de la coéducation qui a été appliqué à Ithaca. En effet, toutes les réponses avaient été affirmatives. A la vérité, on ne s'était adressé qu'aux établissemens où la réunion des sexes était pratiquée; mais c'était là évidemment que les avantages et les inconvéniens de cette réunion ont pu être efficacement étudiés. Agir autrement, disait le rapporteur, c'eût été « comme si des Japonais, pour savoir s'ils doivent établir des chemins de fer et des télégraphes, allaient consulter des savans chinois. » L'enquête fut donc très favorable. Partout des faits nombreux et incontestables étaient allégués par les hommes les plus recommandables et les plus expérimentés, placés dans des conditions très différentes. Partout on affirmait que la présence des jeunes filles avait fait prendre aux étudians « une meilleure tenue, plus d'ordre et plus de suite dans le travail, » et d'autre part que la présence des jeunes gens avait pour effet d'inspirer aux jeunes filles, « au lieu d'airs pédans et hardis, une modestie, une réserve toute féminines sans lesquelles elles savent qu'elles perdraient leur prestige sur leurs jeunes compagnons d'étude. » On objectera sans doute qu'un tel système ne peut manquer d'inspirer à des jeunes gens de sexe différent des sentimens assez naturels et des inclinations particulières. Bien loin de voir là une objection, les Américains y trouvent un des avantages les plus précieux de leur système. « Ce serait un fait contre nature, dit le directeur d'un de ces collèges, s'il ne se formait pas des liaisons de ce genre. Mais il est permis de se demander si ces liaisons pourraient être contractées dans des conditions plus favo-

le régime des écoles mixtes est un des correctifs que les mœurs ont trouvés spontanément à la violence naturelle de la race. C'est ainsi que Montesquieu explique le rôle de la musique chez les Grecs, chez ce peuple « d'athlètes et de combattans ».

rables, offrant plus de chances de bonheur dans le mariage. »

Ce qui paraîtra plus étrange encore à nos mœurs françaises, c'est qu'au lieu de se contenter de l'opinion des maîtres et des directeurs, on a voulu, dans l'enquête dont il s'agit, avoir l'avis des élèves eux-mêmes, et des plus intéressés, à savoir des jeunes filles. On a donc donné comme sujet de composition dans un grand nombre d'écoles normales la question de la coéducation des sexes. M. Buisson nous donne le texte d'une de ces compositions, l'un des témoignages les plus curieux et les plus importans en pareille question. Voici comment s'exprime la jeune fille qui en est l'auteur :

« On discute dans tous les meetings scolaires de ce pays si les garçons et les filles doivent être instruits en commun. C'est là la forme américaine d'une question qui se retrouve partout, et qui prend diverses expressions suivant les temps et les pays. Si nous la traitions aujourd'hui dans quelque ville d'Orient, voici probablement la forme qu'elle prendrait : Les femmes peuvent-elles se promener dans les rues sans voiles, peuvent-elles s'asseoir à table avec leurs maris sans mettre en péril la morale publique? Si nous étions à Paris, la question se poserait ainsi : Les jeunes filles honnêtes peuvent-elles se promener seules dans les rues (1)? En Palestine, on dirait : Les femmes sont-elles faites pour de plus nobles emplois que celui d'une bête de somme? A Philadelphie, nous nous demandons si les jeunes filles peuvent être élevées dans le même établissement, si les femmes peuvent développer leurs facultés intellectuelles comme les hommes.

« Le principal argument des adversaires de l'instruction mixte consiste à dire que lorsque les jeunes gens et les jeunes filles sont assemblés dans le même local, leur esprit est absorbé par des préoccupations étrangères à l'étude. Nous nions ce fait. Voyez ce qui se passe dans nos écoles normales. Il est évident que dans une école de trois ou quatre cents élèves des deux sexes, quelques-uns se laissent distraire par des préoccupations de ce genre. Mais le mélange des sexes paraît plutôt agir comme encouragement au travail. Il est peu d'élèves dont l'amour-propre ne soit excité par là. On ne saurait nier que l'accomplissement en commun des devoirs de la vie d'étudiant ne serve de frein aux jeunes gens et aux jeunes filles et ne les fasse marcher d'un pas plus ferme dans la voie de la morale. Au lieu de cette éducation de famille, si l'on sépare les jeunes gens des deux sexes, on ne fait que remplir leur esprit de sottes idées sentimentales qui ont souvent une influence fâcheuse sur le reste de leur vie. »

(1) Ici notre jeune miss se trompe : personne ne croit à Paris qu'une jeune fille, seule dans les rues, n'est pas honnête. L'habitude d'être accompagnée n'est qu'une simple convenance sociale et mondaine, et nullement une garantie d'honnêteté. C'est une habitude qui prouve qu'on est du monde, et rien autre chose.

Disons cependant qu'au milieu de ce concert presque unanime d'adhésions, y compris celles des élèves, il s'élève quelques notes discordantes, quelques protestations rares, qui ont au moins l'avantage de nous rappeler à la réalité, et de ramener à sa juste mesure ce qui pourrait nous paraître un idéal trop au-dessus de la nature humaine. Un professeur de l'université de Missouri, dans un mémoire sur la *coéducation dans les universités* (1874), jette quelques ombres sur le brillant tableau que nous venons de décrire. Si les jeunes filles adoucissent les mœurs des garçons, il paraît qu'il arrive quelquefois que les jeunes gens communiquent aux filles quelque chose de leurs manières pétulantes. On en voit qui enferment leurs professeurs à clé, qui mettent des pétards dans un orgue, de manière que lorsqu'on vient à jouer, tout éclate; on voit des jeunes filles jouant aux cartes en classe; ailleurs elles répondent à des boules de neige à coups de bûches. Mais voici qui est plus grave : une enfant de trois ans, fille du directeur, dit à sa mère en voyant une image qui représentait deux amans : « C'est comme après la classe. » Dans un autre collège, à des réunions de jeunes gens des deux sexes, on voit un jeune garçon lire un travail sur la question des corsets, et ces réunions ayant été interdites, les jeunes gens crièrent à la tyrannie, et encore à l'heure qu'il est ils se croient martyrs. Ces faits ne sont pas suffisans sans doute pour contrebalancer la masse des témoignages en sens inverse que nous avons résumés; ils prouvent cependant que tout n'est pas préjugé dans les préventions des nations européennes contre le système de la coéducation.

Il est probable qu'une des causes qui rendent ce système praticable en Amérique et qui l'ont fait réussir, c'est l'énergie de la protection que la loi accorde à la femme en cas de séduction, non pas sans doute que les enfans et les jeunes gens en soient déjà à calculer d'avance les effets de la loi; mais il est certain que ce régime énergique a dû propager dans la société américaine un respect pour la femme, fondé d'abord sur l'intérêt bien entendu et qui a fini par se traduire dans les mœurs, et ce système lui-même, que nous n'avons pas à apprécier, a dû probablement son origine à la situation difficile où se trouvaient les jeunes filles dans des sociétés de colons, lorsqu'il n'existait encore aucune des conditions de l'organisation régulière des sociétés modernes. Tout s'explique en Amérique par les habitudes de la vie des colons, habitudes qui, comme il arrive souvent, ont survécu au temps où elle avaient été nécessaires. Il est certain qu'une colonie lancée de deux ou trois cents lieues en avant de toute civilisation doit avoir des mœurs bien différentes de celles d'une vieille société. L'indépendance individuelle doit y être très grande, la rencontre et la vie

commune des sexes beaucoup plus intimes, de même que chez nous à la campagne. Ces mœurs, tout en se transformant et en s'accommodant à une civilisation plus assise, auront néanmoins jeté de profondes racines, et quelques-uns des faits qui nous étonnent doivent avoir là leur explication. (1).

Mais à côté de la question de moralité, où nous n'avons pas à être plus sévères que les Américains eux-mêmes, qui ont assez d'intérêt à préserver leurs mœurs pour que nous nous en rapportions à eux en ce qui les concerne, il y a une autre question qui intéresse tous les pays parce qu'elle touche à la nature de l'intelligence féminine, aux aptitudes de la femme, à ce que la société lui doit, à ce qu'elle peut elle-même devoir à la société : c'est la question de l'égalité ou de l'identité des études entre les deux sexes. C'est ici que beaucoup de doutes très légitimes peuvent se présenter à l'esprit, et M. F. Buisson, avec une grande discrétion, s'est fait l'interprète de ces doutes que nous partageons avec lui.

Il faut ici se garder de plusieurs sophismes assez difficiles à démêler, car la justesse de l'esprit consiste à discerner une idée juste d'une idée fausse immédiatement voisine de celle-là. Par exemple, autre chose est dire que les femmes doivent s'instruire et même très solidement, autre chose prétendre qu'elles doivent apprendre les mêmes choses que les hommes. En outre, autre chose est dire avec les publicistes américains que la femme a le même droit que l'homme à apprendre certaines choses, autre chose dire que l'éducation publique doit être commune et égale pour les deux sexes. Ces questions ont une si haute importance dans le mouvement qui se produit chez nous en faveur de l'instruction des femmes qu'on nous pardonnera d'y insister quelques instans. Nous sortons, il est vrai, un peu du domaine de l'instruction primaire; mais c'est M. Buisson qui nous entraîne avec lui sur ce terrain.

Sans doute il faut instruire les femmes et plus qu'on ne l'a fait encore jusqu'à présent parmi nous : sans vouloir juger ce qui se passe dans les autres pays, on peut dire qu'en France en particulier l'éducation des filles n'a pas été conduite avec l'esprit de méthode qu'on aurait pu désirer. Il a été donné beaucoup plus à la mémoire qu'à l'intelligence, beaucoup plus aux arts d'agrément qu'à l'instruction solide. Il n'est pas douteux que les facultés de la femme ne puissent, sans être le moins du monde forcées, s'élever beaucoup au-delà de la moyenne où l'on s'est arrêté jusqu'ici. De nombreux essais très légitimes et souvent heureux, mais dispersés, ont été tentés, et un pas décisif vient d'être fait par une proposi-

(1) Il y aurait aussi lieu de se demander si ce fait ne pourrait pas avoir une signification physiologique ou climatologique. Par exemple, est-il le même à toutes les latitudes, au sud comme au nord? On comprend l'importance de ce point de vue.

tion récente de M. Camille Sée à la chambre des députés (1).

Nous accordons par conséquent qu'il y a beaucoup à faire pour l'éducation féminine et qu'il y a encore bien de la marge jusqu'à ce qu'elle soit complètement ce qu'elle doit être. Mais s'ensuit-il que l'éducation doive être la même pour les femmes et pour les hommes, qu'elles doivent apprendre les mêmes choses et jusqu'au même point? Il y a ici certainement abus dans le système américain. Notre raison principale et pour nous décisive, c'est que notre régime d'éducation est déjà accablant pour les hommes; à plus forte raison le serait-il pour les femmes. Les jeunes gens chez nous portent le poids de deux civilisations : la civilisation grecque et romaine et la civilisation moderne. La première nous vient de la tradition; la seconde s'est introduite dans les écoles par l'usage et par la nécessité : d'une part le grec et le latin; de l'autre le français, l'histoire, la géographie, les langues vivantes et les sciences. Personne n'y peut rien. Il ne peut être question ni de supprimer le premier système, ni de retenir à la porte le second. La seule solution possible, c'est de prolonger le temps des études, en faisant continuer l'enseignement secondaire jusque dans l'enseignement supérieur, et même ainsi le système sera encore bien chargé.

S'il en est ainsi, comment vouloir imposer aux jeunes filles une tâche déjà si lourde pour l'autre sexe? On le peut en Amérique jusqu'à un certain point, parce que l'enseignement classique, même pour les hommes, n'y est pas poussé bien loin, et dès lors ce sont eux qui souffrent de l'égalité; mais même dans ces termes, peut-on méconnaître à ce point, je ne dis point l'inégalité, mais la différence d'organisation entre les deux sexes? Peut-on nier que l'un des deux soit plus délicat que l'autre et qu'il demande plus de ménagemens? Il ne s'agit plus d'objections banales, tirées de la supériorité d'un sexe sur l'autre : il s'agit d'objections positives, fondées sur les faits, et qui cette fois viennent de l'Amérique elle-même. C'est un médecin américain, le docteur Clark, cité par M. Buisson, qui déplore comme fatal à la santé des femmes le système des écoles communes. On exige des filles une suite ininterrompue d'efforts en contradiction avec les lois de l'organisation. « S'il est un âge, dit le savant médecin, où il est dangereux de faire violence au tempérament féminin, c'est précisément l'âge auquel s'adressent les écoles supérieures de filles. C'est au moment où leur délicate constitution a besoin de tous les ménagemens et de tous les soins d'une mère qu'on veut que ces jeunes filles, sans cesse tenues en haleine

(1) Ce projet de loi, qui consiste à demander la fondation par l'état d'un enseignement secondaire des filles, a été présenté à l'Académie des sciences morales et politiques par M. Jules Simon, avec les développemens les plus intéressans. Nous adhérons entièrement à ce projet qui peut seul donner à l'éducation des femmes l'unité de direction et de méthode qui lui a manqué jusqu'ici.

ou plutôt enfiévrées par une émulation de tous les instans, rivalisent avec les jeunes gens d'acharnement à l'étude. Ce n'est pas à dire que la majorité des élèves ne puissent s'y plier. Elles étonnent leurs professeurs par des prodiges de travail que les plus robustes garçons n'égalent pas; mais c'est là une sorte d'exaltation nerveuse, factice et à la longue malsaine. On paiera cher cet excès de travail, ce dédain des lois de la nature et cette espèce de point d'honneur que met la jeune fille américaine à nier la faiblesse de son sexe (1). »

La question, qui est grave en soi et qui n'a encore rien d'urgent parmi nous, puisqu'on est bien loin d'être arrivé à l'excès, est au contraire en Amérique des plus pressantes, s'il faut en croire les importans renseignemens que M. Buisson a partout recueillis sur son passage. Il se produit en Amérique un appauvrissement redoutable de la race. Tous les hygiénistes, tous les médecins, toutes les sociétés savantes ont, dit M. Buisson, « poussé le cri d'alarme; la constitution de la femme américaine semble minée d'un mal inconnu; » c'est l'effet que produit sur les étrangers la visite des écoles communes. « Je n'ai jamais vu plus charmante réunion de jeunes filles, disait lady Amberley au docteur Clarke après une visite aux écoles de Boston, *mais elles avaient toutes l'air malade.* » M. Buisson signale aussi l'air de fatigue, la pâleur, l'aspect demi-maladif dans les écoles qu'il a visitées. Le fait est donc certain. Maintenant il est certain aussi qu'il a une cause plus profonde que celle de la coéducation, car cette cause n'agit en réalité que sur une faible partie de la population, tandis que le mal est général. Les uns l'attribuent au climat, les autres à l'alimentation. Quelle qu'elle soit, un système d'éducation où les filles sont surmenées, et surtout, comme le dit le docteur Clarke, « enfiévrées » par l'émulation avec les jeunes garçons, ne peut être que fatal à la santé. Il est vraisemblable en effet que cette émulation doit être plus ardente encore qu'entre garçons ou entre jeunes filles séparément. « Les sottes idées sentimentales » dont notre jeune miss de tout à l'heure faisait tellement fi pourraient bien se retrouver sous une autre forme, à l'insu même des intéressées, et donner à l'émulation de la classe plus d'entrain qu'il n'est nécessaire pour le développement paisible de l'intelligence et du corps.

Mais à ces argumens, si solides et si judicieux qu'ils paraissent, les Américains ont ou croient avoir une réponse péremptoire qui doit couper court à tout : c'est le droit de la femme. « Il ne s'agit pas de savoir, dit le chancelier de l'université de Syracuse, si nous aimons, nous autres hommes, qu'une femme traduise Homère ou

(1) Rapport, p. 134.

étudie le calcul différentiel; il s'agit de son droit et non de notre goût... On ne voit pas de quel droit une moitié de la société interdirait à l'autre un certain nombre de moyens d'existence? Allez, il en restera toujours assez pour préférer la coquetterie à l'étude, toujours assez pour nous préserver du grand malheur d'ignorer les modes de Paris : ceux qui n'ont pas d'autre crainte que de voir les charmes féminins altérés par le contact du grec et des sections coniques peuvent se rassurer. »

Nous admettons sans restriction le principe du chancelier de Syracuse, nous admettons le droit de la femme à lire Homère et à étudier les sections coniques; nous irons même plus loin que lui, nous ne croyons point du tout que la femme perde nécessairement sa grâce, et nous ne voyons pas pourquoi elle renoncerait aux modes de Paris pour avoir lu Homère et étudié les sections coniques. Il est déjà en France même un certain nombre de jeunes filles qui ont lu Homère dans le texte et qui ont vaincu les jeunes gens aux examens de leur ressort, et l'on peut affirmer qu'elles n'ont perdu en rien pour cela l'élégance et le charme de leur sexe; la science n'est pas à ce prix. Henriette aujourd'hui serait peut-être de celles qui apprendraient le grec, et je suis persuadé qu'elle n'en aurait pas moins d'esprit et de bon goût pour cela. Enfin nous ne croyons pas du tout qu'il faille choisir entre la coquetterie et l'étude; pour ne pas être une savante, on n'est pas pour cela une coquette, et une certaine nuance de coquetterie légitime n'a rien d'incompatible avec l'étude.

On voit quelles concessions nous faisons au savant américain, mais nous répondons en même temps : autre chose est le droit de la femme, autre chose le devoir de l'état. Le droit à l'étude d'Homère ne peut être contesté; mais l'état n'est nullement obligé de le satisfaire. Que des jeunes filles très distinguées, dans des conditions favorables, travaillant avec leurs frères, ou guidées par un père qui serait lui-même un savant, que celles enfin à qui un tel goût viendrait naturellement puissent avoir le moyen de s'y livrer, qu'on les défende même contre les sottes objections de la frivolité mondaine, nous le répétons, c'est un droit, et il n'y a certainement pas lieu de décourager de telles vocations, qui font honneur aux femmes, et montrent jusqu'où elles peuvent s'élever; elles apportent même dans ces sortes d'études une grâce, une légèreté, une finesse que nos lourdauds d'écoliers n'ont pas toujours; mais est-ce là un régime commun, uniforme, à imposer à la fois comme règle à toutes les femmes qui voudront s'instruire? Non; car les raisons qui commandent aux hommes ce mode d'éducation ne s'appliquent pas aux femmes. En supposant même que quelques notions de langues anciennes pussent être introduites dans l'éducation des filles, toujours est-il qu'il y faudrait même plus de mesure et de sobriété

que dans l'éducation des hommes. Fénelon approuvait que les filles apprissent le latin; mais il blâmait l'étude de l'italien et de l'espagnol. Aujourd'hui nous voulons avec raison que les femmes apprennent les langues vivantes (1); comment, sans exagération, leur imposer en même temps à toutes l'étude des langues anciennes? Il en est de même des sciences : il s'en faut de beaucoup qu'elles dépassent la portée des facultés féminines : on peut dire même que les femmes auraient plutôt une aptitude naturelle pour les sciences. Mais ici encore il faut ménager leurs forces et ne se borner qu'à ce qui est utile et intéressant.

On voit que la question des études communes est très différente de celle de l'égalité ou de l'inégalité des sexes, question où nous n'avons pas l'imprudence de vouloir nous engager. Quoi qu'on fasse, la femme est femme, l'homme est homme, et il est impossible de pousser l'égalité jusqu'à l'identité. Pourquoi n'admettrait-on donc pas l'égalité dans la différence? Pourquoi la fonction sociale par excellence à laquelle la femme est appelée, et où elle ne peut être remplacée par personne, n'entraînerait-elle pas certaines différences dans le mode d'éducation? Une civilisation trop chargée nous force aujourd'hui malgré nous d'encombrer d'une infinité de notions diverses les cerveaux masculins; profitons de la différence des sexes pour préserver de cet encombrement la moitié du genre humain. Une instruction solide et élégante, voilà le but, et plus elle sera sobre, si elle est bien entendue, plus l'intelligence féminine en profitera.

La question de la coéducation est de beaucoup ce qu'il y a de plus curieux et de plus instructif en Amérique, et c'est pourquoi nous y avons longuement insisté. Il y a encore cependant une autre question, une autre expérience psychologique d'une non moins grande importance et sur laquelle il serait bien intéressant d'avoir des renseignemens précis : malheureusement cette expérience est beaucoup trop récente pour donner encore des résultats positifs. Il s'agit de l'éducation des noirs.

L'éducation des noirs, qui a été le résultat inévitable de l'émancipation et que les Américains ont entreprise avec l'ardeur qu'ils mettent à toute chose, est certainement la plus grande expérience sociale et morale qui ait jamais été tentée : elle intéresse l'humanité tout entière, car il s'agit de savoir s'il n'y a qu'une seule espèce humaine ou s'il y en a plusieurs, au moins au point de vue intelligent et moral. Jamais une expérience aussi considérable et aussi vaste n'a été entreprise. Jamais une race humaine n'a tenté d'en instruire

(1) Nous pensons même que dans le nouvel enseignement que l'on veut fonder, l'étude des langues modernes doit être la base comme celle des langues anciennes chez les garçons.

une autres au moins dans des conditions de succès semblables à celles-ci. Les races sauvages qui ont disparu devant la civilisation en étaient trop éloignées pour en pouvoir être pénétrées. La race indoue, qui a résisté à toutes les tentatives de conversion des Anglais, avait elle-même sa civilisation propre qui a dû la rendre rebelle au prosélytisme d'une nation conquérante. Les empires chinois et japonais sont de vieilles sociétés organisées qui ne peuvent être affectées que par le dehors des influences européennes. L'éducation des noirs en Amérique est un fait tout différent. Nés dans le pays, participant depuis de longues années à sa langue, à sa religion, à ses mœurs démocratiques, sans traditions propres, sans aucuns souvenirs de leur pays d'origine, doués d'une vitalité résistante et d'une fécondité qui leur permettra de ne pas disparaître comme les Indiens, ils sont dans les conditions les plus favorables pour recevoir l'éducation civilisatrice, s'ils en sont capables. Le peu de progrès qu'a fait la race nègre livrée à elle-même ne prouve rien contre ce qu'elle peut devenir en restant mêlée et assimilée à une race plus forte qu'elle. Ce n'est pas sans doute en une ou deux générations qu'une pareille expérience peut donner tous ses fruits. Nous n'en verrons certainement pas les résultats. On ne peut faire franchir en si peu de temps à aucune race humaine l'intervalle immense qui sépare la barbarie de la civilisation. Il y a un siècle, les ancêtres des noirs d'Amérique habitaient les états les plus barbares de l'Afrique; et peut-être lors même de l'émancipation beaucoup des noirs affranchis avaient-ils vu eux-mêmes les forêts africaines. Croire que par l'éducation seule on peut transformer un enfant sauvage en un habitant de New-York et de Paris est une illusion que n'autorise en aucune façon la foi la plus vive en l'unité de l'espèce humaine. Un enfant n'en est pas moins un enfant pour être constitué sur le type de l'homme. La race nègre est une race en enfance. L'éducation peut abréger les étapes qui la séparent du niveau civilisé actuel : elle ne peut pas les supprimer. Triompher de ce que la race nègre n'atteindrait pas du premier coup la race blanche n'est que le sophisme du vieil orgueil esclavagiste humilié. Enfin l'expérience est entamée, et l'on peut s'en rapporter à l'énergie américaine pour la pousser jusqu'au bout. C'est la plus grande œuvre de fraternité que l'espèce humaine ait eu à accomplir de nos jours. Tous ceux qui ne s'étonnent pas qu'il ait plu à Dieu « de mettre une âme dans un corps tout noir » suivront cette épreuve avec confiance et espérance. La philosophie a le droit de s'intéresser à cette œuvre, car elle est la sienne propre; c'est elle, c'est son esprit qui a fait les noirs libres; c'est encore elle qui en fera des hommes et des citoyens.

PAUL JANET.

LES

POLÉMIQUES RELIGIEUSES

AU SECOND SIÈCLE

Aubé : *Histoire des persécutions de l'église*, t. II.

L'ouvrage important dont M. Aubé vient de publier le second volume ne répond pas tout à fait à son titre, et nous donne beaucoup plus qu'il ne nous promet. M. Aubé avait entrepris de raconter les persécutions de l'église, et son premier volume nous conduisait depuis Néron jusqu'à Marc-Aurèle. Arrivé là, il n'a pu entièrement se soustraire à l'attrait qu'on éprouve aujourd'hui pour l'histoire des origines du christianisme. Il a tout d'un coup agrandi son cadre et s'est beaucoup moins occupé de son sujet particulier que du christianisme en général. Il faut bien avouer que l'économie de l'ouvrage en est quelque peu dérangée; par exemple, le volume nouveau s'ouvre par un chapitre sur le gnosticisme, qui est beaucoup trop long pour une histoire des persécutions, où il n'a que faire, et beaucoup trop court et trop incomplet pour une histoire de l'église; c'est une cinquantaine de pages à supprimer d'une prochaine édition. Le reste se rattache mieux au sujet. M. Aubé y traite, sinon des persécutions même, au moins de certaines résistances que l'église a rencontrées à partir du second siècle, et qu'elle n'a pas vaincues sans peine. Ses adversaires ne se contentaient pas de la combattre par la force, de la livrer aux bourreaux et aux supplices, ils lui opposaient des écrits satiriques où ils la tournaient en ridicule, et des traités sérieux où ils essayaient de réfuter sa doctrine. C'est cette polémique qu'étudie M. Aubé dans son second volume. Il a bien fait de s'y arrêter, elle méritait d'être mieux connue du public. J'en vais reprendre l'étude après lui, en complé-

tant son travail par ceux des critiques allemands qui se sont occupés des mêmes questions.

I.

Ce furent les persécutions qui firent connaître les chrétiens. Dans ce grand monde de Rome, où l'on était livré avec tant d'ardeur aux plaisirs de la vie et aux soucis de la fortune, on ne se serait guère enquis de ces sectaires obscurs, s'il n'avait pris fantaisie à Néron de les punir de supplices extraordinaires. Sa cruauté attira l'attention sur eux; elle pouvait être un grief de plus contre le tyran, et la société distinguée de Rome, qui le détestait, se trouvait tentée de plaindre ses victimes rien que pour avoir un nouveau prétexte de maudire leur bourreau. C'est ainsi que leur nom, qui la veille était ignoré du plus grand nombre, fut connu de tous le lendemain.

Mais on ne connaissait encore que leur nom, et peu de personnes s'inquiétaient de leur doctrine. Leur condition, qui en général était basse, leur origine, qui les rattachait à une race méprisée, les rendaient suspects. On les accusait sans preuve de crimes abominables; ceux mêmes qui les plaignaient par un sentiment d'humanité généreuse, comme Tacite, s'empressaient d'ajouter que du reste « ils étaient coupables et qu'ils méritaient les dernières rigueurs, *adversus sontes et novissima meritos.* » Pour que la nouvelle religion pût s'étendre, il fallait d'abord que ces préjugés fussent dissipés. C'est ce qu'elle tenta de faire dès qu'elle commença à gagner les classes éclairées, quand elle eut pénétré dans ces écoles de rhéteurs et de sophistes qui en général lui demeurèrent hostiles jusqu'à la fin, mais où elle fit pourtant dès le début quelques conquêtes éclatantes. Le premier soin de ces nouveaux convertis, qui tenaient une plume et savaient s'en servir, fut de défendre la doctrine qu'ils venaient d'embrasser. Il leur était difficile, en la défendant, de ne pas attaquer la doctrine contraire; ils ne pouvaient se justifier de l'avoir quittée qu'en montrant ce qu'elle contient de déraisonnable et d'immoral. Leurs apologies renfermaient donc à la fois une exposition de la nouvelle religion et une critique violente de l'ancienne.

Ainsi ce furent les chrétiens qui entamèrent le combat, et l'on peut préciser le moment où la lutte a dû commencer. Les écrivains de l'époque de Trajan connaissent mal le christianisme et commettent des erreurs grossières quand ils en parlent. Au contraire Celse, qui vivait dans les dernières années de Marc-Aurèle, l'a étudié de très près, et dès lors les lettrés, les gens du monde paraissent être beaucoup plus familiers avec lui. Or on sait que dans l'intervalle, pendant les règnes d'Hadrien et d'Antonin, ont paru les premières

apologies dont on ait gardé le souvenir, celles de Quadratus, d'Aristide et de saint Justin. Elles étaient adressées à l'empereur et au sénat, c'est-à-dire aux plus grands personnages de Rome, et ce qui semble prouver qu'ils les ont lues, c'est qu'à partir de ce moment la doctrine chrétienne est plus connue et mieux comprise dans le monde païen.

On peut donc affirmer que de l'an 118 à l'an 160, les écrits des apologistes répandirent la connaissance du christianisme parmi des gens qui en avaient à peine entendu parler, et qui le détestaient de confiance. Mais est-il probable que les chrétiens, pour répondre aux calomnies dont on les poursuivait, n'aient eu recours qu'à des écrits, et qu'ils n'aient pas employé aussi la parole, c'est-à-dire la prédication et la controverse? La parole n'était pas surveillée avec autant de rigueur qu'on le croit dans cette société si sévèrement gouvernée. On parlait sans se gêner dans les écoles, et c'était un lieu commun d'y déclamer contre les tyrans. Des philosophes couraient le monde, traitant tous les sujets devant le public réuni, s'attaquant sans être censurés aux questions les plus délicates de la religion et de la morale, se livrant entre eux à des tournois de parole où les personnes et les systèmes se choquaient ensemble dans de libres discussions. C'était une occasion commode pour les chrétiens de développer leurs opinions et de se faire des adeptes; mais il semble qu'ils n'en ont guère profité. On les accuse, dans l'*Octavius*, de « fuir le grand jour, de se taire en public, et de n'être bavards que lorsqu'ils vous tiennent dans un coin, *latebrosa et lucifuga natio, in publicum muta, in angulis garrula.* » Celse leur fait le même reproche avec encore plus de violence. « On ne voit pas, dit-il, les coureurs de foire et les charlatans ambulans s'adresser aux hommes de sens et oser faire leurs tours devant eux; mais s'ils aperçoivent quelque part un groupe d'enfans, d'hommes de peine ou de gens sans éducation, c'est là qu'ils plantent leurs tréteaux, exhibent leur industrie et se font admirer. De même quand les chrétiens peuvent attraper en particulier les enfans de la maison ou des femmes qui n'ont pas plus de raison qu'eux, ils leur débitent leurs merveilles. » Après tout, il était assez naturel qu'une religion qui se savait méprisée et poursuivie, que le rescrit de Trajan plaçait dans cette situation fâcheuse d'être tolérée à la condition de ne pas se faire connaître et d'être punie dès qu'elle sortait de son obscurité, n'osât pas parler haut, et se répandît plutôt par une sorte de propagation intérieure et domestique que par des prédications bruyantes. Cependant, à l'époque même où Celse composait son livre, elle venait d'être publiquement prêchée à Rome dans des circonstances qui méritent d'être rappelées. Un chrétien, sorti des écoles de philosophie, saint Justin, profita de cette liberté de parole

qu'on accordait si facilement aux rhéteurs et aux philosophes pour soutenir à Rome même, avec le cynique Crescens, une controverse dont le christianisme était le sujet. On raconte que Crescens, qui ne se sentait pas le plus fort, trouva plus commode de dénoncer son rival à la police impériale que de lui répondre, et l'accusa d'être chrétien : d'après la loi de Trajan, c'était le livrer au supplice. Voilà la première mention d'un débat public entre les deux religions. Dès ce moment, la lutte est engagée au grand jour ; elle durera deux siècles.

Vers le même temps, sous Marc-Aurèle, le paganisme trouva pour sa défense un bien plus important personnage que le cynique Crescens : c'était le plus grand orateur de l'époque, le maître même de l'empereur, Cornelius Fronton. Si ce fait n'était attesté à deux reprises par Minucius Felix, nous aurions peine à le croire. Fronton nous semble si occupé de sa rhétorique, si noyé dans les soucis futiles du beau langage qu'on ne l'aurait jamais soupçonné d'avoir pris quelque part à des débats aussi sérieux. Comment fut-il amené à le faire? Minucius n'en dit rien, et l'on est réduit à des conjectures. M. Aubé paraît penser que Fronton attaqua les chrétiens dans une sorte d'écrit ou de factum comme ceux que composèrent plus tard Celse et Porphyre : je n'en crois rien. Minucius Felix dit positivement que c'était un discours (*Cirtensis nostri oratio*) ; ce qui ne doit pas surprendre quand on se souvient que Fronton n'a jamais été qu'un orateur. Quant aux circonstances pour lesquelles ce discours a pu être écrit, il me semble qu'on n'en peut raisonnablement imaginer que deux (1) : ou bien il fut prononcé dans le sénat, pour appeler la sévérité de l'empereur sur les chrétiens, ou bien il fut composé simplement pour quelque débat judiciaire. Il se peut que Fronton, rencontrant un chrétien parmi

(1) M. Aubé pourtant en imagine une autre : il suppose que Fronton, qui avait été désigné pour remplacer Quadratus dans le proconsulat d'Asie, a dû étudier par avance la situation de la province qu'il devait gouverner, et qu'il fut sans doute instruit des progrès dangereux qu'y faisait le christianisme. « Sa santé, ajoute M. Aubé, le retint à Rome ; mais ce lettré, gouverneur improvisé de province, et incapable, par des circonstances indépendantes de sa volonté, d'aller remplir au loin sa charge, ne jugea-t-il pas à propos de faire, dans son cabinet et à sa manière, œuvre de politique et de défense sociale, en écrivant contre des hommes réputés factieux et ennemis publics? » Je relève, dans cette phrase, une expression qui ne me paraît pas juste. Fronton n'était pas un *gouverneur improvisé* de province ; il arrivait à cette charge après avoir rempli régulièrement toutes celles qui y conduisaient. Il avait fait son apprentissage comme tout le monde dans des fonctions inférieures, et son *cursus honorum*, cité par M. Aubé lui-même, prouve qu'il avait été déjà questeur en Sicile. Le reste n'est qu'une opinion fort hasardeuse qu'il me paraît aussi difficile de défendre que de combattre. Il arrive quelquefois à M. Aubé d'imaginer ainsi des suppositions ingénieuses, qu'il édifie avec beaucoup d'habileté, et qu'il abandonne tout d'un coup en reconnaissant que ce sont « des hypothèses un peu gratuites. » Il ne me semble pas d'une saine critique d'encombrer ainsi d'hypothèses une histoire déjà si obscure et si controversée. Il vaut mieux se résoudre franchement à ignorer ce qu'il n'est pas possible de savoir.

ses adversaires, les ait tous attaqués afin d'atteindre plus sûrement son ennemi. C'était une pratique familière à Cicéron, qui n'hésitait pas à maltraiter les Gaulois, les Alexandrins, les Asiatiques et les Juifs quand il pouvait en tirer quelque profit pour sa cause. Cette dernière hypothèse me paraît la plus vraisemblable. On ne peut s'expliquer le peu de bruit qu'a fait le discours de Fronton qu'en supposant qu'il ne s'occupait des chrétiens que par hasard et dans une cause privée. Si un personnage de cette importance, qui garda toute sa renommée jusqu'à la fin de l'empire, avait consacré tout un discours à les combattre devant le sénat, il me semble qu'on en aurait parlé davantage et qu'il en resterait plus de traces. Quoi qu'il en soit, Fronton s'était contenté de ramasser contre eux quelques calomnies populaires, sans prendre la peine d'en vérifier l'exactitude : c'étaient ces vieilles accusations d'inceste et d'assassinat dont les Romains ont été de tout temps si prodigues. « Il ne parle pas, dit Minucius, avec la gravité d'un témoin qui vient affirmer un fait; il lui suffit de nous injurier comme un avocat. » C'était encore une tradition de l'ancienne rhétorique. Cicéron recommande à ceux qui veulent réussir au barreau d'embellir leurs plaidoyers de quelques petits mensonges bien imaginés, *causam mendaciunculis adspergere*. En recueillant avec soin et en répétant pour son compte des calomnies qui pouvaient servir à déconsidérer un adversaire, Fronton était fidèle aux leçons de ses maîtres.

C'est Minucius Felix, un avocat de Rome, un contemporain de Fronton, qui nous a conservé seul quelque souvenir de son discours. L'ouvrage où il en parle, l'*Octavius*, est un dialogue où il fait discourir ensemble un païen et un chrétien. Comme le païen, Cæcilius, reproduit les accusations de Fronton dont on vient de parler, M. Aubé ne peut s'empêcher de croire que c'est de Fronton aussi qu'il a pris ses autres argumens, et que nous avons conservé dans le petit livre de l'avocat chrétien « tout l'essentiel de la polémique du rhéteur de Cirtha. » Cette hypothèse paraît d'abord très séduisante; mais voici les raisons qui m'empêchent de la croire vraie. — D'ordinaire, quand on choisit pour exposer ses idées la forme du dialogue, et qu'on met aux prises une personne qui les attaque et une autre qui les défend, on est tenté de ne pas se créer un adversaire trop habile pour que la victoire soit plus facile et plus complète. Minucius Felix semble avoir voulu se préserver de ce défaut. Ce païen idéal, qui doit représenter tout son parti, et auquel il s'est chargé de répondre, il ne l'a pas tout à fait imaginé à sa fantaisie, et il est allé le prendre chez un écrivain autorisé. Cicéron, dans ses dialogues *de la Nature des dieux*, attribue le premier rôle à un personnage important, Aurelius Cotta, qui fut grand pontife, et auquel il donne cette double tâche de ruiner les systèmes théo-

logiques des philosophes et de défendre la religion de son pays. C'est le modèle que Minucius Felix a fidèlement reproduit; Fronton aurait parlé d'une autre façon. Cæcilius, tout apologiste qu'il prétend être du paganisme, est en somme une sorte de sceptique qui ne croit guère à cette religion qu'il défend, qui ne s'y rattache que faute de mieux et pour couper court à des discussions inutiles. Au contraire, Fronton était un dévot sincère et un païen pratiquant. Il raconte qu'il sacrifiait à tous les autels, quand un de ses amis était malade, qu'il visitait toutes les chapelles et faisait ses dévotions à tous les arbres des bois sacrés. Il n'est donc pas le modèle sur lequel Minucius Felix a formé son personnage. C'est plutôt à Cotta ou même à Cicéron qu'il songeait en le faisant parler; et, comme à la fin de son dialogue il représentait Cæcilius convaincu par les argumens de son adversaire et promettant d'embrasser la foi qu'il vient de combattre, il devait lui sembler que c'était Cicéron lui-même qu'il amenait au christianisme. Convertir Cicéron, quelle joie et quel triomphe pour un chrétien ami des lettres!

J'avoue que je trouve M. Aubé singulièrement sévère pour le charmant ouvrage de Minucius Felix. En général on le traite mieux, et, pour ne parler que des derniers venus, M. Halm, un des plus fins critiques de l'Allemagne, qui vient d'en donner une nouvelle édition, l'appelle « un livre d'or. » M. Aubé n'y voit qu'une déclamation d'école, et consent tout au plus à y trouver quelques jolis détails. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il reproche surtout à l'*Octavius* ce qui en fait précisément l'intérêt. Il n'est pas écrit sans doute pour les foulons et les cordonniers dont Celse parle avec tant de mépris, et qui composaient, selon lui, le fond de la secte nouvelle. Ceux-là ne lisaient guère, et l'on n'employait pas pour les convaincre des livres écrits en beau langage. Minucius Felix s'adresse aux gens du monde, et il se sert des moyens qu'il sait les plus sûrs pour les gagner (1). Est-ce un crime, après tout, et le service qu'il voulait rendre à la religion qu'il avait embrassée était-il si méprisable? Les pauvres gens lui avaient fait un bon accueil, et ils étaient venus vers elle en grand nombre dès les premiers temps. Il fallait bien qu'elle conquît à leur tour les riches. Une doctrine qui ne parvient pas à entamer les classes dirigeantes et lettrées est destinée à périr obscurément. C'était donc une nécessité absolue pour le

(1) Il cherche surtout à écrire dans le style qui leur plaît le plus. La façon d'écrire de Minucius Felix, qui ne peut guère se comparer qu'à celle de son contemporain Apulée, serait fort curieuse à étudier de près. C'était la langue de la société polie de l'époque des Antonins; elle ne ressemble pas sans doute à celle de Tertullien, qui écrivait dans un autre temps et pour un autre public; mais elle est encore plus différente de la langue de Cicéron. J'ai peine à comprendre comment M. Aubé suppose que l'*Octavius* « pourrait être sorti de l'officine de quelque néo-cicéronien du XVIe siècle. » Jamais cicéronien d'aucun temps n'a parlé ce langage.

christianisme au second siècle de sortir de ces bas-fonds où ses ennemis disaient qu'il était confiné et d'attirer à lui la société distinguée de l'époque. Ce qui faisait que cette société ne lui était pas favorable, Minucius Felix le savait bien. Il n'était pas un chrétien de naissance, mais un lettré converti, et l'on soupçonne à quelques mots qui lui échappent que sa conversion ne s'était pas accomplie sans peine. Il connaissait donc à merveille, et par son expérience personnelle, d'où venait la résistance que la société lettrée opposait à la doctrine du Christ : c'était, n'en doutons pas, de la peine qu'éprouvaient ces gens d'esprit à se séparer des admirations de leur jeunesse, à renoncer à l'étude de la philosophie, à la pratique des lettres, au culte des arts, à dire adieu à tous ces nobles divertissemens qui semblaient seuls donner du prix à la vie. On les croyait incompatibles avec le christianisme, qui paraissait les condamner rigoureusement, et plutôt que de se résigner à les abandonner pour toujours, beaucoup refusaient de devenir chrétiens. Minucius Felix voulait prouver que ce sacrifice n'était pas nécessaire. Au lieu d'insister, comme faisaient tant d'autres, sur les différences qui séparent la sagesse antique de la doctrine chrétienne, il fait voir que souvent elles s'accordent. On veut faire des philosophes d'autrefois des adversaires irréconciliables des disciples du Christ; quelle erreur! « Leurs opinions sont tellement semblables qu'on est forcé de croire ou que les chrétiens d'aujourd'hui sont des philosophes ou que les philosophes d'autrefois étaient déjà des chrétiens. » Et le voilà qui va chercher dans Zénon, dans Aristote, dans Platon les vérités que les docteurs de l'église ont depuis reprises et confirmées. C'est précisément le travail auquel se livrent aujourd'hui les ennemis du christianisme pour montrer qu'il n'était pas nécessaire, qu'il n'a rien apporté de nouveau dans le monde, et Minucius Felix employait pour le défendre les argumens dont on se sert pour l'attaquer. Le christianisme prêche l'unité de Dieu; mais les plus grands philosophes l'avaient proclamée avant lui : « Leurs idées à ce sujet sont tout à fait les nôtres. » Il glorifie la pauvreté, il honore les martyrs; mais le paganisme lui-même ne tient-il pas en haute estime le mépris des biens de la fortune, n'a-t-il pas ses martyrs aussi, les Mucius Scœvola, les Regulus, « qu'il porte jusqu'au ciel? » Pour montrer que sur la nature de Dieu et ses rapports avec le monde, sur l'immortalité de l'âme, sur l'existence et le rôle des démons, la doctrine des philosophes n'est pas aussi contraire qu'on le dit à celle de l'église, il les cite, il les commente, il transcrit de longs passages de leurs œuvres, heureux qu'ils puissent trouver quelque place dans l'écrit d'un docteur chrétien. S'il leur fait des emprunts si peu voilés, ce n'est pas simplement pour faire voir « qu'il sait par cœur les bons auteurs; » il a d'autres intentions et

un dessein plus noble que de s'attirer les applaudissemens et de satisfaire sa vanité. Chaque fois qu'il cite ainsi textuellement Cicéron, Sénèque ou quelque autre, il semble se retourner vers les détracteurs dédaigneux du christianisme et leur dire d'un air de triomphe : « Vous voyez bien que nous ne sommes pas des barbares! Ces philosophes, dont vous êtes si fiers, nous pouvons invoquer aussi leur autorité. Loin de nous condamner, comme on le prétend, ils avaient pressenti nos croyances, ils étaient déjà chrétiens sans le savoir. Et vous aussi, vous pouvez le devenir sans vous mettre en contradiction avec eux, sans craindre qu'ils vous blâment, sans être forcés de renoncer à les lire et à les admirer. » Minucius pensait donc qu'entre la sagesse antique et la religion nouvelle il n'y avait qu'un malentendu, et il voulait le faire cesser. Le premier peut-être il a travaillé à unir ensemble les deux élémens qui forment notre société moderne. Ce n'est certes pas l'œuvre d'un rhéteur vulgaire, et l'on ne peut pas dire que « cet avocat en vacances, » comme l'appelle dédaigneusement M. Aubé, tentât une entreprise qui fut sans profit et sans grandeur.

Ce dessein se retrouve dans tout son ouvrage. — A côté des opinions qui étaient communes au christianisme et à la philosophie, il y en avait qui appartenaient au christianisme seul et qui devaient choquer ce grand monde auquel l'*Octavius* s'adressait. S'il ne peut pas tout à fait les taire, il en parle le moins possible. Du Christ lui-même il ne dit qu'un mot. Pour répondre à ceux qui croient que les chrétiens adorent un homme crucifié, il se contente de leur dire : « Vous êtes très loin de la vérité; » et il ne leur donne pas d'autre explication. Nulle part il ne parle des dogmes, et il semble vouloir réduire le christianisme à n'être qu'une réforme morale. « S'abstenir de toute fraude, dit-il, c'est la meilleure des prières; sauver son prochain d'un danger, c'est le plus efficace des sacrifices. Voilà les victimes, voilà le culte que nous offrons à Dieu. Chez nous, c'est le plus juste qui est le plus religieux. » Il triomphe du beau spectacle que présente au monde la société chrétienne, il montre en quelques phrases énergiques et précises pourquoi cette réforme morale l'emporte sur toutes celles qui avaient été tentées jusque-là dans les écoles philosophiques. On y a écrit de beaux ouvrages et prononcé de beaux discours, mais toute cette sagesse n'est pas entrée dans la pratique. « Nous autres, dit-il, nous ne nous contentons pas d'avoir un extérieur vertueux, nous portons la vertu dans nos cœurs; nous ne disons pas de grands mots, nous les vivons, *non grandia loquimur, sed vivimus.* » Ainsi le christianisme a mis dans la vie ce que les philosophes avaient laissé dans leurs livres. « Il se glorifie d'avoir atteint ce qu'ils ont cherché avec tant de peine sans parvenir à le trouver. Est-ce une raison d'être

ingrats envers Dieu et mécontens de nous-mêmes si cette moisson de vérité depuis longtemps semée dans le monde vient enfin de mûrir? » Voilà ce qu'il convenait de dire à cette société élégante pour vaincre ses préventions et l'attirer à la foi nouvelle. Nous savions déjà de quelle manière l'Évangile s'est répandu chez « les foulons et les cordonniers; » le livre de Minucius nous montre comment on le prêchait aux gens du monde.

II.

Nous voici arrivés à celui qui fut le plus vigoureux ennemi du christianisme au second siècle. Il convient de s'arrêter un moment devant cette énergique figure. C'est un hasard, et un hasard fort heureux, qui nous a conservé la plus grande partie du « Discours véritable » de Celse. Vers le temps d'Alexandre Sévère, un chrétien pieux, qui sans doute l'entendit vanter par des païens dans des polémiques religieuses, eut l'idée de le signaler à Origène, qui était alors le grand docteur de l'église, et de lui demander d'en faire une réfutation. Origène ne connaissait pas l'ouvrage, et il n'en saisit pas du premier coup toute la portée. Il pensa d'abord qu'il suffisait d'y répondre à grands traits et sans insister sur les détails; mais en avançant il s'aperçut que l'adversaire était plus sérieux qu'il ne le croyait, et méritait une réfutation minutieuse et complète. Il se mit donc à le suivre pas à pas, et, pour qu'on ne pût pas l'accuser d'affaiblir ou de dénaturer ses raisonnemens, il s'astreignit autant que possible à reproduire ses expressions.

Ainsi Celse à peu près entier se trouve dans Origène : c'est ce qu'on avait toujours soupçonné; c'est ce qu'un savant français, M. J. Denis, a récemment établi avec beaucoup de détails et une grande abondance de preuves. Il ne restait qu'à tirer le petit livre du philosophe païen de l'ouvrage où son contradicteur l'a si longuement réfuté. Un théologien de l'université de Zurich, le docteur Keim, l'a fait en 1873 dans un livre intitulé *Celsus' wahres Wort*, qui contient quelques opinions contestables, mais où la plupart des questions qui concernent Celse sont traitées d'une manière définitive. M. Aubé, dans le volume que nous étudions, a cru devoir reprendre le même travail. Il a beaucoup emprunté à son devancier, mais à l'occasion il le discute et le complète. Nous avons, grâce à lui, le traité de Celse traduit pour la première fois en français. Il ne nous le rend pas tout entier sans doute, et Origène en a plus supprimé qu'il ne le dit; mais l'essentiel y est, et depuis qu'on peut le lire de suite, sans être arrêté à tout moment par des contradictions et des réfutations indigestes, il me semble qu'on en saisit mieux l'importance. Tel qu'il est, et malgré les lacunes qui le déparent, c'est en quelques

pages un des pamphlets les plus violens et les plus forts qu'on ait jamais dirigés contre le christianisme (1).

L'importance de l'ouvrage nous fait vivement souhaiter d'en connaître l'auteur. Quel pouvait être ce Celse qui s'avisa d'écrire contre les chrétiens, et à quelle époque son ouvrage fut-il publié? Origène, qui aurait dû le savoir, ne répond pas à ces questions d'une manière très précise. Le renseignement le plus sûr qu'il nous donne, c'est que l'auteur du livre auquel il a entrepris de répondre « n'est plus parmi les vivans, et qu'il y a longtemps qu'il est mort; » il ajoute « qu'il a vécu au temps d'Hadrien et au-delà. » A la façon dont il en parle, M. Keim, et après lui M. Aubé, sont convaincus que c'est le même personnage à qui Lucien a dédié son dialogue du *Faux Prophète*. D'autres au contraire en doutent, et font remarquer que ce Celse auquel s'adresse Lucien devait être un épicurien de doctrine et qu'il avait écrit contre les magiciens, tandis que le nôtre est disciple de Platon et qu'il paraît croire à la magie. Dans tous les cas, ce qui est sûr, ce que M. Keim a établi d'une manière qui me semble irréfutable, c'est que l'ouvrage a été composé en 178, c'est-à-dire à la fin du règne de Marc-Aurèle.

Il est écrit en grec; mais ce n'est pas une raison de croire, comme on l'a fait, que l'auteur habitât Alexandrie ou Antioche. C'est en grec aussi que Marc-Aurèle, tout empereur qu'il était, rédigeait ses pensées. M. Keim essaie de prouver que le livre de Celse a dû être composé en Italie et qu'il est l'ouvrage d'un Romain. De preuve directe, à vrai dire, il n'en a pas, mais tout se réunit pour le faire croire. Celse est un sujet dévoué, il n'entend pas qu'un citoyen déserte ses devoirs; il veut qu'on aide le prince à gouverner l'état en prenant part aux fonctions publiques; il ne peut comprendre qu'on refuse de jurer par le chef de l'empire. « Il n'y a pas de mal à le faire, dit-il, car c'est entre ses mains qu'ont été remises les choses de la terre, et c'est de lui que nous recevons tous les avantages de la vie. » Celse est un patriote ardent, et ce qui l'excite surtout contre le christianisme, c'est qu'il est convaincu qu'il expose

(1) Au dernier moment, nous recevons un ouvrage nouveau sur Celse; c'est une thèse de doctorat soutenue par M. Pélagaud devant la faculté des lettres de Lyon, et qui fait honneur au jeune savant qui l'a faite et à la faculté qui l'a inspirée. Il est seulement fâcheux que, dans cette *Étude sur Celse*, M. Pélagaud ait cru devoir remonter trop haut. Il n'était pas absolument nécessaire, pour nous raconter « la première escarmouche entre la philosophie antique et le christianisme naissant, » de nous faire un tableau de la religion romaine et des origines du christianisme. Ces généralités, quoique d'ordinaire bien présentées, sont inutiles, et l'intérêt véritable du livre ne commence que quand on est enfin arrivé à Celse. M. Pélagaud connaît bien son auteur, il a lu avec soin les critiques allemands qui l'ont étudié. Comme M. Aubé, il part de l'ouvrage de Keim; il en discute les conclusions, et il émet pour son compte quelques conjectures ingénieuses dont j'aurai l'occasion de parler. C'est en somme un début heureux et qui promet.

l'état aux plus grands périls. Un Grec n'éprouverait pas autant de passion pour la grandeur et la durée de l'empire. Ils ont beau célébrer d'un ton lyrique les mérites du peuple qui les a vaincus et s'évertuer à flatter leurs maîtres, sous leurs protestations les plus bruyantes d'admiration et d'obéissance se cache toujours un sentiment de dédain ou un levain d'envie. Il est donc très probable que Celse était un Romain de naissance, ou tout au moins un de ces Grecs, comme Dion Cassius, que leurs liaisons, leurs habitudes ou leur séjour dans les fonctions publiques avaient faits Romains de cœur.

Mais ce Romain n'avait pas tous les préjugés de son pays : il ne se contentait pas d'aimer la philosophie grecque et de la connaître à fond, sa curiosité s'étendait à tout. Origène, qui le loue le moins qu'il peut, est bien forcé de l'appeler « un homme très savant et fort instruit. » Quoiqu'il fût un zélé conservateur et qu'il se retournât volontiers vers le passé, il s'enquérait aussi des choses nouvelles. Alors, comme aujourd'hui, les problèmes religieux préoccupaient beaucoup les esprits. Il y avait des gens qui ne se contentaient pas de les étudier, comme les anciens sages, par des réflexions et des méditations solitaires ; ils couraient le monde pour connaître de plus près les religions des divers peuples, ils visitaient tous les temples, assistaient à toutes les fêtes et se faisaient initier à tous les mystères. Tels étaient Apulée et ce Cléombrote de Samos dont Plutarque nous dit qu'il avait parcouru l'Égypte et les bords de la Mer-Rouge « non pour faire le commerce, car il était riche, mais pour rassembler les élémens de ses études théologiques. » Celse a-t-il fait comme eux? On est tenté de le croire, quand on le voit si instruit des cultes de l'Orient. Une fois même, il semble le dire en termes exprès. Il est amené à parler de ces prétendus prophètes qui, de son temps, couraient la Phénicie ou la Palestine, annonçant qu'ils étaient les fils ou les envoyés de Dieu, que la fin du monde approchait et qu'ils reviendraient au dernier jour honorer ceux qui les auraient bien reçus et plonger les autres dans le feu éternel. « De ceux-là, dit-il, j'en ai entendu plus d'un de mes oreilles, et, après les avoir convaincus, je les ai amenés à avouer leur point faible, et qu'ils débitaient au hasard tout ce qui leur passait par la cervelle. »

Dans ses excursions à travers les religions de tous les peuples, il ne pouvait manquer de rencontrer bientôt le christianisme. C'était la plus nouvelle de toutes, et celle aussi dont les progrès avaient été le plus rapides. Elle s'avançait sans bruit, profitant des sévérités autant que des faveurs des princes, grandissant pendant la paix, fortifiée par les persécutions et recueillant sur sa route les mécontens et les désabusés des autres cultes. Il est naturel qu'elle ait tenté la curiosité de Celse et qu'il ait voulu la connaître à fond. C'était un dessein assez nouveau. Jusque-là le mépris qu'on éprou-

vait pour les chrétiens empêchait d'étudier sérieusement leurs doctrines; aussi, dans ces premières années, les écrits et les discours de ceux qui les attaquaient devaient-ils contenir plus d'injures que de raisons. Celse eut le mérite de comprendre que le temps des injures vagues était décidément passé. On pouvait détester le christianisme; il n'était plus possible de le dédaigner : ses conquêtes rapides effrayaient tout le monde. Baur a raison de dire que la façon sérieuse dont Celse le traite, les études qu'il a faites et la peine qu'il se donne pour le confondre indiquent assez les préoccupations qu'il causait dès lors aux hommes d'état et aux esprits sensés. Tous ceux qui se sont occupés de Celse dans ces dernières années, M. Keim, M. Aubé, M. Pélagaud, rendent hommage à sa science profonde. Il connaissait parfaitement la Bible, ce qui lui a permis d'user dans son livre d'un artifice ingénieux de controverse : comme un païen pouvait être suspect d'ignorance ou de prévention, il y a introduit un docteur juif qui argumente tour à tour contre Jésus et les chrétiens. La façon dont il le fait parler, les raisonnemens qu'il lui prête, prouvent qu'il était tout à fait au courant de la polémique juive contre le christianisme. Il a lu les évangiles et les épîtres de Paul, dont il cite textuellement quelques passages. M. Pélagaud pense qu'il a dû profiter beaucoup des écrits de saint Justin. Qui sait s'il n'était pas présent aux luttes du saint apologiste contre le cynique Crescens? C'était une fête pour un curieux comme lui, et soyons sûrs que, s'il se trouvait à Rome, il n'a pas manqué d'y assister. Il s'est faufilé sans doute dans les réunions de toutes les églises dissidentes. Il connaît si bien les diverses sectes des gnostiques, les marcelliniens, les harpocratiens, les marcionites, etc., que son érudition embarrasse Origène lui-même. Pour étudier le christianisme orthodoxe, qu'il appelle « la grande église, » il s'est entretenu avec des prêtres, il a lu des livres obscurs de controverse, il a fait parler des bavards, en sorte qu'il peut dire d'un ton de satisfaction visible : « Je sais tout ce qui se fait et se dit parmi eux! »

En approchant les chrétiens de plus près, il dut sentir beaucoup de ses anciennes préventions se dissiper. Le fait est que, quelque sévère qu'il soit pour eux, on ne retrouve plus chez lui les accusations ridicules qu'on avait jusque-là répétées. Il n'est plus question du dieu à tête d'âne qu'ils adorent, des incestes qui se commettent dans leurs réunions, et des petits enfans qu'ils mangent pendant le repas sacré. Il n'affirme pas non plus sans aucune preuve, comme Tacite, que ce sont des gens « détestés pour leurs abominations et qui méritent le dernier supplice; » au contraire, il avoue « qu'il en est parmi eux dont les mœurs sont honnêtes et qui ne manquent pas de lumières. » Ce qui est bien plus remarquable encore, c'est qu'il ne songe plus à leur reprocher d'être fidèles à leur foi et de braver

la mort plutôt que d'y renoncer. C'était un crime irrémissible pour Pline le Jeune. « Quels que soient les faits qu'ils avouent, écrit-il à Trajan, je n'ai pas hésité à penser que leur obstination et leur inflexible entêtement méritaient d'être punis; » et il les envoyait au supplice parce qu'ils refusaient d'être parjures. Celse parle d'une autre façon : « Je ne saurais, dit-il, leur reprocher leur fermeté. La vérité vaut bien qu'on souffre et qu'on s'expose pour elle, et je ne veux pas dire qu'un homme doive abjurer la foi qu'il a embrassée ou feindre de l'abjurer pour se dérober aux dangers qu'elle peut lui faire courir parmi les hommes. » Ce sont là, il faut le reconnaître, de nobles sentimens, qui montrent une étendue et une liberté d'esprit singulières chez un contemporain de Fronton.

Celse a été pourtant bien sévère, bien injuste pour les chrétiens, et cette sévérité, qui l'entraîne à des erreurs étranges, paraît assez surprenante chez un esprit qui avait d'abord semblé si large et si éclairé. Peut-on tout à fait l'expliquer par l'ardeur de ses convictions et les exigences de sa foi? Je ne le crois pas. Les plus intolérans, dans les querelles religieuses, sont d'ordinaire les sceptiques et les dévots, les premiers parce qu'ils ne comprennent pas qu'on ait une opinion, les seconds parce qu'ils ne peuvent pardonner qu'on en ait une autre qu'eux. Or Celse n'est pas un sceptique, comme Lucien, ni même un indifférent. M. Freppel s'est étrangement trompé quand il fait de lui, comme de Voltaire, un matérialiste acharné à détruire le christianisme, sans avoir aucune doctrine philosophique à lui substituer. Il a au contraire des idées bien arrêtées et tout un système de croyances; mais ce n'est pas non plus un fanatique. Il croit, comme tous les sages de l'antiquité, à l'existence d'un Dieu unique, qu'il retrouve dans toutes religions du monde. « Qu'importe, dit-il, qu'on l'appelle Jupiter, ou le Très-Haut, ou Adonaï, ou Sabaoth, ou Ammon, comme les Égyptiens, ou Pappæos, comme les Scythes? » Sous ces dénominations diverses, c'est le même Dieu que le monde entier adore. Ce Dieu, pour Celse, est le Dieu des philosophes, surtout celui de Platon. Il réside au ciel, et ne peut pas en être descendu, ainsi que le prétendent les chrétiens, pour s'incarner dans un homme. « Prenons les choses de haut, dit-il, et raisonnons un peu : Dieu est bon, beau, heureux; il est le souverain bien et la beauté parfaite. S'il descend dans le monde, il subira nécessairement une déchéance, sa bonté se changera en méchanceté, sa beauté en laideur, sa félicité en misère, sa perfection en une foule de défauts. Qui donc voudrait changer de la sorte? Une altération de cette espèce est compatible sans doute avec une nature mortelle, mais l'essence immortelle doit demeurer nécessairement identique et immuable. J'en conclus qu'un pareil changement ne

saurait convenir à Dieu. » Cet argument, dirigé contre le Dieu des chrétiens, se retourne à plus forte raison contre ceux de la fable, qui vivent avec les hommes et qui leur ressemblent. Celse ne l'ignore pas, mais la mythologie populaire lui est indifférente, et il laisse percer à plusieurs endroits le dédain qu'il ressent pour elle. A aucun prix, il ne veut d'un Dieu matériel, et c'est ce qui lui fait repousser avec tant d'énergie la manière dont les Juifs racontent la création. « Non, il n'est pas permis de dire que Dieu parle et qu'il travaille, car il n'a ni main, ni bouche, ni rien de ce que vous lui attribuez; non, Dieu n'a pas fait l'homme à son image, parce qu'il n'a pas la forme de l'homme, ni d'aucune autre chose sensible. Il ne s'est pas reposé le sixième jour comme un lâche ouvrier que le travail fatigue et qui a besoin de chômer pour se refaire. » Voilà, à ce qu'il semble, un défenseur du paganisme qui compromet sa cause. Sous prétexte de combattre le Dieu de la Bible, il s'éloigne étrangement aussi des divinités de la fable. Il y revient pourtant, grâce à la théorie platonicienne des démons, qui fut si commode aux grands esprits de ce temps pour s'accommoder avec les religions populaires. Si le grand Dieu reste immobile dans le ciel, les démons, sorte de divinités intermédiaires, ministres et serviteurs du Dieu suprême, sont chargés par lui de veiller sur le monde et de distribuer ses bienfaits aux hommes. C'est à eux que Celse rapporte tous les récits de la mythologie. Les dieux antiques perdent ainsi beaucoup de leur importance, puisqu'ils sont tous relégués au second rang, et, de maîtres qu'ils étaient, deviennent des serviteurs. On doit néanmoins les adorer, car ils peuvent nous être fort utiles, et le grand Dieu n'en sera pas plus jaloux que le grand roi ne songe à se blesser des hommages qu'on rend à ses satrapes. Telles étaient les théories religieuses de Celse et de beaucoup d'esprits distingués de cette époque. Elles ne semblaient pas de nature à faire des fanatiques : des philosophes qui n'acceptaient les divinités populaires qu'au moyen d'un compromis ne pouvaient pas être bien ardens pour elles; comme ils n'y croyaient guère pour leur compte, ils n'étaient pas disposés à verser le sang de ceux qui n'y voulaient pas croire. A la vérité, Celse subit par momens l'influence de son siècle, qui était porté à la dévotion. Il ne parle de Dieu qu'avec une émotion sincère, et déclare « que ceux qui ont l'âme pure se portent d'un élan naturel vers lui et ne désirent rien tant que de diriger toujours de ce côté leur pensée et leur entretien. » Sa religion, toute vague qu'elle est dans ses principes, a parfois des élans pleins de passion. « Jamais, dit-il, en aucune occasion, il ne faut abandonner Dieu, ni en public, ni en particulier. Nous devons continuellement, et dans nos paroles, et dans nos actions, et même quand nous ne parlons ni n'agissons, tenir notre âme élevée vers Dieu. » C'est tout

à fait de cette façon que s'expriment Épictète et Marc-Aurèle. On trouve aussi chez lui, comme chez tous ses contemporains, des complaisances fâcheuses pour les devins et pour la magie. Il croit aux oracles, il redoute les sortilèges, il pense qu'avec certaines recettes on peut guérir les maladies et opérer des prodiges. Ce sont des concessions que ce sage, au fond si peu superstitieux, fait à l'esprit de son temps. Mais, malgré ces nuances de dévotion qui se mêlent à sa philosophie, on ne peut pas dire, je crois, que ses convictions religieuses l'aient seules entraîné à combattre les chrétiens. Il s'y joignait, comme on verra, d'autres sentimens, surtout des préoccupations patriotiques, et c'est ce mélange qui a donné à sa polémique un caractère si violent.

La polémique de Celse contre les chrétiens, si on la débarrasse de beaucoup de détails accessoires et de développemens parasites, se résume en deux argumens principaux. Il essaie d'établir que tout ce qui est bon et sage dans leur doctrine leur vient des Grecs, et que tout ce qui est nouveau ne vaut rien.

Le premier de ces deux argumens a pris, depuis Celse, une grande importance. C'est un de ceux dont se servent le plus volontiers aujourd'hui les adversaires du christianisme. Ils veulent établir qu'il a tout emprunté de ses devanciers, et fouillent avec une science et une sagacité merveilleuses les religions et les philosophies antiques pour y découvrir l'origine des idées chrétiennes. Celse est encore très loin de ces études approfondies, et il affirme ici beaucoup plus qu'il ne démontre. Quelques citations d'anciens philosophes lui suffisent pour déclarer « que les chrétiens n'ont presque rien dit de nouveau. » Il ne doute pas que leurs premiers apôtres n'eussent « une vague connaissance des livres de Platon, » et qu'ils n'en aient tiré ce qu'il y a de plus élevé dans leurs doctrines. Même leurs beaux préceptes sur le pardon des offenses et la charité, il ne veut pas leur en faire honneur, et croit les retrouver chez Platon et chez les hommes divins qui vivaient avant lui. La manière dont Origène réfute Celse sur ce point me paraît victorieuse. Il accorde, comme Minucius Felix, que les vérités développées par le christianisme ont été souvent entrevues par les anciens sages, mais il ajoute « qu'elles n'avaient pas chez eux la même force pour gagner les âmes et les bien disposer. » Il me semble que c'est la meilleure réponse qu'on ait faite à ceux qui partagent les idées de Celse.

Quand il s'agit de montrer que tout ce que les juifs et les chrétiens ont tiré d'eux-mêmes et imaginé tout seuls est ridicule, Celse triomphe. La Bible lui semble pleine d'absurdités. Comment admettre « que Dieu a de ses mains fabriqué un homme, qu'il a soufflé sur lui, tiré une femme d'une de ses côtes, qu'il leur a donné des ordres contre lesquels un serpent s'est élevé, et que ce serpent à la fin a pré-

valu contre les commandemens de Dieu, fable bonne pour de vieilles femmes, récit où, contre la piété, on fait Dieu si faible dès le commencement qu'il ne peut se faire obéir d'un seul homme qui est son ouvrage. » Il distingue en termes très nets et très précis la différence qui sépare l'ancienne loi de la nouvelle. « Comment le Dieu des Juifs leur commande-t-il par l'organe de Moïse de chercher les richesses et la puissance, de se multiplier de façon à remplir la terre, de massacrer leurs ennemis, sans épargner les enfans, et d'en exterminer toute la race? Comment les menace-t-il, s'ils manquent à ces lois, de les traiter en ennemis déclarés, tandis que son fils, l'homme de Nazareth, donne des lois tout opposées, déclare que le riche n'aura pas accès auprès de son père, ni celui qui recherche la puissance, ni celui qui affecte la sagesse ou la gloire; enseigne qu'on ne doit pas plus s'inquiéter des besoins et de la subsistance de chaque jour que ne font les corbeaux, qu'il faut se mettre moins en peine du vêtement que les lis, que, si on vous donne un coup, il faut se présenter pour en recevoir un autre? Qui donc ment ici, de Moïse ou de Jésus? Est-ce que le père, quand il a envoyé son fils, a oublié ce qu'il avait dit en tête-à-tête à Moïse? Est-ce qu'il a changé d'opinion, condamné ses propres lois, et chargé son délégué d'en promulguer de nouvelles? » Il reprend, en l'accompagnant d'un commentaire railleur, tout le récit de la vie de Jésus; il prétend expliquer ses miracles, il plaisante sur sa naissance et sur sa mort, surtout il nie sa résurrection. « Vivant, il n'avait rien pu pour lui-même; mort, — prétendez-vous, — il ressuscita et montra les marques de son supplice et les trous de ses mains. Mais qui a vu cela? Une femme hystérique, à ce que vous dites vous-mêmes, et quelque autre peut-être de la même troupe ensorcelée. S'il voulait faire éclater réellement sa divinité, il fallait qu'il se montrât à ses ennemis, au juge qui l'avait condamné, à tout le monde en général. De son vivant, il se prodiguait en prédications, après sa mort, il ne se fit voir qu'en cachette et à quelques affiliés. Son supplice a eu tout le monde pour témoin, sa résurrection n'en a eu qu'un seul : il fallait que ce fût tout le contraire. »

Voilà le ton de la polémique de Celse : spirituelle et violente, elle ne manque pas ordinairement d'habileté, mais on y trouve aussi quelques maladresses dont Origène triomphe aisément. Quoiqu'il soit plus éclairé et mieux instruit que les autres ennemis du christianisme, il y a des préjugés de secte et de nationalité dont il ne peut pas tout à fait se défendre. Autour de lui, on est tenté d'apprécier le mérite d'une religion par le caractère des peuples qui la pratiquent. Il a nui beaucoup au christianisme dans l'estime des Grecs d'avoir pris naissance en Judée; quelque chose du mépris qu'on éprouvait pour les Juifs en est retombé sur lui. Celse non

plus ne les aime guère. Il est surtout indigné de leur orgueil, et quand il les entend se vanter d'être le peuple élu et l'objet des faveurs du Très-Haut, il lui semble voir « une foule de chauves-souris, de fourmis sortant de leurs trous, de grenouilles campées près d'un marais, de vers tenant assemblée dans le coin d'un bourbier, qui se disent entre eux : C'est à nous que Dieu révèle et annonce d'avance toutes choses ; il n'a souci du monde entier, il laisse les cieux et la terre rouler à l'aventure pour ne s'occuper que de nous seuls. Avec nous seuls il communique par ses messagers et ne cesse de nous en envoyer. Nous venons après lui, nous qu'il a faits entièrement à son image. Tout nous est soumis, la terre, l'eau, l'air et les astres, tout le reste du monde a été fait pour nous et destiné à notre service (1). » Ne soyons donc pas surpris qu'au début de son livre Celse fasse remarquer que le christianisme est sorti « d'une source barbare, » ce qui jette tout d'abord quelque défaveur sur les chrétiens. Il est vrai qu'il s'empresse d'ajouter qu'il ne leur en fait pas un reproche. « Les barbares, dit-il, sont très capables d'inventer des dogmes, mais leur sagesse vaut peu par elle seule. Il faut que la raison grecque s'y ajoute pour la perfectionner, l'épurer et l'étendre. » Rien n'est plus profond et plus juste que cette observation, et le triomphe même du christianisme en a vérifié l'exactitude. Il n'est devenu le maître du monde qu'à la condition de subir l'influence de la Grèce et de se laisser, pour ainsi dire, achever par elle. On sait les emprunts que sa théologie a faits aux doctrines de Platon, et que, lorsque l'église voulut avoir une littérature, elle fut bien obligée d'imiter les formes de l'art grec.

Mais Celse va trop loin dans son enthousiasme pour la Grèce, et l'orgueil d'appartenir, au moins par l'éducation, à cette race privilégiée trouble véritablement son esprit. Même ces récits merveilleux que sa raison condamne, ces vieilles légendes dont il nous dit « qu'il n'y ajoute guère foi, » son imagination en subit toujours le charme. Il a peine à concevoir qu'on les abandonne et qu'on y renonce de bon cœur. Pourquoi donc les juifs et les chrétiens se sont-ils donné la peine d'inventer des fables ridicules quand ils en

(1) A ce propos, Celse se livre à une longue discussion pour établir qu'il est puéril de prétendre que toutes choses aient été faites pour l'homme ; il pense, au contraire, que c'est l'humanité qui est faite pour l'univers, c'est-à-dire pour concourir à l'harmonie de l'ensemble. « Ici, dit M. Pélagaud, le philosophe antique, précurseur en quelque sorte des théories les plus hardies de la science moderne, se lançait dans un brillant paradoxe pour démontrer l'identité du principe vital chez l'homme et chez tous les êtres vivans, voire la supériorité à certains points de vue des animaux sur l'espèce humaine, supériorité qui permettrait à ceux-ci de prétendre avec vraisemblance que c'est nous qui avons été créés pour eux. Dans l'ardeur de sa polémique contre l'anthropomorphisme judéo-chrétien, Celse en arrivait ainsi à rabaisser en quelque sorte l'homme au-dessous de la brute, à nier la réalité du « règne humain. » — Qui se serait attendu à trouver chez ce païen du second siècle presque un précurseur de Darwin ? »

trouvaient chez Homère de si agréables et de si poétiques? Il plaint sincèrement ces pauvres gens perdus dans un canton de la Palestine et tout à fait illettrés de n'avoir pas connu les chants sacrés d'Hésiode et des autres poètes inspirés du ciel qui leur auraient évité la peine d'imaginer tant d'histoires incroyables et grossières. S'ils ont besoin à tout prix de dieux charnels, qu'on voie des yeux du corps, qu'on entende de ses oreilles et qu'on touche de ses mains, ne peuvent-ils pas aller visiter, par exemple, les sanctuaires d'Amphiaraüs, de Trophonius ou de Mopse? « Là, leur dit-il, vous pourrez vous satisfaire : vous y verrez les dieux que vous souhaitez, non pour une fois et en passant, comme vous avez vu celui qui a fait de vous ses dupes, mais d'une façon permanente; vous en trouverez qui sont toujours là pour ceux qui veulent converser avec eux. » Ce ton ironique et dédaigneux est celui d'un sage qui ne comprend pas chez les autres des besoins qu'il n'éprouve pas lui-même. Platon lui suffit; tout ce qui s'en écarte lui déplaît. Les chrétiens lui semblent des gens mal élevés qui enflent la voix, qui imposent brutalement leurs opinions et menacent toujours du feu éternel. Ah! que Platon a meilleure grâce, lorsqu'il dit à peu près les mêmes choses qu'eux, mais simplement, sans fracas, sans colère, sans proclamer d'un ton d'oracle qu'il a trouvé quelque chose de nouveau et qu'il vient du ciel pour nous l'apporter! L'admiration qu'il éprouve pour cette aimable philosophie et la façon dont elle fut enseignée lui fait oublier les exigences des temps nouveaux. Il ne s'aperçoit pas que ce qui convenait aux contemporains de Périclès ne suffit plus à ceux de Marc-Aurèle, qu'autour de lui les esprits, rassasiés de luttes, fatigués d'erreurs, avides de certitude, cherchent une doctrine solide à laquelle ils puissent définitivement s'attacher, qu'il faut que cette doctrine, pour être au-dessus des discussions, soit imposée au nom d'un Dieu et vienne du ciel. Ces maximes, qui blessent la raison de Celse : « Il faut croire sans examiner, » et « C'est la foi qui sauve, » il ne voit pas que de son temps elles sont tout à fait appropriées à l'état des âmes. En général, ce que Celse saisit le moins, c'est l'opportunité du christianisme. Il lui reproche les doctrines qui convenaient le mieux à cette époque tourmentée, et qui ont fait son succès. Croirait-on qu'il le raille cruellement de s'adresser aux pauvres, aux ignorans, aux déshérités? « Voici de leurs maximes, dit-il : loin d'ici ceux qui ont quelque culture, quelque sagesse, quelque jugement, ce sont de mauvaises qualités à nos yeux; mais que les illettrés, les simples, les esprits bornés et incultes viennent hardiment. » Et il ne s'aperçoit pas que c'est pour avoir appelé à lui ces misérables ou, comme il les nomme dédaigneusement, « ces âmes viles, » trop négligées par la philosophie, que le christianisme a si vite gagné le monde.

Ce qui n'est pas moins surprenant, c'est qu'il n'ait pas compris l'admirable figure du Christ. Ce n'est pour lui que le plus médiocre des charlatans. L'élévation de sa morale, le charme de ses entretiens, la touchante simplicité de sa mort l'ont laissé insensible. Ce Grec, épris de la beauté, ne peut reconnaître en lui un idéal divin. «Si l'esprit de Dieu était en effet descendu dans un homme, il fallait que celui-ci se fît remarquer entre tous les autres par la taille, la beauté, la force, la majesté, la voix et l'éloquence, car il n'est pas possible que celui qui portait particulièrement en soi la vertu divine ne se distinguât en rien du reste des hommes. Or celui-ci n'avait rien de plus que les autres. Et même ils reconnaissent qu'il était petit, laid et sans noblesse. » Quant aux miracles qu'on lui attribue, ce ne sont que des jongleries ordinaires, il n'a rien fait de plus remarquable que ce qu'on raconte « d'Aristée de Proconèse, qui disparut aux yeux miraculeusement, et se fit voir ensuite à diverses personnes et en divers lieux, ou de l'Hyperboréen Abaris, qui possédait le merveilleux pouvoir de se transporter d'un lieu dans un autre avec la rapidité d'une flèche, ou de ce Cléomène d'Astypalée, qui, étant entré dans un coffre dont on tenait le couvercle fermé sur lui, n'y fut plus retrouvé. » Une fois en veine de souvenirs et de comparaisons, il ne s'arrête plus, et parmi ceux à qui des peuples ont rendu un culte et qui en somme valent bien le Christ, il n'hésite pas à citer Antinoüs, que les Égyptiens adorent et qui fait, dit-on, des prodiges. Prononcer le nom du mignon d'Hadrien à propos de Jésus, et mettre à côté l'un de l'autre l'idéal de la pureté et le dernier raffinement de la corruption, c'est montrer à quel point des préjugés vulgaires peuvent égarer même une âme généreuse et un esprit éclairé.

Ces préjugés qui troublent la raison de Celse et les violences qui en sont la suite, il est aisé de voir d'où ils viennent. Ce ne sont pas, on l'a déjà dit, les emportemens d'un dévot qui défend ses dieux, mais plutôt des colères de conservateur qui ne peut pas comprendre qu'on change rien à l'ordre établi. Quand nous disons que le paganisme avait lassé les âmes et qu'elles étaient à la recherche de croyances nouvelles, il faut s'entendre et distinguer. En réalité les religions ne gênent que ceux qui y croient; les indifférens trouvent toujours quelque moyen de s'en accommoder. On vient de voir comment les gens éclairés, grâce à la doctrine platonicienne des démons, arrivaient à unir leur monothéisme philosophique avec le polythéisme de la foule. On sait aussi qu'ils acceptaient les légendes et les croyances même les plus ridicules de la mythologie en les corrigeant par des interprétations savantes, et qu'ils n'éprouvaient pas le besoin de les détruire, puisqu'on leur permettait d'en changer le sens et de les expliquer comme ils le trouvaient bon. De cette manière, ils pouvaient sans hypocrisie et sans scrupule entrer dans les

temples, comme tout le monde, et se mêler aux fêtes publiques. Il arrivait donc, au moins en apparence, que toutes les classes de la société romaine, en participant au même culte, semblaient partager les mêmes croyances, et comme les religions des différens peuples polythéistes reposaient au fond sur un principe commun, l'adoration de la nature, que leurs divinités diverses, n'étant toutes que des personnifications des forces naturelles, avaient ensemble un air de ressemblance, il s'ensuivait qu'on pouvait dire et croire qu'en ce moment le monde entier était à peu près réuni dans la même foi. « Toutes les nations les plus vénérables par leur antiquité, dit Celse, conviennent entre elles sur les principes essentiels. Égyptiens, Assyriens, Chaldéens, Indiens, Odryses, Perses, Samothraciens et Grecs, ont tous des traditions à peu près semblables. » Les chrétiens seuls essaient de troubler cette belle harmonie. Ils prétendent qu'ils viennent établir l'unité dans le monde (1) ; on leur répond que l'unité est faite et qu'au contraire ils risquent de la rompre. Aussi Celse les regarde-t-il comme des brouillons, des factieux que l'esprit de contradiction possède, qui éprouvent le besoin de croire et de dire le contraire des autres. « Si tous les hommes voulaient se faire chrétiens, dit-il, eux-mêmes cesseraient de l'être ; » et c'est cette pensée, que par leurs nouveautés dangereuses ils risquent de troubler la paix publique et la concorde religieuse des nations, qui excite surtout sa colère.

Cette colère va souvent jusqu'à d'étranges excès. Celse écrit son livre pendant un temps de persécution. Il dit expressément dans un endroit que le culte du Christ est banni de toute l'étendue des terres et des mers, et que ses sectateurs sont jetés en prison ou mis en croix. Ailleurs, il leur rappelle que leur Dieu n'a pas tenu les promesses qu'il avait faites à ses fidèles. Les Juifs, qui se flattaient de l'empire du monde, n'ont plus une motte de terre ni un foyer : « Et quant à vous, ajoute-t-il d'un air triomphant, s'il reste encore quelques chrétiens errans et cachés, on les cherche pour les conduire à la mort. » Celse ne trouve rien à reprendre à ces supplices. Le prince a raison de frapper des sujets rebelles qui ébranlent le principe d'autorité ; lui-même, quand il les voit obstinés à vivre autrement que tout le monde, fuyant les cérémonies publiques ou privées pour ne pas rendre hommage aux dieux qui président à tous les actes de l'existence, il perd patience, il s'emporte, il laisse échapper ce cri de haine et de colère : « Alors, qu'ils renoncent à prendre la robe virile, à se marier, à devenir pères, à remplir enfin aucune des autres

(1) Cette unité doctrinale et rigoureuse que les chrétiens veulent établir entre toutes les nations paraît à Celse une pure chimère. « Qui se met cela en tête, dit-il, témoigne bien qu'il n'a rien vu. » Il s'en tient à la communauté d'opinions générale et vague qui unit entre eux tous les peuples polythéistes.

fonctions de la vie commune. Qu'ils s'en aillent ensemble loin d'ici sans laisser graine de leur espèce, et que la terre entière soit débarrassée de cette engeance! » Quand je lis ces paroles violentes, Celse ne me semble plus aussi tolérant et aussi modéré que M. Pélagaud voudrait le faire croire, et je ne puis pas trouver que M. Keim ait tout à fait raison de nous le représenter comme un messager de paix qui vient apporter aux deux partis des conditions équitables.

Ce qui est vrai, ce que M. Aubé fait très justement ressortir, c'est que tout à coup, à la fin de son livre, Celse prenait un autre ton. Origène l'indique suffisamment : « Après cela, dit-il, Celse nous engage à soutenir l'empereur de toutes nos forces, à partager avec lui la défense du bon droit, à combattre pour lui, à porter les armes avec lui, si les circonstances l'exigent; bien plus, il nous exhorte aussi à prendre notre part des fonctions publiques, s'il le faut, pour le salut des lois et la cause de la piété. » Ainsi celui qui menaçait tout à l'heure *exhorte* et *engage :* les railleries et les violences ont disparu pour faire place au pathétique : il finit par implorer ces persécutés qu'il souhaitait voir disparaître du monde. Ce changement est sans doute assez inattendu, mais les circonstances l'expliquent. L'ouvrage de Celse, nous l'avons vu, a été composé à la fin du règne de Marc-Aurèle. Jamais l'autorité n'avait été dans des mains plus honnêtes, jamais le bonheur du monde n'avait paru plus assuré. Rien pourtant ne fut plus triste et plus désolé que les dernières années d'un si grand règne. La peste et la famine ravageaient l'Italie, les barbares se pressaient sur la frontière, l'empereur, malade, découragé, allait partir pour les combattre. Il semblait qu'on pouvait tout craindre, après tant d'espérances trompées. C'est sans doute sous cette impression de tristesse et d'effroi que Celse a écrit la fin de son livre. Son cœur est tout ému des dangers que courent l'empereur et l'empire. Quand il songe « que le monde peut devenir la proie des barbares les plus sauvages et les plus grossiers, » que la civilisation romaine va peut-être périr, « et que c'en sera fait de la gloire et de la sagesse parmi les hommes, » il veut qu'on oublie toutes les querelles intérieures, toutes les rivalités d'opinion, et que toutes les forces s'unissent contre l'ennemi commun, sous la conduite du chef légitime. L'ardent polémiste se tait, c'est le patriote qui parle. — Mais il était difficile que le patriote guérît les blessures cruelles que le polémiste avait faites. Quelque pressant que fût l'appel adressé par Celse aux chrétiens, ils ne pouvaient oublier que celui qui invoquait ainsi leur appui au nom du prince et de la patrie était le même homme qui venait d'attaquer leurs croyances, d'injurier leur Dieu et d'encourager leurs persécuteurs.

III.

A la même époque où Celse composait son « Discours véritable, » un autre écrivain, son ami peut-être, le satirique Lucien, était aussi amené à s'occuper du christianisme. Cet homme d'esprit commença par être un rhéteur comme les autres, courant les grandes villes de l'Orient, de l'Italie, de la Gaule, et donnant des séances publiques où il faisait admirer son éloquence. Mais ce métier qui l'enrichit ne le contentait pas. Le ridicule de ces représentations solennelles, le vide de ces discours pompeux, choquaient son bon sens, et, malgré le profit qu'il y trouvait, il eut le courage d'y renoncer. Il avait aussi traversé la philosophie. Un jour, la parole ardente d'un honnête homme était venue l'arracher au souci de la fortune et du plaisir. Dans un de ses plus curieux dialogues, le *Nigrinus*, il dépeint l'impression que « ce langage divin » vient de produire sur lui; c'est le même effet que le vin fit éprouver aux Indiens, lorsqu'ils en burent pour la première fois. Leur nature violente en fut tellement échauffée qu'ils furent pris d'un vrai délire. « Tu me vois, ajoute-t-il, dans le même état; c'est un égarement divin qui m'agite : je suis ivre de ses discours (1). » Mais les émotions aussi vives sont rarement durables, et la philosophie, qui l'avait si brusquement conquis, ne le garda pas. Cet esprit pénétrant et malin aperçut vite les travers des charlatans qui l'enseignaient, et le contraste choquant de leur conduite et de leurs discours. Il fut rebuté par l'inutilité des problèmes et la faiblesse des solutions. Laissant là cette science vaine, il se confina dans la morale; il se mit à étudier, comme dans un théâtre, le spectacle infini du monde, regardant d'en haut les actions des hommes, et raillant sans pitié les ridicules et les vices qui s'offraient à lui. Je crois qu'il n'y a pas lieu d'être surpris que, dans le vaste tableau de son temps qu'il nous a laissé, les chrétiens tiennent si peu de place. Le monde qu'il observait était celui des rhéteurs, des sophistes, des lettrés, où le christianisme n'avait pas beaucoup

(1) Un de nos jeunes professeurs, M. Maurice Croiset, vient de publier un travail intéressant sur le *Nigrinus*, où il veut prouver que Lucien avait vingt-cinq ans quand il a composé ce dialogue. Il en résulterait que cette conversion philosophique qu'il y raconte a eu lieu quinze ans avant l'époque où il abandonna la rhétorique; il nous dit en effet qu'il avait quarante ans quand il cessa d'être un rhéteur. M. Croiset a établi sa thèse avec des raisons solides et qu'il ne me paraît pas aisé de réfuter. Il y a pourtant, dans la *Double accusation*, un renseignement curieux, qui semble contredire cette opinion. Lucien y fait entendre, à plusieurs reprises, que c'est seulement après sa rupture définitive avec la rhétorique qu'il a commencé à écrire des dialogues. S'il en était ainsi, il faudrait reculer de quinze ans la composition du *Nigrinus*.

d'accès. Cependant il commençait alors à y pénétrer, il y faisait déjà quelque bruit, et Lucien a été amené par momens à s'en occuper.

Quel effet la religion nouvelle a-t-elle dû lui produire quand il l'a pour la première fois rencontrée? Remarquons d'abord qu'il n'avait pas les mêmes raisons que Celse de lui être contraire. Les ennemis des chrétiens leur faisaient surtout trois reproches : on les accusait d'enseigner des nouveautés, de compromettre la sécurité de l'empire et d'insulter les anciens dieux. C'étaient des crimes qui devaient laisser Lucien assez indifférent, car il les avait presque tous commis pour son compte. Il n'a jamais été atteint de la superstition du passé. C'est un esprit hardi, indépendant, dégagé de préjugés, ennemi des idées reçues, et de même qu'il ne croit pas qu'une opinion soit toujours vraie parce qu'elle est ancienne, il n'est pas d'avis non plus qu'il faut rejeter une vérité quand elle a le malheur d'être nouvelle. Il n'était donc pas de ces conservateurs craintifs à qui les nouveautés des chrétiens faisaient horreur. Je m'imagine aussi qu'il ne devait pas être autant alarmé que Celse des périls auxquels le christianisme exposait l'empire. Assurément il se considère comme Romain, et il éprouve quelque orgueil de l'être. En parlant des victoires remportées par les légions sur les Parthes, il dit volontiers : Nos succès, nos triomphes. Il accepte sans murmurer la décision de la destinée qui a rangé son pays sous les lois des Romains; c'est un sujet soumis, résigné, fidèle, mais il ne se croit pas obligé d'être un sujet enthousiaste. Rome, qu'il a plusieurs fois visitée, lui déplaît. Il n'en a vu que les petitesses et les vices. Tandis qu'Athènes lui semble le séjour de la science et de la liberté, Rome ne lui paraît convenir « qu'à ceux qui n'ont jamais goûté l'indépendance, qui ne connaissent pas la franchise, qui détestent la vérité et dont le cœur est rempli d'impostures, de fourberies et de mensonges. » Ce qui le blesse surtout dans la grande ville, c'est le rôle qu'y jouent ses compatriotes. Ces rhéteurs au beau langage, ces philosophes au front sévère, ces savans, ces artistes, devenus des bouffons et des parasites, se sont faits les humbles complaisans de leurs maîtres. Ils flattent leurs manies, ils encouragent leurs vices, ils participent à leurs débauches. Ce spectacle arrache à Lucien des plaintes éloquentes. Quant à lui, il s'est dérobé de bonne heure à cette servitude; il a vécu le plus souvent loin de Rome, toujours en dehors de son influence et de son action. C'est uniquement sur la Grèce qu'il a les yeux quand il écrit; il ne veut s'occuper que d'elle, et il a comme un parti pris d'ignorer les événemens dont Rome est le théâtre; s'il attaque les délateurs, il ne parle que de ceux qui vivaient jadis à la cour des rois d'Égypte ou de Syrie et

11614

oublie les protégés de Tibère. Lorsqu'il raille les dieux nouveaux qu'on introduit tous les jours dans le ciel, il ne dit pas un mot de l'apothéose des Césars. Il cherche donc à échapper autant qu'il peut à Rome, il veut avant tout rester Grec. On comprend que, dans cette disposition d'esprit, il ne pouvait pas être un patriote aussi zélé que Celse, et que les périls de l'empire lui causaient moins de souci. L'intérêt des dieux lui était encore plus indifférent : ce railleur terrible les a peut-être plus malmenés que les hommes. Il se plaît à les représenter sous des attitudes grotesques et à leur prêter des propos ridicules. Il se moque du culte qu'on leur rend, des sacrifices dont on les accable et de ces dévots qui comptent « que pour quatre bœufs on a la richesse, et la royauté pour une hécatombe. » Il imagine des assemblées célestes, parodie bouffonne des plus belles descriptions d'Homère, où les dieux sont si nombreux qu'ils ne savent où se mettre et parlent tant de langues différentes qu'ils ne parviennent pas à s'entendre. Il suppose que Jupiter se plaint amèrement d'être délaissé pour les nouveaux venus de l'Olympe et lui fait dire, dans un langage plaisant : « Il fut un temps où j'étais tout; alors Dodone et Pise étaient brillantes et célèbres, et la fumée des sacrifices m'obstruait la vue; mais depuis qu'Apollon a établi à Delphes un bureau de prophéties, qu'Esculape tient à Pergame une boutique de médecins, que la Thrace a élevé un Bendidéon, l'Égypte un Anubidéon, et Éphèse un Artémiséon, tout le monde court à ces divinités nouvelles, et mes autels sont devenus plus froids que les lois de Platon ou les syllogismes de Chrysippe. » Il le met aux prises avec un raisonneur audacieux qui entreprend de lui démontrer que, si le destin gouverne tout, il est tout à fait inutile d'adresser des prières aux dieux ou de leur faire des sacrifices. Quand Jupiter, à bout d'argumens, se fâche : « Trêve de menaces, lui répond tranquillement le philosophe; tu sais bien qu'il ne peut m'arriver que ce que les Parques ont décidé. » Voilà comment Lucien traite les dieux. Était-il probable qu'après en avoir parlé lui-même avec si peu de respect, il fût tenté de les protéger contre les insolences des chrétiens?

Ainsi Lucien n'était ni un conservateur scrupuleux, ni un patriote dévoué comme Celse, ni un partisan résolu des anciens cultes, mais un sceptique que tous ces grands intérêts laissaient assez froid et qui n'éprouvait pas le besoin de se mettre en campagne pour les défendre. La seule raison qu'il pouvait avoir de malmener les chrétiens, c'est précisément qu'il était sceptique, que toutes ces affirmations hardies sur la nature de Dieu et la destinée de l'âme lui semblaient ridicules, que, ne pensant pas qu'on pût jamais avoir de ces choses une connaissance assurée, il ne pouvait pas com-

prendre qu'on se donnât la peine de changer de religion, c'est-à-dire de changer d'erreur, et qu'il était toujours tenté de croire que des gens qui disputent avec tant d'ardeur sur ces chimères, et qui même sont capables de braver la mort pour en maintenir la vérité, ont perdu le sens. Sur les chrétiens, comme sur tous les autres fanatiques de ce siècle, voilà quelle devait être son opinion.

On peut voir dans le livre de M. Aubé la liste assez longue des passages où l'on a cru que le satirique faisait allusion aux chrétiens; mais il faut beaucoup de complaisance pour les y reconnaître. En réalité, il n'a parlé d'eux que deux fois, dans le dialogue du *Faux Prophète* et dans celui où il raconte la mort de Pérégrinus (1).

Le *Faux Prophète* est dirigé contre un charlatan célèbre de cette époque, Alexandre d'Abonotichos, qui se faisait passer pour devin et prétendait qu'il était l'objet des faveurs de la Lune. « Comme il savait que la vie humaine est soumise à deux tyrans impérieux, l'espérance et la crainte, et qu'un homme qui saurait à propos exploiter l'une et l'autre arriverait vite à la richesse, » il s'avisa d'établir un sanctuaire et un oracle où il annonçait l'avenir. Non-seulement il prédisait le succès des grands événemens politiques et donnait aux généraux des recettes sûres pour vaincre les ennemis, mais il descendait à des soins plus vulgaires : il guérissait les maladies avec des remèdes étranges (2), il promettait de beaux héritages, il faisait retrouver les voleurs et les meurtriers, et comme il avait mis ses oracles à un prix très modéré et qu'il ne prenait à ceux qui le consultaient qu'une drachme et deux oboles (à peu près 1 fr. 20 cent.), il avait beaucoup de cliens. Lucien prétend qu'il gagnait jusqu'à 80,000 drachmes par an. La raison humaine était alors si ébranlée et les imaginations si crédules qu'Alexandre comptait parmi ses dupes les plus grands seigneurs de Rome et l'empereur lui-même, le sage Marc-Aurèle. — A quoi sert donc d'avoir lu Platon et de pratiquer la philosophie? — Cependant Alexandre se trompait souvent, ce qui arrive au devin le plus habile. Il promettait des bonnes fortunes qu'on n'obtenait jamais, il conseillait des entreprises qui ne réussissaient pas, et il annonça même un jour la guérison d'un enfant qui venait précisément de mourir. Il avait alors un moyen infaillible de relever son crédit :

(1) Le *Philopatris*, qui contient des railleries très vives contre les moines, n'est pas de Lucien. Il a été écrit au moment où Julien partait pour son expédition contre les Perses.

(2) On connaît quelques-uns des remèdes qu'il conseillait. Lucien dit qu'il ordonna à un Romain qui se plaignait de douleurs d'estomac de manger un pied de cochon préparé avec de la mauve. Nous ne savons pas si le Romain fut guéri.

il disait que le Pont était rempli d'athées et de chrétiens qui osaient blasphémer indignement contre lui, il laissait croire qu'ils étaient les auteurs des mauvais bruits qu'on répandait et ordonnait de les chasser à coups de pierres. Il avait institué des mystères qu'on célébrait en grande pompe et qui attiraient toute l'Asie. Le premier jour, on les proclamait en disant : « Que tout athée, chrétien ou épicurien, venant espionner nos mystères, soit banni de ces lieux ! » Il est probable que ce mélange d'une secte philosophique avec une religion avait pour dessein de les déconsidérer l'une par l'autre. Ceux qui n'étaient pas assez lettrés pour connaître la philosophie d'Épicure apprenaient à la détester en la voyant unie à la secte des chrétiens dont ils avaient horreur. Ce qui ressort de ce passage, c'est que les chrétiens se moquaient d'Alexandre et de ses oracles; Lucien ne devait pas leur en savoir un mauvais gré, et il veut sans doute leur faire quelque honneur en les mettant à côté d'Épicure, c'est-à-dire « du philosophe dont l'œil perçant pénétrait la nature et qui seul a connu la vérité. » Cette première mention qu'il fait d'eux ne leur est donc pas défavorable, mais ce n'est qu'un mot dont il ne faut pas se hâter de tirer trop de conséquences.

Il en parle plus longuement dans le *Pérégrinus*. Ce dialogue est écrit peu de temps après la mort d'un philosophe cynique qui en l'an 164 donna ce spectacle à la Grèce de se jeter, pendant une fête publique, dans un bûcher en flammes « pour apprendre aux hommes à mourir. » Cette folie, qui transportait d'admiration tant de fanatiques, n'était pas du goût de Lucien. Il n'y voyait qu'une forfanterie absurde, une sorte de délire d'orgueil, dont un homme était victime, sans profit pour l'humanité. A ce propos, il nous raconte la vie entière de Pérégrinus, et le représente comme un vaniteux qui a essayé tous les moyens et fait tous les métiers pour attirer sur lui l'attention des sots. Un moment même, nous dit ironiquement le satirique, « il s'était fait instruire dans l'admirable religion des chrétiens, » et comme il était intelligent et habile, il devint bientôt l'oracle de la secte. Jeté en prison pour ses croyances, il se voit aussitôt entouré d'hommages et de respect par tous ceux qui partagent sa foi. « On ne saurait croire, dit Lucien, leur empressement en ces occasions. » Ils corrompent les geôliers pour le visiter dans son cachot, ils lui apportent de l'argent et lui font faire grande chère. Les villes de l'Asie lui envoient des députés pour lui servir d'appuis, d'avocats et de consolateurs. Mais le gouverneur de la province, qui est un philosophe et en même temps un homme d'esprit, ne veut pas lui donner la satisfaction d'être martyr et le met dehors. Rendu à la liberté, Pérégrinus ne tarde pas à se brouiller avec les chrétiens et se fait cynique. Il se met alors à courir le

monde, avec sa besace et son bâton, prêchant les pauvres, insultant les riches, jusqu'au jour où, pour restaurer sa popularité compromise et faire encore une fois du bruit dans le monde, il se brûle vivant à Olympie.

Ici, comme on le voit, les chrétiens jouent un rôle plus important que dans l'*Alexandre*, et même, si l'on en croit certains critiques, il ne serait question que d'eux depuis le commencement jusqu'à la fin du dialogue. M. Aubé, qui résume et partage leur opinion, est d'avis qu'en racontant le suicide de Pérégrinus Lucien a eu l'intention formelle de se moquer des martyrs. Il reprend tous les traits de ce récit satirique, et dans chacun d'eux il croit trouver une allusion à ce qui se passait quand on menait un chrétien à la mort. Ainsi, selon M. Aubé, nul doute que, dans tout ce petit livre, Lucien n'ait fait, aux dépens des chrétiens, son métier de railleur : Pérégrinus n'est plus ici le philosophe cynique que tout le monde connaissait, mais le pseudonyme d'un évêque. De quel évêque est-il question? — car une fois en voie de conjectures, on a voulu aussi le savoir. — Est-ce d'Ignace d'Antioche, qui périt sous Trajan, ou de Polycarpe de Smyrne, dont la mort était alors toute récente? « Nous croyons, dit M. Aubé, que Lucien ne s'est attaché servilement ni à copier l'histoire d'Ignace ni à reproduire celle de Polycarpe, qu'il n'a pas parodié tel ou tel personnage historique en particulier, mais qu'il a composé son roman satirique en réunissant librement divers traits que ses observations ou les *on dit* lui avaient fournis, que son Pérégrinus est comme un type autour duquel il a groupé des faits et des circonstances empruntés à divers épisodes contemporains, sans se refuser le droit de broder à sa fantaisie. »

C'est ce que j'ai grand'peine à croire, et je vois beaucoup de bons esprits en douter. M. Ed. Zeller, le savant professeur de Berlin, vient de publier sur ce sujet un travail dont les conclusions sont tout à fait contraires à celles de M. Aubé (1). Il est clair, nous dit-il, que Lucien n'avait pas une meilleure opinion du martyre des chrétiens que du suicide de Pérégrinus; mais, s'il avait voulu le dire, il l'aurait dit ouvertement. Est-ce donc un satirique timide et qui aime à voiler sa pensée? Ici d'ailleurs quelle raison avait-il de la dissimuler? Que pouvait-il craindre en attaquant des gens odieux à tout le monde et poursuivis par l'autorité? Pourquoi donc prendre un détour inutile? Quelle idée surtout de les représenter par un homme dont on vient de nous dire que depuis longtemps il les avait quittés et qu'il s'était fait cynique? D'ailleurs quelle ressemblance

(1) Le travail de M. Zeller, intitulé : *Alexander und Peregrinus, ein Betrüger und ein Schwärmer*, a été publié d'abord dans la *Deutsche Rundschau*. Il l'a recueilli ensuite dans le second volume de ses *Vorträge und Abhandlungen* qui vient de paraître.

trouve-t-on entre la mort des chrétiens et celle de Pérégrinus? Le chrétien accepte volontiers de mourir plutôt que de renier sa foi, mais son sacrifice est forcé, et l'église condamne les imprudens qui vont au-devant du supplice. Il a été dénoncé par quelque traître, il est condamné par un juge et traîné par un bourreau. Pérégrinus, au contraire, se jette dans le bûcher sans que personne l'y contraigne. Il a annoncé un an à l'avance qu'il donnerait ce spectacle à ses concitoyens, il y a convié les curieux. Quoiqu'il connaisse les chrétiens et qu'il ait partagé quelque temps leurs croyances, il ne prend pas modèle sur eux; sa conduite est conforme aux principes de la doctrine qu'il professe et non de celle qu'il a quittée. Il n'imite pas Ignace ou Polycarpe, il meurt comme Hercule, le patron des philosophes cyniques.

J'avoue pourtant qu'il est possible de rattacher cette mort au christianisme, mais ce n'est pas tout à fait au sens où l'entend M. Aubé. Lucien raconte que, dans cette dernière scène qui se passa près du bûcher, après que Pérégrinus eut harangué la foule, « les plus niais de l'assistance se mirent à larmoyer et à lui dire : Conservez-vous pour les Grecs. Mais d'autres, plus fermes, lui criaient : Finissez-en! » Que voulaient ceux qui lui faisaient ainsi cette exhortation, ou plutôt cette injonction féroce? Était-ce la curiosité seule qui les rendait avides d'un si repoussant spectacle? Leur cruauté pouvait avoir un autre motif. Il n'est pas douteux que le courage avec lequel les chrétiens confessaient leur foi n'ait beaucoup frappé les esprits. Si leur fermeté semblait à quelques païens illustres, à Marc-Aurèle et à Épictète, une ostentation et une folie, d'autres ne pouvaient s'empêcher d'en être jaloux. Ils souhaitaient montrer au monde qu'on pouvait trouver chez eux les mêmes vertus; ils voulaient par quelque grand exemple détruire l'effet que la mort des chrétiens produisait sur la foule. C'étaient ceux-là sans doute qui, dans la scène d'Olympie, témoignaient une impatience inhumaine et criaient à Pérégrinus d'en finir. Mais ils n'entendaient pas qu'on leur donnât simplement une imitation et une contrefaçon du martyre. C'est un païen qui allait mourir, et il fallait qu'il mourût à la façon païenne. Il s'agissait d'offrir à la Grèce le spectacle d'un philosophe poussant jusqu'à l'héroïsme ce mépris de la vie qu'on enseignait dans les écoles. La fin de Pérégrinus est donc celle d'un sage nourri des préceptes de Zénon et d'Antisthènes; c'est le triomphe du suicide stoïcien.

Ces raisons m'empêchent de croire que Lucien songeât aux chrétiens quand il décrit la mort de Pérégrinus. Si l'on veut savoir ce qu'il pensait d'eux, il faut s'en tenir aux passages où il en parle ouvertement. Il y en a un surtout qui est célèbre et qu'il faut reproduire,

quoiqu'il ait été souvent cité. Après avoir raconté les soins qu'ils prennent de ceux de leur secte qu'on a jetés en prison, et les efforts qu'ils font pour rendre leur captivité plus légère, il ajoute : « Ces malheureux se figurent qu'ils sont immortels et qu'ils vivront éternellement. En conséquence, ils méprisent les supplices et se livrent volontairement à la mort. Leur premier législateur leur a encore persuadé qu'ils sont tous frères. Dès qu'ils ont une fois changé de culte, ils renoncent aux dieux des Grecs et adorent le sophiste crucifié dont ils suivent les lois. Ils méprisent également tous les biens et les mettent en commun sur la foi complète qu'ils ont en ses paroles. En sorte que, s'il vient à se présenter parmi eux un imposteur, un fourbe adroit, il n'a pas de peine à s'enrichir très vite, en riant sous cape de leur simplicité. » Faut-il dire, avec Preller, que Lucien a tracé dans ce passage « un portrait fort honorable des chrétiens? » Ou doit-on y voir, avec M. Keim, la preuve qu'il ressentait pour eux un violent mépris? Quoique ces deux opinions paraissent contraires, elles peuvent se concilier. C'est évidemment le mépris qui domine. « Il est clair, dit M. Zeller, que, dans son *Pérégrinus*, Lucien éprouve un véritable plaisir à fustiger les chrétiens avec son héros, qu'il tient l'un pour un fanatique, les autres pour des dupes, et tous pour des fous qu'il faut soigner ensemble dans le même hôpital. » Il me semble pourtant qu'il n'est pas trop dur pour ces malheureux. Il ne lui échappe contre eux aucun de ces mots de colère et de haine si fréquens chez son ami Celse. C'est, au demeurant, une folie assez douce dont ils sont atteints, et il est plus porté à les plaindre qu'à les punir. Celse croit la persécution légitime et efficace, Lucien y répugne. Il est de l'avis du gouverneur de Syrie, un vrai philosophe, qui ne voulait pas faire des martyrs, et qui, lorsqu'il voyait des chrétiens assez fous pour braver la mort, les mettait en liberté.

Je ne quitterai pas Lucien sans dire un mot d'une autre question qui a été aussi fort discutée. On s'est beaucoup demandé quelle influence ont pu avoir ses livres sur la propagation du christianisme, et s'il était pour lui un obstacle ou un secours. La réponse n'est pas aisée à faire. Quand on a lu ces railleries terribles dont il accable les anciens dieux, il semble d'abord qu'il servait la nouvelle doctrine; mais on est tenté de croire qu'il lui était nuisible lorsqu'on songe que ses attaques contre un culte atteignaient les autres, qu'il ne distinguait pas entre eux, qu'il était l'ennemi du surnaturel et des religions en général. Il est donc assez difficile de dire s'il faut le prendre pour un adversaire déclaré ou pour un complice secret du christianisme.

Dans tous les cas, qu'il fût allié ou ennemi, le résultat devait être à peu près le même. On est d'accord à penser que, malgré son incomparable esprit, il n'a jamais exercé une action profonde. Ses livres étaient lus avec plaisir, il le dit, et on peut l'en croire; mais s'il charmait ses contemporains, il ne les a pas convertis. Il lui manquait, pour s'emparer d'eux, de partager un peu plus leurs goûts et leurs idées. On ne mène son temps qu'à la condition de marcher avec lui; Lucien s'isole de tout le monde et prend en tout le contre-pied de l'opinion générale. Il abandonne la rhétorique au moment où elle est le plus à la mode; il raille les philosophes quand la philosophie est montée sur le trône avec Marc-Aurèle (1). Il est d'un temps où toutes les âmes sont engagées à quelque superstition, où tous les charlatans font des dupes, où tous les dieux ont des fidèles; et lui seul passe sa vie à se moquer des dieux, à démasquer les charlatans, à bafouer les devins et à rire des oracles. Quelle influence pouvait prendre, sur ces rhéteurs et ces sophistes, sur ces fanatiques de toute école et de toute église, un homme qui semblait prendre plaisir à choquer tous leurs sentimens?

C'est un lieu commun chez nous de le comparer à Voltaire; il est sûr qu'il lui ressemble beaucoup et par plus de côtés encore qu'on ne le trouve ordinairement. Non-seulement il possède son inépuisable gaîté, la même finesse d'esprit, la même fermeté de jugement; mais, comme écrivains, leurs procédés sont semblables. Tous deux ont une façon de s'exprimer nette, vive, sobre; Lucien nous dit qu'on lui reprochait d'avoir abandonné la large période des rhéteurs pour ne parler « qu'en petites phrases écourtées. » De même Voltaire remplace le style ample et majestueux du XVIIe siècle par une phrase plus rapide et qui convient mieux à ses escarmouches légères. Tous deux aussi ont de temps en temps des saillies d'imagination, des élans de fantaisie qui ravissent le lecteur. Ils semblaient condamnés d'avance, étant surtout des railleurs, des sceptiques, qui prêchent le bon sens et la raison, à rester sévères et froids; il n'y a pas d'écrivains, au contraire, dont l'esprit ait plus de caprices et qui se plaisent autant à nous surprendre par des créations inattendues. Écoutez ce début des *Histoires véritables* de Lucien : « Je vais vous raconter des faits que je n'ai pas vus, des aventures qui ne sont pas arrivées. J'y ajoute des choses qui ne peuvent pas être, il faut donc que les lecteurs n'en croient absolu-

(1) Marc-Aurèle venait de se couvrir de gloire en créant à Athènes des chaires de philosophie avec un traitement de 10,000 drachmes (à peu près 10,000 francs : c'est le traitement actuel d'un professeur du Collège de France). Tout le monde célébrait cette libéralité ; Lucien seul y trouve à redire, et en prend occasion pour se moquer de cette philosophie officielle et si bien rentée.

ment rien; » et il se jette aussitôt dans les récits les plus amusans et les plus incroyables. Tout vit, tout s'anime chez lui. Si le tyran veut nier les crimes qu'il a dérobés aux hommes et qu'il croit ensevelis dans la nuit, on en appelle au témoignage de son lit et de sa lampe, qui ont assisté à ses débauches secrètes, et tous les deux viennent publiquement l'accuser. Mais Lucien est un Grec, et ces inventions capricieuses n'étonnent guère chez un compatriote de Platon. En France, nous sommes plus timides : M. Nisard lui-même, qui n'est pas suspect d'être sévère à l'esprit français, regrette que nos écrivains « n'habitent pas plus souvent ce pays de chimères ingénieuses et charmantes dont la Grèce avait fait son domaine propre. » Voltaire est celui peut-être qui l'a le plus visité. Que d'agréables fictions dans ses romans! que de surprises! que d'aventures étranges! et quel charme de voyager avec lui à travers cet Orient impossible, en compagnie de ces Indiens, de ces Chinois, de ces Perses, qui embrouillent sans cesse les idées de leur temps et du nôtre, qui se moquent si plaisamment de nous et d'eux-mêmes! Sous ces folies, quel fond solide et sérieux! que de leçons dans ces extravagances! Il a mis l'invraisemblable au service de la vérité; personne chez nous ne rappelle mieux « les gaillardes escapades » d'Aristophane et la verve bouffonne de Lucien, personne, par momens, n'est plus Grec que cet incorrigible Parisien.

Mais là s'arrêtent les ressemblances : pour l'essentiel, Voltaire et Lucien diffèrent. Lucien n'exprime que ses propres idées, il est en lutte avec tous ses contemporains, il vit isolé de son siècle; Voltaire résume le sien. Il en prend toutes les préférences et toutes les haines, et sa force est doublée par le sentiment qu'il est l'interprète et la voix de tous. C'est sans doute un grand destructeur, mais il ne détruit pas pour le plaisir de détruire : il a ses croyances et son dessein; son air de scepticisme général recouvre un fond d'idées arrêtées, et sous les ruines de l'édifice qu'il renverse on aperçoit les contours de celui qu'il veut bâtir. Lucien semble n'être qu'un sceptique; il ruine les systèmes des autres, mais nulle part il ne nous expose le sien. Il est probable qu'il n'en avait pas, et que le dernier mot de sa sagesse se trouve dans ces paroles qu'il prête à l'un de ses personnages : « Crois-moi, la meilleure vie, la plus sage, est celle des ignorans. Ne poursuis qu'une chose, user bien du présent. Passe en riant devant tout le reste et ne t'attache sérieusement à rien. » Ce n'est pas le langage qu'il faut tenir à une époque agitée, malade, avide d'espérer et de croire, pour l'entraîner avec soi. Aussi, comme je l'ai déjà dit, Lucien eut-il beaucoup de lecteurs et peu de disciples. Il le savait bien, lui qui se rendait compte si nettement des choses. Dans un

de ses plus charmans dialogues, il suppose que l'Olympe est attentif à la dispute de deux philosophes d'Athènes qui discourent sur la Providence. Comme l'épicurien qui la nie est beaucoup plus habile que le stoïcien qui la défend, Jupiter finit par prendre grand'peur. Il craint que, si les hommes sont convaincus que la Divinité ne s'occupe pas des choses humaines, ils cessent d'immoler des victimes, et que les dieux ne perdent leur subsistance. « Que redoutes-tu? lui répond Mercure, qui juge mieux la situation. Est-ce donc un si grand malheur que quelques personnes partagent l'opinion d'Épicure? Il y en aura toujours assez d'autres qui penseront le contraire, la plupart des Grecs, la vile multitude et tous les barbares. » Ceux-là sont les croyans : on voit ce qui reste aux sceptiques.

Je suppose même, pour tout dire, que, si Lucien a pu s'emparer de quelques âmes et les attirer à lui, le résultat définitif de ces rares conversions n'a pas dû être toujours conforme à ses désirs. Il s'est représenté, dans un de ses dialogues, discutant avec un élève des stoïciens, le jeune Hermotime qui est enthousiaste de ses maîtres, épris de leurs doctrines, heureux de consacrer sa vie à les étudier. Lucien le presse de ses questions adroites; il l'embarrasse, il l'inquiète, il l'ébranle. Le malheureux jeune homme souffre de voir sa confiance en ces études s'évanouir; il s'épouvante du vide qui se fait tout d'un coup dans sa conscience; il pleure et se plaint. « Qu'as-tu fait? dit-il à son habile contradicteur. Tu as réduit mon trésor en charbon. Il faut vraiment que je sois sorti de chez moi sous de fâcheux auspices, puisque je t'ai rencontré. » Lucien le rassure; il l'habitue insensiblement à l'idée qu'il s'est trompé, qu'il a perdu son temps et sa peine à fréquenter les écoles. Hermotime à la fin se déclare tout à fait revenu de la philosophie. « Maintenant, dit-il, je ne ferai pas mal de m'aller raser la tête, à l'exemple de ceux qui se sont sauvés d'un naufrage. Je veux célébrer comme une fête le jour où s'est dissipée l'obscurité répandue sur mes pas. Pour les philosophes, si par hasard et malgré mes précautions j'en rencontre un sur mon passage, je m'en détournerai, comme on fuit les chiens enragés. » Mais est-il vrai qu'il soit aussi guéri qu'il le pense? J'en doute beaucoup. Les seuls alimens que Lucien offre à son âme, l'insouciance et l'oubli, ne lui suffiront pas longtemps; l'ardeur d'esprit qui l'a jeté si jeune dans le Portique se réveillera, il se remettra en quête de croyances sans pouvoir se satisfaire, car il portera toujours au cœur la blessure que le terrible railleur lui a faite; en sorte qu'après avoir de nouveau parcouru les écoles des philosophes, et fréquenté peut-être les charlatans, fatigué d'erreurs, avide de repos, il viendra se mettre sous la direction d'un prêtre chrétien. — C'est ainsi que Lucien, sans le savoir

et contre son gré, se trouvait quelquefois préparer des disciples pour le Christ.

IV.

Tous les ouvrages que nous venons d'étudier appartiennent aux dernières années du règne de Marc-Aurèle. Jamais la polémique religieuse ne fut plus vive qu'à ce moment. C'était la première fois que le christianisme obtenait l'honneur d'être publiquement discuté; ses défenseurs et ses adversaires luttaient d'ardeur et de talent, et il est remarquable que du premier coup se trouvent produits des deux côtés les principaux argumens dont on a fait usage jusqu'à nos jours. La lutte, si vigoureusement entamée sous Marc-Aurèle, continue après lui, et l'on en retrouve la trace dans un ouvrage important de l'époque suivante, *la Vie d'Apollonius de Tyanes.*

Ce livre fut écrit par un savant grec, Philostrate, à la demande de l'impératrice Julia Domna, femme de Septime Sévère. C'était une personne d'esprit, qui semblait devoir prendre un grand ascendant sur l'empereur. Dion rapporte que Plautien, le principal ministre de Sévère, qui craignait son influence, fut assez habile pour l'empêcher de jouer un rôle politique, et la déporta dans la littérature. Ce n'était pas un exil pour elle; elle aimait beaucoup les lettres et les lettrés, et se consola dans la société des rhéteurs et des philosophes d'être éloignée des affaires de l'état. Philostrate faisait partie de ce cercle dont elle aimait à s'entourer. Écrivain ingénieux, sophiste disert, il devait y tenir une grande place, et l'on comprend que l'impératrice, qui voulait qu'on écrivît dans un style élégant la vie d'Apollonius, se soit adressée à lui.

Mais que lui demandait-elle véritablement de faire? Ici les incertitudes commencent. Voulait-elle qu'il se chargeât uniquement de recueillir et de mettre en ordre les renseignemens qui pouvaient rester sur le philosophe de Tyanes, et d'en composer une histoire authentique? Si c'était son intention, il faut avouer qu'elle n'a pas été servie à son gré. Il ne viendra à la pensée de personne, après avoir lu le livre de Philostrate, de croire qu'il se soit astreint à ne dire que la vérité. Sans doute cet Apollonius, dont il raconte les actions, n'était pas un personnage imaginaire; il avait réellement existé et fait quelque bruit pendant le premier siècle de l'empire. Les opinions sur son compte étaient assez diverses; les uns l'appelaient un sage, les autres le traitaient de magicien. Tandis que les crédules, les naïfs, étaient fort tentés de l'admirer, les sceptiques, comme Lucien, se moquaient de lui sans scrupule. Après sa mort,

sa renommée, comme il arrive, avait grandi, et il s'était formé autour de son souvenir une légende populaire; mais il est probable que les fables qu'on racontait de lui n'ont pas suffi à Philostrate, et qu'il ne s'est pas interdit d'en imaginer de nouvelles. Il prétend, au début de son livre, qu'il s'est beaucoup servi des mémoires composés par un sage de Ninive, nommé Damis, disciple favori d'Apollonius, qui l'avait suivi dans tous ses voyages. La relation qu'il en avait composée était jusque-là restée inédite; Philostrate affirme qu'il s'est contenté de la mettre en beau langage. On reconnaît l'artifice qu'emploient ordinairement ceux qui veulent inventer des fables et les donner pour des vérités. Ce Ninivite commode sert à autoriser toutes les histoires qu'il plaît à Philostrate d'imaginer. Il en a sans doute reproduit quelques-unes qu'on racontait avant lui, pour ne pas trop surprendre ses lecteurs qui s'attendaient à les retrouver dans son ouvrage; mais ce qui prouve qu'il y a beaucoup ajouté de son fonds, ce sont ces mots par lesquels il termine son introduction : « On trouvera ici, je puis le dire, des choses tout à fait nouvelles. »

La Vie d'Apollonius de Tyanes est donc un roman, mais ce n'est pas tout à fait un roman ordinaire. Il a des visées plus hautes que ces récits d'aventure qui sont destinés à l'amusement des désœuvrés. Philostrate nous dit, au début de son livre, « qu'il espère que cet ouvrage apportera quelque honneur à l'homme dont il consacre la mémoire, et sera de quelque utilité aux gens qui aiment à s'instruire. » C'était quelque chose de plus encore, et, sous l'apparence d'une fiction morale, ce roman touche aux questions philosophiques et religieuses qui agitaient ce temps.

Pour en venir tout d'abord à ce qu'il y a de plus important, disons qu'il est impossible de le lire sans être frappé des rapports qu'on y trouve avec les livres sacrés des chrétiens. Philostrate, en le composant, avait sous les yeux les Évangiles, et les actions qu'il prête à son héros ressemblent étrangement à celles du Christ et des apôtres. Est-ce à dire qu'il ait voulu faire une parodie, comme celle qu'on croit voir dans le *Pérégrinus* de Lucien, et montrer le ridicule des faits merveilleux qu'on raconte du Christ en les prêtant à un autre? Rien n'est plus loin de sa pensée; Philostrate parle le plus sérieusement du monde, et il n'a aucune envie de faire rire le lecteur. Est-il beaucoup plus vraisemblable qu'il ait prétendu établir un parallèle formel entre Apollonius et le Christ, et combattre la nouvelle religion en montrant qu'en somme le philosophe païen a prêché une morale plus belle, accompli des actions plus glorieuses que celui que les chrétiens appellent le fils de Dieu? On l'a cru de très bonne heure, presque au lendemain du jour où le livre fut pu-

blié, et c'est encore aujourd'hui une opinion très répandue. Elle ne me paraît pas pourtant tout à fait vraie. Si Philostrate avait voulu entreprendre une polémique directe avec les chrétiens, soyons sûrs que cette pensée se serait trahie de quelque manière. Les haines religieuses, les plus violentes de toutes, ne peuvent pas si aisément se contenir. Après avoir exalté son héros, l'auteur n'aurait pas résisté au plaisir d'humilier ses adversaires. Or le nom des chrétiens n'est nulle part prononcé; nulle part on ne saisit contre la personne ou la doctrine du Christ aucune allusion malveillante. Il ne peut donc s'agir ici d'une lutte en règle contre le christianisme, d'un de ces combats au grand jour, comme celui que Celse venait de livrer, puisqu'il n'en est resté aucune trace dans l'ouvrage. Mais alors quel était le dessein véritable de Philostrate, et que voulait de lui la princesse qui lui commanda d'écrire son livre? C'est ce qu'a montré le célèbre théologien de Tübingue, Christian Baur, dans son ouvrage intitulé *Apollonius von Tyana und Christus;* c'est ce que M. Aubé a très judicieusement développé après lui.

Julia Domna était Syrienne de naissance et appartenait à une famille vouée au sacerdoce des divinités de l'Orient. Elle ne partageait donc pas l'esprit étroit et formaliste que les Romains apportaient dans leur façon d'honorer leurs dieux et leur respect timide pour leurs traditions nationales. Son attachement à la religion de son pays et de sa jeunesse n'allait pas jusqu'à la rendre l'ennemie acharnée des autres cultes. Cette grande agitation religieuse à laquelle assistait le monde, et dont l'Orient était surtout le théâtre, avait sans doute éveillé sa curiosité. On ignore quels étaient ses sentimens pour le christianisme, mais on sait que sa nièce, Julia Mammea, voulut connaître Origène, et que les princes de sa maison furent en général bienveillans pour l'église. Parmi les païens éclairés, beaucoup étaient alors portés à croire que les religions ne diffèrent que par l'apparence, qu'au fond elles reposent sur les mêmes principes, qu'elles prêchent les mêmes vérités, et qu'au lieu de se combattre, il leur était possible de s'unir. Aussi se faisaient-ils une opinion personnelle en empruntant sans scrupule les croyances des divers cultes. Ce mélange de doctrines différentes, ou, pour parler comme les philosophes, ce syncrétisme était alors fort à la mode, et il paraît bien qu'il avait pénétré dans la famille impériale des Sévère. Baur fait remarquer que deux princes de cette maison avaient essayé, par des voies très différentes, des fusions de ce genre. Héliogabale bâtit au Dieu-Soleil un temple sur le Palatin, et il y plaça, à côté de la pierre noire d'Émèse, le feu éternel de Vesta, la statue de Cybèle, le palladium et les boucliers sacrés de Mars. Il se proposait d'en faire le centre du culte des juifs, des samaritains

et des chrétiens, « pour que les prêtres de son Dieu eussent le secret de toutes les religions. » Le syncrétisme du cousin d'Héliogabale, Alexandre Sévère, était moins grossier, et plus digne de cet homme distingué qui fit honneur à l'empire. On raconte qu'il avait réuni, dans sa chapelle privée, les statues de ceux qu'il regardait comme des esprits d'élite et des âmes saintes, Abraham, Orphée, Jésus-Christ, Apollonius, et qu'il venait tous les matins leur adresser ses prières. Il n'y a donc rien d'invraisemblable à croire que le même goût pour le syncrétisme religieux que nous retrouvons chez les deux derniers princes de cette famille fut partagé par la femme du chef de la dynastie. De là on arrive aisément à comprendre qu'elle ait encouragé Philostrate à écrire la vie d'Apollonius.

Julia Domna avait certainement lu l'Évangile. On peut affirmer que cette lecture ne l'a pas laissée indifférente, et qu'elle a dû éprouver quelque émotion à contempler la belle figure de Jésus. Mais elle était païenne et nourrie des chefs-d'œuvre de la Grèce. Son esprit, prévenu par ses premières croyances, par l'attrait de ses admirations littéraires, penchait à croire qu'il manquait à cette figure, pour que la beauté en fût accomplie, de s'être produite dans un milieu différent et qu'elle gagnerait beaucoup à être replacée dans le monde grec. C'est ainsi sans doute qu'elle conçut l'idée étrange d'une sorte de Christ païen, en qui les plus belles inspirations de l'Évangile s'uniraient aux plus nobles souvenirs de la philosophie antique, et qui serait éclairé à la fois de ces deux lumières. L'impératrice savait bien qu'il n'existait pas de personnage de ce genre, et qu'il fallait l'inventer. Dans son cercle, on ne pouvait pas être dupe de l'œuvre de Philostrate; personne n'ignorait que c'était un roman. Il ne faut donc pas prétendre qu'on y avait l'intention d'opposer Apollonius, le véritable Apollonius de Tyanes, au Christ. Il était impossible qu'on pensât que ce sage ou ce devin qui avait vécu obscurément au Ier siècle et dont la renommée était si incertaine fût supérieur à Jésus; mais on croyait qu'il aurait pu l'être en réunissant en lui les qualités que révèle l'Évangile et ce je ne sais quoi d'achevé que peut seule donner la sagesse grecque. C'est en partant de cette supposition qu'on eut l'idée d'inventer un personnage en qui l'on montrerait ce mélange accompli. Voilà, j'imagine, avec quelle intention et dans quel esprit l'ouvrage de Philostrate fut composé.

On voit tout de suite l'importance que prend ce livre. C'est un de ces romans qui méritent d'être lus avec soin parce qu'une société y a mis son idéal. Depuis que le christianisme commençait à être mieux connu, des besoins nouveaux s'étaient répandus avec lui dans le monde. Parmi ceux qui avaient ressenti cette influence, les

uns étaient aussitôt devenus chrétiens; d'autres, en restant fidèles à l'ancienne religion, ne se dissimulaient pas ce qu'elle avait d'imparfait, et qu'elle devait être largement réformée. Ces sentimens, on n'en peut douter, étaient ceux de Julia Domna et de ses amis. *La Vie d'Apollonius* nous montre l'idée que les lettrés et les gens du monde se faisaient d'un réformateur religieux qui aurait satisfait l'esprit nouveau sans rompre entièrement avec le passé; nous y voyons nettement ce qu'ils auraient souhaité que fût le Christ. Il est donc intéressant d'étudier cette figure d'apôtre philosophe dans laquelle ils résumaient leurs désirs et leurs regrets, de voir en quoi elle se rapproche du Christ véritable et en quoi elle en diffère. Esquissons-en rapidement les traits principaux.

D'abord Apollonius est un Grec d'origine. A la vérité il n'est pas de la Grèce propre, mais on nous fait remarquer que, bien que né dans la Cappadoce, il parle l'attique le plus pur, « et que même le contact de l'idiome de son pays n'altéra pas la pureté de son langage. » C'est bien en Grèce, dans ce pays privilégié de l'intelligence, et non dans quelque contrée barbare, que le réformateur païen devait naître. Était-il possible qu'un Syrien ou un Juif eût quelque chose à enseigner au pays de Platon et de Pythagore? Mais le préjugé n'a pas tout à fait ici la même force; si Apollonius est un Grec, il ne croit pas que les Grecs soient les seuls qui aient eu accès à la sagesse. Il admire beaucoup les brahmanes de l'Inde et les gymnosophistes de l'Égypte, et il va chercher dans leurs écoles ce que la Grèce ne lui avait pas appris. Ce n'est pas non plus pour les Grecs seulement qu'il enseigne. Il appelle à lui tous ceux qui veulent y venir, quelle que soit leur origine, et l'on a vu que son disciple préféré était un Assyrien de Ninive. — On voit bien que nous sommes au temps où l'apôtre disait : « Il n'y a plus de Grecs ni de barbares, mais nous ne formons qu'un en Jésus-Christ. »

Apollonius est un philosophe: c'est peut-être ce qui le distingue le plus de Jésus et de ses disciples, qui n'avaient jamais ouvert les livres savans des Grecs; mais aurait-on pu comprendre, après l'éclat jeté pendant tant de siècles par la philosophie grecque, que le réformateur des mœurs et du culte ne sortît pas d'une école philosophique? Apollonius a étudié tous les systèmes dans sa jeunesse; il a fréquenté des disciples de Platon, d'Épicure, de Zénon, mais il s'est senti surtout attiré vers Pythagore et il s'est soumis sans hésiter pendant cinq ans au régime sévère du silence. Quoiqu'il tienne à se rattacher au passé, il n'est pas le continuateur rigoureux des anciens philosophes. Tantôt il cherche à suivre leurs traces, et tantôt il les abandonne. Il est bien leur disciple par un certain goût de subtilité raffinée, auquel l'esprit grec n'a jamais

renoncé, même après qu'il s'est fait chrétien. Il aime à poser des questions inutiles, pour le plaisir de les discuter, quoiqu'il n'y ait aucune importance à les résoudre. Passe encore de disserter longuement sur la peinture : un Grec ne s'est jamais désintéressé des beaux-arts; mais que sert de se demander si c'est un buveur d'eau ou de vin qui a les meilleurs songes? Voilà des curiosités subtiles et vaines qui sentent le sophiste. Sur d'autres points, la méthode d'Apollonius diffère de celle des philosophes qui l'ont précédé. Tandis que l'école socratique enseigne à douter, Apollonius affirme toujours. « Lorsqu'il parlait, c'était comme un prêtre du haut de son trépied. Il disait sans cesse : Je sais. Un de ces hommes qui disputent sur des riens lui demanda un jour pourquoi il ne cherchait pas. J'ai cherché dans ma jeunesse, répondit-il; maintenant il n'est plus temps pour moi de chercher, mais de dire ce que j'ai trouvé. » Et comme le même interlocuteur lui demandait de quelle façon doit enseigner le sage : « Comme un législateur, » répondit-il. C'est bien ainsi qu'il fallait parler à une époque fatiguée de recherches savantes, et qui voulait des solutions précises. Une autre différence frappante entre les anciens philosophes et lui, c'est que son enseignement est plus populaire. Il ne se contente pas de s'adresser comme eux à quelques disciples choisis; à partir de midi, il parle à la foule. Il se fait simple pour être compris; comme Jésus-Christ, il s'exprime par images et par paraboles. Par exemple, s'il veut enseigner la charité à son auditoire, il lui montre un moineau qui, ayant vu plusieurs grains de blé épars dans une rue, va chercher des compagnons pour les faire profiter de sa bonne aubaine. « Vous voyez, disait-il, comme les moineaux s'occupent les uns des autres, comme ils aiment à partager leurs biens; et nous, loin de faire comme eux, si nous voyons un homme communiquer sa fortune aux autres, nous lui donnons le nom de dépensier, de prodigue, et d'autres semblables, et ceux qui sont admis à sa table, nous les appelons des flatteurs et des parasites. Que nous reste-t-il donc à faire, sinon à nous claquemurer comme la volaille qu'on engraisse, à nous gorger de nourriture, chacun dans notre coin, jusqu'à ce que nous crevions d'embonpoint? » En somme, sa figure n'est pas tout à fait celle des anciens sages. On sent que la philosophie n'est plus pour lui, comme pour eux, l'occupation d'une âme élevée et d'un esprit curieux qui veut arriver à connaître la raison de l'univers et le but de la vie; c'est une profession, à laquelle tout le monde n'est pas appelé. Les qualités de l'esprit et du cœur ne suffisent pas pour y prétendre : « Il faut être pur, c'est-à-dire prouver que ses parens et ses ancêtres jusqu'à la troisième génération ont vécu exempts de tache. » La profession de philosophe est si impor-

tante qu'elle s'empare de toute la vie, et ne laisse plus de place aux occupations les plus nécessaires. On ne voit pas qu'Apollonius ait jamais rempli aucune des fonctions du citoyen; il se dispense même des devoirs de la famille. Dès sa jeunesse, il s'était promis « de ne pas se marier, et de n'avoir commerce avec aucune femme. » Il pratiquait des abstinences sévères, se nourrissait de légumes et de fruits et ne buvait jamais de vin. Il avait un vêtement qui le distinguait du reste des hommes; il marchait nu-pieds, ne portait que des étoffes de lin et laissait croître sa chevelure. Sous cet accoutrement et avec ces habitudes, Apollonius ressemblait plutôt à un moine chrétien qu'à un Platon ou à un Socrate.

Ajoutons qu'Apollonius, quoique étranger aux fonctions civiles, n'en est pas moins un politique. En cela encore il se distingue de Jésus, qui a établi nettement que son royaume n'était pas de ce monde et qui ne parut jamais prendre aucun souci des maîtres qui gouvernaient la Palestine. Mais dans la société de Julia Domna et de ses amis, où l'on vivait si près du pouvoir, il n'était pas possible qu'on se désintéressât des affaires publiques. Les opinions politiques d'Apollonius sont celles de presque tous les gens d'esprit et de cœur de cette époque. Ce n'est pas un complaisant, mais ce n'est pas non plus un rebelle. En principe il accepte l'empire. Philostrate suppose qu'au moment où les légions d'Orient viennent de saluer Vespasien empereur, il rassemble ses amis les philosophes pour savoir ce qu'il doit faire. L'un d'eux lui conseille sans détour de ne pas accepter le pouvoir suprême et de restaurer la république; un autre, plus timide, veut qu'il interroge le peuple et qu'il accorde aux Romains le gouvernement qu'ils souhaitent. Apollonius est d'avis que Vespasien fera bien de garder l'autorité. « Pour moi, dit-il, tous les gouvernemens sont indifférens, car je ne relève que de Dieu; mais je ne veux pas que le bétail humain périsse, faute d'un bon et fidèle pasteur. » Il est vrai qu'il s'empresse de lui donner les plus nobles conseils : « Secourez les indigens et laissez les riches jouir en paix de leurs biens. Craignez votre pouvoir absolu, c'est le moyen d'en user plus modérément. Gardez-vous de couper les épis qui s'élèvent au-dessus des autres, comme le conseille fort injustement Aristote; ayez plutôt soin d'enlever la haine des cœurs comme on enlève des blés les mauvaises herbes. Obéissez à la loi tout le premier; si vous l'observez, vous serez vous-même un législateur prudent. Respectez les dieux plus encore que vous ne l'avez fait jusqu'ici, car vous avez beaucoup reçu d'eux et vous leur demandez davantage. » Si le prince n'écoute pas ces sages avis, s'il devient un despote cruel, surtout s'il persécute les philosophes, Apollonius ne se croit pas obligé de continuer à lui obéir. Il lui ré-

siste en face, il complote même contre lui et encourage un homme de cœur à prendre sa place.

Par-dessus tout, Apollonius est un dévot, un inspiré, un prêtre. Sa philosophie a pour conclusion et pour but la religion. « En quoi consiste votre sagesse? lui demandait-on. — C'est la science des prières et des sacrifices. » Il regarde sa mission comme double; il vient corriger les mœurs publiques et « enseigner à pratiquer plus religieusement les initiations et les rites sacrés, » et cette seconde partie de sa tâche lui paraît la plus importante. Sa religion n'a rien d'exclusif; il respecte, on pourrait presque dire il pratique tous les cultes. « Mépriser une divinité quelconque est contraire à la sagesse; il faut rendre des hommages à toutes, comme les Athéniens, qui ont élevé des autels même aux dieux inconnus. » Il pense en effet que le nombre des dieux est infini. « L'univers, dit-il, est comme un grand vaisseau qui n'est pas conduit par une seule personne. Il y a sur la terre, au ciel et dans la mer une multitude de puissances divines qui font tout marcher sous la direction du dieu suprême. » Pour lui, ce dieu suprême est le soleil. Telle est sa théologie, qui ne diffère pas beaucoup de celle des autres sages de son temps. Mais il la prêche avec une ardeur plus communicative et d'un ton plus convaincu. Partout où il passe il habite dans les temples; c'est dans les temples aussi qu'il donne ses enseignemens. Il ne s'adresse pas seulement à la raison de ses auditeurs, les argumens et les preuves ne lui suffisent pas pour les convaincre; il atteste aussi l'inspiration d'en haut. Il se regarde comme un messager des dieux, presque comme un dieu lui-même, et ne témoigne pas trop de surprise quand on lui rend des honneurs divins.

Ceux qui ont reçu du ciel une mission particulière doivent le prouver par des miracles : Apollonius n'y manque pas. Philostrate ne veut point admettre, comme le prétendait la tradition populaire, que son héros fût un magicien. Les magiciens sont, pour lui, des misérables qui, par des artifices secrets, se flattent de faire violence à la Divinité et de changer le destin. « Apollonius, au contraire, se conformait aux décrets de la destinée, il annonçait qu'ils devaient s'accomplir, et s'ils lui étaient révélés à l'avance, ce n'était pas par des enchantemens, mais par des signes où il savait lire la volonté des dieux. » Sa science lui venait donc des dieux eux-mêmes; comme il était presque un des leurs, ils lui avaient accordé de prédire l'avenir, de voir ce qui se passait dans des contrées éloignées et de changer quelquefois l'ordre de la nature. Tout le monde fait des miracles chez Philostrate, et l'action de son roman se passe dans un véritable monde de fées. Les brahmanes, pour se rappro-

cher du soleil, s'élèvent en l'air à la hauteur de deux coudées. Les gymnosophistes ordonnent à un orme de saluer Apollonius, et l'arbre obéit; mais c'est Apollonius lui-même qui accomplit les faits les plus merveilleux. Ici la ressemblance du roman de Philostrate avec les livres sacrés du christianisme devient surtout manifeste. Les miracles d'Apollonius sont tout à fait semblables à ceux que l'Évangile raconte de Jésus : il guérit les possédés, il confond l'esprit malin et le force d'avouer sa défaite, il apparaît à ses disciples qui le croyaient très éloigné, il rend la santé aux malades, enfin il ressuscite une jeune fille qu'on allait enterrer. Ce dernier récit contient des particularités curieuses et qu'il faut relever. Philostrate n'ose pas affirmer que la ressuscitée fût tout à fait morte. « Elle passait pour l'être, nous dit-il; si bien qu'on la portait au bûcher. » Son fiancé suivait le lit mortuaire en poussant des cris, et Rome entière pleurait avec lui. Apollonius ne fit que la toucher et balbutier quelques mots. « Aussitôt cette personne qu'on avait crue morte parut sortir du sommeil. Elle poussa un cri et revint à la maison paternelle, comme Alceste rendue à la vie par Hercule. » Que de précautions pour ne pas se compromettre! On voit que ce miracle semble un peu fort à Philostrate et qu'il n'ose pas en prendre la responsabilité. Quoiqu'il sache qu'il s'adresse à des gens disposés à tout croire, le courage lui manque quelquefois, et quand le prodige lui paraît trop extraordinaire, il l'atténue. Ce qui est assez étonnant, c'est que ces timidités ne lui profitent guère : elles n'empêchent pas que le merveilleux ne choque plus dans son livre qu'ailleurs. Son héros est trop philosophe pour être un prophète : ce milieu de raisonnement d'école et de discussions subtiles où il l'a placé est peu favorable au surnaturel. Quand on passe de ces entretiens socratiques sur la justice et la vérité au récit de faits miraculeux, on se sent transporté dans un monde différent, et la surprise ajoute à l'incrédulité.

C'est la grande faiblesse du livre de Philostrate que les élémens divers qu'il renferme y sont mal fondus. L'imitation qu'il a voulu faire des livres chrétiens s'arrête à la surface; il n'y a pris que quelques détails qu'il applique tant bien que mal à son personnage et qui modifient fort peu sa figure. En dépit de tous ces mélanges, Apollonius reste un Grec; ce qu'il a d'important et d'essentiel, il le tient tout de son pays. Il ne ressemble guère au fondateur du christianisme, quoique Philostrate ait tenu à le placer plus d'une fois dans des situations semblables. Il n'a rien surtout de la divine simplicité de Jésus. Son orgueil philosophique se montre partout de la façon la plus désagréable. Il provoque sans cesse ses disciples ou ses adversaires à des combats de parole; il leur demande insolem-

ment de poser des questions qu'il se charge de résoudre. Il humilie les plus grands personnages par sa sagesse et sa vertu. Si un roi ouvre ses trésors devant lui et prend plaisir à les lui montrer, il lui répond d'un ton de matamore : « Tout cela, ô roi, pour vous ce sont des richesses, mais pour moi, c'est de la paille. » Quelquefois même sa vanité donne lieu à des scènes assez ridicules. Quand il entra en Mésopotamie, le percepteur des péages établi au pont de l'Euphrate le fit passer dans son bureau et lui demanda ce qu'il apportait avec lui : « J'apporte, répondit-il, la continence, la justice, la force, la tempérance, la bravoure, la patience. » Le percepteur, qui ne songeait qu'au droit d'entrée, prit ces noms de vertus pour des noms d'esclaves, et voulut à toute force faire payer l'emphatique philosophe qui s'évertuait à lui dire : « Ce ne sont pas des esclaves, ce sont des maîtresses. » Nous voilà bien loin de l'Évangile! Philostrate ne semble pas comprendre ce qui était la nouveauté, ce qui fit le succès de la nouvelle doctrine. Sans doute Apollonius ne traite plus les pauvres gens avec le même mépris que Celse, et l'on nous dit quelque part « qu'il était touché des larmes du peuple. » Mais l'on chercherait vainement dans tous les discours qu'il prodigue ces appels touchans aux simples de cœur, aux humbles d'esprit, cette profonde sympathie pour les misérables et les déshérités qui furent l'originalité de l'Évangile. Il ne va pas chercher dans la foule ceux dont l'âme est atteinte de douleurs secrètes, qui cachent dans les replis de leur conscience le remords d'une ancienne faute; il ne les attire pas à lui par l'attrait du pardon, il se garde bien de proclamer que le repentir rend l'innocence. Au contraire, il dit durement : « On peut empêcher un homme de se souiller d'un crime, mais le purifier une fois le crime commis, la chose n'est possible ni à moi, ni à Dieu créateur de l'univers. » Dans la réforme religieuse qu'il médite, il veut surtout donner plus d'ardeur à la piété et rendre plus étroit le commerce de l'homme avec Dieu. Cependant il n'admet pas la doctrine de la grâce, c'est-à-dire le besoin que l'homme éprouve d'être aidé de Dieu pour faire le bien; il supprime ce sentiment d'impuissance qui fait qu'on se tourne avec tant de passion vers celui de qui tout peut venir. Lui, qu'on nous dépeint si pieux, si plein de respect pour la Divinité, s'approche des autels la tête haute, et se contente de dire : « O dieux! donnez-moi ce qui m'est dû. » Ce n'est pas l'humble prière d'un dévot, c'est le ton d'un créancier mécontent. Était-il possible que ce personnage si fier de lui-même, si plein de son mérite, si assuré de la faveur céleste, ce raisonneur raide et froid, à qui n'échappe jamais aucun élan de piété vers les dieux ou de charité pour les hommes, fît naître autour de lui cet entraînement populaire, ces

ardeurs de sympathie, cette tendresse passionnée qu'excitait Jésus? Il faut avouer que, si Julia Domna a jamais cru que l'habile sophiste auquel elle commandait d'écrire la vie d'Apollonius allait créer un idéal supérieur à celui de l'Évangile, elle s'est bien trompée.

Le livre de Philostrate eut pourtant un grand succès. Il ne dut pas pénétrer beaucoup dans le peuple, mais, comme il était d'une lecture agréable, qu'il avait ce tour à la fois religieux et romanesque qui était à la mode dans le grand monde, il charma les lettrés. Il eut surtout ce résultat de ramener l'attention publique sur Apollonius, qu'on avait assez oublié, et de donner à ce charlatan une auréole de grandeur et de sainteté qu'il ne méritait pas. Avant que Philostrate eût composé le roman dont il est le héros, on ne parlait presque pas de lui; après l'apparition de son livre, il devient un très important personnage. Le fils même de Julia Domna, Caracalla, lui élève un temple. Alexandre Sévère, comme nous l'avons vu, place sa statue à côté de celle de Jésus et d'Orphée dans sa chapelle domestique. Vopiscus raconte qu'Aurélien, irrité contre la ville de Tyanes qui lui avait fermé ses portes, voulait la détruire de fond en comble, mais qu'elle fut sauvée par Apollonius, qui apparut en songe à l'empereur et désarma sa colère. A ce propos l'historien, si calme d'ordinaire, laisse échapper une hymne de reconnaissance : « Y eut-il jamais un mortel plus saint, plus grand, plus vénérable, plus divin que lui? Il a rendu la vie à des morts, il a fait des actions surhumaines, etc. » Et il promet d'écrire avant de mourir un abrégé de sa vie, « non pas, dit-il, que sa renommée ait besoin de ma plume, mais parce qu'il faut que les actions dignes d'admiration soient connues et célébrées par tout le monde. » Enfin, pendant la persécution de Dioclétien, le célèbre gouverneur de Bithynie, Hiéroclès, publie un ouvrage contre les chrétiens, où il oppose Apollonius à Jésus et prétend prouver qu'il mérite plus que le Christ de recevoir les honneurs divins. A ce moment, le dessein de Philostrate est oublié, son livre est pris pour une histoire authentique, et personne n'en conteste la vérité. Il est admis des deux côtés qu'Apollonius faisait des miracles, seulement les chrétiens affirment qu'il ne les a faits que par le secours de l'esprit malin, et cette explication a paru si naturelle, si triomphante, que les théologiens même du XVIIe siècle, Tillemont et l'abbé Fleury, continuent à s'en servir. Avec un peu de critique, on pouvait aisément reconnaître que Philostrate n'a prétendu faire qu'un roman, que ses récits ne contiennent que des légendes populaires ou des inventions de rhéteur, ce qui aurait dispensé de déranger le diable pour si peu.

Tels sont les principaux ouvrages par lesquels le paganisme essaya de se défendre au IIe siècle; ils ne lui furent pas d'un grand

secours. Ceux qui les composèrent étaient des gens d'esprit, des écrivains élégans, mais qui avaient trop vécu dans les écoles ou dans les cercles lettrés, et qui s'imaginaient, comme c'est l'usage, que toute l'humanité ressemblait à ces sociétés restreintes où ils se tenaient enfermés. Ils comprenaient mal la religion qu'ils attaquaient, ils ne se rendaient pas un compte exact de sa force, ils ne savaient pas reconnaître par où elle attirait la foule. Comme ils ne respiraient pas assez l'air commun, ils ignoraient les besoins qu'éprouvait le monde autour d'eux. C'est ainsi que, malgré leur talent et le mérite de leurs livres, leurs attaques restèrent inutiles. Le plus grand intérêt qu'elles ont pour nous aujourd'hui, c'est de nous faire mesurer les progrès de l'église. A chaque fois qu'entre en lice un nouvel adversaire, on sent, à la façon dont il la traite, qu'elle lui inspire plus d'égards ou plus de frayeur. Le premier de tous, Fronton, méprise profondément les chrétiens; il ne les connaît pas et ne veut pas les connaître; il se contente de recueillir contre eux quelques griefs populaires. Celse les déteste, mais au moins il les connaît. La peine qu'il a prise de les étudier à fond, le sérieux de sa discussion, la gravité de ses dernières paroles, prouvent qu'il les sait redoutables. Lucien les confond avec toutes les autres dupes que font les prédicateurs de philosophie et de religion, mais il ne ressent pas pour eux de haine particulière, il les montre plus ridicules que coupables, et ne paraît pas comprendre pourquoi, lorsqu'il y a tant de sots dans le monde, ils sont les seuls qu'on persécute. C'est surtout le roman de Philostrate qui témoigne du changement qu'a subi l'opinion à leur égard. Assurément les païens convaincus ne les aiment pas davantage, mais ils sont moins disposés à rire de leur doctrine; ils ne la condamnent plus tout entière et sans distinction; ils font leurs réserves, et trouvent chez eux quelque chose à prendre. Jésus ne paraît plus à Philostrate un charlatan grossier, comme à Celse, puisqu'il croit devoir lui emprunter quelques-uns des traits dont il a formé son héros. Ce changement est curieux à signaler : il montre l'importance que le christianisme avait prise en un demi-siècle.

GASTON BOISSIER.

LE FILS DE CORALIE

A Mme CHARLES RHÔNÉ.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Tout le monde à Montauban vous parlera du musée de cet excellent M. Godefroy; c'est un peu une des gloires de la ville. La vieille Mlle Lecerf, bien connue jusqu'à Moissac pour son autorité en pareille matière, dit aux étrangers qui débarquent dans le chef-lieu du Tarn-et-Garonne : — Nous avons *ici* le monument d'Ingres, la cathédrale, la place Nationale et le musée de M. Godefroy.

De fait, cet heureux homme est un exemple vivant du bonheur sur la terre. Il a cinquante ans, une belle fortune et une santé de fer, il n'est ni gras ni maigre, et son appétit est excellent; il possède de bons amis, une fille citée parmi les beautés du Quercy et une sœur romanesque; enfin, il n'a ni envieux ni opinions politiques, ce qui lui permet d'être bien avec les protestans et les catholiques.

Les guerres de religion sont mortes; mortes aussi les haines d'antan qui ensanglantèrent les familles montalbanaises. Néanmoins le passé revit encore dans les deux grandes divisions de la ville : les protestans, les catholiques, et si on ne se pend plus réciproquement, on se jalouse. Ceux-là, étant plus riches que ceux-ci, auraient une influence plus grande, n'était leur petit nombre. En dépit de ce petit nombre, Montauban renferme une des rares facultés de théologie protestante. La jalousie n'est pas seulement à la surface; on se voit peu entre soi. Sans le fameux musée d'archéologie, la maison

de M. Godefroy n'eût pas été le terrain neutre où les adversaires abdiquaient leurs rivalités.

Il commença par réunir quelques amis le jeudi soir. On faisait un whist ou un trictrac; puis, à la demande générale, le dimanche fut ajouté au jeudi. Enfin on s'accoutuma peu à peu à venir tous les soirs dans la maison de la rue Corail. Les habitués trouvaient toujours une tasse de thé et de la musique : Édith, la fille de M. Godefroy, chantait délicieusement et sans se faire prier. Grâce à la tante, demoiselle Césarine Godefroy, vieille fille de quarante-cinq ans, gaie, spirituelle et alerte, on était sûr de rencontrer sur la table les livres nouveaux, surtout les romans. Il n'en fallait pas tant, dans une ville où l'on ne reçoit pas, pour que tout le monde adoptât le salon de la rue Corail. Bien entendu, je ne parle pas de « la noblesse, » comme on dit encore dans le Midi. La noblesse ne voit personne. Depuis quarante ans, elle boude la France.

Le baron Larrey prétend que dans toute tête humaine on trouve une ressemblance d'animal. Sa théorie était vraie pour la figure de M. Godefroy. Ce brave homme appartenait à la race des moutons, mais des moutons qui ont des prétentions à être boucs, c'est-à-dire méchans. Cet excellent bourgeois voulait absolument être redouté : — On me croit bon, disait-il. Comme on se trompe! — Sa sœur Césarine, sa fille Édith, l'adoraient et le menaient, sans houlette. Il s'imaginait les conduire, et cette illusion suffisait à son bonheur.

Je ne sais d'ailleurs si quelqu'un aurait pu résister à cette Édith. Le Quercy brunira longtemps encore ses coteaux au soleil avant de voir naître une aussi radieuse créature. Non qu'elle soit d'une beauté extraordinaire. Ces beautés-là ne se rencontrent guère que dans les romans. Édith se contente d'être jolie : mieux que jolie, ravissante. Elle est blonde comme une touffe de blés : ses yeux sont deux bluets piqués dans la touffe. Aimez-vous le teint délicat et nacré des blondes? Musset eût dit aussi de celui d'Édith qu'il était une goutte de lait. La bouche est un peu grande : ce n'est pas un défaut quand les dents sont blanches et bien rangées. Le plus grand charme de cette figure c'est le regard, doux et pourtant ferme, loyal et sincère. Il illumine le visage. Que de femmes jolies paraissent laides! C'est qu'elles ne sont point animées par le rayon des yeux. Une belle figure doit être bien éclairée, — comme une toile de maître.

Édith avait été élevée par sa tante Césarine, sa mère étant morte peu de temps après sa naissance : — Ma sœur, dit un jour Godefroy, je te confie ta nièce. Moi, je suis trop occupé par mes recherches archéologiques; puis, je ne saurais pas m'en tirer! Je te laisse le champ libre. — L'excellente femme ne se fit pas prier. Malgré sa fortune, elle était volontairement restée fille, pré-

tendant n'avoir pas trouvé son idéal. Elle se réjouit de posséder une nièce qui serait son enfant. Il en résulta une éducation des plus bizarres. Césarine lui apprit à lire dans les romans de chevalerie qui avec la littérature du premier empire se partageaient son admiration. Elle expliquait ainsi ses goûts littéraires : — Il me faut des romans où l'on trouve beaucoup d'amour. Or messieurs les auteurs d'aujourd'hui n'en mettent guère dans leurs ouvrages. Parlez-moi d'*Ipsiboë* de M. d'Arlincourt! — L'ombre de ce vicomte aurait été bien étonnée d'apprendre qu'il lui restait une admiratrice à Montauban.

On s'imagine aisément ce qu'aurait produit un pareil système sur une nature vulgaire. De cette instruction romanesque Édith ne garda qu'un grand amour de l'idéal. Elle haïssait ces prosaïsmes de la vie que l'école moderne érige en principes. Avertie par sa raison des dangers de vivre dans le « bleu » (comme disait dédaigneusement son père), elle se méfiait d'abord de son enthousiasme. Par contre, elle s'y livrait sans réserve si, après réflexion, elle le jugeait inspiré par une pensée noble. Séduisante et riche, elle ne manquait point d'adorateurs. Son père aurait voulu qu'elle fît un choix. Il lui dit un jour :

— Tu as vingt et un ans. Quand te décideras-tu à te marier ?

— Bientôt.

— Alors pourquoi refuser tous ceux que je te présente?

— Je ne veux épouser qu'un homme que j'aimerai.

M. Godefroy haussa les épaules, et le soir même il prit à partie son vieil ami Me Bonchamp, notaire à Montauban :

— Comprends-tu Édith ? Elle ne veut épouser qu'un homme qu'elle aimera. Un homme qu'elle aimera ! Voilà ce que me vaut l'éducation qu'elle a reçue de sa tante. Cette petite fille est devenue romanesque. Un homme qu'elle aimera ! La belle histoire ! Et si elle aime mal ?

— Sois tranquille, Édith ne choisira que quelqu'un qui sera digne d'elle.

— Tu prends toujours son parti !

— C'est ma filleule ; et puis je la connais, elle est incapable de mal choisir. Celui qu'elle aimera sera un heureux gaillard : il épousera une vraie femme !

— Toutes les femmes sont de vraies femmes !

— Mon Dieu ! que tu es jeune pour ton âge ! Trouve-moi plus de fierté, plus de noblesse que chez ta fille ? Tu n'as donc jamais regardé ses yeux ?

Au moment où commence notre récit, Édith ne s'était pas encore prononcée ; la présence de cette belle jeune fille ajoutait beaucoup de charme aux soirées de la rue Corail. Tous les jeunes gens *à ma-*

rier de Montauban se firent présenter à M. Godefroy, avec l'espérance de réussir. De vrai, tous échouèrent. Édith, toujours polie, semblait ne décourager personne; néanmoins, d'après les bruits de la ville, deux hommes réunissaient plus de chances que les autres: Claude Morisseau, un artiste dont la famille habitait le département, et un gentilhomme ruiné, Louis-Régis de Montjoye de Bruniquel.

L'arrivée de Claude avait été quasiment un scandale. Petit, sec, brun, nerveux, ce gaillard jouait l'éternel drame du grand homme de province. A huit ans, il annonçait de telles dispositions pour la musique que sa mère, veuve d'un *pagès* ou paysan riche, le confiait au maître organiste de la cathédrale. Les premières études terminées, Claude partit pour Paris, entra au Conservatoire, et faillit même remporter le prix de Rome. Il eut la chance inouïe, après cinq ans d'attente seulement, de faire représenter une partition à l'Opéra-Comique. L'ouvrage était médiocre, et n'obtint qu'un demi-succès. Au lieu de se remettre à la besogne, Claude se découragea. Un beau matin, il s'éveilla, grisé de peinture, déclarant modestement qu'il renonçait à être Meyerbeer pour être Raphaël.

— D'ailleurs, disait-il, rien ne ressemble plus à la musique que la peinture.

Et comme personne ne comprenait, Claude ajoutait avec aplomb :

— Exemple : je me promène dans un bois. Vous autres bourgeois vous n'y voyez que des arbres : moi, je découvre à la fois un tableau et une mélodie! Les peupliers à l'horizon? ce sont mes clarinettes. Les petits chênes qui poussent? les violons. Dans les brins d'herbe et de mousse j'entends chanter des flûtes!

Il débitait ces calembredaines froidement, d'un ton de prophète. On l'écoutait bouche béante. Les naïfs se demandaient s'ils avaient affaire à un fou, ou à un grand artiste : — un grand artiste, parce qu'ils ne le comprenaient pas. Lorsque les auditeurs paraissaient bien ahuris, Claude poursuivait avec solennité, ainsi qu'un juge qui dicte des arrêts :

— Savez-vous où est ma force? C'est que je me soucie du *convenu* comme d'une allumette brûlée! Delacroix?.. Peuh! il lui manquait le dessin. Ingres?.. Peuh! il lui manquait la couleur. Théodore Rousseau et Millet?.. Peuh! des paysans. Quant à *ce* monsieur Jean-Paul Laurens qu'*ils* ont inventé récemment, ce n'est qu'un amateur!

Rien ne peut donner une idée du mépris profond avec lequel Claude prononçait ses jugemens. Sur les esprits vulgaires, des fous comme celui-là ont du crédit. Le receveur de l'enregistrement crut voir plusieurs fois Édith écouter attentivement les théories ridicules de l'artiste raté. Le malheureux se trompait : Édith pensait à autre chose; son attention n'était qu'une « indifférence soutenue. »

Comme lui-même soupirait secrètement pour la belle héritière, il découvrit en Claude un rival, et un rival heureux. Si bien qu'un beau jour tout le Tarn-et-Garonne put lire dans le journal du cru, entre « les halles et bestiaux » et « le cours des graines oléagineuses, » une pièce de vers intitulée : A ELLE!!! avec trois points d'exclamation. Le receveur y chantait son martyre. Puissance de la poésie! cela suffit pour que quelques-uns crussent au succès de l'artiste.

Il est vrai que le plus grand nombre tenait pour le gentilhomme. Ruiné depuis longtemps, Louis de Montjoye hérita, à trente-huit ans, du nom et de la fortune d'un oncle maternel. Comme il fallait accepter tout l'héritage ou le refuser entièrement, depuis quinze mois le dernier des Montjoye s'appelait M. de Bruniquel. Du demi-million qui venait de lui échoir, le gentilhomme fit un usage pratique. Avec les deux tiers, il paya ses dettes; avec le reste, il se constitua 12,000 francs de rente, en viager, de quoi faire bonne figure en province. Auparavant, il demeurait à Paris, vivant de l'existence des gens insoucians et riches. Il portait beau, comme on dit. Ses nombreuses amours l'avaient fatigué sans l'avilir. Certes, lorsqu'il s'installa à Montauban, son élégance suprême jeta le trouble dans plus d'un cœur provincial, mais il ne daigna pas s'en apercevoir. Il aimait Édith et voulait l'épouser. D'ailleurs il possédait un allié sûr dans la place : Césarine. La vieille fille raffolait de cet homme à bonnes fortunes, qui avait su rester un homme d'honneur.

— Laissez faire et crier, lui dit-elle un jour en se promenant avec lui dans l'allée des Acacias. Vous épouserez ma nièce. Elle sera très heureuse avec vous : vous êtes si romanesque! Vous admettrez bien que je connaisse Édith, puisque je l'ai élevée dans mes idées.

— Cependant, ma chère demoiselle, voici trois mois que je lui fais une cour assidue...

— Les anciens preux attendaient leurs belles pendant des années.

— Malheureusement nous sommes au XIXe siècle.

— Une époque de prosaïsme! On se voit, on s'aime, on se marie. Autrefois, on allait en Palestine.

— Il n'y a plus de Palestine.

Césarine soupira profondément à la pensée que les amoureux de ce temps ne peuvent plus mériter leurs maîtresses en se croisant pour la Terre-Sainte. M. de Bruniquel reprit :

— J'ai peur que Mlle Édith ne m'aime pas.

— Elle vous aimera. Connaissez-vous Ipsiboë?

— Qu'est-ce que c'est que cette dame?

— Une dame très bien. L'héroïne d'un roman de M. d'Arlincourt. Elle adore Almaric. Almaric c'est vous : c'est-à-dire que vous lui ressemblez. Il ferait beau voir que ma nièce n'aimât pas Almaric!

— Je ne suis pas aussi rassuré que vous.

— Vous ne devez craindre personne. Parmi les jeunes gens qui viennent à la maison en est-il un qui vous vaille? Ce n'est pas M. Claude Morisseau. J'ai vu Édith sourire en l'écoutant : or une jeune fille ne s'éprend que de celui qui la fait rêver. Les autres? passez-les au crible sans en excepter un. Vous verrez ce qu'il en restera.

— Vous ne parlez pas du seul qui soit à redouter, du capitaine Daniel.

Césarine éclata de rire : — Vous êtes fou, mon bon ami. D'abord c'est un artilleur! Ensuite c'est un garçon froid, hautain, cassant, et qui n'a rien de romanesque; enfin Édith ne le connaît que depuis deux mois, et voici huit jours qu'il n'a point paru à la maison.

— Vous êtes ma providence, répliqua-t-il en lui baisant la main. Rendez-moi le service de causer avec votre nièce. Je ne suis pas un coureur de dots. Je l'aime pour elle, non pour sa fortune. Si elle ne veut pas de moi...

— Elle voudra de vous, grand enfant. Soit, je sonderai adroitement ce jeune cœur; mais auparavant, il faut que je vous interroge. Avant de me prononcer définitivement pour vous, j'exige une confession tout entière. Pensez donc à la responsabilité qui m'incombe! On connaît vos histoires, monsieur le don Juan! Je suis de votre parti parce que vous me plaisez.

Elle baissa chastement les yeux, et, assez comiquement, elle ajouta :

— A mon âge et quand on n'a pas aimé!.. Si je vous avais rencontré dans mon jeune temps, j'aurais été en danger. Je me connais, allez! Vous êtes mon idéal. Toutes les femmes ont dû raffoler de vous. Aussi je désire que vous ne me cachiez rien. Vous êtes-vous bien conduit depuis votre arrivée à Montauban? Oui? hum! Cela me paraît fort. Enfin, je vous crois : il me répugnerait de penser qu'un galant homme peut mentir. Et dans le passé? Je sais ce que je veux dire : une bonne petite passion qui ressusciterait après le mariage. C'est ce que je crains surtout.

— Vous avez bien tort, ma chère demoiselle. Certes, j'ai médiocrement vécu, et vous avez le droit de vous méfier. Remarquez cependant que le passé devrait vous être le garant de l'avenir. Quand on a beaucoup pratiqué les amours faciles, on n'a plus qu'un rêve : être un bon mari, très fidèle et très bourgeois. Vous voyez en moi un don Juan? Quelle erreur. Toutes les femmes que j'ai rencon-

trées ne font pas la monnaie d'une seule Elvire; oh! mon Dieu oui, toutes, en commençant par Mlle Rita, danseuse à l'Opéra, pour continuer par Mme X..., une grande dame de ville d'eaux, et finir par Coralie, ma grande passion.

— Qu'est-ce que c'était que Mme ou Mlle Coralie?

— Une cocotte... et je l'ai aimée follement. Jugez de ma naïveté! Elle m'a mangé un peu de mon cœur et beaucoup de mon argent. En la quittant, j'étais ruiné : l'héritage de mon oncle est venu à point. Après un long voyage, je me suis retiré à Montauban, et je caresse l'espérance d'un bonheur très calme et très tranquille.

Peut-être Césarine eut-elle un peu de chagrin en voyant si raisonnable l'homme idéal qu'elle supposait si romanesque. Mais elle reprit vite le dessus. La bonne demoiselle tenait trop à ses illusions pour s'en dépouiller aisément. Elle resta convaincue que le gentilhomme ne parlait aussi sagement que pour la rassurer.

— Soit, dit-elle, je causerai ce soir avec Édith. Venez dîner avec nous. Vous serez tout porté pour connaître le résultat.

M. de Bruniquel accompagna Césarine jusqu'à la maison de la rue Corail, où se passait une scène d'un autre genre. Quand la vieille fille entra dans le salon, elle trouva son frère qui faisait une partie de trictrac avec Bonchamp.

— Ne nous interromps pas! dit-il, nous sommes à un moment critique.

Césarine ôta son chapeau, et s'assit près de la table, pensant moins au trictrac qu'à sa conversation avec M. de Bruniquel. Pendant dix minutes, on n'entendit que le bruit des dés roulant sur le bois, et les termes de jeu prononcés par les adversaires : « Un trou , et deux de mieux... Je fais mon petit-jan...je remplis, et je m'en vais... » termes bizarres compris seulement des initiés et qui agacent les profanes. Enfin, brusquement Godefroy jeta son cornet avec humeur : — Je ne veux plus jouer avec Bonchamp! Il a un bonheur insolent.

— Une autre partie, allons?

— Non, non. D'ailleurs j'ai acheté ce matin une pièce curieuse pour mon musée d'archéologie : j'ai à peine le temps de l'étiqueter et de la classer avant le dîner.

Disons, avant d'aller plus loin, ce qu'était ce fameux musée dont toute « la société » parlait. Cet excellent M. Godefroy s'imagina un beau jour qu'il était un antiquaire de première force. Dès lors, il acheta tout ce qu'on lui offrit. Les paysans narquois du Midi eurent beau jeu. Ils apportèrent au brave homme des ferrailles invraisemblables, des poteries fêlées, et des vases ébréchés, auxquels il attribuait aussitôt des origines fabuleuses. Quand la nouvelle se ré-

pandit de cette manie innocente, mais ridicule, on commença par se moquer de Godefroy. Il laissa gloser, et continua à recueillir pieusement tous les fers rouillés et toutes les vieilleries du département. Il ressentait une joie pure à étiqueter et à classer ces prétendues pièces archéologiques. Le matin, il cherchait ou il achetait; l'après-midi, il classait; le soir, il étiquetait. Bonchamp ne se faisait pas faute de railler son ami.

— Tu me rappelles un avoué de Toulouse que j'ai beaucoup connu, lui disait-il. Un jour qu'il voyageait au Pirée, il ramassa une coquille d'huître énorme, et la mit dans sa vitrine, en écrivant dessous : « Elle servit peut-être à exiler Aristide ! »

De cette plaisanterie M. Godefroy n'entendit que le mot « vitrine. » Pourquoi n'en avait-il pas chez lui? Il se rappela vaguement que les musées de l'état en contenaient de superbes. Le lendemain, il fit installer des vitrines en chêne : à travers des glaces magnifiques on voyait s'étaler les plus étonnantes antiquités. Du coup, la ville éclata de rire. Ceci se passait quinze ans auparavant. Mais il était écrit que M. Godefroy serait heureux en tout. Le hasard voulut qu'un vrai savant, membre de l'Institut, de passage à Montauban, découvîrt une pièce rare dans ce fouillis; il s'agissait d'une très ancienne médaille qui fixait un point curieux de numismatique. Le savant adressa un rapport à l'Académie des inscriptions et belles-lettres; les journaux de Toulouse et de Montauban en parlèrent. Ce fut une révolution dans l'opinion publique! Pendant huit jours on s'aborda dans l'allée des Acacias en se disant :

— Il paraît que le musée de M. Godefroy contient des pièces merveilleuses !

L'admiration fut aussi sincère qu'avait été vif le dénigrement. Seuls, Bonchamp et Césarine demeurèrent incrédules. On n'est jamais prophète en son pays, dit lamentablement l'Écriture. Le notaire aimait trop son vieil ami pour le railler en public, mais, quand il était seul avec lui, il ne se gênait guère. Lorsqu'il l'entendit parler d'une pièce curieuse achetée le matin, il se mit à rire franchement.

Cette fois, M. Godefroy se fâcha tout rouge. Heureusement Césarine, arrachée à ses réflexions par la querelle, s'empressa de mettre le holà. L'arrivée d'Édith acheva de ramener le calme, en ce sens que les deux amis oublièrent aussitôt la discussion qu'ils allaient entamer pour ne plus s'occuper que de la jeune fille. Mais Césarine avait hâte de tenir la promesse faite à M. de Bruniquel.

— J'ai besoin d'Édith, dit-elle. Mon cher Godefroy, et vous, Bonchamp, vous allez me faire le plaisir de descendre au jardin. Il faut que je cause avec cette enfant.

Édith s'assit au piano. Sa tante ne la vit donc pas rougir lorsque

Godefroy, avant d'obéir au désir de sa sœur, dit en prenant son chapeau :

— J'ai bien envie de pousser jusqu'au bout de la rue Ingres. Je veux demander des nouvelles du capitaine Daniel que nous n'avons pas vu depuis huit jours.

Ce capitaine Daniel habitait Montauban depuis cinq mois. Il était arrivé avec un régiment d'artillerie qui prenait garnison dans la ville. Ses camarades l'estimaient fort. Sorti le premier de l'École, il pouvait choisir parmi les emplois civils : il préféra l'épaulette. Pendant ses loisirs, il s'éprit d'un goût très vif pour l'histoire naturelle; les théories de Darwin le préoccupaient. L'Académie des sciences a de lui un mémoire estimé, intitulé *l'Hérédité des êtres*, où il défend les idées du naturaliste anglais. On le savait riche. Bien qu'il n'eût conté ses affaires à personne, on lui prêtait une fortune d'un million. De plus, sa tante, la seule parente qui lui restât, devait lui en léguer autant. Il vivait simplement, par goût, non par avarice. Jamais un camarade dans l'embarras ne s'était adressé vainement à lui. Ce garçon de vingt-huit ans plaisait à première vue par sa physionomie ouverte. Il n'était ni froid ni cassant, comme le prétendait Césarine; mais on ne pouvait nier qu'il ne poussât la réserve à l'excès. On n'eût jamais dit en le voyant : Quel bel homme ! mais il était impossible de ne pas remarquer sa figure pâle, un peu attristée et rêveuse, bien encadrée par des cheveux très noirs. Ses yeux gris avaient de la flamme; on devinait qu'il était bien l'homme de l'action héroïque qui lui valait la croix à vingt-trois ans. Un mystère planait-il sur lui ? c'était possible. Quelques-uns de ses camarades semblaient le connaître et n'en aimaient Daniel que davantage.

Un jeune homme ainsi posé devait produire une certaine sensation dans une cité pratique comme Montauban. Les mères de famille le couvaient d'un regard tendre. On s'arrachait Daniel partout où se trouvait une jeune fille en quête d'époux. Il laissait faire, et, alléguant ses travaux, se contentait de refuser poliment les invitations offertes.

M. Godefroy le rencontra à un dîner chez le général de division. — Quel beau parti pour ma fille ! songea-t-il. Aussitôt il l'invita à se joindre aux amis qui se réunissaient chaque soir rue Corail. Le jeune homme remercia, et resta chez lui. Quinze jours après, dans un bal, il fut présenté à Édith. Dès lors, il parut deux ou trois fois par semaine chez l'antiquaire. Les rivaux qui se disputaient la main de Mlle Godefroy commencèrent par s'épeurer devant un adversaire de cette taille. Claude Morisseau lui-même fut troublé dans son orgueil béat. Cependant les uns et les autres se rassurèrent en voyant que Daniel gardait sa froideur, et Édith son calme. Ils se parlaient une ou deux fois par visite. Seul M. de Bruniquel

flaira un ennemi sérieux. Un homme très aimé des femmes garde toujours des liaisons passées une sorte de seconde vue féminine. Qui sait? peut-être Césarine avait-elle eu tort de le rassurer. Elle n'allait pas tarder, d'ailleurs, à être fixée sur ce point important.

— Laisse là ton piano, et viens t'asseoir à côté de moi, dit-elle, lorsque Godefroy et Bonchamp furent sortis. Notre entretien sera grave, très grave!

Un peu étonnée d'entendre sa tante lui parler si solennellement, Édith obéit et se plaça sur le canapé où se tenait la vieille fille. Celle-ci commença par embrasser tendrement sa nièce; elle poussa deux ou trois gros soupirs; puis :

— Comment trouves-tu M. de Bruniquel?

Édith sourit, et tranquillement :

— Je ne le trouve pas, dit-elle.

— Tu l'as vu souvent, cependant.

— Oui, mais je ne l'ai jamais regardé.

Cette très simple phrase bouleversa toutes les idées de la tante.

— Cette petite a des réponses qui me confondent! pensa-t-elle. Puis elle reprit :

— Pourtant il est très-bien! Et si romanesque! Je t'ai fait lire *Ipsiboë* : il ressemble à Almaric.

Édith sourit de nouveau; elle embrassa sa tante avec tendresse, et d'un ton doux, mais ferme, où l'on sentait la résolution d'une volonté réfléchie :

— Ma chère tante, ton idéal n'est pas le mien. Je me suis promis de n'épouser que l'homme que j'aimerais, et je n'aime pas M. de Bruniquel.

— Le pauvre homme! Et moi qui le protège!

— Tu ne le protègeras plus, voilà tout.

Césarine était de plus en plus décontenancée. La netteté des répliques d'Édith désorganisait tout son plan de bataille. Elle s'attendait à des hésitations, à des atermoiemens : pas du tout. La jeune fille répondait franchement et sans ambages.

— Voyons, prends-moi pour confidente. Tu sais bien que je ne ferai jamais que ce que tu voudras. Pour ne pas aimer M. de Bruniquel, il faut que tu en aimes un autre.

Édith leva ses yeux clairs sur sa tante, et dit tranquillement :

— Oui.

— Tu aimes quelqu'un, et je l'ignorais!

— Tu ne me l'avais pas demandé.

Césarine se frappa le front, comme si une idée subite lui venait :

— C'est ce capitaine Daniel que tu aimes? Oui? c'est de la folie! qui aurait pu se douter d'une pareille aberration? Bruniquel voyait clair, lui. Je n'aurais jamais soupçonné que tu aimasses ce garçon

froid, hautain, et qui n'a rien de romanesque! Ah! ce n'est pas celui-là qui a eu la moindre aventure!

— Tant mieux, si je suis la première de sa vie!

— Un artilleur! ma nièce aime un artilleur! Que feras-tu d'un pareil homme?

— J'en ferai mon bonheur.

— Compare-le seulement à son rival!

— Oh! je ne compare pas Daniel, — je le sépare.

Césarine eut une mine si déconcertée que sa nièce sourit encore.

— Tu te moques de moi, méchante? Le fait est que tu peux te vanter d'avoir mis ma perspicacité en défaut. Je te fais mon compliment. Tu as bien mené ton petit roman. Quand je pense qu'il y a trois mois tu ne connaissais pas ce garçon! T'a-t-il dit qu'il t'aimait, au moins?

— Jamais.

— Tu vois bien! s'écria joyeusement Césarine.

— Je suis sûre qu'il m'aime, précisément parce qu'il ne me l'a pas dit. Il m'a regardée, cela m'a suffi. Moi, je l'ai aimé, parce qu'il m'a semblé être supérieur à tout le monde. J'ai bien vu que mon père était content de ses assiduités dans notre maison. Aussi n'ai-je pas été surprise quand il est parti, il y a huit jours.

— Il t'a dit où il allait?

— Nullement, je l'ai encore deviné. Écoute bien. Daniel ne peut pas demander lui-même ma main. Il a donc été voir sa tante, Mme Dubois, qui vit retirée du monde, dans le Cantal. Il ne m'a pas écrit une seule fois, mais je suis certaine qu'il reviendra aujourd'hui ou demain, et qu'il priera aussitôt mon père de lui fixer un rendez-vous.

La tante allait sans doute faire observer à sa nièce qu'elle arrangeait un peu trop bien ses affaires selon son désir, que, si l'imagination est une belle chose, il ne faut pas en abuser, lorsque le hasard se chargea d'achever la défaite de Césarine. Les deux femmes entendirent un bruit de pas pressés sur le perron, et Godefroy, suivi d'un soldat, parut tenant un papier à la main :

— Vite! Césarine! fais rafraîchir ce brave militaire, pendant que je répondrai à cette lettre du capitaine Daniel qu'il vient de m'apporter.

Et, lentement, posément, ainsi qu'un homme qui se plaît à déguster son triomphe, il lut à haute voix : « Cher monsieur, j'ai passé toute la semaine chez ma tante, Mme Dubois, qui habite le bourg de Vic-sur-Cère, dans le Cantal. Avant de me présenter rue Corail, je vous prie de vouloir bien me donner un rendez-vous.... »

L'antiquaire allait sans doute joindre le commentaire à la lec-

ture; mais la présence d'Édith le gêna. Il regarda le soldat qui contemplait cette scène d'un air bonasse et indifférent. Quant à Césarine, elle était littéralement abasourdie : un peu plus, elle aurait traité sa nièce de sorcière.

— Non, reste, Césarine, continua Godefroy; toi, Édith, conduis ce garçon à l'office...

Édith obéit. A peine eut-elle disparu que l'antiquaire fit signe à Bonchamp de le rejoindre; puis, comme s'il eût senti qu'il était convenable de contenir sa joie, il prit l'air important d'un homme qui s'apprête à faire une révélation. Il relut la lettre du capitaine, la plia soigneusement et, lorsque le notaire fut entré dans le salon :

— Mes chers amis, dit-il, sachez que je suis au comble de mes vœux. Apprenez que depuis deux mois l'archéologie n'a pas absorbé seule tous mes instans. Je caressais un projet qui, grâce à Dieu! va se réaliser. Vous savez combien me préoccupait l'établissement d'Édith. Jusqu'à présent, elle refusait régulièrement tous les partis que je lui offrais. Aujourd'hui...

Il s'arrêta, savourant à l'avance la surprise de son ami et de sa sœur :

— Cela ne vous étonne pas de voir que le capitaine sollicite gravement un rendez-vous, au lieu de venir comme d'habitude?

— Pas du tout, riposta Bonchamp très tranquillement. Il veut te demander la main de ta fille; tu la lui donneras, et tu feras bien.

Du coup, Césarine se mit en colère. Elle assistait depuis un quart d'heure au bouleversement de tous ses plans. Godefroy continuait ce qu'Édith avait commencé. Elle ne pouvait se plier à l'idée de ne pas avoir pour neveu M. de Bruniquel, cet homme si romanesque! — Est-ce que tu comptes réellement donner ta fille à cet artilleur? demanda-t-elle d'un ton de souveraine offensée.

— Si je la lui donnerai! Je crois bien. Voici un mois que je lui fais entendre par tous les moyens possibles que sa recherche sera agréée.

Césarine accueillit la réponse de son frère avec un sourire très méprisant auquel, par malheur, l'antiquaire ne daigna pas prêter la moindre attention. Il s'était assis à la table, pour écrire la réponse attendue par le soldat.

— Là! voilà qui est fini, dit-il en mettant la lettre sous enveloppe. J'écris tout simplement à Daniel de venir maintenant; je l'attends.

Il porta lui-même sa missive au militaire, et reparut au salon, déterminé à supporter sans faiblir l'assaut que lui réservait sa sœur. Bonchamp s'était assis dans un fauteuil : il étudiait, livre en main, un nouveau coup de trictrac. La vieille fille, elle, les bras croisés, se promenait de long en large, comme une lionne enfermée. Elle

s'était contenue jusque-là; mais sa patience était à bout. Il fallait qu'elle laissât déborder, coûte que coûte, ce qu'elle avait sur le cœur. Elle commença d'un air digne, nuancé d'une hautaine tristesse :

— Mon frère, vous...

Godefroy resta les bras ballans, visiblement interloqué. Ce brave homme n'aimait guère résister en face; néanmoins, il prit son parti :

— Eh bien! oui, je suis ton frère, tout le monde le sait. Ce n'est pas la peine de le répéter. Et puis tu ferais bien mieux de me tutoyer.

L'air digne nuancé de hautaine tristesse fondit du coup. Césarine s'abandonna à son courroux : — Vous êtes fou! Savez-vous d'où il sort, ce garçon? Non. Et vous lui jetez comme cela votre fille au visage! Vous verrez ce qu'il vous en coûtera. Ah! vous ouvrez votre porte au premier venu! Ce n'est pas faute d'avoir été averti, cependant. Vous avez tenu bon; je vous ai fait observer que ce capitaine Daniel vivait seul, que nul n'avait vu sa famille. Peu vous a importé, vous l'avez accueilli sans le connaître!

— Sans le connaître, riposta Godefroy impatienté... d'abord je le connaissais. Et puis, suis-je le père d'Édith? Oui? Eh bien! alors, laisse-moi tranquille.

Mais Césarine ne laissait jamais tranquilles ceux qui n'étaient pas de son avis.

— Daniel! il s'appelle Daniel! Est-ce que c'est un nom, ça? Ce garçon est d'une famille de paysans, j'en jurerais, enrichis dans le commerce des bestiaux. Belle alliance pour ma nièce! S'il ne montre pas sa tante, cette Mme Dubois, c'est qu'elle est trop commune, trop vulgaire pour frayer avec nous. Enfin, vous verrez! mais lorsque vous verrez, il sera trop tard, et je triompherai!

Comme tous les gens d'un caractère faible, Godefroy dépassait le but lorsqu'il avait pris une résolution. Il répliqua très vivement:

— Tu peux t'indigner, me maudire et même me déshériter, cela m'est parbleu bien égal! Daniel!.. tout court, tu entends?.. Daniel me plaît; c'est un homme de cœur, estimé de ses chefs, aimé de ses amis. Si Édith le trouve à son goût, c'est une affaire réglée. Certes, je soupçonne bien qu'il ne sort pas de la cuisse de Jupiter. Je suis de ton avis sur ce point-là; une fois n'est pas coutume. Cette tante qu'il nous amène est, j'imagine, une vraie paysanne, probablement enrichie dans le commerce des bestiaux, comme tu dis. Est-ce que nous sommes des Montmorency, nous autres? D'ailleurs, tu connais mes idées. Je t'ai mille fois répété que j'étais un homme indépendant, au-dessus des préjugés. Je prendrai le capitaine pour gendre, si, comme je l'espère, Édith y consent. Tant vaut l'intelligence, tant vaut l'homme.

— Quand l'homme vaut un million, murmura la vieille fille.

Mais c'était la flèche du Parthe. Césarine ne résistait plus. Pour la première fois, elle se sentait en face d'une volonté bien arrêtée, et Godefroy avait trop peu l'habitude de déployer de l'énergie pour ne pas aller jusqu'au bout. Quant à Bonchamp, ces petites scènes de famille le réjouissaient fort. Il écouta son ami sans sourciller, et lorsque Godefroy eut fini sa tirade :

— Mon compliment! Tu as parlé trois minutes sans dire une sottise!

Godefroy, au diapason où il était monté, se serait peut-être fâché du coup de boutoir; mais un incident détourna son attention. On sonna à la grille d'entrée, le bourgeois resta court; était-ce déjà l'officier? Presque aussitôt la porte du salon s'ouvrit, et le domestique annonça :

— Le capitaine Daniel!

II.

Celui qui suscitait tant d'orages dans l'intérieur paisible des Godefroy habitait une jolie maison au fond d'un grand jardin, à l'extrémité de la rue Ingres. Ce quartier s'appelle Ville-Nouvelle, par opposition à Ville-Bourbon, l'ancienne cité. Montauban est certes l'un des plus jolis chefs-lieux du Midi. Quand on arrive de Castel-Sarrazin ou de Caussade, on voit sortir, comme un îlot du milieu des vagues, les vieux remparts encore debout dans une mer de feuillage. Le Tarn tout jaune coule au-dessous d'un pont immense qui relie la cité au faubourg d'ouest. Au milieu de la rivière, une île, mince et feuillue, où Virgile aurait caché des faunes grimaçans; sur chaque rive, à droite et à gauche, des maisons peintes de toutes les couleurs et mariant leurs tons d'opale et de rubis sous le soleil cru et luisant. Ici le cours qui longe les quais; chaque semaine, le samedi, jour de marché, arrivent sur le cours les *pagès*, qui apportent leurs denrées; les troupeaux de bœufs, de vaches et de moutons passent insoucieusement à travers les marchands et les promeneurs. Ces maisons se suivent, vertes, bleues, jaunes, selon la fantaisie de l'habitant; la pauvreté y coudoie la richesse : à côté d'une élégante villa, l'œil rencontre une haute masure grise avec des teintes rouges, dont les fenêtres laissent pendre d'immenses draps qui sèchent. Il serait difficile de définir le style particulier de ces constructions bizarres. Cela tient à la fois de l'Espagne et de l'Italie; il n'est pas rare de voir des terrasses plates comme à Burgos, et des toits carrés comme à Florence.

A partir du cours, la ville monte; elle grimpe sur le côteau et s'y

accroche comme une grande chèvre. Les rues sont très larges ou très étroites; pas de milieu. A chaque pas, on s'arrête devant une bâtisse ancienne, qui garde le cachet du temps, avec ses crochets de fer rouillé où l'on a dû pendre jadis. Si l'on prend une petite rue à droite, en s'éloignant de la rivière, on arrive sur la place d'Armes. Au milieu se dresse, toujours respectée, une croix de mission plantée en 1829. Un peu plus loin, au sortir d'un dédale de petites rues, on débouche sur la place Nationale, l'une des curiosités de Montauban. On ne peut rêver rien de plus pittoresque que ces doubles arceaux en ogive, avec de hauts piliers gris, çà et là plantés de mousses, où les lézards montrent leur tête pointée d'or. Sous ces piliers, abrités par des auvens, se démène un monde de marchands. Ici la vendeuse de graines, là le fripier en plein vent, plus loin l'échoppe d'un pitre qui raconte, en son parler chantant, les exploits de « monsieur Papavoine. »

C'est l'extrême limite de Ville-Bourbon. Les rues ne sont plus pavées. Un sable fin et poussiéreux, par cette ardente journée de juin, crie sous les pieds qu'il brûle; le soleil plaque sur les murs une ombre violette. Des boulevards qui entourent la ville part la rue Ingres, large voie silencieuse, un peu triste, bordée de maisons blanches avec des volets verts, bruns ou rouges, ornée de jardins cerclés de grilles, et plantée çà et là d'arbres rabougris qui semblent se tordre sous ce ciel chaud. Là, presque à l'extrémite de la ville, demeurait le capitaine Daniel.

Il s'était composé un intérieur charmant, le seul luxe qu'il se donnât. Un homme de goût eût été vite à l'aise au milieu de ces bibelots de prix; le cabinet de travail, situé au rez-de-chaussée, ouvrait de plain-pied sur le jardin par une haute porte vitrée. L'ameublement en était sévère, mais élégant. Accrochées au mur, deux toiles de maître. Daniel, qui aimait les beaux dessins, possédait l'une des rares études que Delacroix ait faites de son *Sardanapale*. La bibliothèque occupait tout le fond de la pièce. C'était là que le jeune homme travaillait, là qu'il pensait; là que depuis deux mois il poursuivait un rêve, un idéal d'amour. Était-ce donc son secret? Une partie de son secret au moins. Personne, sauf son domestique, ne pénétrait jamais dans sa chambre à coucher. Il craignait sans doute qu'on ne vît deux portraits qu'il voulait garder pour lui seul.

L'un était le profil d'Édith, fait par Daniel de souvenir. Il lui avait suffi de regarder en dedans de lui-même pour y trouver son modèle. C'était bien le visage fin et pur de la vierge; c'était bien ce regard ferme et doux qu'on n'oubliait plus. Elle ne se trompait pas lorsqu'elle devinait d'instinct l'amour de Daniel. Est-il donc nécessaire de se connaître beaucoup pour s'aimer? Non. Roméo Montaigu est

dans le salon d'honneur des Capulets; Juliette entre, ils échangent un regard, et en voilà pour la vie.

La seconde toile était aussi l'œuvre de Daniel. Elle représentait une femme d'une quarantaine d'années, brune, au front bas, aux lèvres rouges et sensuelles. Les yeux verts avaient une expression étrange. Le visage aminci était distingué; le menton accusait de la volonté. Elle souriait, et à travers ce sourire on voyait les dents très blanches, mais larges, des dents à broyer du fer. Les cheveux, plantés bas, étaient abondans, serrés. On devinait en cette créature une intensité de vie extraordinaire. Il est des femmes qu'on jugera sur leur portrait, à première vue; il n'en eût pas été de même de celle-ci. L'observateur aurait réservé son opinion, attendant pour se prononcer de connaître l'original. C'était la tante de Daniel, Mme Dubois. Elle portait le costume si pittoresque des riches paysannes du Cantal : la robe en étoffe ancienne rappelant le vieux brocart affectionné par nos mères, couleur marron pâle; à la taille un tablier noir, en soie épaisse et lourde; dans le corsage très ouvert, tendu comme un corset, un fichu de crêpe de Chine rouge; sur la tête le bonnet blanc et le haut chapeau noir que les Auvergnates ne quittent jamais. Les paysannes riches du Cantal et du Puy-de-Dôme sont renommées pour leurs magnifiques bijoux de forme ancienne. Elles ont l'orgueil de leur fortune. Mme Dubois suivait la mode de son pays : au cou brillait le collier d'or, formé de plaques épaisses et travaillées, reliées entre elles par de petits chaînons, le tout posé sur un velours noir; aux oreilles des pendans d'or ciselé, lourds et descendant très bas. Il était impossible de ne pas s'arrêter devant cette toile. Un Parisien eût été frappé du premier coup par ces deux étrangetés : celle de la femme, celle du costume.

A l'heure même où se passaient rue Corail les incidens que j'ai racontés, Daniel était assis dans son cabinet de travail. Il essayait de lire; mais sa pensée volait bien loin. Il calculait que son ordonnance mettrait dix minutes pour aller chez M. Godefroy, dix minutes pour en revenir; en tenant compte du temps qu'il faudrait à l'antiquaire pour lui répondre, Daniel avait trois quarts d'heure d'attente à supporter. Attente douloureuse comme celles qu'allonge l'incertitude. Il prenait et reprenait son livre; mais ses yeux quittaient bientôt la ligne commencée pour suivre sur la pendule la marche, trop lente à son gré, des aiguilles. D'ailleurs son visage trahissait une émotion violente, qui ne fut pas dissipée par le retour du soldat et la lettre cordiale qu'il apportait.

— Je te remercie, Grenu, dit-il à l'artilleur. Je te donne congé pour le reste de la journée. En t'en allant, tu m'enverras Lucain. Va, mon garçon.

L'ordonnance salua respectueusement son capitaine; Daniel prit son chapeau et ses gants, et quand Lucain, le domestique, entra : — Vous préparerez l'appartement du premier, Mme Dubois sera ici demain pour le déjeuner.

Il avait fallu dix minutes à Grenu pour aller du haut de la rue Ingres à l'autre extrémité de la rue Corail; Daniel n'en prit que cinq. Mais devant la porte il s'arrêta. Son cœur battait. Il était venu vite, et, une fois arrivé, il n'osait plus entrer. — Allons, il le faut! murmura-t-il. — Et il sonna. Nous avons déjà dit l'effet que produisit son entrée. Godefroy courut à sa rencontre.

— Vous voici donc, mon cher! Il y a un siècle qu'on ne vous a vu!

Bonchamp serra la main de l'officier : il éprouvait une vive sympathie pour Daniel. Quant à Césarine, elle répondit à peine au salut que le jeune homme lui adressa : elle voulait rester indifférente et hautaine dans sa dignité outragée.

— Vous m'écriviez que vous aviez fait une absence? continua Godefroy.

— Oui, monsieur. Vous savez que la seule parente qui me reste, Mme Dubois, habite l'Auvergne. Je suis allé la voir, et j'ai été assez heureux pour la décider à quitter pour quelques jours ses chères montagnes. Elle arrivera demain matin à Montauban, et demain soir j'aurai l'honneur de la présenter à ces dames.

Godefroy faillit se frotter les mains tant il était joyeux; puisque Mme Dubois venait à Montauban, c'est que ses prévisions étaient justes. Il jeta un coup d'œil sur Césarine. La vieille fille restait aussi renfrognée qu'auparavant. Elle ne disait mot et se contentait de lorgner obstinément Daniel en songeant: « Je ne comprends vraiment pas Édith; j'ai beau examiner ce garçon, il n'a rien d'extraordinaire. » Bonchamp, lui, s'était discrètement retiré pour ne pas gêner l'entretien.

— A propos, mon cher ami, reprit l'antiquaire, pourquoi me demander un rendez-vous de façon solennelle? Est-ce que ma maison ne vous est pas ouverte?

— C'est que je désirais vous parler de choses graves, monsieur.

— Un entretien particulier?

— Oui, monsieur.

La joie de Godefroy devint triomphante. Il lança un second coup d'œil à sa sœur, qui, profondément agacée, se leva tout d'une pièce et dit d'un ton aigre :

— Je vois que je suis de trop et je me retire, comme M. Bonchamp.

— Au contraire, mademoiselle, repartit vivement Daniel, je vous

prie de vouloir bien rester. Vous êtes la sœur de M. Godefroy, et à ce titre...

Césarine se rassit, tout d'une pièce, comme elle s'était levée, en prononçant un : « C'est bien, monsieur! » qui signifiait un tas de choses désagréables.

— Monsieur, dit Daniel d'une voix un peu tremblante, quand j'ai eu l'honneur de vous être présenté, il y a deux mois, vous avez été assez bon pour m'accueillir de tout cœur. Votre maison m'a été généreusement ouverte. Puis les semaines ont passé, et un jour j'ai senti que je n'avais pu voir mademoiselle votre fille sans l'aimer.

Il y eut un silence. Godefroy se taisait pour cacher sa joie, et Césarine pour observer Daniel à son aise. Elle ne l'avait jamais bien attentivement regardé. Un rayon de soleil, adouci par le soir qui venait, enveloppait d'un nimbe d'or la tête fine et fière du jeune homme. — Oui, il n'est pas mal, c'est vrai, pensa-t-elle.

— Avant d'aller plus loin, continua Daniel, permettez-moi, monsieur, de vous adresser une question. Dans mes rapports avec vous ai-je agi autrement qu'en galant homme ?

— Quelle idée !

— C'est que plusieurs fois j'ai voulu causer avec vous de ma position, de ma fortune, de ma famille...

L'antiquaire se fâcha presque : — C'est inutile ! vous êtes riche, bien de votre personne, décoré, officier, dans une position superbe...

— Vous m'avez toujours interrompu de cette manière-là. Pourtant, aujourd'hui, il faut que j'aborde cette question. Ma tante, Mme Dubois, arrivera demain à Montauban ; elle vous adressera officiellement une demande en mariage ; mais auparavant...

Cette fois Godefroy se fâcha tout à fait : — Auparavant, je n'ai rien à apprendre. Votre vie est au grand jour, n'est-il pas vrai? Vous aimez ma fille, et j'espère qu'elle vous aimera. Que faut-il de plus? Vous êtes d'une famille de paysans, hein? Je l'ai deviné. Je suis un homme indépendant, moi, au-dessus des préjugés. C'est vous qu'Édith épousera, ce n'est pas votre famille. Je voudrais même que vous eussiez quelque chose de grave à me confier, pour vous prouver le cas que je fais de vous.

Daniel était un peu pâle : son assurance diminuait à mesure que Godefroy lui donnait des témoignages plus vifs de sa sympathie. Ce fut presque bas, qu'il dit :

— J'ai en effet quelque chose de grave à vous confier...

Il y eut un nouveau silence. Césarine devenait d'autant plus joyeuse qu'elle voyait son frère se rembrunir davantage. Elle continuait à examiner Daniel, et s'étonnait du choix d'Édith. Comment sa nièce s'était-elle éprise d'un garçon qui menait une existence si

plate, si tranquille, et ne comptait pas, sans doute, un seul roman dans sa vie! Cependant Daniel s'était calmé; il dit résolument :

— Mon devoir est de ne vous rien cacher, monsieur. Je n'ai pas de famille parce que je n'ai jamais eu ni père ni mère. Je suis enfant naturel.

La foudre tombant au milieu du salon, les pièces archéologiques se mettant à danser derrière leurs vitrines n'eussent pas produit un effet plus considérable. Godefroy se leva d'un bond, dressa ses bras au ciel en s'écriant : — Un enfant naturel! — Pendant que Césarine murmurait : — Tiens! tiens! il a donc un roman dans sa vie, cet homme-là? — il se produisit un changement de pensées très curieux chez le frère et chez la sœur. Godefroy était rouge; il ne trouvait rien à répondre, et, comme les gens qui ne savent que dire, il prit le parti plus simple de se fâcher :

— Et c'est seulement aujourd'hui que vous me faites une semblable révélation! Comment, vous êtes entré dans ma maison, vous avez jeté les yeux sur ma fille et vous n'avez pas eu la loyauté...

— Lorsque j'ai eu l'honneur d'être reçu chez vous, monsieur, dit Daniel avec un peu de hauteur, j'ignorais que je dusse aimer mademoiselle votre fille : je n'avais donc rien à vous confier.

— Mais depuis!

— Depuis j'ai voulu aborder plusieurs fois cette question; vous m'avez toujours interrompu dès les premiers mots, et tout à l'heure encore...

— Il fallait insister, monsieur!

— J'ai cru que vous aviez pris des renseignemens. Au régiment, on n'ignore pas mon secret. L'armée est une grande famille dont tous les membres doivent se connaître entièrement, étant solidaires les uns des autres. Le jour où l'on m'a parlé de ma naissance, je l'ai avouée sincèrement, estimant que je n'ai ni à en rougir, ni à m'en cacher. Je n'avais pas de nom; c'est vrai. J'ai tenu à m'en faire un; j'ai réussi.

— Mais je ne savais rien, monsieur! Autrement je vous aurais fait comprendre...

— Que je devais renoncer à l'espoir de votre alliance? Mon Dieu, monsieur, je ne suis pas un enfant, je connais la vie et les hommes; à mon âge, on a déjà eu le temps d'en souffrir. Vous entendant souvent invoquer votre indépendance d'esprit, j'ai cru que vous vouliez m'indiquer ainsi que la tache de ma naissance n'en était pas une à vos yeux.

Godefroy continuait à se promener à grands pas dans le salon. C'était son remède quand il était à bout d'argumens. Le brave homme n'osait regarder ni Daniel ni Césarine : il craignait trop de voir

sa sœur triompher. Il se trompait. La vieille fille revenait lentement sur le compte de Daniel. Il se livrait un petit combat dans cette cervelle brouillée. Elle pensait que le jeune homme était un enfant de l'amour : un enfant de l'amour! il n'en fallait pas tant pour le rendre intéressant. Cependant elle hésitait encore à prendre la défense de celui qu'elle condamnait une heure auparavant, lorsque Daniel ajouta avec une pointe d'amertume douloureuse :

— Vous vous vantiez si fort d'être au-dessus des préjugés.

— Des préjugés des autres, pas des siens! s'écria étourdiment Césarine.

Godefroy s'arrêta dans sa promenade; sa sœur lui donnait le joint cherché.

— C'est cela! Des préjugés des autres... pas des miens! — Il sentit qu'il venait de dire une sottise; mais il était trop tard pour reculer : — Vous ne connaissez pas la province, monsieur Daniel. Si je vous accordais ma fille, les rues de Montauban se dépaveraient toutes seules pour me jeter des pierres. Que voulez-vous que j'y fasse? Dans nos petites villes, on est d'un rigorisme impitoyable. Probablement parce que chacun est ennuyé de ses propres affaires, tout le monde s'occupe de celles du voisin. Je reconnais que vous étiez un excellent parti pour Édith. Ce n'est pas votre faute s'il y a... hum!.. une irrégularité dans votre naissance. Mais enfin, je ne pouvais pas me douter... Il n'y a pas moyen... on crierait, on gloserait à m'écorner les oreilles : non, vraiment, il n'y a pas moyen.

Daniel se leva. Des larmes coulaient de ses yeux. Cet homme, d'apparence si froide, souffrait dans le plus intime de son être. Son bonheur lui échappait au moment précis où il y touchait. Il demeura quelques instans debout, silencieux, puis, d'une voix brisée :

— Je n'ai plus qu'à vous prier d'agréer mes excuses, monsieur. Il ne m'appartient pas de discuter le motif qui vous guide. Je préfère ne plus revoir Mlle Édith. Veuillez lui expliquer qu'un obstacle imprévu m'oblige à renoncer à ce qui eût été la joie de ma vie.

C'était fini. Godefroy laissait partir le jeune officier, combattu par deux sentimens contraires : le regret de perdre un si beau parti pour sa fille, et la peur d'ameuter contre lui les susceptibilités étroites de sa ville natale, quand Césarine se décida à intervenir. Depuis dix minutes, son optique changeait. Que reprochait-elle naguère au capitaine? D'être un garçon froid, bourgeois, éloigné de l'idéal qu'elle rêvait. Quelle erreur! Daniel n'était pas froid, puisqu'il pleurait. Bourgeois, lui? Allons donc! Un enfant de l'amour (elle tenait à son expression) est bien plus romanesque que tous les Bruniquel du monde! D'ailleurs elle l'avait mal jugé; depuis qu'elle connaissait le secret de sa naissance, elle trouvait en Daniel

un je ne sais quoi de particulièrement séduisant. Cette bonne femme fit avec son déraisonnement ce qu'avec sa raison Godefroy n'osait pas faire :

— Restez donc, monsieur Daniel, dit-elle vivement. Eh, mon Dieu, est-ce qu'on s'en va, comme cela, tout de suite, sans avoir eu le temps de causer?

Godefroy crut devoir protester, par respect pour ses principes.

— Ma sœur, prononça-t-il gravement, votre conduite est de la dernière inconvenance.

Césarine haussa les épaules.

— Dites donc de l'avant-dernière, pour ne décourager personne! Croyez bien, monsieur Daniel, que mon frère n'est pas si méchant qu'il en a l'air. Il est assez raisonnable pour comprendre qu'on ne décide pas en cinq minutes une affaire aussi grave qu'un mariage; c'est bien le moins qu'on y réfléchisse mûrement. Au surplus, je suis la tante d'Édith, c'est moi qui l'ai élevée, j'ai le droit de dire mon opinion, je suppose. Enfin Édith aime M. Daniel; elle me l'a avoué tout à l'heure. Montauban dira ce qu'il voudra, il faut qu'elle l'épouse.

Godefroy avait repris sa promenade. Toute son énergie s'était dépensée dans sa lutte avec sa sœur; or il n'en possédait pas un fonds bien considérable. Puis, en réalité, il n'était pas fâché qu'on plaidât cette cause contre lui; l'excellent homme ne demandait qu'à être convaincu.

— Oui, Édith vous aime, continua Césarine. Je mentirais en vous disant que j'ai été ravie lorsque j'ai reçû sa confidence... Non... mon excuse, c'est que je ne vous connaissais pas encore. Voulez-vous que nous vous connaissions tout à fait? Racontez-nous votre histoire. Mme Dubois est votre seule parente?

— Oui, mademoiselle. C'est la sœur de ma mère, qui est morte en me mettant au monde. Ma naissance, qui lui prenait la vie, lui avait déjà pris l'honneur. Vous voyez que j'étale mes plaies devant vous. J'ai été élevé à la campagne; lorsque j'eus grandi, on me fit entrer au lycée d'Aurillac, où j'ai continué mes études. Ma tante est la seule personne qui se soit occupée de moi. Sans elle, j'eusse été bien réellement seul au monde. J'atteignais ma quinzième année quand elle s'installa en Auvergne, à mes côtés. Elle venait d'éprouver de grands chagrins; j'étais l'unique affection qui lui restât. Elle me l'a prouvé noblement, je vous le jure. Aucune mère n'a été meilleure ni plus tendre. Aussi je me trompais un peu, quand je vous disais tout à l'heure que je n'en avais pas eu : c'était renier la chère créature qui m'en a servi.

Daniel parlait simplement, mais avec émotion. Il reprit, s'animant peu à peu :

— La famille de ma mère était riche. La pauvre femme m'avait laissé en mourant cinq ou six cent mille francs. Ma tante se chargea de faire valoir et d'augmenter ma petite fortune. Elle sentait sans doute qu'une heure viendrait où j'aurais besoin de compenser l'irrégularité de ma naissance : c'était sa tâche à elle. La mienne était de travailler résolument, et d'arriver au premier rang, si je pouvais. Lorsque je suis entré à l'École polytechnique, j'ai dû fournir mes papiers de famille. Hélas ! ils se réduisaient à un seul pour moi : une feuille blanche déclarant qu'à telle date un enfant nommé Daniel était né de père et mère inconnus. Quelques-uns furent au courant de ma situation; je crois cependant que la plupart de mes camarades de promotion l'ignorèrent. Certains me témoignèrent de la froideur, je m'éloignai d'eux, sans leur en vouloir, les plaignant de ne pas comprendre qu'étant plus heureux que moi ils devaient m'en aimer davantage. Je quittai l'École dans les premiers rangs; je préférai devenir soldat, m'imaginant qu'il me serait plus aisé de conquérir ainsi une illustration personnelle; puis l'armée me serait une famille, et je gardais l'espoir constant d'une prompte action d'éclat. J'ai toujours pensé que le sang versé pour le pays est un commencement de noblesse. Je fus assez heureux pour me distinguer pendant la guerre, et j'obtins un avancement rapide. Tout marchait donc selon mes désirs; je caressais la réalisation prochaine de mon rêve, quand une rencontre imprévue changea ma vie, bouleversa mes idées, et m'ouvrit un nouvel horizon : je rencontrai votre fille, et je l'aimai.

Godefroy et Césarine n'avaient eu garde d'interrompre. Ils étaient émus l'un et l'autre par cette noble et fière simplicité. Daniel poursuivit de plus en plus troublé :

— Que vous dirais-je que vous ne sachiez déjà? Je lui ai appartenu dès la première minute. Quand j'ai voulu raisonner le sentiment qui s'emparait de moi, il était trop tard, et c'est alors que la pensée me revint de ma position difficile. Je m'interrogeai froidement pour savoir si je pourrais l'oublier : peut-être, en somme, éprouvais-je pour elle moins de l'amour qu'un goût très vif. Il ne me fallut pas longtemps pour démêler la vérité. Jusqu'à ce moment je n'avais vécu que par l'ambition; ambition noble, je le dis franchement, puisqu'il s'agissait pour moi de monter si haut que nul ne pût avoir la fantaisie de mesurer d'où je venais. Ce fut fini; gloire rêvée, noblesse conquise, disparurent; je ne pensai plus qu'à elle, je ne vécus plus que pour elle. Tout mon cœur était enfermé dans votre maison. Quand je rencontrais Mlle Godefroy dans la rue, je la saluais, je la regardais passer, et j'emportais du bonheur en moi pour toute la journée. Vingt fois l'aveu de mon amour a brûlé mes lèvres : je l'ai retenu; il m'aurait semblé commettre une mau-

vaise action. Et cependant je n'ai pas été surpris quand Mlle Césarine m'a dit qu'elle m'aimait. Comment ne se fût-elle pas sentie enveloppée par ma tendresse! Voilà ma confession tout entière. Pardonnez-moi d'avoir plaidé ma cause si longuement, mais à la seule idée que je la perdais j'ai cru...

Il n'acheva pas. Cet homme énergique ne contenait plus ses larmes. C'était bien la douleur dans ce qu'elle a de plus âpre et de plus violent. Césarine pleurait, elle aussi, mais à sa façon; c'est-à-dire qu'elle geignait et se mouchait bruyamment. Le comique ici-bas n'est-il pas toujours à côté du drame? Oh! ce n'était pas une femme à cacher bien longtemps ses sentimens. Elle sauta au cou de Daniel en s'écriant :

— Je vous donne ma nièce, monsieur!

Et reprenant son attitude digne pour se retourner du côté de son frère :

— Osez donc refuser encore votre fille à un homme qui pleure! Mais, mon cher garçon, vous êtes tout uniment le neveu de mes rêves. Et je m'imaginais que vous n'étiez pas romanesque, vous qui êtes un roman à vous tout seul!

— Eh! tu vas, tu vas... grommela Godefroy avec humeur. Certainement Daniel est un excellent parti. Ce n'est pas moi qui dirai le contraire. Sa réputation est intacte, d'accord : mais que diable! un enfant naturel...

— Tiens! tu n'es pas digne d'être mon frère! répliqua la vieille fille avec emportement. Je soutiens, moi, que cette naissance illégitime est un avantage. Il n'a pas de famille? nous serons la sienne. De cette façon nous ne perdrons Édith qu'à moitié. Ne me parlez pas de ces gens suivis d'une ribambelle de beau-père, de belle-mère et de belles-sœurs!

Godefroy essaya d'intervenir timidement :

— Mais que dira Montauban, ma bonne amie?

Césarine eut un geste de dédain superbe : — C'est l'opinion de Montauban qui t'épouvante, provincial que tu es? Quitte Montauban, va à Paris. D'ailleurs, nous pouvons rester ici, si tu le préfères; nous ferons le mariage sans éclat; on n'y verra rien.

Godefroy était vaincu; il ajouta cependant, pour l'acquit de sa conscience :

— Tu es sûre au moins qu'Édith l'aime?

Césarine haussa les épaules, elle alla majestueusement à la sonnette, et dit au domestique :

— Priez mademoiselle de descendre au salon. Son père et moi désirons lui parler.

Daniel, lui, croyait rêver. Il passait si subitement de l'extrême douleur à l'extrême joie! Il prit la main de Césarine et la baisa

avec respect en essayant de balbutier un remercîment; il ne trouva pas un mot; son émotion l'étouffait. En vérité, il ne s'attendait guère à rencontrer un allié dans la vieille fille. Il n'était pas sans avoir remarqué l'hostilité de Césarine à son égard, et subitement l'ennemie de la veille se changeait en un défenseur acharné. Il aurait désiré lui exprimer sa reconnaissance, la remercier chaleureusement d'avoir si bien plaidé sa cause; elle se prit à rire de son embarras.

— Vous voilà bien ému, mon pauvre garçon. Je gage que vous voudriez me jurer une gratitude éternelle. Inutile. Qu'Édith soit heureuse, et nous sommes quittes.

La jeune fille était bien un peu troublée, elle aussi, quand elle descendit au salon. Elle ne doutait pas que Daniel n'eût fait sa demande : elle ne doutait pas, non plus, que son père ne se fût empressé de consentir.

— Tu désires me parler, père? dit-elle.

— Oui, mon enfant. (Godefroy se dressa légèrement sur la pointe de ses souliers.) J'ai une grande nouvelle à t'annoncer. Le capitaine t'aime et veut t'épouser. Tu es étonnée, hein?

Elle sourit, regarda son père, sa tante, Daniel, et répondit simplement :

— Non, je suis heureuse.

Ces quatre mots en disaient plus long à Godefroy que toutes les phrases du monde. L'antiquaire dut s'avouer qu'il s'était trop occupé de ses vieilleries et pas assez de sa maison, que la science est une belle chose, mais qu'il faut bien de temps à autre redescendre sur la terre, enfin qu'il était bien heureux qu'Édith se fût éprise d'un honnête homme. En ce moment la naissance illégitime de Daniel lui parut peu de chose. Les deux jeunes gens avaient disparu. Bonchamp revint du jardin, et tout guilleret :

— J'ai vu passer nos amoureux dans une allée! dit-il. Bravo! Il paraît que c'est une affaire conclue. Mon cher Godefroy, reçois mes complimens. Tu as de temps en temps des bouffées de raison qui font oublier tes autres folies. Ne réplique pas. Voici M. de Bruniquel qui te cherche.

Le gentilhomme ne se doutait guère que tous ses projets étaient à vau-l'eau. Depuis son entretien de la journée avec Césarine, son espérance se ranimait. Il se disait que la tante connaissait la nièce, qu'elle devait être au courant de ses goûts, de ses désirs, de ses ambitions de jeune fille. De plus, un tel appui valait beaucoup : certes, il importait plus d'être soutenu par Césarine que par Godefroy. Puis, à mesure que ces raisonnemens le persuadaient, M. de Bruniquel s'avouait qu'Édith aurait pu tomber plus mal. Les hommes sont naturellement si fats que le meilleur et

le mieux épris garde toujours, malgré ses craintes, un certain contentement de soi. Les femmes l'avaient souvent aimé; il était donc en droit de fonder quelque espoir sur ses mérites personnels. Son cœur battit lorsqu'il entra dans le salon. Du premier coup d'œil il devina un événement extraordinaire. Bonchamp souriait, Césarine rayonnait. A vrai dire, la vieille fille resta court en voyant son ancien protégé : elle l'avait parfaitement oublié. Avec sa mobilité d'esprit, le souvenir de sa promesse était complètement sorti de sa tête. Cependant, quand elle l'aperçut, elle eut comme un vague remords. Ce fut Godefroy qui, à son insu, porta le premier coup à l'amoureux éconduit :

— Vous dînez avec nous, j'espère, mon cher Bruniquel. Il y a gala ce soir : Édith est fiancée d'aujourd'hui avec M. Daniel.

M. de Bruniquel pâlit beaucoup; le salon était sombre, personne ne s'en aperçut. Mais il eut la force de riposter par le compliment banal usité en pareille occurrence. Peut-être profita-t-il de l'obscurité pour essuyer une larme furtive. Une grande déception fait plus de mal qu'une grande douleur physique. Néanmoins il se possédait assez pour se remettre promptement. Quand Édith et Daniel, tout à leur bonheur, rentrèrent dans le salon, M. de Bruniquel était redevenu très calme. Il s'avança vers elle, et s'inclinant très bas :

— Votre père vient de m'annoncer la grande nouvelle, dit-il; je sais quelqu'un qu'elle afflige, mais qui n'en fait pas moins des vœux sincères pour votre bonheur.

Puis, baisant la main d'Édith avec un profond respect :

— Donnez l'obole au vaincu, mademoiselle!

— A la bonne heure ! lui glissa Césarine à l'oreille : vous vous êtes exécuté courageusement.

Ce fut la seule allusion à leur entretien de la journée. Bruniquel sourit un peu tristement, et se hâta de parler d'autre chose. Il s'était contenté de saluer le capitaine. Par contre Claude Morisseau ne prit pas l'événement avec autant de facilité. Il arrivait pour demander à dîner. La nouvelle lui tomba sur la tête au moment où il s'y attendait le moins. Celui-là n'avait jamais eu les mêmes craintes que Bruniquel. Oh ! mon Dieu non ! Il lui semblait impossible que Godefroy ne fût pas ravi de l'avoir pour gendre et Édith pour mari. Quand il sut l'histoire, il éprouva une surprise mélangée d'une réelle indignation. Édith épousant un *militaire !* C'était le comble de l'absurde. Et avec quel mépris il prononçait ce mot de militaire !

— Vous voilà un peu déconfit, jeune homme ! lui dit en riant le notaire. Personne ne nous écoute, vous pouvez l'avouer entre nous; vous ne vous attendiez guère à ce dénoûment?

Claude fit la moue dédaigneuse du renard qui regardait les raisins.

— Mon cher monsieur, les grands artistes sont toujours méconnus. Je ne disconviens pas que Mlle Édith ne soit charmante. De là à en être passionnément épris, il y a loin. Les hommes tels que moi ne sont guère épris que de leur art. L'art, monsieur! l'art c'est ce qu'il y a au monde de plus... (Il s'arrêta, ne trouvant pas le mot; ce qui ne l'empêcha pas de reprendre avec assurance :) ... J'ai mes pinceaux: que m'importe le reste? L'amour, c'est bien peu de chose pour nous autres.

Malgré ses belles paroles, l'artiste était profondément blessé. Il prit la résolution de « briller » d'autant plus qu'on lui préférait Daniel. Il se jura solennellement, en lançant un regard vainqueur à la glace, qu'il ferait repentir Édith de n'avoir pas su mesurer la distance qui sépare « un militaire » du rival des plus grands peintres du passé, — et même de l'avenir. On servit le dîner; à table, il se trouva placé à côté de Bonchamp, qui dit d'un ton de bonne humeur :

— Je ne m'ennuie jamais quand je suis le voisin de notre ami Morisseau.

Claude prit cela pour un compliment. Il eut la balle belle pour discourir à son aise. Édith et Daniel se parlaient avec des regards, et ne songeaient guère à prononcer un mot. Les grands bonheurs sont muets, comme les grandes douleurs. Bruniquel souffrait; Césarine seule était en état de répondre et de soutenir la conversation.

— Travaillez-vous? demanda-t-elle à Claude.

— Toujours! riposta le raté. Je suis même très content. Figurez-vous qu'aujourd'hui j'étais sous bois : je peignais un paysage. Mais cela ne *venait* pas; l'idée y était bien, mais le souffle manquait. Alors j'ai renversé la toile, jugez de ma joie... mon paysage faisait une marine!

Bonchamp partit d'un éclat de rire, à la stupeur de Claude qui ne s'imaginait pas avoir été si drôle. Il essaya de se renfermer dans sa dignité; mais le naturel l'emporta : il recommença à se lancer dans ces périodes extraordinaires qui étonnaient si fort les bourgeois de Montauban. Ce fut du reste ce soir-là qu'il inventa sa fameuse théorie des « couleurs harmoniques » qui depuis est restée célèbre.. Comme on lui demandait s'il n'allait pas donner un pendant à sa pièce de l'opéra-comique, il répliqua :

— J'y songe. Ah! la peinture m'ouvre en musique des aperçus tout à fait nouveaux : dorénavant, voici comment je procéderai pour travailler quand j'aurai l'idée d'un opéra. Je prendrai une toile de vingt-cinq; je mettrai du rouge, du violet, du marron, du noir, du bleu et du vert; au milieu, une grande tache jaune : le jaune, c'est le ténor!

Bonchamp feignit de prendre très au sérieux cette bonne folie. Il discutait encore avec Claude lorsqu'on quitta la salle à manger; Bruniquel lui-même s'intéressait à la conversation, Godefroy contemplait d'un œil attendri ses vitrines; Daniel et Édith disparurent dans le jardin, heureux de se perdre sous les allées ombreuses.

Juin commençait; c'est un des plus doux mois dans le Midi. Pendant la journée, la chaleur est forte; vers le soir, elle se tempère d'une fraîcheur embaumée. La rue Corail étant située à l'extrémité de la ville, le jardin de M. Godefroy touchait presque à la campagne : on eût dit un parc. Le ciel très bleu, troué d'or, se tamisait à travers les branches d'arbres; une vague lueur glissait dans cette claire obscurité de la soirée d'été. Le silence des objets inanimés parlait. Il arrivait des bouffées d'air chaud imprégnées d'odeurs pénétrantes. C'était l'heure où la nature semble enveloppée d'amour. Les taillis, les flots d'herbes jaunissantes, les grands arbres mélancoliques sont des asiles où s'échangent d'innombrables baisers. Daniel et Édith allaient, gagnés malgré eux par cette molle langueur des choses. Tout leur paraissait amoureux comme eux-mêmes. La lueur indécise de la lune et des étoiles enlaçait les bouquets de bois; les herbes se pâmaient sous les baisers d'une brise insaisissable; les branches chargées de feuilles se tendaient les unes vers les autres comme des bras qui veulent s'étreindre; les oiseaux cachés dans les arbres avaient des battemens d'aile frémissans; et par momens un grand soupir sortait de tout cela, soupir alangui fait de tranquille désir et de volupté calme. Ils s'assirent sur un vieux banc de pierre couvert de mousse et de lierre, taché par le temps de plaques de rouille brune. Daniel serrait doucement la main d'Édith.

— Je me rappelle la première fois que je vous ai vue. C'était à ce bal. Vous aviez une robe blanche avec des volans de satin blanc; pas un bijou; une seule fleur dans les cheveux, ici à droite. Vous étiez très calme. Plusieurs personnes sont venues vous parler. Vous répondiez d'une façon distraite; on voyait bien que votre pensée était ailleurs. Jusque-là, vous aviez refusé de danser. Je me suis fait présenter à vous, et je vous ai invitée. Vous m'avez répondu : « Oui, plus tard, je vous prie. » Alors nous avons causé. De quoi ? je ne sais plus. Je ne faisais pas attention à ce que je disais : je vous regardais, et j'étais heureux. Mon cœur battait plus vite, je me sentais gagné par je ne sais quel trouble délicieux. Vous m'avez dit que vous aimiez la poésie : j'ai songé que votre voix était la plus divine de toutes. Quand je vous ai quittée ce soir-là, il m'a semblé qu'une partie de moi-même s'en allait. Si quelqu'un m'avait vu, il se serait dit : « Daniel est fou. » Je n'étais pas fou : je vous aimais.

— Moi, j'ai demandé qui vous étiez : on m'a répondu : « C'est lui

qui s'est battu si héroïquement sous les murs de Metz. » Alors j'ai songé que vous deviez être bon, puisque vous étiez brave. On parlait de vous à côté de moi. Quelques hommes vous critiquaient : j'ai compris pourquoi : c'est que vous leur étiez supérieur. Vous m'aviez quittée depuis dix minutes; mais je sentais que vous me regardiez de loin. Je vous ai regardé aussi. Vos yeux brillaient. Vous étiez pensif et grave. On a joué la valse de *Faust :* j'ai cru vous entendre encore en l'écoutant. Vous n'avez pas osé me rappeler ma promesse et m'inviter à danser; j'ai été heureuse de voir que vous étiez si timide avec moi, vous si fier avec les autres. Ma tante est venue me chercher pour partir; j'étais toute troublée; mon regard avait croisé le vôtre. Alors elle m'a demandé si j'étais souffrante. J'ai hoché la tête en souriant. Je ne n'étais pas souffrante : je vous aimais.

Ils se regardèrent une minute, émus, remués jusqu'au fond de l'âme.

— Chose étrange que l'amour! murmura Daniel. Vous pouviez ne pas être à ce bal; moi-même, je pouvais ne pas m'y rendre; je me rappelle que j'ai failli rester chez moi. Et, même y étant ensemble, nous pouvions ne pas nous rencontrer. Si j'avais été à droite, je ne vous aurais pas vue, et c'en était fait, nous ne nous connaissions pas, et cela me paraît impossible quand j'y pense!

Édith releva son front rayonnant, et lentement, mais fièrement :

— C'était impossible en effet, dit-elle. Il était dans nos destinées de se confondre. Je n'ai pas été élevée comme les autres jeunes filles : ma mère est morte lorsque j'étais une enfant, et mon père m'a confiée à ma tante. Elle est bonne, malgré ses allures originales. Elle hait le prosaïsme du siècle. Savez-vous dans quel livre j'ai appris à lire? Dans un roman de chevalerie. J'ai été bercée avec des histoires de châtelaines enfermées par des tyrans farouches et que délivraient leurs amans. J'aurais pu devenir une petite fille romanesque et bien insupportable. J'espère qu'il n'en est rien. Mais j'avais gardé de tout cela la volonté de ne donner ma vie qu'à l'homme que j'aimerais. Je hais ces unions des êtres que ne sanctifie pas l'union des cœurs. Je m'étais formé un idéal de noblesse, de loyauté et d'honneur : vous voyez que nous devions nous rencontrer. Quand je l'ai trouvé en vous, cela ne m'a pas étonnée : je vous attendais.

— Chère Édith! quand je pense que votre père a failli me dire non! Et je vous aurais perdue, et nous nous serions aimés sans pouvoir nous le dire!

Elle hocha la tête en souriant, et, avec une douceur infinie :

— Ma foi est plus entière que la vôtre, mon ami. De même nous devions nous rencontrer, de même nous devions nous appartenir,

puisque je vous connaissais... avant de vous connaître. Si mon père vous avait répondu non, je vous aurais attendu.

— Combien de temps?

— Toujours, dit-elle simplement.

— Toujours, Édith? C'est un bien grand mot. L'oubli vient si vite!

Ce fut avec gravité qu'elle lui répondit :

— Un grand mot pour celles-là qui en ont peur et ne se donnent pas tout entières. Quand on oublie celui qu'on aime, c'est qu'on ne l'a jamais aimé. Je puis vous l'avouer maintenant. Si une impossibilité s'était dressée entre nous, c'eût été pour moi la souffrance, mais pas le renoncement. Je vous aurais gardé là, bien vivant, dans mon cœur. Vous auriez appartenu à ma pensée, et ma pensée, nul n'a le pouvoir de la détruire. J'aurais vécu sans cesser de me souvenir. Je comprends la séparation: je n'admets pas l'oubli, et si je n'avais pas été à vous, du moins je n'aurais été à personne.

Elle se tut. Il ne répondit rien. Le trop plein de son cœur l'étouffait. Il mesurait la noblesse, la hauteur de celle qu'il aimait et dont il était aimé. Elle lui tenait le langage élevé des créatures que Dieu a faites d'une argile si fine, qu'elles tiennent plus de l'ange que de la femme. Une joie immense était en lui. Il aurait voulu que ces minutes-là durassent des heures, et qu'après ce fût fini. On s'éveille toujours douloureusement des rêves délicieux. Il lui faudrait rentrer dans la réalité de la vie après ces instans presque divins. Hélas! la vie reprend toujours sa proie, et j'ai souvent pensé à l'homme en voyant un oiseau tomber meurtri sur le sol: lui aussi vivait en plein ciel, lui aussi planait dans les espaces, respirant l'air pur, quand le plomb a fracassé son aile. C'est l'image des désillusions qui nous atteignent; on tombe du haut de son rêve ailé, et la seule joie qui nous en reste n'est souvent qu'un souvenir.

Autour d'eux la passion des choses s'était calmée. Un grand apaisement se faisait dans ce coin de nature où ces deux êtres venaient de chanter leur premier duo d'amour. Il semblait que le ciel, les branches, les herbes, voulaient se mettre à l'unisson et qu'ils n'avaient plus rien à se dire puisque ces deux jeunes gens se taisaient. Le long soupir qui arrivait jusqu'à eux se changeait en ce vague murmure des soirées d'été, murmure si étrange qu'on le croirait formé de gémissemens lointains et doux. Édith laissait sa main dans la main de Daniel. Elle eut un léger frisson; puis, comme gênée par leur silence :

— Vous ne me dites plus rien? demanda-t-elle très bas.

— Je vous regarde. Oh! chère aimée, rien ne nous séparera jamais?

— Rien.

Il y eut de la fermeté virile dans l'accent qu'elle mit en ce mot.

Ce fut la fin. Ils se levèrent. Elle appuya son bras sur le bras de Daniel, et tous les deux reprirent lentement l'allée qui conduisait à la maison.

III.

Mme Dubois arriva le lendemain à onze heures du matin. A onze heures et quart, toute la « société » le savait. Les deux bonnes langues de Montauban, la vieille Mlle Lecerf et la jolie Mme Patalin, se partagèrent la besogne. Mlle Lecerf se chargea de colporter la nouvelle dans les salons de Ville-Bourbon, Mme Lydie Patalin dans ceux de Ville-Nouvelle. Elle parut chez Godefroy un peu après le déjeuner, ayant déjà fait quatorze visites; et je ne répondrais pas qu'à chacune de ces visites elle n'eût inventé un détail nouveau. Elle donna cependant à Césarine les renseignemens les plus précis. Mme Dubois était vraiment une très-jolie femme; elle paraissait trente-six ans, au plus ; elle était descendue de l'express de Périgueux avec six colis; le conducteur de l'omnibus avait reçu quarante-cinq sous de pourboire; quant à la toilette ! oh ! la toilette était d'une originalité charmante. De plus il était avéré que Mme Dubois portait des bandeaux noirs plats, ce qui donnait de la gravité au visage. On voit que Ville-Nouvelle savait à quoi s'en tenir : Lydie, étant jeune et jolie, colportait les renseignemens physiques. Mlle Lecerf, étant vieille et fanée, insistait surtout sur « les qualités de l'esprit et du cœur. » Mlle Lecerf était physionomiste, puisqu'au premier coup d'œil elle devinait que Mme Dubois était bonne, pieuse, charitable, instruite, spirituelle, distinguée et généreuse! Personne n'osa mettre en doute la véracité de ces détails. A trois heures de l'après-midi, les nouvelles s'échangèrent entre Ville-Nouvelle et Ville-Bourbon : les élégantes qui se réunissent toutes les après-midi chez le pâtissier de la rue des Carmes ne s'occupèrent pas d'autre chose. Aussi à quatre heures et demie, Mme Dubois ralliait tous les suffrages. En province, on est toujours disposé d'instinct à admirer les gens riches.

Celle qui agitait tout ce monde causait très tranquillement avec son neveu dans le petit jardin de la rue Ingres. Le portrait que nous avons décrit était d'une ressemblance parfaite. Mme Dubois paraissait beaucoup plus jeune que son âge: mais, de près, on voyait autour des yeux, sur le front, et à la commissure des lèvres, ces petites rides fines qui ne trompent jamais l'observateur. Elle était plutôt belle que jolie. Ses cheveux très-noirs, son front bas donnaient de la dureté à sa physionomie; mais cette dureté se tempérait par un regard d'une expression indéfinissable. On y lisait à

la fois de l'apaisement et de la passion, mêlés à une sorte d'inquiétude vague. Ces étranges yeux verts avaient de la profondeur : par instans, ils se fixaient avec une sorte d'intention provocante. Le teint de cette femme s'était conservé aussi frais, aussi délicat qu'à vingt-cinq ans, et, chose curieuse, encadré dans ses cheveux noirs, il gardait cette pâleur finement rosée des blondes.

Elle portait ce costume des riches fermières d'Auvergne qui prêtait son cachet au portrait de Daniel. A Paris, on suivrait dans la rue une femme qui ne serait pas habillée comme tout le monde. Personne, à Montauban, ne songeait à s'étonner. Les populations du Midi ont conservé les vieilles mœurs d'autrefois. A partir de l'Agenois et jusqu'à Cette, les femmes de chaque province pratiquent les habitudes de leurs mères. Ce costume, simple, mais riche, seyait à Mme Dubois. Je serais bien surpris cependant qu'elle l'eût adopté par coquetterie. La tante de Daniel voulait dire sans doute : « Il faut me prendre pour ce que je suis, pour une paysanne. » Et pourtant elle n'avait rien moins que l'air d'une paysanne. Le moindre geste révélait une femme accoutumée au monde. Les attaches fines décelaient une distinction particulière. La voix, bien timbrée, frappait aussitôt.

— Ainsi, tu l'aimes, et elle t'aime ? disait-elle à son neveu. Rien ne pouvait me rendre plus heureuse. J'ai reçu ta dépêche, en route, à Lexos. Il était temps : je ne vivais plus. Je craignais que M. Godefroy n'acceptât pas l'illégitimité de ta naissance ! Je t'ai dit tout cela quand tu es venu ces jours-ci à Vic-sur-Cère. Je crois que nous vivons à une époque où, grâce à Dieu, bâtardise n'est plus synonyme d'infamie : mais je redoutais les préjugés d'un homme n'ayant jamais quitté sa petite ville, effrayé à l'avance des commérages de celui-ci et de celle-là. Je prévoyais qu'il faudrait livrer un assaut en règle. Il n'en sera rien : tant mieux. Je désire si ardemment que tu sois heureux, mon cher enfant ! Sois tranquille, nous te ferons l'existence que tu mérites.

— Ah ! quand tu la connaîtras !..

— Tu l'aimes, elle est donc une perfection, reprit Mme Dubois en souriant ; mais laissons cela, et causons affaires, si tu veux bien. a fortune se monte actuellement à plus de neuf cent mille francs. comme tu n'entends rien aux choses d'argent, j'ai apporté les papiers nécessaires à la signature du contrat. Combien a-t-elle de dot ?

— Oh ! ne songeons pas à de pareils détails.

— Des détails ! j'entends que tu sois pleinement heureux ; et, crois-moi, le bonheur ne va pas sans l'argent. Combien a-t-elle de dot ? Tu ne sais pas ? Je te retrouve là tout entier ; c'est donc moi qui suppléerai à ton indifférence. Ta fortune est en rentes sur l'état ; je n'ai qu'à déposer entre les mains du notaire une simple in-

scription. Quant à la corbeille, je m'en charge. Ne dis rien. Tu sais que mon mari, le pauvre homme, aimait fort les diamans. J'en ai beaucoup, que je donne à ta fiancée. Tu ne me feras pas l'injure de me remercier.

— Ce serait une injure, en effet, que de te remercier pour cela. Je te dois tant de gratitude pour tout le reste! Je te prie de croire, ma chérie, que je n'ai pas caché à ma future famille la tendresse et la reconnaissance que j'ai pour toi. Édith t'aime déjà. Que sera-ce donc quand elle te connaîtra? Ils nous attendent ce soir.

— Tu m'as parlé à Vic des habitués de la maison. Tu sais, je désire être au courant. Depuis que j'habite la campagne, je suis devenue une vraie paysanne : je ne veux pas commettre une maladresse. Il y a d'abord ce M. Bonchamp, un notaire, n'est-ce pas? C'est lui, sans doute, qui rédigera le contrat. Puis ce M. de... Quel nom m'as-tu dit?

— M. de Bruniquel.

— Un Parisien échoué en province, n'est-ce pas?

Elle demeura un instant songeuse. Un éclair passa dans ses yeux; ils reprirent bientôt leur expression accoutumée; elle continua :

— Je cherchais dans mes souvenirs si je ne connaissais pas ce nom-là. Non, il ne me rappelle rien. Il y a si longtemps que je vis retirée du monde que j'aurais pu l'avoir oublié; mais plus je réfléchis, plus je suis certaine de l'entendre pour la première fois. Il courtisait Édith? Bon. Il ne doit pas t'aimer : je me méfierai de lui.

— Pourquoi? M. de Bruniquel ne peut me faire ni bien ni mal, à toi non plus.

— C'est que je pense à ta naissance, interrompit vivement Mme Dubois. Moi, personnellement, je n'ai rien à craindre. C'est pour toi seulement que j'ai peur. Tu me reproches quelquefois d'être un peu inquiète, cela tient aux préoccupations qui me hantent depuis la mort de ta pauvre mère. Je juge peut-être le monde très mal, mais je redoute ses coups de langue, ses méchancetés gratuites. Tu es jeune, beau, riche, il ne t'en faut pas tant pour susciter les jalousies des envieux. Quel est cet artiste, ton autre rival, sur lequel tu ne m'as donné que peu de détails? un Parisien aussi?

— Oui, un musicien, qui a quitté l'harmonie pour la peinture, un fou prétentieux, incapable de nuire à d'autres qu'à lui-même.

— Vers quelle époque habitait-il Paris?

— Je ne sais au juste; mais je me souviens, pour le lui avoir entendu répéter souvent, qu'il n'est à Montauban que depuis sept ou huit ans, tout au plus. Pourquoi cette curiosité?

— Tu dis le mot. Simple affaire de curiosité. C'est notre habitude à nous autres provinciales. Veux-tu me conduire à ma chambre, je suis fatiguée.

La fatigue de Mme Dubois ne devait pas être bien grande, car, lorsqu'elle se retrouva seule, elle passa deux heures à consulter des papiers qu'elle portait précieusement enfermés dans un sac de voyage. L'expression de son visage n'était plus la même. Il y avait en elle comme une détente morale. Elle examina soigneusement toutes ces pièces les unes après les autres. On eût dit qu'elle craignait d'avoir oublié quelque détail. Ce travail terminé, elle s'accouda à la fenêtre et resta pensive, les yeux fixes, enfoncée en une réflexion amère. Un pli se creusait sur son front blanc. Elle ne contemplait ni les arbres du jardin, ni le ciel zébré de rouge, ni les montagnes bleuâtres du Quercy qui se découpaient nettement à l'horizon chaudement éclairé. C'était en elle que cette femme voyait. Sa vie contenait-elle donc un mystère, ou bien se ressouvenait-elle d'événemens cruels qui l'assombrissaient? Un observateur eût été frappé de la dureté de ce visage au repos. Ce n'était plus la femme qui causait avec Daniel. L'une était une brave fermière, gardant certaines allures de vie mondaine, douce, bonne, aimante, non sans fermeté; l'autre semblait être une créature combattue par des sentimens contraires, plutôt mauvais que bons, et cherchant un ennemi invisible pour l'attaquer en face et le vaincre.

Elle fut arrachée à ses rêveries par Daniel. Le dîner attendait. Elle mangea sans appétit, et parla peu. Plusieurs fois, elle regarda avec une sorte de crainte le grand cartel accroché au mur.

— C'est à huit heures et demie que nous irons rue Corail? demanda-t-elle à son neveu.

— Oui. Te sens-tu trop fatiguée par le voyage?

— Non pas. Je voudrais qu'ils n'eussent pas beaucoup de monde. Tu sais que je suis une vraie sauvage.

— Si je ne te connaissais pas, dit Daniel en riant, je croirais que tu as peur de cette visite bien simple.

Mme Dubois se troubla un peu; mais elle répliqua vivement :

— Peur? Tu exagères. J'aurais souhaité qu'Édith fût seule avec ses parens; voilà tout. Les autres vont m'examiner comme une bête curieuse. Il n'est pas jusqu'à mon costume qui ne risque de faire rire quelques-uns. Si tu veux, nous irons de bonne heure. Je n'aime pas les entrées solennelles.

Solennelles était bien le mot. Toute la ville savait que la visite officielle de Mme Dubois aurait lieu le soir même. Ce sont de petits événemens en province. La réserve même de la tante de Daniel excitait une curiosité qui faillit se trouver déjouée par Bonchamp. Il conseilla à son ami Godefroy de ne recevoir personne; mais il était bien difficile de fermer sa porte en une circonstance pareille. Du moins, il n'y avait que la famille lorsque Mme Dubois parut. Ces prc-

mières entrevues ont toujours de la froideur. Il faut que chacun y mette un peu du sien, sans quoi la timidité des uns et des autres établit comme un mur entre des gens destinés pourtant à s'aimer plus tard. Avez-vous remarqué qu'il y a dans cette froideur je ne sais quelle hostilité inavouée? Pendant les dix premières minutes, on a l'air de se mesurer des yeux comme des ennemis. Heureusement le mur fut bientôt renversé. Lorsqu'on annonça Mme Dubois et Daniel, Édith vint droit à eux, le sourire aux lèvres.

— Bonjour, *ma* tante, dit-elle. Voulez-vous me permettre de vous embrasser? Vous êtes un peu à moi, puisque vous êtes à Daniel.

Mme Dubois ne devait pas être bien facile à émouvoir. Pourtant deux grosses larmes coulèrent sur son visage pâle ; elle serra étroitement Édith dans ses bras en murmurant :

— Soyez bénie, vous qu'il aime,... et qui l'aimez !

Césarine n'y tint plus : l'entrevue commençait d'une façon touchante; elle était conquise.

— Ma foi, chère madame, moi je dis toujours carrément ce que je pense. Vous êtes bien jolie, savez-vous? et bonne, ce qui ne gâte rien. Puisque ces enfans se marient, nous aurons l'occasion de nous voir souvent : nous ferons une paire d'amies, si vous voulez.

La glace était rompue. Godefroy déploya toutes ses grâces. Il offrit son bras à Mme Dubois, et tous descendirent au jardin. La tante de Daniel reprenait peu à peu son assurance ; le trouble du premier instant disparaissait ; elle redevenait une créature simple, naturelle, se laissant aller au charme d'une conversation intime. Bonchamp l'observait. Il estima que les allures s'accordaient mal avec le costume. Cette femme, si distinguée par la tenue et l'esprit, ne tenait en rien de la paysanne. Le notaire aimait assez juger les gens d'après leurs œuvres. C'était Mme Dubois qui avait élevé Daniel : ce que le jeune homme était devenu, il le devait à sa tante. Or, de même qu'un mauvais jardinier ne saura jamais enter de greffes vigoureuses, une créature malhonnête ou simplement ordinaire ne jettera pas de bonnes semences dans une âme humaine. Il l'écouta parler, la voix le frappa aussitôt ; Mme Dubois racontait à ses hôtes quelle vie retirée elle menait à Vic-sur-Cère, quels y étaient ses soins et ses occupations. Que cette femme eût connu d'autres temps plus agités, Bonchamp n'en doutait pas : il devinait sous ce calme un grand apaisement. En lui-même, il riait de la naïveté de Godefroy, qui croyait bonnement que la tante de sa fille serait une grosse campagnarde, bien commune, et n'ayant guère fréquenté que les bestiaux qui l'enrichissaient.

Daniel et Édith marchaient devant : Mme Dubois ralentit le pas, et parla de Daniel. Elle raconta l'existence presque austère de ce jeune homme aussi épris de son labeur que s'il eût été pauvre. Elle dit

cette vie courte et bien remplie, toujours dans le droit chemin, depuis ses années de collège jusqu'à l'entrée à l'École. Cette femme d'apparence si énergique avait des larmes dans les yeux en rappelant la glorieuse conduite de Daniel pendant la guerre de 1870. Il sortait de l'École sous-lieutenant d'artillerie. Enfermé comme les autres sous Metz, il refusa d'être prisonnier sur parole, s'évada, fit partie de l'armée de la Loire, mérita d'être mis deux fois à l'ordre du jour et enfin gagna la croix à Beaune-la-Rolande. Lorsqu'elle fit allusion à ce bout de ruban rouge, sa voix s'amollit: on eût dit que ces mots « Légion d'honneur » exprimaient pour elle quelque chose de particulièrement grand. Évidemment, Mme Dubois s'abandonnait sans réserve à son émotion; cette émotion disparut subitement lorsque Godefroy lui demanda depuis combien de temps elle était veuve. Elle semblait éviter de parler d'elle, et mettre tout son bonheur à parler de son neveu. En somme, elle plut non-seulement à Godefroy et à Césarine, mais encore à Bonchamp, conquête plus difficile. Malheureusement l'intimité fut troublée par l'arrivée de deux ou trois personnes. C'étaient des habitués de la maison qui remarquèrent avec un malin sourire l'absence de Claude et de Bruniquel, les deux rivaux éconduits. Vers dix heures, il y eut encore d'autres visites; et je mentirais à la vérité en disant que Mlle Lecerf, Mme Patalin, et quelques autres curieuses eurent la discrétion de ne pas venir ce soir-là.

On était naturellement porté à l'indulgence envers une femme si riche. L'indulgence devint de l'admiration quand on vit cette fameuse tante millionnaire. Mme Dubois était réellement belle; son teint éclatant ressortait aux lumières, de même qu'un tableau de maître bien placé dans son jour; elle sentit son succès et s'enhardit, ses magnifiques yeux verts étincelaient. Elle semblait heureuse d'être regardée, elle qui disait quelques heures auparavant à son neveu combien le monde l'effrayait. Il n'y eut pas même une voix discordante au milieu de ce concert d'éloges chuchotés tout bas. Le receveur de l'enregistrement (le même qui avait chanté Édith : A Elle !!!) déclara, avec un soupir profond, que cette femme « tenait de l'ange ou du démon. » Les receveurs de l'enregistrement qui font des vers en sont encore aux comparaisons de 1830. Personne n'aurait cru vraiment qu'une soirée si bien commencée finirait mal; de fait, on ne pouvait prévoir l'incident fâcheux qui se produisit.

M. de Bruniquel s'était promis de rester chez lui. Il souffrait, non dans son orgueil, mais dans son amour. En vérité, ceux-là sont bien mal épris qui mettent de la vanité dans leur passion. Il aimait Édith, et se sentait malheureux à la pensée qu'il la perdait pour toujours. Néanmoins, en y réfléchissant, il comprit qu'il ne pouvait

commettre pire maladresse que de se cacher. Le monde soupçonnait sans doute son amour pour Édith; mais aucune preuve n'existait. Cette preuve, n'était-ce pas la donner que de sembler fuir la famille Godefroy? Il fut partagé, toute la journée durant, entre ces deux sentimens contraires. Tantôt il décidait qu'il irait, tantôt qu'il n'irait pas. Le combat continua pendant une partie de la soirée; enfin, vers dix heures, il s'habilla pour courir rue Corail. Il s'imaginait n'être qu'habile, et se démontrait à lui-même qu'il agissait ainsi pour dérouter les soupçons; au fond, il ne résistait pas au désir de revoir encore celle qu'il aimait.

Ce fut une entrée à sensation. Quand le valet de chambre jeta le nom de M. de Bruniquel à la porte du salon, il y eut quelques petits chuchotemens étouffés par la curiosité: quelle serait l'attitude du gentilhomme? Mais presque aussitôt on entendit un grand cri, et l'on vit Godefroy se précipiter. Mme Dubois venait de se trouver mal!

Ces incidens produisent toujours des effets curieux à étudier. Les parens ou les amis de la femme qui s'évanouit s'inquiètent, s'empressent et demandent du secours; celui-ci propose des sels anglais, celui-là de l'eau fraîche; les indifférens s'interrogent avec un intérêt simulé : « La pauvre femme! Qu'est-ce qui lui arrive? » ou bien cette phrase niaise : « Est-ce que ça la prend souvent? » Enfin il y a les égoïstes (ce sont les plus nombreux), maugréant tout bas contre la personne qui a le mauvais goût d'être malade et de troubler leur plaisir. Ces égoïstes firent ce soir-là ce qu'ils font toujours en pareil cas, ils s'empressèrent de s'esquiver. Trois ou quatre amis restèrent seuls. D'ailleurs, l'évanouissement de Mme Dubois ne fut pas de longue durée; elle revint bientôt à elle et s'excusa de son mieux. Elle s'était sentie subitement très mal à l'aise, sans doute à cause de l'orage qui couvait. Ce ne serait rien; elle avait eu tort de sortir après les fatigues de son voyage, et une nuit de repos la remettrait mieux que tous les remèdes possibles. Godefroy voulait faire atteler pour la reconduire rue Ingres, elle refusa, alléguant au contraire le bien qu'elle retirerait de la marche.

Quelqu'un assistait à cette scène comme frappé de stupeur : M. de Bruniquel. En apprenant que la tante de Daniel se trouvait mal, il l'avait regardée, et le visage de cette femme lui rappelait la créature dont il parlait la veille à Césarine. Il existait une singulière ressemblance entre Mme Dubois et cette Coralie, la fille qui avait consommé sa ruine. Tout d'abord, il crut à un simple rapport entre deux physionomies distinctes, puis, quand elle prit la parole pour s'excuser, il s'émut en entendant cette voix dont le timbre d'or vibrait encore dans son souvenir. Le gentilhomme croyait rêver. Il examina de nouveau et plus attentivement Mme Dubois pendant qu'elle faisait ses adieux à la famille Godefroy; c'était bien ce front

bas de la courtisane, ces mêmes lèvres rouges et sensuelles, ces mêmes yeux verts si étranges. Il n'eût pas hésité à reconnaître aussitôt Coralie, bien qu'il l'eût quittée depuis douze ans, si la femme qu'il voyait en face de lui n'avait pas été brune. Coralie était blonde, de ce blond fauve, tirant sur le roux, qu'affectionnait Véronèse. Et comment admettre d'ailleurs qu'il pût y avoir le moindre rapport entre la tante du capitaine et une fille célèbre dans la galanterie parisienne? Il salua Mme Dubois quand celle-ci se retira au bras de son neveu; elle le regarda sans le moindre trouble et ne fit aucune attention à lui.

Dès qu'elle eut disparu, chacun se mit à chanter ses louanges. Césarine devenait lyrique pour célébrer sa distinction; Godefroy vantait son aménité, sa noble tendresse pour son neveu, Bonchamp l'élévation de son caractère. Il l'avait écoutée avec attention; ce n'était certes pas une femme ordinaire. Ceux des amis qui demeuraient firent chorus. Édith, elle, ne disait rien; mais il était aisé de voir que sa future tante lui plaisait infiniment.

La soirée ne pouvait plus se prolonger longtemps après un incident pareil. Les habitués du salon de la rue Corail se retirèrent les uns après les autres, non sans remarquer l'air préoccupé de Bruniquel. Celui-ci était plus que préoccupé en effet. Des idées extraordinaires s'agitaient dans son cerveau. Au lieu de rentrer directement chez lui, il alluma un cigare et se promena le long des boulevards qui entourent la ville. Il ne pouvait chasser de son esprit la pensée de cette ressemblance. Si c'était une simple coïncidence, elle touchait au miracle. Était-il même possible que deux créatures humaines pussent être si pareilles l'une à l'autre? Le visage et la voix lui rappelaient Coralie à s'y méprendre. Et cependant plus il réfléchissait, plus il devait croire à un caprice de la nature.

D'abord il était impossible, absolument impossible, que Coralie eût un neveu aussi bien posé dans le monde, puis des quelques paroles dites chez M. Godefroy, il ressortait que l'on connaissait l'origine de Mme Dubois. C'était la veuve d'un industriel qui vivait retirée dans ses propriétés, au fond du Cantal. Il existait une autre preuve dont M. de Bruniquel pouvait seul apprécier l'importance : c'est que Mme Dubois paraissait plus jeune que ne l'était Coralie douze ans auparavant. On ne sait jamais bien au juste l'âge de ces héroïnes de la galanterie; elles ont tant d'intérêt à le cacher! Cependant Coralie, à son idée, devait déjà dépasser de beaucoup la trentaine en 1863; elle aurait donc en 1875 au moins quarante-cinq ans, et Mme Dubois paraissait trente-huit ans au plus. Il est vrai que certaines femmes ont l'art de ne jamais vieillir. M. de Bruniquel évoqua tous les souvenirs de sa vie d'autrefois; son passé ressuscita. Il revit la belle créature si puissamment séductrice dont il s'était naguère ar-

demment épris. Une liaison pleine de chocs et de secousses comme celle-là ne s'efface pas aisément de la mémoire. Qu'il était loin le temps où la fille apparaissait presque nue, les épaules frissonnantes, dans une avant-scène, un soir de première représentation! On citait les mots de Coralie. Plus d'une de ses répliques était restée célèbre. Quel rapport pouvait-il exister entre la courtisane hardie, aux propos libres, aux lèvres rouges, à l'allure provocante, au rire endiablé, et cette fermière auvergnate? Les yeux se ressemblaient, mais sans que ce fût le même regard; les visages étaient pareils, mais avec une expression différente; enfin Coralie était blonde, et la tante de Daniel était brune.

La pensée de M. de Bruniquel fit un retour sur elle-même; il s'était consciencieusement prouvé que ses yeux s'abusaient, que son souvenir se trompait, et voici que, semblable à un filet de lumière glissant par la fente d'une porte, une espérance lointaine entrait dans son cœur. Si cependant l'invraisemblable était vrai, si l'impossible était possible, — si Coralie et Mme Dubois n'étaient qu'une seule et même personne? L'intelligence de M. de Bruniquel venait de plaider le pour; son désir allait plaider le contre. Il se mit à rétorquer logiquement tous ses argumens les uns après les autres. D'abord, des cheveux blonds se changent aisément en cheveux noirs. C'était même une preuve de plus établissant le déguisement cherché par la courtisane. Que Mme Dubois parût plus jeune que ne l'eût été Coralie, cela s'expliquait encore. La vie de ces malheureuses est un enfer : leurs années peuvent compter double. L'existence calme, paisible, menée pendant douze ans dans une retraite provinciale, refait vite une santé et donne une seconde jeunesse. Il découlait aussi de ce raisonnement que Coralie s'était sans doute modifiée de toutes les façons. Rien d'étonnant alors dans les discordances remarquées par M. de Bruniquel. Le propos libre, l'allure provocante, le rire endiablé se perdent vite; une campagnarde ne garde ni les mêmes goûts, ni les mêmes habitudes qu'une Parisienne. Tout s'enchaînait donc : Coralie a une sœur et un neveu; un beau jour, lassée, dégoûtée de Paris, elle réalise ses honteuses économies et se retire en famille, au fond de la province, pour y faire peau neuve. M. de Bruniquel se rappelait que, dans ce qu'on appelle le monde de la galanterie, Coralie passait pour riche.

A mesure qu'il raisonnait en ce sens-là, le gentilhomme découvrait des argumens nouveaux. Le costume adopté par Mme Dubois ne prouvait-il pas son désir de dérouter un commencement de soupçon? Deux faits arguaient bien plus encore en faveur de cette thèse. Si Coralie avait su le retrouver à Montauban, certes elle se serait bien gardée d'y paraître; or douze ans auparavant, M. de Bruniquel s'appelait M. de Montjoye; à supposer que Mme Dubois eût

pris des renseignemens sur les gens qu'elle rencontrerait dans la maison Godefroy, elle n'aurait pas reconnu le nom de son ancien amant; enfin, si elle s'était évanouie, une heure avant, à l'entrée de Bruniquel, c'est que le passé se dressait subitement devant elle; c'est que, lui, le rival éconduit, dirait au père d'Édith : — « Cette femme n'est pas Mme Dubois; elle s'appelle Coralie; c'est une fille qui a ramassé sa fortune dans la boue; il lui a pris fantaisie de doter richement son neveu, soit qu'elle veuille avoir une vraie famille bourgeoise et bien posée, soit qu'elle aime réellement le fils de sa sœur! » Ce n'était plus seulement un filet de clarté qui passait par la fente, mais bien un flot de lumière!

Une folle espérance entrait dans le cœur de Bruniquel. S'il ne se trompait pas, le mariage d'Édith devenait impossible. Malgré la jalousie née de son amour, il était sûr que Daniel ignorait l'origine de sa fortune. Il tenait son rival pour un parfait galant homme. Mais qu'il eût ou non de l'honneur, il ne pouvait plus épouser Mlle Godefroy. On ne donne pas sa fille au neveu riche d'une coquine fameuse telle que Coralie. Cela ne se discutait même pas; Daniel renoncerait à sa fortune infâme qu'il n'en resterait pas moins entaché. Donc on rompait le mariage. Il s'ensuivait un scandale; Édith compromise devenait « *difficile à placer*, » comme on dit dans le trivial langage de certaines bonnes gens. M. de Bruniquel faisait sa demande, et il ne doutait pas qu'elle ne fût sur-le-champ agréée. Il allait donc reconquérir Édith! Le gentilhomme se raccrochait à ce bonheur inattendu; aimer ardemment une femme, la perdre et la retrouver, quel rêve!

Pour que ce rêve se réalisât, M. de Bruniquel devait tout d'abord être bien fixé sur l'identité de Mme Dubois. Ce n'est pas tout de soupçonner, il faut encore prouver. Il voulut un moment partir pour Paris, afin d'y recueillir tous les renseignemens nécessaires; mais il réfléchit que mieux valait ne pas quitter la place. On n'a pas mené longtemps l'existence parisienne sans conserver après sa retraite beaucoup d'amis sur le boulevard et dans les cercles. Il écrirait à l'un de ces amis pour savoir ce qu'était devenue Coralie. Si celle-ci n'habitait plus Paris, il n'avait plus qu'à calculer si la disparition de Coralie du monde galant coïncidait avec l'arrivée de Mme Dubois en Auvergne.

Cette résolution prise, M. de Bruniquel rentra chez lui, se coucha et s'endormit du sommeil du juste, le cœur apaisé et la conscience en repos. En somme, il remplissait un devoir en éclairant M. Godefroy sur la famille de son futur gendre; tout galant homme en aurait fait autant. Il se trouvait, par surcroît, qu'il se rendait service à lui-même; c'était un hasard heureux, voilà tout, et il eût été trop sot de ne pas en profiter. Il aurait averti M. Godeiroy même s'il

n'avait pas été épris d'Édith; à plus forte raison n'hésitait-il pas en servant à la fois les intérêts d'un ami et ceux de son amour.

Pour inaugurer son nouveau plan de bataille, il demanda dès le lendemain des nouvelles de Mme Dubois en mettant sa carte rue Ingres. C'était un acte de bon goût, qui ne pouvait pas étonner d'un homme tel que lui. Aussitôt après il écrivit à l'un de ses anciens compagnons de plaisir, en le priant de lui apprendre, courrier par courrier, si Coralie habitait encore Paris; en tout cas si l'on savait ce qu'elle était devenue et à quelle époque remontait l'éclipse de cet astre de la galanterie. En même temps il envoyait son domestique à Vic-sur-Cère avec ordre de se renseigner sur Mme Dubois. Puis il attendit, se promettant bien de rester coi pendant deux jours.

Il lui en coûta beaucoup de ne pas voir Édith. Mais il ne voulait rien compromettre. Coralie, — si c'était elle, — pouvait espérer n'avoir pas été reconnue; il importait de la rassurer; il ne fallut rien moins que son amour pour lui donner le courage de patienter. Vers le milieu de sa retraite volontaire, il reçut un petit mot de Godefroy l'invitant à dîner pour le lendemain soir. Il calcula que lorsqu'il reverrait Mme Dubois il serait fixé sur son compte.

A mesure que l'heure approchait où il recueillerait les renseignemens sollicités, l'anxiété du gentilhomme devenait plus vive. Ses raisonnemens lui semblaient subitement absurdes. Confondre la tante d'un homme comme le capitaine Daniel avec une Coralie! Son amour pour Édith l'égarait, et lui faisait voir, comme on dit, des étoiles en plein jour. Il se rappela un scandale dont Paris s'était beaucoup occupé, une quinzaine d'années auparavant : il s'agissait également d'une ressemblance extraordinaire entre une drôlesse et une grande dame étrangère.

Le valet de chambre et la réponse de Paris arrivèrent presque en même temps. Le domestique ne rapportait qu'une date. Mme Dubois s'était installée à Vic-sur-Cère au printemps de 1864. La lettre contenait plus de détails. Coralie disparaissait du monde galant peu de temps après sa rupture avec M. de Bruniquel, c'est-à-dire vers la fin de 1863. On se souvenait encore rue Drouot de la vente de son mobilier, qui produisit une grosse somme : la fille gardait ses diamans et ses bijoux. Elle comptait, paraît-il, se retirer en Italie et s'y marier. Tant de viveurs ruinés sont de l'avis de Vespasien sur l'odeur de l'argent! Qu'était-elle devenue depuis cette époque? on ne savait; et, à vrai dire, personne ne s'en préoccupait. Paris est le grand oublieux. Il parle pendant deux ou trois jours de ceux qui s'en vont; au bout d'une semaine il n'en est plus question.

— C'est elle! pensa M. de Bruniquel.

En effet, les deux dates concordaient bien ensemble, sauf l'écart de quelques mois entre le départ de Paris et l'arrivée à Vic-sur-

Cère. Le gentilhomme résolut de mettre son plan à exécution. M. Godefroy lui en fournissait l'occasion en l'invitant à dîner pour le soir même. M. de Bruniquel aurait le temps d'étudier le terrain et de dresser ses batteries en conséquence. Il verrait les allures de Mme Dubois; il pourrait observer ses mouvemens, surprendre peut-être un regard, un geste décelant l'angoisse de cette femme. Elle serait au supplice sans doute; comment admettre qu'elle assistât paisiblement à l'écroulement de toutes ses espérances? Décidément il ne se montrerait pas ce jour-là encore, afin de ne rencontrer l'ennemie qu'à l'heure du combat. D'ailleurs il reprenait confiance. Édith serait à lui : Godefroy verrait un sauveur en celui qui lui demanderait sa fille, compromise par un scandale pareil.

Tous les intimes de la maison Godefroy étaient réunis à ce dîner de la rue Corail. Dans quelques familles de l'ancien Quercy, on soupe encore assez tard. M. de Bruniquel savait que telle était l'habitude de ses amis. Godefroy ne donnait pas, comme ses compatriotes, de ces repas de Gamache où défilent trente plats de toute espèce. Il estimait que ces grandes mangeailles sont insupportables et disait fréquemment : « Un vrai dîner est celui où l'on vient pour manger peu, mais bien; — pour causer bien, mais beaucoup. » Lorsque M. de Bruniquel entra dans le salon, presque tous les convives étaient au rendez-vous; dans un coin, près de la porte vitrée qui communiquait avec le jardin, il aperçut Mme Dubois dans son costume accoutumé, bien que tous, hommes et femmes, eussent la tenue de soirée. Elle souriait. Le gentilhomme la salua; elle répondit par une gracieuse inclinaison de tête et se remit à causer tranquillement avec Mme Patalin, sa voisine. Il dit bonjour à tout le monde, expliquant sa retraite de deux jours par une indisposition subite; il feignait de ne pas s'occuper de Mme Dubois; mais il ne la perdait pas de vue. Il ne fallut rien moins que l'apparition d'Édith pour l'arracher à son poste d'observateur acharné.

Jamais elle n'avait été plus jolie. Le bonheur éclatait dans ses yeux. Quelle admirable légende, celle de la Galathée antique! La jeune fille, dans sa chasteté première, ressemble à la statue taillée dans le marbre froid. Elle ne sait rien de la vie, rien de la passion. Le cœur est assoupi, les sens sommeillent; elle reste indifférente, immobile et glacée comme Galathée; l'amour vient et, d'un regard ou d'un baiser, ce Pygmalion anime la vierge et la statue. Depuis qu'elle aimait, Édith se sentait tout autre. Le ciel lui paraissait plus bleu, l'air plus doux, l'horizon plus large. Elle aurait voulu que tout le monde fût heureux comme elle, qui était si heureuse! Sa vie commençait du jour où elle avait aimé. Elle gardait bien le souvenir d'une petite fille qui vivait avant cette heure bénie, mais il lui semblait que ce n'était pas elle. Volontiers elle eût dit : — La

pauvre! qu'elle devait s'ennuyer! — Elle ne regardait Daniel qu'avec une tendresse et une reconnaissance infinies. Jamais passion plus chaste ne fit battre un cœur plus noble. Sa divine ignorance des choses concevait l'amour sans le comprendre. Mais, pour elle, c'était un sentiment bien élevé, presque sublime, celui qui la troublait si délicieusement.

M. de Bruniquel souffrit en la voyant ainsi; il devinait la profondeur de cet amour d'Édith; pour être métamorphosée ainsi, il fallait qu'elle adorât Daniel. Certes, il pourrait conquérir sa main; il n'obtiendrait jamais son cœur. Un instant il se demanda si par respect pour ce bonheur radieux il ne se tairait pas; puis l'idée lui vint du rapprochement de cette vierge et de Coralie. S'il persista dans sa résolution, ce ne fut point par intérêt; non, vraiment, il oublia une minute sa propre cause pour ne plus songer qu'au devoir dicté par sa conscience. Il est des situations dans la vie où l'on n'a pas le droit d'hésiter. Sa pensée se reporta sur Mme Dubois, toujours aussi calme, aussi souriante.

— Et c'est elle, j'en jurerais, pensa-t-il, pendant qu'on gagnait la salle à manger. Tout me le prouve d'ailleurs. Coralie est intelligente; elle a su habilement se transformer, voilà tout.

Le hasard plaça M. de Bruniquel en face d'elle. Plusieurs fois leurs yeux se croisèrent, sans que le regard de Mme Dubois trahît la moindre inquiétude. Elle ne paraissait ni troublée ni même un peu gênée. L'habitude du monde ne donne pas une telle assurance; M. de Bruniquel se demanda si vraiment la tante de Daniel espérait n'être pas reconnue.

Cependant une place restait vide : celle de Claude Morisseau. On était accoutumé aux inexactitudes de l'artiste, et l'on ne prenait même plus la peine de l'attendre. Il arriverait quand il arriverait, voilà tout : on ne s'occupait jamais de lui. Tous les convives étaient montés d'ailleurs à ce diapason de gaîté où l'on ne songe plus qu'au plaisir immédiat.

Un dîner bien servi, des mets excellens, une conversation alerte et vive, il n'est pas de plus fin régal pour des gens de bonne compagnie. Mme Dubois parlait, ni trop, ni trop peu : Bruniquel l'écoutait avec un étonnement mêlé d'une réelle admiration. Quelle prodigieuse comédienne que cette femme! Et comme il fallait qu'elle fût habile et intelligente pour changer même son esprit! Mme Dubois était spirituelle, on le voyait de reste, mais ainsi que doit l'être une femme du monde. En vérité, elle ne rappelait guère par ce côté la Coralie hardie et licencieuse qui vivait dans le souvenir de M. de Bruniquel. Elle racontait quelques détails de sa vie d'Auvergne avec un certain bonheur d'expression, quand la porte s'ouvrit, et Claude Morisseau parut, dans toute sa gloire.

— Je suis en retard? ce n'est pas de ma faute : je viens de travailler en forêt.

Claude n'était pas l'homme des cérémonies : il portait un petit costume gris-clair, à peine propre, qui tranchait de bizarre façon sur les habits noirs et les robes décolletées. Cela produisit l'effet d'une fausse note dans un morceau bien orchestré. Il appelait ces manques de tenue, en son jargon d'atelier, « molester le bourgeois. » Il eut lieu d'être content. Son entrée jeta le même froid qu'un courant d'air pénétrant par une porte ouverte. Il ne s'en aperçut même pas, et alla très tranquillement s'asseoir à la place vide. Son voisin, un bon bourgois de Montauban, eut l'envie instinctive de s'écarter de lui comme d'un pestiféré. Heureusement la conversation devint presque aussitôt générale; on cessa de s'occuper du raté, qui mourait de faim et se hâtait de rattraper le temps perdu.

Le dîner s'acheva sans que Bruniquel eût engagé les premières hostilités. Mme Dubois l'émerveillait. Il n'aurait jamais cru que la possession de soi-même pût être aussi complète. Qu'elle se fût résignée à jouer la comédie pour dérouter les soupçons de son ennemi, il l'admettait; mais qu'elle soutînt son rôle si longtemps, avec un talent si ferme, c'était plus que surprenant. Peut-être voulait-il se donner une vraie jouissance d'artiste en retardant ainsi l'heure de l'attaque. Puis, il était nécessaire, pour démasquer Coralie, qu'il dît certains mots, certaines phrases impossibles à prononcer devant une jeune fille. Mieux valait qu'Édith ne fût plus là.

Les groupes se formèrent bientôt dans le salon pendant qu'on servait le café. Daniel souffrait de la contrainte imposée par tous ces étrangers : il entraîna sa fiancée au jardin, laissant Claude Morisseau divaguer à son aise. Son malheureux voisin souffrait, lui aussi, comme Daniel ; mais non pour le même motif. Depuis le milieu du dîner, l'artiste entassait les unes sur les autres des théories tellement extravagantes que l'infortuné bourgeois sentait son cerveau éclater. Claude sautait de la peinture à la musique avec une souplesse de gymnasiarque ; si bien que l'autre ne comprenait jamais s'il était question d'un opéra ou d'un tableau ! La fin du repas ne le délivra point de ce supplice : Claude l'agrippa par le bouton de son habit et le retint prisonnier :

— Voyez-vous, dit-il, j'ai dû renoncer pour un temps à la musique. Ce n'est pas de ma faute ! Mais on me volait mes idées à la douzaine (il tournait le bouton de l'habit). Par exemple, j'arrive chez Gounod, je joue une mélodie... et je la retrouve un mois après dans *Gallia*. La même chose pour Ambroise Thomas ou Félicien David. Des voleurs d'idées! oui monsieur, des voleurs d'idées (et il tournait de plus en plus le pauvre bouton)! Seulement j'ai une force : ma santé. Je les enterrerai tous, et vous aussi! Quel

âge avez-vous? quarante ans ? mais on vous en donnerait cinquante-cinq : vous êtes fini, mon pauvre homme, tandis que moi!.. moi, je vivrai cent dix ans parce que je fais de l'hydrothérapie; et à cent dix ans, je serai célèbre!

Parlait-il sérieusement? Certes. Était-il fou? non pas. A force de vouloir prouver sa supériorité aux autres, ce pauvre être, exaspéré par son échec dans la vie, en arrivait à se convaincre de son immense génie. Il ne parlait pas, il décrétait, pour la plus grande joie de quelques-uns, et notamment de Bonchamp, qui ne se lassait jamais de le faire jaser. L'exposition de ses théories amena la fuite de la plupart des convives, qui se retirèrent dans un coin du salon. Mme Dubois, assise près de la porte vitrée, s'éventait doucement : Bruniquel guettait une occasion pour commencer la bataille. Elle lui fut offerte par Godefroy, qui proposa à la tante de Daniel de se promener dans le jardin.

— Merci, dit-elle; même en été je crains l'air du soir.

— C'est une sage prudence, répliqua Bruniquel. Avec vos robes de gaze, mesdames, vous ne vous méfiez pas assez. Il est vrai que le Seigneur Dieu vous a bâties bien plus solidement que nous. J'ai vu des femmes décolletées risquer vingt fois la mort en souriant; des femmes du monde, s'entend, car pour les autres il est des grâces d'état.

— L'endurcissement du vice! prononça gravement l'antiquaire.

— Oh! le vice ne durcit pas la peau. J'ai connu pour ma part une demoiselle très jolie, qui, après un bal échevelé, se plongeait dans un bain d'eau glacée. Cette bonne Coralie! Je l'ai bien aimée!

Bruniquel la regardait en face. Elle ne fit pas un mouvement; aucun geste ne trahit son émotion; mais son œil vert s'éclaira d'une lueur fauve. Elle releva la tête comme le soldat à l'approche de l'ennemi. Césarine parut en ce moment, tenant Édith par le bras.

— Tu auras le temps de te promener avec ton mari; tu peux bien quitter ton fiancé pendant un quart d'heure. J'ai besoin de toi pour servir le café.

La jeune fille sourit à Daniel; cela signifiait : « Vous voyez, ce n'est pas moi qui vous quitte; mais on m'enlève. » Il s'assit auprès de sa tante.

— Qu'est-ce que c'est que cette Coralie dont vous parliez, monsieur? demanda Mme Dubois très froidement.

Le gentilhomme jeta un coup d'œil à droite et à gauche; puis :

— Mlle Édith n'est pas là, je peux continuer. Coralie a été l'une des grandes passions de ma vie. Oh! mon Dieu, je ne m'en cache point. Tout homme, à une heure donnée, peut faire et fera une bêtise. Elle appartenait à la grande famille des Manon Lescaut, mais des Manon Lescaut qui ont réussi. Ses mots défrayaient les petits jour-

naux parisiens; on décrivait ses toilettes; ses diamans étaient célèbres; en un mot, une cocotte.

— Une courtisane dit Godefroy; je préfère courtisane, c'est plus distingué. Et vous avez aimé une de ces filles-là? Cela m'étonne de votre part.

— Je connais peu la vie de Paris, répliqua Daniel, mais je suis de l'avis de M. Godefroy. L'amour est un sentiment divin qui s'accommode mal des misères humaines; qu'on ait un caprice pour l'une de ces femmes, soit; mais de l'amour... je proteste.

Mme Dubois pâlit. Elle cacha une seconde son visage derrière son éventail; quand elle le ferma, négligemment, la pâleur avait disparu : elle souriait.

— Vous en parlez bien à votre aise, continua Bruniquel. On voit, capitaine, que vous n'avez jamais approché l'une de ces puissantes séductrices. Leur amour, c'est la robe de Nessus. J'en parle sciemment. J'ai adoré Coralie pendant quatre mois, soit : quatre mille francs.

L'énormité du chiffre stupéfia Godefroy; il se leva tout scandalisé :

— Cent mille francs par mois! Elle allait bien, la gaillarde! Mais que faisait-elle donc de votre argent? Des petits cailloux?

— Non pas : des rentes.

— Des rentes? Je croyais qu'elles finissaient toutes à l'hôpital.

— C'est le vieux jeu. Aujourd'hui les Coralies font fortune. Elles économisent pour l'avenir. Au besoin les fourmis emprunteraient de l'argent à ces cigales corrigées par La Fontaine. Je les aimais mieux autrefois. Leur jeunesse disparue, elles disparaissaient elles aussi. Aspasie devenait ouvreuse de loges, et Laïs marchande des quatre saisons. Maintenant elles ont maison de ville et maison des champs, un compte courant à la Banque et des actions de chemin de fer. Elles vieillissent tout doucement sans se presser, et, un beau jour, elles marient leur fils ou leur neveu dans une bonne famille.

Mme Dubois écoutait avec une attention ardente. A demi soulevée, les lèvres frémissantes, elle regardait M. de Bruniquel bien en face. Sa prudence accoutumée la trahissait. Elle oubliait son rôle. Ainsi qu'une actrice lassée, elle déposait le masque menteur. La fille prête à la lutte reparaissait sous la bourgeoise apaisée. Bruniquel soutint sans se troubler l'éclat de ce regard fulgurant. Après tout, il remplissait un devoir de galant homme, car c'était bien Coralie, il en était sûr; elle venait d'ajouter une preuve de plus aux preuves qu'il possédait déjà. La vie a des cruautés implacables : ce fut Daniel qui porta le dernier coup.

— Riches ou pauvres, elles n'en finissent pas moins méprisées. N'est-il pas vrai, ma tante? Et je ne sais vraiment pas si elles méritent autre chose : mépris d'autant plus grand qu'elles l'ont plus

audacieusement bravé. M. de Bruniquel a raison. Elles feraient mieux de disparaître en pleine jeunesse, laissant à quelques-uns le souvenir de leur beauté. L'expiation involontaire pourrait leur mériter le pardon; mais la courtisane vieille et riche... quelle honte et quel dégoût!

C'en était trop. Le visage de Mme Dubois trahit une douleur atroce. La figure livide, les traits décomposés, les yeux hagards, elle épouvanta Césarine.

— Vous souffrez, chère madame? demanda-t-elle.

— Moi!

Douleur, haine, colère, désespoir, audace : elle mit tout en ce mot, dernier défi jeté par elle à celui qui la condamnait à un tel supplice. Elle aurait peut-être supporté la prolongation de son épreuve épouvantable; mais elle pliait sous l'anathème lancé par l'être qu'elle adorait. Il était impossible que ce drame intime ne fût pas soupçonné. Chaque coup porté blessait trop profondément. Heureusement un incident détourna tout à coup l'attention. Assis au piano, Claude attaquait les premières notes de la *Damnation de Faust*, l'une des plus merveilleuses pages musicales qui existent : Berlioz s'est inspiré du fameux hymne, la *Marche hongroise*. D'abord un appel de trompettes aigu et prolongé : puis soudain un chant joyeux et martial, répété deux fois, soutenu par des modulations qui montent, descendent, reviennent au grave, pour aboutir au même chant triomphal et guerrier qui reparaît sous toutes ses formes. Cependant les trompettes deviennent plus graves; l'esprit de l'auditeur conçoit le décor du drame : une vaste plaine couverte de neige, bordée de forêts sombres et désolées par l'âpre hiver. La colonne des patriotes s'avance; les pas deviennent plus sonores; la sainte émotion croît dans ces cœurs résolus; les plus jeunes se mettent à parler gaîment de la bataille prochaine. Les commandemens des chefs volent de rang en rang, et les mots d'ordre s'échangent; puis, à travers ces bruissemens tantôt graves, tantôt joyeux, le chant primitif se mêle sur un mode plus doux. C'est alors qu'éclatent les notes sinistres, au loin le canon tonne; pour la quatrième fois, le même chant recommence, cette fois cuivré, grimaçant, affolé, perdu au milieu d'une marée montante de sons qui se mêlent, s'enchevêtrent et résonnent, perdus dans des roulemens de tambours, comme des sanglots dans des éclats de rire.

Tous écoutaient. Seule, Coralie n'entendait que sa pensée. Deux fois elle se tourna du côté de Bruniquel; deux fois elle hésita. Enfin, frissonnante, les yeux pleins d'éclairs, elle se pencha vers lui, et, d'une voix brève :

— Ce soir... chez toi! dit-elle.

ALBERT DELPIT.

LA

MUSIQUE EN ALLEMAGNE

L'exposition universelle de 1878 aura permis de constater, une fois de plus, la supériorité de la France pour tout ce qui a trait aux arts du dessin. Dans cette lutte courtoise à laquelle nous avions convié tous les peuples, ce sont encore nos peintres, nos architectes et surtout nos sculpteurs qui remportent le prix. Excepté chez quelques nations de l'extrême Orient, les industries qui confinent à l'art copient, pour la plupart, les créations de nos principaux fabricans et ne trouvent de vie qu'à les imiter. L'Allemagne, qui d'abord avait refusé cette occasion de rapprochemens entre elle et nous, s'est depuis ravisée et nous a envoyé un choix des œuvres les plus remarquables de ses artistes contemporains. Grâce au talent de MM. Menzel, Knauss, Piloty, Leibl, André et Oswald Achenbach, grâce aussi à l'heureux aménagement de la salle qu'ils occupaient, il est permis de dire que l'art allemand a tenu honorablement sa place au Champ de Mars. Mais le succès de l'Allemagne eût été plus marqué, s'il lui avait été possible de montrer l'ensemble des ressources dont dispose chez elle la musique, qui, pour la première fois, avait été associée à cette grande fête du travail humain.

La supériorité que nous avons dans les arts du dessin, nos voisins en effet la possèdent pour la musique. Tout ce qui y touche les intéresse. Elle est pour eux, par excellence, un art national, et les travaux mêmes dont elle est l'objet montrent quelle part elle a dans leur vie et leurs préoccupations. Les théories esthétiques de leurs philosophes ont surtout en vue la musique. Après Mattheson, Forkel et Schubart, c'est F. Hand et Thibaut qui essaient d'en analyser les principes ou d'en tracer les lois; c'est Hegel qui les expose, assez arbitrairement du reste, dans ses cours professés à Berlin, dont Mendelssohn fut un des auditeurs assidus; récemment enfin, c'est le professeur viennois Hanslick qui, cherchant à réagir contre

l'enthousiasme de commande et les sentimentales divagations de certains critiques, s'attache à démontrer que, réduite au simple élément du mouvement mélodique, la musique occupe encore un domaine assez vaste et assez riche. En l'étudiant à son tour au point de vue physiologique, un des savans dont l'Allemagne s'honore le plus justement, Helmholtz, laisse comme involontairement paraître, derrière la précision voulue du langage scientifique, une âme ouverte à ses beautés les plus élevées. La musique est goûtée par des poètes tels que Schiller et Goethe, et des créations comme *le Violon de Crémone* ou les pages émues sur le *Don Juan* de Mozart montrent assez à quel point un Hoffmann en savourait le charme.

A côté des philosophes, des savans et des écrivains, on voit des compositeurs : Weber, Mendelssohn, Schumann et Hiller entre autres, s'appliquer, avec l'autorité qui leur appartient, à servir encore de leur plume l'art dans lequel ils s'illustrent par leurs œuvres. Sans parler des travaux concernant l'histoire générale de la musique, de consciencieuses monographies, parues dans ces derniers temps, ont mis en pleine lumière les époques et les hommes les plus célèbres. Les biographies de Bach par Spitta, de Händel par Chrysander, de Haydn par Pohl, de Mozart par Otto Jahn, de Beethoven par Thayer, de Weber par son fils Max de Weber, etc., sont des études définitives que le public français aurait intérêt à connaître. La publication et la révision des textes de tous les maîtres classiques de l'Allemagne ont été également l'objet de soins attentifs, et, parmi les nombreux témoignages de ce culte respectueux, il convient de citer en première ligne cette magnifique édition des œuvres de Bach, qui comprend déjà vingt-cinq volumes, véritable monument élevé en l'honneur de ce fécond et prodigieux génie. Par leur luxe, par la supériorité de leur gravure sur tous les travaux du même genre, par leur correction ou leur bon marché, ces publications forment une des spécialités les plus renommées de la typographie allemande. Dans toutes les grandes villes, à Leipzig en particulier, il se fait, dans cette seule branche de la librairie, un mouvement d'affaires considérable, et certains éditeurs sont connus du monde entier pour l'importance de leurs entreprises et l'étendue de leurs relations.

A ne le considérer que dans ses abords et ses dépendances, on peut déjà juger ce qu'est en Allemagne ce vaste domaine de la musique. Il nous a paru qu'il y aurait quelque intérêt à y pénétrer et à passer successivement en revue les diverses manifestations de cette activité musicale. Cet examen nous procurera l'occasion naturelle de plus d'un retour sur nous-mêmes et permettra de signaler plus nettement ainsi les progrès que nous aurions à faire et les innovations qu'il semblerait utile de voir acclimater chez nous.

I.

Le théâtre, en Allemagne, offre au voyageur une précieuse ressource pour l'emploi de ses soirées. Il y peut trouver, sans grande dépense et sans fatigue, sur la scène ou même dans la salle, le sujet d'intéressantes et faciles observations. D'abord les représentations n'ont point cette longueur qui en écarte souvent chez nous les hommes d'étude; elles commencent tôt, et à dix heures, au plus tard, elles sont terminées. Dans les petites résidences, des trains spéciaux permettent aux spectateurs venus des localités voisines de regagner leurs foyers le soir même. La simplicité des toilettes et des habitudes favorise singulièrement aussi la fréquentation du théâtre. On s'y rend sans apprêt, en tenue de ville; des jeunes filles y viennent sous la conduite d'amis ou même seules, et leurs servantes les attendent à la sortie. Les salles de spectacle répondent à cette simplicité. Jusqu'à ces derniers temps, c'étaient des édifices de modeste apparence, d'un éclairage douteux et sans grand luxe à l'intérieur. Les constructions récentes et plus ornées, telles que l'Opéra de Vienne et celui de Dresde, sont loin cependant de prétendre rivaliser avec les dorures et les magnificences de notre grand Opéra. La mise en scène des théâtres allemands est d'ailleurs convenable, et de grands progrès ont été réalisés depuis quelques années sous ce rapport. Avant la guerre de 1870, pour toutes les œuvres importantes qu'on avait à y monter, on devait recourir au talent de nos décorateurs parisiens; on trouve maintenant à Vienne, à Berlin, à Dresde, à Munich, à Cobourg, des praticiens qui, sans avoir un goût aussi sûr et une aussi complète entente de leur art, possèdent cependant une habileté réelle et se sont acquis une juste réputation.

Si tous ces élémens accessoires d'une représentation théâtrale n'ont pas de l'autre côté de la frontière l'importance et la valeur qu'on leur attribue chez nous, en revanche sur les grandes scènes de l'Allemagne l'interprétation des chefs-d'œuvre des maîtres est l'objet du soin le plus louable. Elle offre un légitime intérêt à tous ceux qui pensent qu'en pareille matière c'est le souci de la musique surtout qui importe. On ne trouve pas toujours, il est vrai, même dans les théâtres les plus renommés, ces ténors dont les appointemens équivalent à une liste civile, ni ces chanteuses, ces étoiles, comme on les appelle, dont les caprices ne sont égalés que par leur ignorance musicale, mais on y voit des artistes aimant leur art, des musiciens consommés, interprètes respectueux des œuvres confiées à leur talent. A côté d'eux, à leur exemple, les rôles secondaires sont

remplis avec conscience. Grâce à une direction intelligente et ferme, grâce à des traditions acceptées, c'est à faire valoir les œuvres elles-mêmes que s'appliquent les efforts de tous, avec le plus judicieux emploi des moyens qui peuvent concourir à leur parfaite exécution.

Le public, s'il en était besoin, veillerait au maintien des principes et protégerait lui-même ses plaisirs. Son attitude aussi mérite d'être notée. Toute tentative nouvelle, pour peu qu'elle soit sérieuse, rencontre de sa part une attention et même une patience qui, dans bien des cas, nous l'avouons, peuvent sembler excessives. Non-seulement la claque est chose inconnue en Allemagne, mais, dans la plupart des grands théâtres, il n'est point d'usage d'interrompre la suite d'une scène ou même d'un acte par des applaudissemens. On ne risque point d'y voir le chanteur ou la chanteuse dont le talent tient en suspens tout un public s'avancer vers la rampe pour le remercier de ses bravos par une révérence ou par un sourire, au moment le plus pathétique et sans aucun respect de l'illusion scénique. Un bénéfice peut-être plus précieux encore de cette réserve du public, c'est qu'au lieu de chercher à provoquer violemment son attention et de forcer, comme on dit, la note pour se mettre eux-mêmes en évidence, les exécutans s'habituent à ménager les effets qu'ailleurs ils prodiguent à tout moment. Sans prétendre à ces enthousiasmes frénétiques par lesquels trop souvent on récompense le ténor à la mode de ses contorsions et de ses cris, un chanteur allemand aspire à cette satisfaction plus haute d'exprimer dans leur plénitude les créations des maîtres, de s'effacer pour reporter sur celles-ci toute la lumière. Il vise au grand art et ne s'en laisse pas détourner par les suggestions d'une inquiète et vaniteuse personnalité. On l'oublie trop en effet, le public et les artistes sont solidaires. Les triomphes les plus bruyans ne sont pas toujours les plus enviables, et les démonstrations tapageuses de certains succès témoignent autant contre ceux qui s'y livrent que contre ceux qui les provoquent.

Aussi bien, pour être plus discrètes, les marques d'approbation ne manquent pas, en Allemagne, aux exécutans. Après chaque acte et à la fin de la pièce, quand la toile tombe, les applaudissemens peuvent librement éclater et les acteurs qui en sont jugés dignes sont rappelés. Ces marques de la satisfaction générale ainsi exprimées ont une signification plus précieuse, puisqu'elles s'adressent à l'artiste non plus pour tel air de bravoure, pour tel détail de son rôle, mais pour l'intelligence et le talent dont il a fait preuve dans l'interprétation de l'ensemble. Ce qui pour lui vaut mieux encore que des démonstrations limitées le plus ordinairement chez nous à l'étroite enceinte du théâtre, c'est la position qui souvent lui est faite

en Allemagne, l'estime où l'on y tient la plupart des artistes. Fixés parfois depuis longtemps dans la même ville, ils y sont en possession de la sympathie ou même de la considération publique. On fraie avec eux; on les connaît autrement que par la chronique de leurs scandales et de leurs aventureuses existences. Non que nous prétendions que tous soient exemplaires et que les coulisses germaniques n'aient point aussi leurs mystères. Mais en somme, et mettant à part quelques artistes appartenant presque exclusivement à l'élite parisienne, le personnel du théâtre se trouve chez nous, surtout en province, dans des conditions de culture intellectuelle et morale inférieures à celles qui lui sont faites chez nos voisins.

Bien des choses, on le voit, concourent, au-delà du Rhin, à faire du spectacle un plaisir élevé, général, et qui a sa place dans la vie nationale. C'est à la composition même du répertoire lyrique qu'il faut surtout attribuer, croyons-nous, cette fréquentation et aussi les habitudes et l'éducation qui en résultent. La richesse de ce répertoire constitue, au point de vue musical, une des plus grandes supériorités de l'Allemagne, une des plus enviables, puisqu'elle amène et explique les autres. Sans craindre de voir, pendant une année entière, un petit nombre d'opéras, toujours les mêmes, tenir l'affiche, les abonnés (et cela même fait qu'ils sont nombreux) sont assurés de parcourir dans une saison le cercle presque entier des chefs-d'œuvre de l'art musical. En six mois, sur chacune des grandes scènes, à Vienne, Dresde, Berlin et Munich, vingt-cinq ou trente ouvrages différens se succèdent, empruntés à tous les temps et à toutes les écoles. Ce sont : les opéras de Gluck, le *Fidelio* de Beethoven; Mozart avec *Idoménée*, *la Clémence de Titus*, *l'Enlèvement au Sérail*, *la Flûte enchantée*, *les Noces* et *Don Juan*; Weber avec *Euryanthe*, *Oberon*, *Freyschütz*; *la Vestale* et *Fernand Cortès* de Spontini; *Lodoïska* et *les Deux Journées* de Cherubini; *Joseph* de Méhul; les opéras de Meyerbeer, de Rossini, de Verdi; des opéras comiques tels que *le Maçon*, *le Chalet*, *le Pré aux Clercs*, *la Dame blanche*, etc.; enfin les productions récentes dont la place est naturellement réservée, en un mot, un choix de toutes les créations auxquelles les génies ou les talens les plus divers ont donné la vie (1).

On conçoit aisément quelles facilités de comparaison et par conséquent quel ressort cet intelligent éclectisme procure à l'éducation musicale d'une nation. Outre le profit qu'en retire le goût public, ce renouvellement incessant du répertoire tient en éveil les chanteurs,

(1) Comme preuve de cette variété des spectacles lyriques, citons ici les affiches d'une seule semaine dans deux capitales. A l'Opéra de Berlin : *Freyschütz*, *la Croix d'or* d'Ignace Brull, *Guillaume Tell*, *le Prophète*, le *Faust* de Gounod, celui de Spohr et *Joseph* de Méhul. A Munich : *Tannhœuser*, *Lohengrin*, *Fidelio*, *Joseph* de Méhul et *Manfred* de Schumann.

les intéresse à l'étude de leur art, développe chez eux la mémoire en même temps que la souplesse de talent que demande l'exécution d'œuvres de styles si différens. Aussi sont-ils capables d'apprendre et de jouer en peu de temps des ouvrages considérables qui chez nous, pour être montés, exigent des efforts bien autrement longs et pénibles.

La gestion des théâtres se lie naturellement de près à une telle situation et contribue à la maintenir. Disons-le tout d'abord, ce n'est pas au profit qu'elle vise, et des subventions très larges sont généreusement accordées par les villes, par les souverains ou par l'état (1). Dans les capitales, l'administration de l'Opéra est confiée non pas à un industriel cherchant surtout à gagner de l'argent, mais à un intendant, grand personnage réputé pour son goût. Son traitement est fixe, et il n'a par conséquent rien à voir à la recette; mais en revanche il doit se préoccuper d'élever le niveau de l'art. Sous la haute direction de l'intendant, avec des attributions égales et des appointemens pareils, deux maîtres de chapelle, deux artistes ayant fait leurs preuves et choisis pour leur talent et leur instruction musicale, se partagent la besogne. Ils sont, à tour de rôle, chargés de présider à l'étude des pièces qui figurent au répertoire. S'agit-il d'une œuvre nouvelle, présentée à l'intendant pour être jouée sur le théâtre qu'il dirige? La partition est transmise successivement par lui aux deux *capellmeisters*, dont chacun doit séparément lui adresser un avis motivé sur le mérite de l'œuvre proposée. Si les deux consultations concordent, elles sont ratifiées par l'intendant; en cas de partage, celui-ci décide, et s'il conclut à l'acceptation, celui des deux sous-directeurs qui a opiné dans le même sens est chargé de présider aux répétitions en se concertant avec l'auteur. Cette façon de procéder, si elle ne préserve pas entièrement des abus, présente du moins des garanties pour les compositeurs. Au lieu de les abandonner sans merci à l'ignorance d'un directeur complètement étranger aux choses de l'art, elle remet le jugement de leurs œuvres à deux de leurs pairs, placés eux-mêmes sous la dépendance et le contrôle d'un grand seigneur ami des arts et qui, s'il comprend bien sa mission, avec l'aide du souverain et les ressources dont il dispose, a de singulières facilités pour la remplir convenablement.

Quelquefois le souverain lui-même intervient par ses goûts propres ou ses caprices et se mêle personnellement à la direction. On sait

(1) C'est ainsi qu'à Aix-la-Chapelle, la salle et l'orchestre sont donnés par la ville. Avec la salle, Cassel ainsi que Wiesbade reçoivent 225,000 francs; Hanovre et Brunswick, 300,000 francs; à Cobourg, à Weimar, à Gotha, à Darmstadt et Schwerin, les théâtres sont exploités aux risques de la cassette des princes et nécessitent de fortes subventions. Outre la salle et l'orchestre, l'Opéra de Dresde touche une subvention de 675,000 francs; celle de Berlin est de 450,000 francs, avec garantie pour les déficits possibles.

par exemple la place que tient le théâtre dans les préoccupations du roi de Bavière et les étrangetés qu'il mêle à la satisfaction de sa passion, quand, au fond des retraites les plus sauvages, ou à Munich même, devant une salle brillamment illuminée, mais complètement vide, il fait exécuter pour lui seul ses opéras préférés. Sans tomber dans ces bizarreries, la plupart des princes allemands fréquentent assidûment le théâtre, et, sans aucun apparat, assistent presque chaque soir aux représentations. Entre les diverses cours, il s'établit ainsi une sorte d'émulation qui tourne au profit même de l'art, et, à côté des capitales, des villes de moindre importance, de petites résidences princières, comme Stuttgart, Manheim, Darmstadt, Weimar, Cassel, Carlsruhe, rivalisent d'efforts et de sacrifices, ont chacune leur indépendance, en matière de spectacles bien entendu, et n'attendent le mot d'ordre de personne pour monter les ouvrages importans dont elles désirent avoir la primeur.

Après l'éloge que nous venons de faire du nombre et de l'éclat des grandes scènes que l'on compte en Allemagne, de la richesse de leur répertoire et des qualités d'exécution qu'on trouve sur la plupart d'entre elles, il nous faut, malgré toutes ces ressources et ces causes de supériorité, constater une pénurie à peu près complète dans la production contemporaine de créations lyriques chez nos voisins. A peine, depuis Weber, peut-on citer quelques œuvres allemandes qui soient restées au répertoire. C'est pour Paris que Meyerbeer, tout Berlinois qu'il fût, a réservé ses créations les plus importantes, trouvant chez nous plus de facilités pour satisfaire des exigences qui, il faut bien le reconnaître, ne portaient pas toujours uniquement sur la musique.

Il y avait cependant là une place à conquérir, et le maître qui aurait donné à l'Allemagne un opéra national eût été assuré, en flattant l'amour-propre de ses compatriotes, de rencontrer leurs sympathies. Si glorieux que fût le rôle cependant, personne ne l'a pris. Des artistes, à d'autres égards justement célèbres, se sont vainement essayés dans ce genre. Mendelssohn, avec toute sa science des ressources de l'orchestre et de la voix humaine, n'a guère laissé que des chœurs, des fragmens ou des ouvertures pour des pièces qui n'ont jamais été faites (1). La *Geneviève* de Schumann n'a été conservée à la scène qu'à cause du nom de l'auteur, et quant à son *Manfred*, l'idée de l'y transporter a été, selon nous, tout à fait malencontreuse. Il ne faut rien moins que la longanimité d'un public allemand pour supporter au théâtre ce manque absolu d'action et la longueur de ces vagues mélopées péniblement reliées entre

(1) *Le Retour dans la patrie* et *les Noces de Gamache*, œuvres de sa jeunesse, ne sont pas restées au théâtre; mais on exécute quelquefois encore des fragmens de *Loreley*, qui d'ailleurs n'a pas été terminé.

elles par les plus emphatiques déclamations. Jusqu'à ces derniers temps, c'est à peine si quelques opéras de demi-caractère s'étaient maintenus sur l'affiche, et malgré le succès qu'ont récemment obtenu *la Croix d'or* d'Ignace Brull, les *Folkunger* de Kretschmer, *la Reine de Saba* de Goldmarck et surtout *l'Armin* d'Hofmann, il est permis de dire que les principales œuvres de Gounod, d'Ambroise Thomas, de F. David, de Réber et de Bizet sont plus connues de l'Allemagne et s'y jouent plus souvent que celles des auteurs allemands. C'est à relever sur ce point l'art de son pays et à renouer pour lui la tradition interrompue depuis Weber que s'est appliqué un compositeur de notre temps, aussi connu pour son talent que pour l'éclat de ses prétentions. A raison du bruit qui s'est fait autour d'elle, une telle tentative mérite qu'on s'y arrête. Nous essaierons de la caractériser et, en nous tenant à égale distance des séides et des détracteurs de parti pris, nous invoquerons largement, pour l'apprécier, l'appui et l'autorité des maîtres de la critique allemande.

II.

Nous n'avons pas à raconter la vie et les débuts de Richard Wagner : l'étude qui lui a été consacrée ici même il y a quelques années (1) nous dispense de ce soin. Mais le caractère et l'importance de la réforme annoncée par lui s'étant depuis ce moment singulièrement accentués, ses œuvres récentes nous permettent d'apprécier plus complètement aujourd'hui la valeur de ses doctrines. Nous rappellerons donc sommairement que Wagner est né à Leipzig en 1813, et que l'attention ne fut guère attirée sur lui que par le succès de *Rienzi*, donné à Dresde en 1842, et la représentation du *Vaisseau Fantôme* (2) à Berlin. Dans ces deux opéras, le compositeur suit encore la voie tracée par Weber et Meyerbeer, avec moins de succès qu'eux cependant; il y a plus de bruit et moins d'idées. Nommé maître de chapelle de la cour à Dresde, Wagner y fait exécuter en 1844 le *Tannhæuser*, où ses tendances de novateur se manifestent pour la première fois. En 1849, obligé de fuir à cause de la part qu'il avait prise à l'échauffourée révolutionnaire, il s'exile en Suisse et y séjourne plusieurs années. C'est là qu'il compose son *Lohengrin*, joué en 1850 à Weimar, grâce à l'amitié et au dévoûment de Liszt, alors maître de chapelle de cette ville. L'amnistie lui ayant permis bientôt après de rentrer en Allemagne, le compo-

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 avril 1869, *le Drame musical et l'œuvre de R. Wagner*, par M. Ed. Schuré.

(2) *Der fliegende Hollænder*, littéralement : *le Hollandais volant*.

siteur y devient le favori du jeune roi de Bavière et donne successivement à Munich *Tristan et Iseult* et *les Maîtres chanteurs*. Son dernier grand ouvrage est cette tétralogie des *Niebelungen*, dont il a écrit à la fois le poème et la musique, et qui en 1876 a fait à Bayreuth sa retentissante apparition.

Entre temps, Wagner avait publié coup sur coup plusieurs brochures, telles que *Opéra et Drame*, et d'autres encore dans lesquelles il exposait ses idées. Hâtons-nous de dire que tous ces pamphlets ne sont écrits qu'en vue de sa glorification personnelle et respirent un souverain dédain pour tout ce qui a existé avant lui. Voici, en gros, et aussi fidèlement qu'il est possible de le démêler dans ces diverses publications, le programme de Wagner : « L'opéra tel qu'on l'a compris jusqu'à présent est une erreur. Le rôle de la musique y est excessif. On en a fait l'élément principal aux dépens du drame, qui n'est plus qu'un accessoire. Il importe de rendre à celui-ci toute son importance et de lui donner une puissance d'expression à la fois supérieure et plus conforme à la vérité. En supprimant ces duos interminables, ces ensembles qui arrêtent la marche de l'action et cette répétition oiseuse de paroles qui ne s'accorde ni avec le bon sens ni avec la réalité, on aura enfin créé le drame lyrique et, dans cette création qu'attendait notre temps, tous les arts fondus en un tout homogène se réuniront pour former l'œuvre de l'avenir. » Telle est, dégagée des abstractions ou des formules incompréhensibles qui s'y mêlent, la théorie exposée par Wagner et qui dans les représentations de Bayreuth a trouvé enfin sa complète manifestation.

Nous avions vu à Munich des peintres qui ne peignaient pas, il était naturel qu'il vînt un musicien allemand pour répudier et proscrire la musique. *Tannhæuser* et *Lohengrin* en renferment encore trop au gré de leur auteur et, soit dit en passant, pour beaucoup de bons juges c'est ce qui les sauvera de l'oubli : c'est par ces deux ouvrages que Wagner lui-même survivra. Au travers de mille récits d'une longueur jusque-là inusitée, on y rencontre des morceaux de maître: ainsi l'introduction instrumentale de *Lohengrin*, l'apparition du héros traîné par le cygne et le finale du premier acte; au second acte, la marche des fiançailles; l'entr'acte suivant, le duo du troisième acte, etc., tout cela est de belle et bonne musique, mais de la musique, en somme, qui, avec un certain accent d'originalité, se rapporte cependant à toutes les saines traditions de l'art. Wagner ici a fait un peu comme tout le monde, c'est-à-dire qu'il a construit des morceaux composés de phrases et de périodes, avec retour obligé du dessin mélodique une fois donné.

On ne saurait nier, nous le reconnaissons sans peine, les abus, la routine et la banalité de coupe d'un grand nombre d'opéras italiens

qui, la virtuosité des chanteurs y aidant encore, en viennent à n'être plus que des concerts sur la scène. Mais la fadeur doucereuse ou l'éclat artificiel de certaines formes convenues, les fioritures et les roulades hors de saison, les airs de bravoure stéréotypés, toutes ces traditions surannées d'un art trop facile ont fait leur temps. Il n'était pas besoin d'une révolution pour nous délivrer de procédés d'expression aussi factices et dont on ne s'accommode plus guère aujourd'hui, même en Italie.

Avec cet orgueil personnel qui va jusqu'à méconnaître entièrement ce qu'ont fait ses devanciers, Wagner croit-il naïvement avoir le premier découvert les vraies conditions du drame lyrique? On le supposerait à voir l'ingénuité de ses affirmations. Avancer par exemple que chez Gluck, dont cependant il se rapproche par tant de côtés, « c'est l'air qui forme un tout achevé, tandis que l'unité musicale devrait résider dans la scène entière, celle-ci n'étant elle-même qu'une partie dans la grande unité du drame, » n'est-ce pas se donner gratuitement le beau rôle aux dépens d'autrui? Mais, sans défendre Gluck, qui nous paraît pourtant dans chacune de ses œuvres avoir tenu quelque compte de l'ensemble, nous ne voyons pas ce qu'à ce point de vue on peut trouver à reprendre au *Freyschütz* ou, dans un autre genre, au *Barbier*. Que serait-ce si nous en appelions au grand nom de Mozart? En quoi, chez lui, l'unité est-elle sacrifiée à ces types si nombreux, si variés, si admirables de vie et de poésie tout à la fois qu'on rencontre dans son œuvre : le grand prêtre dans *la Flûte enchantée;* Chérubin, Suzanne, Figaro, dona Anna, Leporello, le Commandeur, don Juan et tant d'autres encore auxquels il a communiqué le souffle et l'immortalité de son génie? Sont-ce là des personnages abstraits, peu conséquens avec eux-mêmes, qui se démentent un seul instant? Nuisent-ils en rien au drame où ils sont engagés, ne lui communiquent-ils pas plutôt une puissance et une énergie singulières? Et ce drame lui-même qui se poursuit avec eux, qui passe en revue tous les milieux, fait intervenir toutes les conditions, qui met aux prises toutes les passions humaines; ces voix tour à tour tendres, caressantes, gaies, bouffonnes, menaçantes, effarées ou terribles, qui seules ou groupées, par leurs contrastes ou leur harmonieuse union, nous peignent les nuances les plus fugitives ou les plus profondes des sentimens les plus divers; cet orchestre qui les soutient et les renforce, qui tantôt s'efface devant elles et parfois exhale seul ses admirables mélodies; toutes ces combinaisons de la science mises au service de l'inspiration et du génie, tout ce monde enfin qui vit d'une vie si pleine et si haute, n'est-ce pas la réalisation du plus vaste et du plus beau programme qui se puisse rêver, et tout cela n'est-il pas dans *Don Juan?* Il est vrai que l'œuvre parle

ici d'elle-même et qu'il n'est pas besoin des explications de l'auteur pour savoir ce qu'il a voulu dire.

A la place de cet art si élevé et si simple, si mesuré et si libre, quel art nouveau prétend-on nous donner? On ose objecter, le croiriez-vous? qu'il est contraire à la vérité absolue de voir deux ou plusieurs personnes chanter à la fois sans s'écouter l'une l'autre; qu'il est absurde de répéter des phrases et des périodes déjà entendues, et bien d'autres choses encore. Belles découvertes assurément! Mais sans ces conventions tacitement admises de tout temps par l'auditeur bénévole, l'opéra est-il possible? Si vous refusez au compositeur le charme du développement des phrases mélodiques, la puissance de la polyphonie, l'art de l'agencement des voix, la surprise frappante du retour d'un motif ramené par une modulation inattendue, si vous lui ôtez enfin tout ce qui est la condition même de l'art, il n'y a plus d'art, et avec le drame musical ainsi compris, la musique cesse d'être nécessaire.

Or Wagner, poussant à bout son système, a supprimé dans ses derniers ouvrages tous les élémens, toutes les ressources que nous venons d'énumérer. Voyons si ce qu'il nous donne en échange vaut ce que nous perdons. Nous ouvrons la partition de *Siegfried*, un des ouvrages de la tétralogie (1); qu'y trouvons-nous? Durant ces trois longs actes, pas un duo, pas un quatuor, pas un ensemble, pas un finale; jamais deux voix qui chantent en même temps sur la scène. En revanche, du récit, toujours du récit; de la déclamation soutenue par les accords de l'orchestre, orchestre merveilleux, il est vrai, et d'une puissance de coloris singulière; mais enfin que devient la musique en cette affaire? Elle soutient et colore le récit, nous le voulons bien, mais ce récit ne serait-il pas plus naturel et s'entendrait-il moins bien sans la musique? Est-ce donc assez pour elle que de se borner à peindre, à accentuer chaque geste, chaque mot de l'acteur? nous n'osons plus dire du chanteur, car ce n'est pas notre moindre grief contre Wagner que le rôle subalterne auquel il réduit la voix humaine, en chargeant le plus souvent l'orchestre de moduler tous les sentimens dont il refuse à celle-ci l'expression. Ne s'est-on pas avisé d'ailleurs de lui imputer à honneur l'absence de la mélodie, laquelle ne revient que rarement, comme pour nous faire mieux comprendre « que les sentimens les plus divins n'illuminent la vie de l'homme que de rayons fugitifs. » Éloge étrange, en vérité, de vouloir ériger en principe ce qui n'est que pauvreté et de faire de nécessité vertu!

Parlerons-nous encore de cette autre idée, par trop enfantine, de

(1) Nous disons *tétralogie* et non, comme on le dit souvent, *trilogie;* le cycle des *Niebelungen* comprend en effet quatre ouvrages distincts : *Rheingold*, la *Walkyrie*, *Siegfried* et *Götterdæmmerung*.

caractériser chaque personnage par un bout de phrase orchestrale qui le présente au spectateur, qui le précède, l'annonce chaque fois qu'il entre en scène, et qui s'attache à lui comme la robe de Nessus, puérilité qui rappelle un peu ces étiquettes naïves qu'on voit sortant de la bouche des gens dans les œuvres des enlumineurs ou des peintres du moyen âge.

Non, s'il y a quelques réformes à introduire dans l'opéra, elles ne doivent pas être ainsi poussées à l'extrême. Ce n'est pas une rénovation que nous propose Wagner, c'est une destruction. Rendons justice d'ailleurs au caractère énergique de l'artiste, à cette ténacité indomptable, à cette conviction de fer qui n'a jamais fait au public la moindre concession. Accordons-lui la vérité et la force du récitatif, une puissance d'action remarquable à certains momens; par-dessus tout, un talent d'orchestration tout à fait hors ligne et par lequel il aura exercé une influence considérable sur les compositeurs de notre temps. Mais tout cela ne donne pas une œuvre et ne compense pas l'insupportable monotonie de ses derniers opéras, ni la fatigue énorme qu'ils imposent à ceux qui les écoutent ou qui les exécutent.

La tension partout, l'effort toujours, voilà ce qui domine dans cet art surexcité qui n'admet ni repos, ni relâche, et qui semble avoir pour tâche principale de déconcerter les auditeurs en excitant violemment leur attention pour la tromper sans cesse. Par un seul côté, Wagner est resté naïf; nous voulons dire par cet orgueil en quelque sorte inconscient avec lequel il rapporte tout à lui-même et croit qu'en lui seul résident les destinées et l'avenir de l'art. Toute son esthétique n'est qu'à son profit, et derrière ses pompeuses théories il abrite, sans aucun embarras, l'apologie de ses propres œuvres. Sur ce point, Wagner est intraitable, et l'on imaginerait difficilement toutes les conditions, tous les sacrifices qu'il a réclamés comme nécessaires à l'accomplissement de sa mission.

Qu'on ne s'y trompe pas cependant, il y a plus de calcul et d'habileté qu'on ne croirait derrière cet apparent dédain du public. La façon cavalière dont on traite celui-ci cesse d'être dangereuse quand on s'est assuré d'avance certains concours avantageux et quelques amitiés bien choisies. S'il le prenait de haut avec la foule, Wagner n'avait pas négligé de se ménager des protecteurs. Ceux qu'il enrôlait ainsi à son service étaient flattés de devenir les apôtres du nouveau culte. Plus la chapelle était exiguë, plus les abords en étaient difficiles, et plus on se pressait pour y entrer. Le maître réservait pour ses adeptes une puissance de séduction dont ceux qui l'ont approché s'accordent à vanter le charme. Né et élevé sur les planches, Wagner est toujours resté comédien, non-seulement par son entente des choses du théâtre, mais par la variété des ressources

qu'il sait mettre en œuvre pour arriver à ses fins. Les combinaisons auxquelles il a recours font parfois, il est vrai, plus d'honneur à la souplesse de son esprit qu'à la rectitude de son caractère. C'est ainsi qu'on l'a vu tour à tour démocrate ardent et favori d'un souverain, cherchant un peu partout ses appuis, rêvant un art universel, mais se rabattant à propos sur un art national, après avoir vainement essayé de franchir les frontières de sa patrie (1).

Le terrain et le moment étaient singulièrement propices à l'épreuve qu'a tentée Wagner. L'Allemagne, fière de son unité récente, ne pouvait qu'être sympathique à l'éclosion d'une forme d'art nouvelle, née chez elle et qui prendrait pour tâche unique de célébrer ses gloires. Grâce à tant de complicités, le maître put impunément multiplier ses exigences; toutes allaient être satisfaites, et son opiniâtre volonté devait triompher des difficultés de toute nature qu'il avait, comme à plaisir, accumulées lui-même autour de son œuvre.

A jour dit, le 13 août 1876, l'attention du monde musical était attirée vers cette petite ville de Bayreuth, appelée, pour peu de temps du reste, à sortir de son calme séculaire. Sur un terrain que la ville avait libéralement offert s'élevait le théâtre construit au moyen de souscriptions publiques et dans lequel la tétralogie devait inaugurer « les représentations modèles. » A l'appel de Wagner, les donateurs, les amis, les critiques, des musiciens, des peintres, des curieux et quelques grands personnages étaient accourus dans ce coin écarté. Loin du bruit et des agitations du monde, faisant trêve pour quelques jours à leurs occupations, ils allaient trouver les conditions de recueillement requises par le maître pour l'audition de son œuvre. Les dispositions matérielles du nouveau théâtre concouraient elles-mêmes à préserver les auditeurs de toute distraction : l'orchestre était invisible, et dès que commençait la musique, la salle restait plongée dans une obscurité complète. Sans pouvoir s'égarer sur les toilettes ou les minois des spectatrices, tous les regards étaient forcément ramenés sur la scène. L'ensemble des précautions prises contre l'inattention du public était rigoureux et complet. On voulait préparer dignement celui-ci à l'initiation qui l'attendait, et pour cela on le tenait à merci, on l'isolait, on le mettait pour ainsi dire en retraite. Le dévoûment professionnel et le désintéressement des nombreux exécutans n'avaient pas fait défaut à l'entreprise. Au fond de cette cave où il était relégué, l'orchestre contenait dans ses rangs les instrumen-

(1) Ce n'est pas sans d'amers regrets que Wagner a renoncé aux succès hors de l'Allemagne. Dans le ridicule vaudeville intitulé : *une Capitulation*, il a donné une triste preuve du mécompte cuisant que lui a laissé son échec à Paris, lorsque, pour venger les blessures de son amour-propre, il s'est acharné contre la France vaincue, la poursuivant, jusqu'après les écrasemens de la commune, de plaisanteries dont la lourdeur et la grossièreté donnent la mesure de son goût et de sa générosité naturelle.

tistes les plus distingués de l'Allemagne. Sur la scène, des chanteurs consommés s'étaient pendant longtemps consacrés à la tâche ingrate d'apprendre et à l'obligation difficile de retenir les parties confiées à leurs soins (1). Rien d'ailleurs n'avait été épargné; les décors étaient des peintres les plus habiles, les machines du meilleur faiseur, et plusieurs des monstres qui devaient jouer leur rôle dans les représentations avaient été commandés en Angleterre.

Qu'on fasse le compte de tous ces efforts, de tous ces dévoûmens, de toutes ces dépenses. Tout cela avait été réclamé au profit d'une idée ou plutôt au profit d'un homme et par cet homme lui-même. Wagner était bien le héros de la fête. C'est pour lui qu'on s'était dérangé, qu'on avait travaillé, qu'on avait payé surtout, et les choses étaient disposées de telle sorte que l'honneur devait être pour lui seul. Il avait présidé lui-même à la construction de ce théâtre dont il avait choisi l'emplacement. Il était à la fois le poète et le compositeur; il avait dirigé les répétitions et réglé la mise en scène. Avec son infatigable activité, avec sa volonté opiniâtre et son très réel talent d'organisateur, il avait suffi à tout; il ne devait partager avec personne la gloire du triomphe. Jamais, que nous sachions, une telle situation n'avait été faite à aucun compositeur.

Le moment était venu de montrer que tant de preuves de confiance et de sympathie n'avaient pas été sollicitées et obtenues en vain. Malgré tout, le public, en somme, était bien disposé. La plupart se trouvaient engagés par leurs sacrifices mêmes; ils ne voulaient pas avoir été dupes d'un entraînement irréfléchi, être venus jusque-là pour renoncer à saluer l'avènement de l'art nouveau promis par le réformateur et auquel ils avaient largement prodigué les moyens d'expansion qui leur avaient été demandés. Mais aussi, dans ces conditions, force était de réussir sous peine de voir tourner contre soi toutes les déceptions et de porter seul le poids des responsabilités assumées.

Ce que furent ces représentations, nous n'avons pas à le rappeler. Prétendre avec des sujets exclusivement fantastiques soutenir pendant quatre jours l'attention et l'intérêt, c'était assurément une difficile gageure. Les légendes compliquées, incohérentes, qui allaient être offertes comme une expression accomplie du drame moderne, sont aussi loin des beautés de la mythologie ancienne que des aspirations de la vie de notre temps. Elles comportaient cependant une part de sauvage et mystérieuse grandeur. Mais le merveilleux, malgré les libertés qu'il autorise, est un genre forcément restreint. Pour être supportable, il exige une délicatesse de

(1) Cette difficulté est telle qu'il a fallu renoncer à jouer un des opéras de Wagner : *Tristan et Iseult*. Quand les chanteurs étaient à grand'peine parvenus à en apprendre un acte, ils l'oubliaient en passant à l'étude de l'acte suivant.

touche et d'invention dont Mendelssohn et Weber en musique, et Shakspeare dans la littérature dramatique ont laissé des modèles qui rendent les comparaisons dangereuses. En s'autorisant des libertés reçues en pareille matière pour se laisser aller aux invraisemblances et aux caprices les plus étranges, sans avoir toujours la poésie pour excuse, en négligeant tout enchaînement logique et multipliant comme à plaisir les impossibilités; en appuyant lourdement là où il aurait fallu glisser, en risquant, sous prétexte de comique, des plaisanteries qui n'étaient que triviales et dont l'allitération ou d'excessives familiarités avec la langue faisaient le plus souvent les frais, en hasardant enfin pour nous peindre l'amour, comme dans sa *Walkyrie* par exemple, des scènes d'un cynisme et d'une crudité extrêmes, Wagner montrait assez qu'il manquait des qualités requises pour se tirer avec honneur des données bizarres qu'il avait choisies. Il visait au grandiose et au sublime, il n'esquivait pas toujours le ridicule (1).

Si du moins la musique avait racheté des taches qui sautaient aux yeux les moins exercés, on eût été indulgent; mais parce qu'on y retrouvait la plupart des défauts du poème, elle ne faisait guère que les accentuer encore. On y reconnaissait sans doute le talent habituel du compositeur, cette richesse d'instrumentation, cette entente des sonorités, cette science de l'orchestre et de la déclamation qui lui appartiennent; mais à la longue, de tels mérites, si grands qu'ils fussent, s'effaçaient devant l'absence complète de mélodie ou la puérilité de certaines harmonies descriptives, et surtout devant les longueurs interminables de récitatifs qui se succèdent incessamment et dont Wagner semble vouloir épuiser pour nous la monotonie. L'abus des combinaisons matérielles et l'intempérance des procédés ne font que rendre plus évident chez lui le manque d'inspiration. A quoi servait de briser des formes conventionnelles, nous le voulons bien, mais admises dans l'art parce qu'elles s'accordent avec son développement le plus libre, si c'était pour les remplacer par d'autres conventions offrant à l'expression musicale de bien moindres ressources? En quoi ces prétendues entraves avaient-elles paralysé l'originalité des maîtres, et qu'avait-on gagné à s'en affranchir?

Une des impressions les plus naturelles qu'on éprouve en écoutant les œuvres des grands compositeurs, c'est le désir de voir se prolonger les jouissances qu'on goûte à les entendre. Le sentiment

(1) Ajoutons que quelques-uns des monstres ou des animaux mécaniques qui composent la ménagerie des *Niebelungen* ne fonctionnèrent pas avec la gravité ou la régularité nécessaires, et que le char traîné par deux béliers ainsi que l'ours procurèrent à l'auditoire quelques momens de douce gaieté. Récemment encore, à Leipzig, le chanteur qui remplissait le rôle de Siegfried a été échaudé par un jet d'eau bouillante qu'au lieu de vapeur le dragon lui a lancé.

que ces jouissances sont fugitives, et qu'on va bientôt les perdre n'est pas la moindre marque de l'admiration qu'ils nous inspirent. On n'a ni ces satisfactions, ni ces craintes avec Wagner. Comme le remarquait le critique de la *Gazette d'Augsbourg*, « la résignation est la plus utile des vertus pour son auditoire. » Quelles que soient d'ailleurs sa patience et sa bonne volonté, elles ne sauraient tenir devant les épreuves qui l'attendent. Cette mélopée impitoyable qui se poursuit incessamment avec des raffinemens cruels de longueur et de tapages finit par avoir raison des attentions les plus héroïques. Non, quoi qu'en ait dit un bon juge (1) en appréciant avec une sanglante impartialité ces prétendues fêtes de Bayreuth, non ce n'est pas là « de l'ennui sans phrase; » c'est tout au contraire de l'ennui lentement distillé à haute dose, un ennui dont il faut traverser tous les cercles : *lasciate ogni speranza, voi ch'intrate*. On attend, on soupire vainement après quelque mélodie; on accueillerait avec reconnaissance les moindres bribes d'un chant simple, facile, élémentaire. On rêve de Haydn et de Mozart, comme on doit rêver d'eau dans le désert. Quand on sortait de ces séances (chacune ne durait guère moins de six heures!) dans un état de prostration intellectuelle et physique bien explicable, le seul contentement qu'on pût connaître c'était d'avoir brisé sa chaîne, de respirer librement à l'air et de chercher dans le silence un repos qu'on avait trop bien mérité!

En vain quelques rares fanatiques, amis imprudens du maître, doués sans doute d'une force de résistance supérieure, essayèrent-ils discrètement, non de combattre, mais d'atténuer ces impressions franchement accusées de lassitude et de déconvenue. A ceux qui objectaient cette vieille prétention des auteurs incompris que pour juger cette musique et pour oser en parler il fallait l'entendre plusieurs fois afin de la connaître à fond, il était trop aisé de répondre que pour entendre deux fois un ouvrage il faudrait du moins qu'une première audition en inspirât le désir. Une telle perspective eût exaspéré même les plus doux. Aussi, quand le dernier jour des représentations, avec cette robuste admiration de lui-même que rien ne peut entamer, Wagner s'adressant à la foule réunie ne trouva à lui dire que ces paroles : « Et maintenant que vous avez vu ce que nous pouvons, il vous suffit de vouloir! quand vous l'aurez voulu, alors nous aurons un art allemand! » le propos parut dur. Après tant de sacrifices, de dérangemens et de fatigues, au lieu de remercîmens, c'étaient de nouvelles réclamations qui se produisaient en vue de l'éclosion encore une fois différée du grand art. Cette fois la mesure était comble; l'épreuve fut réputée suffisante. La cause était jugée sans appel.

(1) *Nüchterne Briefe aus Bayreuth*, par R. Lindau.

Alors commencèrent dans la presse, dans les revues, dans les brochures, ce qu'on peut appeler les représailles de l'ennui. Le moment était venu de s'affranchir des exigences de l'insatiable réformateur, de lui dire ses vérités et de mettre à nu un orgueil aussi persistant. L'homme qui ne s'était fait aucun scrupule de saper les gloires les mieux établies allait subir à son tour toutes les sévérités qu'il avait si audacieusement provoquées.

Depuis, Wagner a vainement essayé de se relever de cet échec; mais les représentations de Bayreuth n'ont plus été renouvelées. En Angleterre, où il a cru pouvoir tenter la fortune, il a complètement échoué. On a monté isolément, il est vrai, plusieurs des œuvres détachées de la tétralogie, et à Weimar, à Rotterdam, à Munich et Leipzig elles ont été accueillies avec sympathie. Mieux avisé, le maître eût encouragé ces exécutions partielles d'un ensemble dont la totalité excède les forces humaines. Mais intraitable comme il l'est, il a pensé que sa dignité ne devait pas se prêter à de pareils accommodemens, et aux avances qui récemment encore lui venaient de Kœnigsberg, où on se proposait de monter la *Walkyrie*, il a répondu qu'il n'accorderait l'autorisation demandée qu'après le dépôt d'une caution considérable comme garantie de la représentation des trois autres parties de la tétralogie. Il est plus que douteux que de telles prétentions soient désormais satisfaites. On sait trop maintenant que pour les « représentations modèles » il faudrait un public et des exécutans « modèles » : exécutans et public font aujourd'hui défaut.

S'il était bon que l'expérience fût ainsi menée jusqu'au bout afin de dissiper les illusions obstinées, il n'est pas mauvais non plus que, de temps à autre, quelqu'un de ces réformateurs à outrance surgisse pour remettre en question toutes choses. N'y eût-il dans leurs tentatives et leurs théories qu'une étincelle de vérité, on peut compter qu'elle se fera jour. Et puis on connaît plus complètement après eux le prix des œuvres des maîtres; quelle que fût l'admiration qu'on ressentait pour elles, un musicien comme Wagner nous les fait mieux aimer encore. Mais ce n'est pas là précisément la démonstration qu'il entendait faire.

III.

Il s'en faut que le théâtre soit en Allemagne la seule et surtout la plus complète expression de l'art musical. Partout chez nos voisins cet art est présent et, sous toutes les formes, il se mêle à leur vie. Depuis la chanson populaire, le *Lied*, cette émanation spontanée et le plus souvent anonyme de leur génie lyrique, jusqu'aux compositions les plus élevées de l'art classique, toutes ses manifes-

tations peuvent largement se produire. C'est par des chants qu'auprès de son berceau ou à l'école dès ses premiers pas hors de la maison paternelle l'enfant reçoit et qu'il exprime bientôt lui-même ces sentimens naissans de piété envers Dieu, de respect pour ses parens, d'amour pour son pays qu'on s'efforce ainsi d'exciter et de développer en lui. Plus tard, au temple, à l'atelier, à la caserne, le jeune homme retrouve la musique : elle a sa place aux plus humbles foyers, et jusque dans les hameaux les plus reculés, il n'est pas rare que les membres d'une même famille se réunissent le soir pour chanter en parties ou pour interpréter les trios et les quatuors des vieux maîtres. Dans les centres de quelque importance, ces divers élémens d'exécution se groupent et se fortifient. Les moindres bourgs possèdent une société chorale et un orchestre. Ouvriers, étudians, soldats, musiciens de profession, hommes et femmes du monde, tous ont leur société musicale, leur *Verein* avec ses jours et ses lieux de réunion, et ces diverses associations, en voisinant de village à village, de ville à ville, couvrent comme d'un vaste réseau l'Allemagne entière.

C'est là, on le voit, un élément énergique de culture et d'action pour un peuple, et longtemps avant les succès politiques et militaires de la Prusse, on peut dire que l'unité de l'Allemagne était déjà affirmée et préparée par la musique. Que de fois pendant les tristes jours de l'occupation étrangère, dans les rues désertes de nos villes ou sur nos routes vides de leurs défenseurs, nous avons pu comprendre la singulière puissance de cet art, le plus communicatif de tous, alors que s'élevaient dans le silence les chants mâles et franchement rythmés de nos vainqueurs, scandés encore par la régularité de leurs pas pesant sur notre sol!

Outre les théâtres des grandes capitales, soutenus, comme nous l'avons dit, par les souverains, on rencontre souvent jusque dans les plus petites résidences des princes ayant à leur solde des orchestres complets et dont plusieurs ont acquis une réputation méritée. En dehors de ces libéralités intelligentes, les centres importans, les cités riches et commerçantes telles que Hambourg, Brême, Francfort, Leipzig, etc., se donnent elles-mêmes et sans marchander les jouissances auxquelles elles tiennent. Pendant la saison d'hiver, des concerts périodiques, régulièrement organisés, attirent chaque année un public nombreux par l'attrait de programmes variés, sur lesquels les productions contemporaines figurent à côté de celles des maîtres.

On se ferait difficilement une idée de la quantité des œuvres orchestrales ou vocales que, dans une ville comme Leipzig par exemple, un amateur a l'occasion d'entendre. Sur le répertoire de la saison dernière, nous avons relevé les indications suivantes : des

symphonies de Beethoven, Haydn, Mozart, Schubert, Mendelssohn, Brahms et Wolkmann; la *Forêt* de Raff; des ouvertures de Beethoven, Mendelssohn, Cherubini; le *Manfred* de Schumann, le *Sardanapale* de Bœhme, *Pierre-Obin* d'Oscar Wolk, le *Prométhée* de Liszt, des cantates avec chœurs de Max Bruch, des mélodies norvégiennes de Svendsen, le ballet des Sylphes de Berlioz, la *Danse macabre* de Saint-Saëns, etc., sans parler des morceaux exécutés par des solistes. Avec la série des vingt-deux concerts donnés par abonnement au Gewandhaus, et plusieurs séances de musique sacrée, cette saison d'hiver présente un total de soixante-dix concerts. Ajoutez-y la musique religieuse qui, dans cette même ville de Leipzig, n'est pas moins dignement représentée. C'est surtout à l'église Saint-Thomas, où Bach fut pendant vingt-sept ans organiste, qu'on s'attache à conserver dans leur pureté les nobles traditions d'un art dont il a été le plus éloquent initiateur. Là, chaque dimanche au moins, l'orgue et les chœurs redisent avec un soin respectueux et une rare perfection quelques-unes de ses innombrables productions, messes, psaumes ou cantates, inspirations austères et grandioses dans lesquelles, sous l'apparente uniformité du style fugué, se cachent des merveilles d'invention, de science et de sentiment. Combien, parmi les meilleurs, sont venus puiser à cette source abondante et pure! Mozart d'abord, qui, arrivé à l'apogée de sa gloire, s'écriait en entendant pour la première fois un motet de Bach : « Grâces au ciel! voilà du nouveau, et je trouve là quelque chose à apprendre; » puis Beethoven qui, nourri de cette moelle, proclamait hautement tout ce qu'il devait à Bach et professait pour lui un véritable culte. Après eux, c'est Mendelssohn, c'est Schumann et bien d'autres encore qui, à leur exemple, sont venus demander au maître d'Eisenach le secret de ses fortes ordonnances, de cette simplicité constante qu'il a dans la grandeur, et de la clarté qu'il garde à travers les combinaisons les plus complexes.

Mais ce n'est pas à Leipzig seulement, c'est dans toute l'Allemagne que la musique religieuse est en honneur. Le culte protestant, après avoir trouvé en elle un puissant auxiliaire au moment de la réforme, s'est attaché à lui maintenir son caractère élevé et sérieux. A côté des temples, les églises catholiques à Cologne, à Dresde, à Munich, soutiennent dignement la comparaison, et plus d'une fois nous avons pu apprécier le talent avec lequel leurs maîtrises exécutent des compositions sacrées et des messes de Palestrina, Pergolèse, Haydn ou Mozart.

Nous ne saurions entrer dans le détail des sociétés établies en Allemagne pour l'exécution des grandes œuvres symphoniques ou vocales. Toutes les villes de quelque importance étant très riche-

ment pourvues sous ce rapport, l'énumération, même fort abrégée, des ressources dont elles disposent, nous entraînerait beaucoup trop loin. Mais il convient de faire ici une place à l'association rhénane comme étant de toutes la plus ancienne et la plus puissante.

Fondée en 1818, cette association relie entre elles les villes de Cologne, Aix-la-Chapelle et Dusseldorf pour des festivals qui, tous les ans à la Pentecôte, durent trois jours et attirent alternativement dans chacun de ces centres un public nombreux. Des exécutans sévèrement choisis parmi les artistes et les amateurs les plus distingués des trois villes et d'autres localités environnantes, comme Bonn, Barmen et Elberfeld, se consacrent pendant le temps nécessaire à l'étude d'œuvres désignées à l'avance par un comité spécial. Chanteurs et instrumentistes se réunissent à diverses reprises pour des répétitions partielles, et enfin pour les répétitions générales deux ou trois jours avant la fête, dans la ville même où elle doit avoir lieu. Ces répétitions sont déjà de vrais concerts auxquels il est permis d'assister moyennant une faible rétribution. Le public peut ainsi se familiariser avec des œuvres importantes qu'il est bon d'entendre plusieurs fois pour les mieux apprécier. D'un autre côté, les maîtres de chapelle, les compositeurs allemands ou étrangers invités à la fête et qui veulent se former ou s'instruire trouvent là, partitions en mains, un sujet d'études et un échange d'observations mutuelles qui fixent le sens de l'interprétation des maîtres et constituent une tradition intelligente et sûre.

On comprend l'intérêt qu'offrent de pareilles réunions. Des œuvres longues et difficiles à exécuter avec les seules ressources de chaque ville peuvent être rendues dans leur intégrité en groupant le personnel musical des trois cités. Ce personnel ne se compose point, comme chez nous, de choristes rétribués, exécutans de hasard rassemblés pour une fois, manquant la plupart de l'éducation musicale la plus élémentaire; ce sont de vrais musiciens, préparés de longue main à leur tâche, hommes ou femmes appartenant à toutes les classes de la société, qui viennent s'asseoir sur les mêmes bancs, réunis par un même amour de l'art. Les solistes, jaloux et fiers de se produire dans de pareilles conditions, ont été triés parmi les cantatrices ou les premiers sujets des théâtres allemands. Aux pupitres de l'orchestre et modestement confondus avec les artistes locaux, on peut voir des virtuoses venus de tous les points de l'Allemagne, ainsi qu'en témoigne la liste complète du personnel insérée au livret. Ce livret, qui donne le programme de la fête, est précédé d'un historique sommaire des festivals précédens et d'indications critiques puisées aux meilleures sources, sur les œuvres qui seront exécutées. Dans cette rapide revue, on remarque un grand nombre de compositions de Händel : des psaumes, des oratorios tels que

Samson, Salomon, Josué, Jephté, Israël en Égypte, le Messie; des symphonies, des messes ou des oratorios de Beethoven, Mozart, Cherubini, Mendelssohn, Schumann, Hiller, etc.; les *Saisons* de Haydn; des opéras, des cantates ou des fragmens de Gluck, de Bach, de Spontini, etc. Riess, Mendelssohn, Onslow et Spontini figurent parmi ceux qui ont successivement dirigé l'orchestre, car à l'inverse de ce qui se passe chez nous, il est d'usage que les auteurs conduisent eux-mêmes l'exécution de leurs ouvrages, et les meilleurs chefs d'orchestre de l'Allemagne ont été presque toujours aussi ses compositeurs les plus remarquables.

L'an dernier, à Cologne, le programme comprenait les *Saisons* de Haydn et le *Requiem* de Verdi qui, conduit par le maestro lui-même, a reçu, comme à Paris, le plus chaleureux accueil. Cette année, le cinquante-cinquième festival a eu lieu à Dusseldorf, sous la direction du célèbre violoniste Joachim, directeur de l'école supérieure de musique de Berlin, avec le concours de chanteurs et de chanteuses des théâtres de Dresde, Berlin, Munich et Schwerin. Le premier jour, outre deux chœurs de Händel, on a exécuté le *Faust* entier de Schumann, œuvre un peu confuse et languissante dans laquelle le musicien s'est épuisé à rendre les abstractions les plus nuageuses du poème de Goethe. L'*Orphée* de Gluck, selon nous, mieux fait pour le théâtre que pour de telles solennités, et une symphonie de Brahms, qui a eu les honneurs de la fête, ont rempli la seconde journée. Ainsi qu'il est d'usage, le troisième jour a été consacré plus spécialement à mettre en relief le talent des virtuoses présens au festival. Cette année, après le grand air de *Joseph*, une romance de Schumann et d'autres morceaux de chant, des applaudissemens unanimes ont salué l'admirable exécution d'un concerto de Viotti par Joachim. Ces divers fragmens étaient encadrés entre une cantate avec chœurs et orchestre de J. Tausch, la troisième ouverture de *Léonore* et celle du *Songe d'une nuit d'été*.

Il faut avoir assisté à une de ces fêtes pour comprendre à quel point la musique en Allemagne est un art national, et l'on se ferait difficilement une idée de l'aspect imposant d'une salle comme celle du Gurtzenich de Cologne à pareils jours. Une foule immense, quatre mille personnes environ, remplit cette salle et les tribunes. Ce public, dont l'éducation est faite, assiste attentif et respectueux à l'admirable interprétation des chefs-d'œuvre des plus grands génies. L'estrade est occupée par le double chœur et par l'orchestre que domine un orgue établi dans la galerie supérieure. Les solistes, placés au premier rang, se groupent de chaque côte du pupitre du maître de chapelle. Un même esprit, un même amour de l'art anime cette armée d'exécutans, et l'on ne peut rien rêver au-dessus de la superbe sonorité et du merveilleux ensemble des chœurs.

Jamais la moindre incertitude dans l'attaque; jamais le moindre écart. La sûreté des intonations est égale à la précision du rythme, et les mouvemens les plus rapides sont abordés et soutenus avec un talent et un sens musical qui confondent l'imagination.

Nous ne saurions oublier, pour notre part, l'impression profonde qui nous attendait à Cologne, à ce festival de 1865 dans lequel l'*Israël en Égypte* de Händel nous apportait comme la révélation d'un art que nous n'avions pas soupçonné. Dès les premières mesures on subissait la domination du maître dont le souffle puissant anime et remplit toute cette grande épopée. Tirant ses moyens d'action du texte même qu'il a choisi, Händel a su trouver des accens tour à tour mélancoliques et douloureux pour peindre la captivité des Juifs; élevés ou touchans pour nous dire leurs prières; terribles quand il s'agit de nous montrer la désolation de l'Égypte ou la destruction des armées de Pharaon; doux et tendres enfin, lorsqu'il a voulu chanter la bonté paternelle de Dieu pour son peuple. On songe à peine que certaines cadences du compositeur ont vieilli, qu'il se complaît un peu trop aux récitatifs et qu'il y a quelque monotonie dans la terminaison de ses phrases, tant on est entraîné par son irrésistible force! Quelle variété dans les motifs! quelle richesse inépuisable de combinaisons dans les rythmes et les timbres! Quel ordre, quelle ampleur et quelle clarté jusque dans ces fugues austères d'un dessin si large et si net, d'un enchaînement si rigoureux, d'un développement si naturel et qui, après avoir successivement ébranlé les diverses masses des instrumens et des voix, les rassemblent et les pressent d'un mouvement croissant pour aboutir enfin à l'expansion majestueuse et libre de la pensée exprimée dans toute sa plénitude et sa beauté! C'est en de tels momens qu'on voit éclater toute la puissance d'un art qui traverse ainsi les foules pour les associer, subjuguées et émues, aux créations et à la vie supérieure du génie!

IV.

Ce simple exposé suffit, croyons-nous, pour accuser des différences assez profondes entre nos voisins et nous-mêmes relativement à la situation de l'art musical. Nous ne voulons plus que brièvement montrer en quoi il nous serait bon et souvent facile de les imiter.

Pour la production contemporaine de la musique dramatique nous n'avons jusqu'ici rien à leur envier. C'est vers le théâtre que se sont presque toujours tournés les compositeurs français, et quant aux compositeurs étrangers, plusieurs, parmi les plus grands, non-

seulement ont apporté à la France les créations auxquelles ils tenaient le plus, mais sont même venus, ou s'y fixer momentanément, ou y vivre tout à fait. Sans remonter bien haut, la liste en serait longue, et les noms de Grétry, de Cherubini, de Spontini, de Meyerbeer et de Rossini se presseraient sous notre plume. Aujourd'hui encore, tandis que nos opéras, nos opéras-comiques et même nos opérettes sont représentés sur la plupart des scènes de l'Allemagne, nous ne trouverions de notre côté que peu d'emprunts à faire à ses compositeurs vivans. Il en serait tout autrement s'il s'agissait de son répertoire classique, et sur ce point elle nous fournit des exemples dont nous aurions fort à profiter. Nous avons montré quelle était, pour ses principales scènes, la richesse et la variété de ce répertoire, tandis que notre grand Opéra vit pendant toute une année sur cinq ou six œuvres dont la présence sur l'affiche se perpétue à satiété, avec une déplorable monotonie.

A tout prendre d'ailleurs, l'exécution musicale dans son ensemble nous paraît généralement supérieure en Allemagne. On s'y attache de plus près à rendre avec leur esprit et le style qui leur est propre les créations des maîtres; on sacrifie moins à cette manie de l'effet partout et à outrance qui, de notre temps, envahit peu à peu tous les arts. L'orchestre de notre Opéra, il est vrai, est excellent; mais, malgré des progrès notables, l'infériorité de ses chœurs est encore trop réelle. Quant aux solistes, outre la nécessité pour eux de remplir un vaisseau aussi vaste, ils ont une tendance de plus en plus manifeste, encouragée du reste par l'auditoire, à forcer les nuances. Ce respect intelligent des œuvres dont l'interprétation leur est confiée, cette modération et cette savante gradation d'effets, qui font les vrais artistes, sont trop souvent remplacés chez nous par un besoin impérieux de briller et d'attirer sur soi l'attention. Trop souvent encore, le volume de la voix importe plus que sa qualité, et avec un tel régime peu d'années suffisent à détruire les talens qui promettaient le plus et à tuer les organes les mieux timbrés et les plus résistans.

En Allemagne, nous l'avons dit, le théâtre n'est ni une fatigue, ni une dépense; il a ses habitués; il leur offre un délassement, un plaisir délicat et accessible aux petites bourses. Chez nous, à l'Opéra, la plus nombreuse partie de l'auditoire se compose d'un personnel flottant de provinciaux et d'étrangers pour lesquels l'exhibition du monument, l'aspect de la salle et le fameux escalier sont la principale affaire. Quant aux abonnés, la mode, le désœuvrement ou les charmes du ballet les attirent, à certains jours consacrés, bien plus que le goût de la musique elle-même. Dans l'état actuel des choses, le nom d'Académie nationale de musique ressemble plus à une satire qu'à une désignation. Ce sont en effet les arts du

dessin, l'architecture, la peinture (1), les décors, les costumes qui dominent dans ce coûteux édifice élevé à l'honneur de la musique. Elle y figure comme un accessoire, mais plus que les oreilles, les yeux y trouvent leur satisfaction.

Nous conviendrons sans peine que, pour l'entente de toutes les ressources scéniques, le luxe et le goût qui règnent à l'Opéra surpassent de beaucoup ce qu'on peut trouver à cet égard sur les plus grands théâtres de l'Europe, et nous n'entendons nullement, dans un accès de puritanisme hors de saison, qu'il faille nous dépouiller de ces splendeurs et prêcher le retour à la simplicité antique. Nous ne ferons même aucune difficulté d'avouer que tout ce qui peut rehausser l'éclat d'une représentation nous paraît à sa place à l'Opéra; mais à la condition, encore une fois, que tout cela reste subordonné à la musique, car tout cela ne compense pas pour nous le manque d'un répertoire, et c'est un répertoire que nous réclamons. Si donc la maison est ainsi montée, si ses conditions de vie sont telles qu'elle ne puisse se soutenir qu'avec la subvention énorme de l'état, nous ne demandons pas qu'on la lui supprime, mais nous pensons qu'à raison de ce qu'il donne, l'état doit intervenir dans le contrat. C'est son droit et son devoir de se constituer le gardien des intérêts supérieurs de l'art et de faire de l'Opéra pour la musique lyrique ce qu'est le Conservatoire pour la musique instrumentale, ce qu'est le Théâtre-Français pour la littérature dramatique. Il faut que tous les chefs-d'œuvre que l'admiration publique a consacrés et rendus classiques composent son répertoire. C'est ainsi que les Allemands comprennent la mission de leurs grands théâtres, et c'est pour cela que ceux-ci remplissent un rôle utile dans le mouvement de culture générale de la nation. Il est étrange, en vérité, que, même pour quelques-unes des productions de nos propres compositeurs, nous ayons plus de chances de les entendre à l'étranger que sur la scène française, et il n'est pas moins étonnant de voir d'autres œuvres se maintenir chez nous sans qu'un mérite assez éclatant justifie pour elles ce privilège, mais uniquement, sans doute, parce qu'elles comportent un déploiement plus complet des pompes de la mise en scène.

Le moment nous paraît venu d'opposer formellement sur ce point la ferme volonté de l'état au bon plaisir des directeurs. Il nous semble même que, pour l'avenir, les intérêts de l'art sont en ce cas d'accord avec ceux d'une gestion intelligente. Quand la pé-

(1) Même à ce point de vue, il nous sera cependant permis de faire nos réserves et de déplorer que l'œuvre d'art la plus remarquable de l'Opéra, une de celles qui honorent le plus notre école contemporaine, nous voulons dire la décoration du foyer par M. Baudry, soit non-seulement mal vue, mais, ce qui est pis, condamnée à une détérioration prochaine.

riode de pure curiosité sera épuisée pour la France et pour l'Europe, il est à désirer qu'on apprenne à revenir à l'Opéra pour autre chose que pour la salle. Il est donc prudent de prévoir et de préparer dès maintenant un mode d'exploitation du monument qui soit plus en rapport avec sa vraie destination : celle d'y exécuter de bonne musique. Nous ne nous faisons pas illusion, ce n'est point là l'affaire d'un jour. Un répertoire comme celui que nous rêvons ne s'improvise pas, mais il est facile, après tout, d'en dresser le programme. Il y a même, pour cela, chez nous, cette simplification que le théâtre de l'Opéra-Comique, recevant aussi une subvention assez respectable de l'état, peut être également astreint à l'obligation d'avoir un répertoire, obligation qui ne serait pour lui ni très lourde, ni tout à fait en dehors de ses habitudes. La liste des chefs-d'œuvre lyriques dont la représentation incomberait à l'Opéra étant ainsi allégée d'autant, on devrait graduellement marcher vers le but qui est pleinement atteint dans les principaux théâtres de l'Allemagne : parcourir dans l'espace d'une année le cercle à peu près complet de ces chefs-d'œuvre. Il appartiendrait à un ministre vraiment soucieux des grands intérêts qui lui sont confiés de se proposer une telle rénovation.

On se plaint à juste titre du développement qu'a pris chez nous l'opérette, de sa tendance à remplacer l'opéra-comique, cette création toute française, et l'on a plus de raison encore de se plaindre du flot toujours montant des cafés-concerts, des grossières trivialités ou des inepties graveleuses qui s'y débitent. Il serait difficile d'imaginer en effet les trésors de bêtise et de cynisme qui, au nom de la gaîté française, se dépensent dans des établissemens dont le répertoire spécial nous paraît relever de la police des mœurs plus que de l'art musical. Parfois ces gaillardises épicées, après avoir fait le tour de la France, vont s'égarer jusqu'au fond de l'Allemagne, aggravées encore par le ton et les gestes de leurs interprètes et comme soulignées par l'air impudent et malin qu'ils prennent là-bas pour lancer leurs polissonneries. C'est pour la vertu sermonneuse de nos voisins une facile occasion de triompher de la dépravation de notre race et, après s'être régalés de ces turpitudes, de s'indigner au nom du goût et de la moralité également outragés.

On a montré ici même (1) les tristes effets qu'amène chez nous une telle licence. Pernicieuse pour l'art, elle n'a rien à voir avec

(1) *La Liberté des théâtres et des cafés-concerts*, par M. Albert Delpit, dans la *Revue* du 1er février 1878. Il y a aussi et en grand nombre des cafés-concerts en Allemagne, mais généralement leur caractère est tout autre que chez nous. On y peut entendre, très convenablement exécutés, des fragmens de symphonie et des ouvertures de maîtres classiques qui, sur les programmes, alternent avec des morceaux d'un genre moins sérieux, des valses de Strauss, un « pot-pourri sur *Mademoiselle Angot*, » etc.

la vraie liberté, puisque, sans aucun contrôle, elle remet souvent les intérêts d'un nombreux personnel au premier venu, s'il lui a pris fantaisie de s'improviser directeur d'une semblable entreprise. Sans insister sur les nécessités de répression dont la loi confère le soin à l'autorité, il nous semble que c'est par la bonne musique qu'il convient aussi de lutter contre cet envahissement et de parer à la dépression de goût qu'il amène. Si on leur assure un répertoire, nos deux Opéras subventionnés reprendront la situation élevée qu'ils doivent avoir, celle que le Théâtre-Français occupe vis-à-vis des autres théâtres. Ils auront, comme lui, pour mission de relever et de maintenir intactes les grandes traditions, et nous osons affirmer que le concours du public ne leur fera pas défaut. On objectera peut-être que le rôle que nous réclamons pour eux, le Théâtre-Lyrique l'a rempli naguère, et qu'il s'est ruiné à ce jeu. Il nous sera permis de répondre que cette ruine n'est aucunement imputable à l'exécution des chefs-d'œuvre de Mozart et de Weber, puisque pour ces représentations classiques l'affluence n'a jamais cessé d'être grande et que, sur ces recettes d'une salle comble, le prélèvement des droits était moins considérable que pour des pièces modernes. Depuis ce temps d'ailleurs, et la tentative du Théâtre-Lyrique y a contribué pour sa part, le goût du public s'est encore épuré. Nous n'en voulons pour preuve que la faveur constante dont jouit maintenant la musique symphonique à Paris et la facilité qu'on y trouve pour entendre ses plus remarquables productions.

Sous ce rapport, notre capitale ne craint la comparaison avec aucune des villes les mieux partagées de l'Allemagne. La supériorité d'exécution des concerts du Conservatoire est consacrée, même à l'étranger, par l'admiration de tous, et nulle part ailleurs on ne rencontrerait à un tel degré cette perfection, cet art exquis de mettre en relief toutes les beautés des œuvres des maîtres et d'en faire ressortir les plus délicates nuances avec une pureté de goût et une largeur de style irréprochables. Tout cela est aussi vrai que rebattu, et c'est, croyons-nous, parce que la Société des concerts n'avait rien à redouter pour sa vieille réputation que, comme le faisait observer un bon juge (1), elle ne devait pas s'effacer au moment même où la plupart des orchestres étrangers se rendaient à l'appel de la France. S'il ne lui convenait pas d'affronter l'immensité de la salle du Trocadéro avec l'obligation, d'ailleurs incompréhensible, de restreindre ses programmes aux œuvres de compositeurs français et vivans, pourquoi n'avoir pas donné chez elle, au Conservatoire même, et avec son répertoire habituel, une série de concerts supplémentaires durant l'exposition? C'était là comme un devoir patriotique auquel,

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er août 1878, les *Concerts du Trocadéro*, par M. Blaze de Bury.

nous osons le croire, elle n'aurait eu garde de se soustraire si on lui avait fait comprendre qu'il s'agissait pour elle de soutenir l'honneur musical de la France.

A côté des concerts du Conservatoire, on sait l'heureuse influence qu'ont eue sur l'éducation du goût public les concerts populaires dus à l'intelligente initiative de M. Pasdeloup. Leur succès désormais assuré montre ce que vaut une idée juste quand elle est poursuivie avec énergie et dévoûment. Après ces deux orchestres, il convient de citer celui qui, consacré à l'exécution d'œuvres contemporaines, a, cette année même, sous l'habile direction de M. Colonne, fait brillamment ses preuves. Il en faudrait mentionner d'autres encore et, avec eux, les nombreuses sociétés de quatuors que nous possédons à Paris. Les unes sont déjà anciennes et réputées, comme celle des derniers quatuors de Beethoven, qui a révélé à l'Allemagne elle-même des œuvres que jusque-là elle avait jugées inexécutables. Des sociétés plus jeunes marchent dignement sur leurs traces; d'autres enfin, ayant élargi le cadre ordinaire de ces sortes d'associations, peuvent, grâce à l'adjonction de pianistes, de chanteurs ou même d'instrumentistes plus nombreux, se mouvoir dans un cercle musical plus étendu et donner une grande variété à leurs séances.

Cet ensemble de ressources dont dispose la musique instrumentale ne laisse rien à désirer à Paris. Mais sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, hélas! Paris c'est à peu près toute la France, et derrière une capitale qui regorge, un grand pays tout entier vit presque complètement privé des jouissances qu'il pourrait se donner. A part un très petit nombre d'exceptions, on se ferait difficilement une idée de l'extrême pénurie qui est le lot de la province, même dans quelques-unes de ses villes les plus importantes. Le compte ne serait pas long de celles qui possèdent un orchestre à peu près en état d'aborder, vaille que vaille, l'exécution des symphonies classiques. La plupart se ruinent à soutenir un théâtre auquel elles imposent l'obligation ridicule de jouer à la fois l'opéra, l'opéra-comique, le drame et la comédie, avec un personnel d'acteurs à plusieurs fins et forcément surmenés. Et notez que dans beaucoup de ces villes l'existence d'une modeste société de quatuors ne peut pas toujours être régulièrement assurée faute d'élémens suffisans, faute aussi parfois d'un auditoire assez nombreux.

De temps à autre, il est vrai, sous la conduite d'un entrepreneur de concerts et annoncée à l'avance par de pompeuses affiches, une de ces bandes de musiciens enrégimentés qui exploitent la France par tranches successives viendra s'abattre sur la cité déshéritée, et y suivre de point en point le programme formidable qu'elle a exécuté la veille et qu'elle exécutera le lendemain dans la ville la plus voisine. Il a été combiné avec soin pour satisfaire les goûts pro-

bables d'un public de province. On y a donc mis un peu de tout : des morceaux à effet, des romances langoureuses, le traditionnel concerto de piano, voire quelque trio classique écourté pour la circonstance et encadré, comme si on demandait grâce pour lui, entre des variations brillantes et une chansonnette comique. Et c'est là souvent tout ce qu'on peut entendre de musique dans nos grandes villes. On y cultive cependant à force le piano, et vous seriez confondu de ce qui s'y dépense annuellement pour procurer aux jeunes filles un de ces jolis talens dits d'agrément dont il y a longtemps déjà Tæpffer parlait avec une si spirituelle justesse. Plaignez les professeurs qui sont voués à cette ingrate occupation, ceux du moins qui, dans de telles conditions, ont pu garder encore quelque amour de leur art. Combien, et des meilleurs, ont senti peu à peu se refroidir en eux la flamme de leur jeunesse et, découragés par l'indifférence générale, lassés par l'absorbant métier auquel le marchandage des pensions et des couvens les condamne sans répit, combien en viennent à ne plus rien réserver de leur vie pour la satisfaction de leurs goûts les plus chers.

N'est-ce pas là une situation déplorable, humiliante, si on la compare à celle de l'Allemagne et aux ressources dont disposent chez elle les plus petites localités? Et notez que jusqu'ici notre rapprochement n'a eu trait qu'à la musique instrumentale. Que serait-ce s'il s'agissait de la musique chorale! Il est vrai que, sur ce point, Paris n'est guère mieux partagé que la province. Malgré de généreux efforts, les tentatives réitérées de MM. Pasdeloup, Bourgault-Ducoudray, Lamoureux et d'autres encore n'ont pu jusqu'à présent aboutir à fonder une de ces fortes associations que l'Allemagne possède en si grand nombre. A peine quelques sociétés chorales ayant un but spécial et un personnel restreint ont-elles réussi à s'assurer une existence modeste (1). Rien de grand ni de durable n'a pu vivre jusqu'ici, rien qui égale les élémens que possèdent à côté de nous des villes de trente à quarante mille âmes; rien à plus forte raison qui approche de cette association rhénane dont nous avons parlé et dont le fait suivant peut suffire à montrer l'active et puissante organisation. L'an dernier, pendant le festival de la Pentecôte qui avait lieu à Cologne, quelques personnes désireuses de rendre hommage à un compositeur de cette ville, M. Max Bruch, qui, jeune encore, est déjà célèbre (2), proposèrent d'exécuter une

(1) Il n'est que juste de citer cependant, mais comme une honorable exception, l'excellente société chorale fondée et dirigée depuis une vingtaine d'années par M. Guillot de Sainbris : encore a-t-elle conservé un caractère en quelque sorte privé, et, s'il lui arrive parfois de donner des concerts payans, c'est toujours au profit d'œuvres de bienfaisance.

(2) Cette année encore, au printemps, une nouvelle œuvre de Max Bruch : *la Cloche* (de Schiller), cantate avec chœurs et solos, a été montée et exécutée avec le plus grand succès à Cologne.

de ses productions récentes : *les Scènes de l'Odyssée*. L'idée fut accueillie; on se mit aussitôt à l'œuvre. Les parties de l'orchestre, des chœurs et des solistes étant distribuées, furent apprises sur-le-champ, et on pressa les répétitions. Huit jours après, l'œuvre, admirablement interprétée par cinq cents exécutans qui avaient gratuitement offert leur concours, recevait un accueil enthousiaste du public et rapportait à la fois honneur et profit à son auteur. Cette rapidité d'action, les ressources, le désintéressement et l'éducation musicale qu'elle suppose, tout cela est bien loin de nous et nous paraît à peine croyable.

Sans prétendre atteindre d'emblée pareils résultats, il semble que du moins il y ait lieu de réagir contre notre infériorité, puisqu'elle nous condamne à ignorer bien des œuvres importantes et qui comptent parmi les plus grandioses que l'art musical ait produites. Les grandes compositions d'orchestre peuvent désormais être connues du public, grâce aux occasions suffisamment nombreuses qu'il a de les entendre. Pourquoi n'irait-on pas demander à la musique chorale des jouissances nouvelles et d'un ordre tout aussi élevé? avec *les Saisons* et *la Création* de Haydn, avec les *Messes* et le *Requiem* de Mozart, la symphonie avec chœurs de Beethoven, les nombreux oratorios et les cantates de Bach, de Händel et de Mendelssohn, avec beaucoup d'autres œuvres encore, son répertoire est assez riche pour que de longtemps il n'y ait pas à craindre de l'épuiser. Si l'on est en peine des ressources nécessaires pour essayer une semblable épreuve, pourquoi le directeur de l'Opéra, par exemple, ne profiterait-il pas des élémens qui sont à sa disposition, local, orchestre et chœurs renforcés pour la circonstance, afin de donner chaque hiver quelques séances consacrées à de pareilles auditions? Nous pouvons juger de l'accueil qui leur serait fait d'après le succès qu'ont obtenu à diverses reprises non-seulement des fragmens des maîtres que nous venons de citer, mais récemment encore le *Requiem* de Verdi et plusieurs compositions de Berlioz. Sans parler de l'intérêt même de l'art, il y a là, à notre avis, une exploitation facile à tenter et dont le profit nous paraît certain.

Mais ce ne sont pas seulement les jouissances du public parisien que nous aurions en vue, c'est la culture de la musique chorale elle-même dans les masses et par toute la France que nous voudrions voir propagée chez nous. Il faut l'avouer cependant, presque tout reste à faire dans ce sens, et nous comprenons que, plus d'une fois déjà, des hommes résolus et dévoués à cette tâche s'y soient épuisés. A voir l'insuccès de leurs efforts, à entendre les cris qui sortent de nos cabarets et les vociférations discordantes qui, sous prétexte de louer le Seigneur, retentissent dans les églises de nos

villages, on serait tenté d'accepter comme irrémédiable cette prétendue incapacité qu'auraient les hommes de notre race à rencontrer la justesse toutes les fois que, réunis, ils s'avisent de chanter. Hâtons-nous d'ajouter que ce qui a été fait jusqu'ici dans nos écoles et dans nos lycées ne nous paraît pas de nature à modifier une aussi fâcheuse disposition.

C'est cependant pour la combattre qu'avait été fondée, il y a plus de cinquante ans déjà, l'institution des orphéons. L'entreprise était aussi patriotique que morale, à la condition toutefois que l'exécution répondît à la grandeur de l'idée. L'impulsion donnée, il semblait d'ailleurs que rien ne fût plus facile que de diriger le mouvement. On n'avait qu'à choisir, comme il était naturel, parmi tant d'immortelles créations des maîtres celles qui par leur caractère élevé, par la franchise des mélodies et du rythme, par la noble simplicité des combinaisons, pouvaient le mieux convenir à ces masses chorales qu'on prétendait former et instruire. Il n'en fut pas ainsi. Les orphéons, pour leur malheur, trouvèrent leurs pourvoyeurs attitrés dans les rangs de ces compositeurs méconnus auxquels ni le théâtre, ni les morceaux de concerts, ni les romances n'avaient pu faire une notoriété. Pour ceux-ci l'aubaine était inespérée : ils allaient avoir des interprètes et un public. Mais la tentative aurait mérité d'être prise de plus haut.

C'est une opinion trop commune que, pour vulgariser, il faut amoindrir, et en fait d'art comme en fait de littérature, il y aurait fort à dire à cet égard. Est-il rien de pire par exemple que quelques-unes de ces publications qui, par leur bon marché ou à raison des sujets qu'elles traitent, affichent sur leur couverture la prétention de s'adresser aux masses? Répandre, sous prétexte de morale, ces petites nouvelles bien niaises, ces fadeurs sentimentales dans lesquelles vertu n'est guère que synonyme d'ennui, c'est tourner en dégoût ou tout au moins rendre inutile une ardeur de lire qui, bien dirigée, est une des forces vives de notre temps. Il en va de même à propos d'art, et alors que, désireux de se soustraire à de grossiers plaisirs, des hommes de bonne volonté, des ouvriers, se groupaient entre eux pour consacrer à la musique les rares loisirs de vies absorbées par le travail, il était juste de leur donner des satisfactions dignes d'eux. Les œuvres les mieux faites, les œuvres les plus expressives n'auraient pas été de trop dans ce cas. A leur place, ce furent des pauvretés musicales sans nom, les plaintes du vent ou le bruissement du zéphir, ou bien des imitations puériles de cloches, de tambours et de locomotives qui, presque exclusivement, défrayèrent le répertoire de nos sociétés chorales. Toutes ces merveilles formaient les programmes de concours dans lesquels ils s'agissait de paraître avec honneur et de compléter, par un appoint suffisant de

médailles, la parure des bannières des associations. Les concours devenaient ainsi facilement un prétexte à pèlerinages bachiques et à mesquines rivalités entre sociétés voisines. Ce qui aurait dû être un instrument de moralisation et de culture se tournait en occasions de déplacemens, de paresse et de dépenses, et l'on pouvait se demander si les masses pour lesquelles, avec les meilleures intentions du monde, on avait imaginé ces dangereuses distractions n'en recueillaient pas, en somme, plus de dommage que de profit.

Tout cela a trop longtemps duré, et, trop souvent détournée de ses véritables voies, la musique, considérée comme moyen d'éducation populaire, a perdu chez nous l'influence moralisatrice que, mieux qu'aucun autre art, elle est propre à exercer. Certes l'étude du dessin offre une utilité plus directe : dans presque toutes les professions, elle devient une cause de progrès et de supériorité, et la culture du goût sous ce rapport se traduit pour un pays par un accroissement de la fortune publique. Mais, à son tour, la musique chorale doit être plus qu'une distraction offerte à toutes les classes d'une nation et, pour paraître moins immédiate, son utilité n'est pas moins réelle. Elle excelle en effet à faire naître et à développer ces sentimens de générosité, de dévoûment et d'enthousiasme qui sont la force d'un peuple. Elle les prend à leur source et renvoie leur écho au plus profond de notre être. Elle a pour cela des ressources admirables, et loin d'être, comme les autres arts, condamnée à l'immobilité, elle agit et se transforme sans cesse avec ses contrastes, avec la simultanéité des accords ou la combinaison des rythmes les plus variés. Au moyen de ces formes animées, elle sollicite les esprits les plus inertes et, en leur communiquant son propre mouvement, elle évoque en eux ces pensées confuses, complexes, indicibles, qui dorment au fond de chacun de nous. Elle prête à toutes une représentation qui s'adresse aux natures les plus diverses parce qu'elle respecte la pleine liberté de notre âme et la convie à une muette et intime collaboration. Aussi, comme l'éloquence, elle a le don de pénétrer les foules et de les faire vibrer à l'unisson. Elle les rend plus fortes, plus courageuses; elle les exalte au moment du danger ou les soutient durant l'épreuve et, entre les mains des maîtres, elle devient un des instrumens de sociabilité les plus énergiques parce qu'elle mêle les hommes par la plus active et la plus étroite union.

Qu'avons-nous fait, que faisons-nous encore d'une pareille force? Et cependant notre race est loin d'être, comme on l'a dit, réfractaire à la musique chorale. On trouve chez nous autant qu'ailleurs des voix timbrées, étendues, souples et capables d'intonations correctes. Que de fois, dans les salles d'asile de village, nous avons entendu les petits enfans attaquer avec ensemble et justesse des

chants assez compliqués. Si, après être sortis de l'asile, garçons et fillettes étaient encore exercés chaque jour, pendant quelques instans, à la classe, on arriverait, nous n'en doutons pas, à cultiver leur mémoire et leurs aptitudes musicales. Mais tout cesse brusquement avec l'entrée à l'école, et quant aux élèves de nos lycées, l'emploi de leur temps est si rempli et si disputé que la musique peut à peine en obtenir quelques momens. Chez nos voisins au contraire, elle continue d'avoir sa place marquée dans l'éducation scolaire. Qui s'attendrait par exemple à trouver au fond du duché de Saxe-Meiningen, à Salzungen, dans une petite ville qui ne compte pas quatre mille âmes, une maîtrise composée de jeunes enfans dont l'instruction musicale est si complète qu'ils arrivent à chanter avec une rare perfection des œuvres chorales de Bach, de Scarlatti, de Mendelssohn? En regard de cette lueur de poésie qui s'allume et brille ainsi jusque dans les plus humbles demeures et les moindres bourgades de l'Allemagne, quelle part chez nous le travail et le continuel souci des intérêts matériels laissent-ils aux manifestations de l'art dans la vie de nos campagnes? Il importe que nous profitions de ces enseignemens et que nos enfans, eux aussi, reçoivent par la musique un complément de culture qui, en se développant, permettrait d'associer la nation tout entière à de pures et nobles jouissances.

Il y a donc là un progrès à faire et, avec ceux dont nous avons déjà proposé la réalisation, il nous a paru que nous devions le signaler. Est-il besoin de le dire d'ailleurs, c'est la France surtout que nous avions en vue dans cette courte étude sur les ressources musicales dont dispose l'Allemagne. Les comparaisons que devait provoquer un pareil examen naissaient en quelque sorte d'elles-mêmes, et bien souvent des traits défectueux que nous n'aurions pas songé à relever chez nous ont frappé plus vivement notre esprit dès que nous avons eu franchi la frontière. Ces imperfections, nous n'avons pas hésité à les confesser ici. De même que l'Allemagne met tous ses efforts à se relever de l'infériorité où elle est vis-à-vis de nous, pour ce qui touche aux arts du dessin et à leurs applications, nous devons de notre côté chercher à l'égaler sous le rapport musical. Grâce à Dieu, la disproportion nous semble moindre. Fût-elle plus grande, nous ne croyons pas qu'il fallût nous y résigner et nous retirer de la lutte. Les plus sûres conquêtes sont encore celles que l'on fait sur soi-même : elles ne causent point de larmes et n'amassent point de haines. C'est de celles-là que nous sommes jaloux pour la France. Nous savons trop ce que coûtent les autres et ce qu'elles valent pour les souhaiter jamais à notre pays.

ÉMILE MICHEL.

MADAME

DUCHESSE D'ORLÉANS

Correspondance complète de la duchesse Élisabeth-Charlotte d'Orléans, publiée par la Société littéraire de Stuttgart, 1867 et années suivantes.

Voici tantôt un siècle que parut le premier recueil de lettres de la Palatine, et l'intérêt qu'elles inspirent n'est pas encore épuisé. En effet, la Société littéraire de Stuttgart fait paraître en ce moment la collection complète des lettres de Madame, Duchesse d'Orléans. Fondée en 1839, cette Société s'occupait aussitôt de la correspondance de la mère du régent; dès 1843 elle publiait un volume de lettres, édité par Wolfgang Mentzel. C'est ce volume que traduisit M. Brunet en 1853. Deux ans après, il refondit en entier son travail et y joignit les fragmens publiés en 1788 sous les auspices du duc de Brunswick par le conseiller intime de Praun. C'est la traduction de 1853 qui fournit à Sainte-Beuve l'occasion d'esquisser, dans deux de ses Lundis, le portrait de la princesse. En 1861, Léopold Ranke publiait son *Histoire de France aux* XVIe *et* XVIIe *siècles*. Dans le cinquième volume de cette histoire, il donne un choix de lettres écrites par Élisabeth-Charlotte à sa tante, l'électrice de Hanovre. Ce sont ces lettres mêmes dont M. Brunet, dans son avertissement, disait en 1855 : « On ne sait ce que sont devenues les lettres écrites à l'électrice de Hanovre; ce serait la partie la plus curieuse de la correspondance de Madame, car elle confiait à sa tante des secrets dont elle ne parlait pas ailleurs. La librairie Hetzel a publié un choix de ces lettres traduites par M. A. Roland. La Société littéraire de Stuttgart enfin a commencé en 1867 et continue depuis la publication de la correspondance complète de la duchesse Élisabeth-Charlotte d'Orléans. Elle en a commis le soin à M. W.-L. Holland,

le romaniste de Tubingue, l'éditeur et commentateur d'Uhland. Le quatrième volume vient de paraître; le cinquième et sans doute dernier est annoncé comme devant être imprimé sous peu. On voit que depuis le mois d'octobre 1853, où Sainte-Beuve donnait ses articles sur la princesse palatine, les matériaux se sont accumulés, et sur plus d'un point nous aurons à compléter, à rectifier aussi l'esquisse du grand critique.

Heidelberg, le lieu de sa naissance, joue un grand rôle dans ces lettres, dans celles surtout qu'Élisabeth-Charlotte écrivit sur la fin de sa vie. A mesure qu'elle vieillit, que le vide se fait autour d'elle, que l'image du grand roi s'efface, elle se reporte de préférence aux jours de son enfance, au château de ses ancêtres, à son pays natal. C'est ainsi que le 16 novembre 1719, alors qu'un demi-siècle s'est écoulé depuis son départ du Palatinat, elle écrit à sa demi-sœur, la raugrave Louise, que toute seule elle retrouverait son chemin de Schwetzingen à Heidelberg; elle se souvient des localités qu'on traverse, des maisons, celle du bourreau entre autres, devant lesquelles on passe. Il y a dans Heidelberg un endroit dont surtout elle garde le plus agréable souvenir, c'est le jardin de M. de Landrasz, situé en contre-bas de la ménagerie du château. « J'y allais bien souvent, à quatre heures du matin, manger des cerises; j'en mangeais à ne plus pouvoir me tenir debout, car les cerises de M. de Landrasz sont de beaucoup les meilleures de tout Heidelberg. » Elle n'a pas davantage oublié les fraises de la forêt de Ketsch et les myrtilles de la montagne de Heidelberg même.

En général, les souvenirs de jeunesse de Madame, si vifs et si tenaces, ont presque toujours un côté matériel, et c'est en racontant (lettres de 1719) comment un jour son père voulut la contraindre à boire du bouillon qu'elle emploie un vocabulaire qui, là plus qu'ailleurs encore dans de nombreux passages de ses lettres, rend le métier de traducteur bien épineux. Mais avant tout ils sont pour nous la preuve que son séjour à Hanovre, auprès de sa tante l'électrice Sophie, a été relativement court. Elle y a passé cinq années en tout, de sept ans à douze.

Madame avait été éloignée de Heidelberg au moment où son père se séparait de sa première femme pour épouser morganatiquement Mlle de Degenfeld. « La paix domestique ne régnait pas au foyer de l'électeur palatin, dit Sainte-Beuve; il avait une maîtresse qu'il épousa de la main gauche; la mère d'Élisabeth-Charlotte est accusée d'avoir eu un caractère acariâtre qui amena la séparation. » Cette séparation a dû se faire à l'amiable. La Palatine parle peu de sa mère : « Elle avait tellement en horreur les gens roux que jamais elle ne s'en serait laissé approcher et toucher. » Mais la conduite de Mlle de Degenfeld a dû être irréprochable. La Palatine en a gardé

un bon souvenir; elle parle souvent d'elle, elle vante sa beauté, sa fidélité. Elle a eu l'affection la plus tendre pour un de ses demi-frères, Charles-Louis, l'aîné des raugraves, mort au service de la république de Venise en 1688, au siège de Nègrepont. « Je l'ai aimé, dit-elle, comme s'il eût été mon propre enfant, et je ne peux penser à lui sans avoir les yeux pleins de larmes et le cœur tout gros. » Elle n'était donc pas brouillée avec sa belle-mère, tout au contraire, elle lui est dévouée et l'aime. « J'ai rendu en ce temps-là un grand service à votre mère, écrit-elle à la raugrave Louise, sa demi-sœur (14 août 1718). Alors qu'elle était enceinte de Charles-Maurice, sa grâce mon père, voulant (au lit) lui donner une lettre qu'elle devait me remettre le lendemain, l'atteignit, par un mouvement trop brusque, à l'œil, qui enfla et le lendemain se trouva être noir et bleu. La voyant ainsi défigurée, je m'effrayai et lui dis : « Seigneur Jésus! madame (c'est ainsi que je l'appelais, par ordre), quel œil vous avez là! » Pour son bonheur, elle me conta comment la chose lui était venue. Quand Charles-Maurice vint au monde, il avait un œil comme hors de l'orbite. Vous savez, chère Louise, que l'électeur, notre père, était horriblement jaloux; il s'imagina que madame votre mère avait trop souvent regardé le colonel Webenheim, qui n'avait qu'un œil et qui mainte fois venait jouer avec nous, et que c'était pour cela que Charles-Maurice avait l'œil noir comme le bandeau du colonel. Il me fit appeler incontinent, dès que l'enfant fut au monde, et me dit : « Liselotte, voyez cet œil! n'est-il pas noir comme le bandeau de votre ami le colonel Webenheim? » Je me mis à rire et lui dis : « Eh non, votre grâce, je vois bien ce que cela est. » L'électeur tout fâché s'écrie : « Par le sacrement! qu'est-ce donc? — C'est quelque chose que votre grâce n'a pas vu. Vous souvenez-vous que lors du voyage d'Oppenheim, la nuit, en voulant remettre à madame une lettre pour moi, vous lui avez donné un coup sur l'œil? Le lendemain il était noir, tel que vous voyez maintenant l'œil de l'enfant. — Mon Dieu, dit l'électeur, que je suis donc soulagé de ce que vous vous souveniez de cela! Pour l'amour de Dieu, n'en dites rien à madame. »

Si le père d'Élisabeth-Charlotte soupçonnait si facilement la femme de son choix, l'épouse de son cœur, il a dû rendre la vie bien dure à sa première femme, la mère de la Palatine. En tout cas, la conduite de Mlle de Degenfeld a été, — on ne saurait en douter, — pleine de tact vis-à-vis de la princesse à laquelle elle succédait et dont elle avait été d'abord la demoiselle d'honneur. Nous voyons en effet (lettre du 11 septembre 1718) que l'électrice séparée, née landgrave de Cassel, recommande l'un des enfans issus du second mariage de l'électeur à la cour même de Cassel, et la Palatine elle-

même, si elle eût eu à se plaindre de sa belle-mère, ne se serait jamais intéressée, comme elle le fait, aux raugraves ses demi-frères et sœurs; au lieu de faire de l'une de ses sœurs sa correspondante ordinaire pendant les trente dernières années de sa vie et de pleurer amèrement l'un de ses frères, elle les aurait ignorés, à moins qu'elle ne les eût haïs comme elle savait haïr. Car elle a été à bonne école, et après cinquante ans elle raconte encore avec le plus grand plaisir les libertés singulières que Mme de Landrasz prenait avec l'oraison dominicale. « Lorsque Mlle Kolb, la suivante, était indisposée, Mme de Landrasz la remplaçait dans mon appartement. Matin et soir, en récitant les prières, lorsque dans le « notre Père » elle arrivait à « pardonne-nous nos offenses, » elle omettait la suite : « comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » « Cela m'a fait rire bien souvent, » ajoute la princesse, et au ton dont elle dit cela l'on sent qu'elle était parfaitement d'accord avec la bonne dame. M. de Landrasz, comme on voit, n'avait pas seulement les meilleures cerises de tout Heidelberg, il avait aussi une femme bien vindicative ou, si l'on admet que le pardon des offenses pratiqué sincèrement n'est le fait que d'un petit nombre d'âmes d'élite, une femme bien franche au moins pour avouer ainsi devant la fille de son maître qu'elle fait fi d'un des préceptes essentiels de la morale chrétienne.

Madame a d'ailleurs de tout temps pris certaines libertés à l'égard des choses de la religion ou plutôt montré la plus grande franchise sous ce rapport, comme sous tous les autres. Convertie au catholicisme lors de son mariage, elle n'en reste pas moins protestante du fond du cœur. Elle continue à lire la Bible allemande, à réciter des cantiques luthériens. En aucun endroit de ses lettres, elle ne parle de la vierge Marie, nulle part on ne la voit, même de loin, avoir recours à l'intercession des saints : elle semble au contraire la blâmer. « La comtesse Wieser est sans doute une de ces sottes catholiques d'Allemagne qui ne connaissent que les saints, mais non pas notre seigneur Dieu, » dit-elle. Elle semble douter fort aussi de l'efficacité des pèlerinages, et la margrave de Bade est vertement blâmée de mener son fils à Notre-Dame-de-Lorette, au lieu de lui faire apprendre sa grammaire et de le faire voyager. Quant à elle, l'on ne saurait certes pas la prendre pour une « de ces sottes catholiques, » car voici sa profession de foi, toute protestante dans le fond aussi bien que dans la forme : « Mettre toute sa confiance en Dieu, voilà ce qui, en toute circonstance, vous est d'un grand réconfort. La sagesse de Dieu est infinie comme le Tout-Puissant lui-même; lui seul par conséquent connaît la cause de tout ce qui nous arrive. Nous devons suivre la raison qu'il nous a donnée, pour le reste le laisser faire et nous soumettre à sa volonté,

et parce qu'il a tellement aimé le monde qu'il a donné son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle (1), nous pouvons certes être tranquilles et contens; car, si après cela il nous envoie des malheurs, c'est qu'il veut nous châtier en ce monde, afin que nous ne soyons pas châtiés dans l'autre; c'est là une grande consolation, elle nous permet de mourir tranquilles. Nous envoie-t-il des joies, eh bien, c'est une occasion de lui rendre grâces et de l'aimer davantage. Ainsi Dieu fait tourner tout à notre avantage pourvu que nous sachions bien accueillir et accepter ce qu'il nous envoie. Voilà ce que je pense, chère Louise... » Elle blâme, il est vrai, Luther d'avoir été trop loin, mais ce blâme même laisse voir combien peu le catholicisme avait eu de prise sur elle. « Le docteur Luther a été comme tous les gens d'église; ils veulent tous être les maîtres et gouverner. S'il avait pensé au bien général de la chrétienté, il n'aurait pas fait un schisme... Calvin et lui auraient fait mille fois plus de bien s'ils n'avaient pas fait de schisme, s'ils avaient instruit le monde sans faire tant de bruit : ce qu'il y a de plus sot dans la doctrine romaine aurait disparu tout doucement et de lui-même. »

Ce n'est pas là le langage d'une prosélyte, et d'ailleurs elle avait dans sa collection de médailles, qu'elle aimait à montrer à tout venant l'effigie de Luther en double, en argent et en or. Avant son abjuration, elle appartenait non pas à l'église luthérienne, mais bien à la confession réformée, comme toute la branche palatine des Simmern qui s'éteignit avec elle. On a très bien fait de rectifier en ceci Sainte-Beuve; mais son long séjour à Hanovre, qui jusqu'à nos jours est resté la citadelle de l'orthodoxie luthérienne et qui fait à cette heure l'opposition la plus violente au mariage civil récemment introduit en Prusse, est sans doute cause qu'au fond de l'âme elle se range plutôt du côté des luthériens, surtout en ce qui regarde la sainte cène. Du moins la façon de communier que l'on a dans l'église réformée française de Mannheim n'est pas du tout de son goût : « Je n'aimais pas à m'approcher de la table sainte dans l'église française; cela se passe tout autrement que chez les Allemands et ne me plaît d'aucune façon. D'abord il n'y a pas de préparation à la sainte cène; secondement les psaumes que l'on chante sont écrits dans une langue qui a vieilli, c'est comme si on lisait l'*Amadis;* ensuite la piaillerie des petits garçons récitant le Décalogue : « Tu ne mentiras pas, tueras pas, etc., » me semblait bien sotte, et enfin je ne pouvais souffrir que l'on donnât le vin dans des verres qu'après on rinçait. Je l'ai vu faire à Mannheim, et n'ai pas trouvé cela respectable et digne d'une chose si sainte; cela ressemblait à une

(1) Madame cite textuellement les saintes Écritures. Évangile selon saint Jean, III, 16.

auberge plutôt qu'à une église et communauté chrétienne. » Quelques semaines après, elle revient à « ce bassin à rincer les verres, » et dit que cela l'a tant fâchée que plus jamais elle n'a voulu communier à l'église française de Mannheim. Le catéchisme de Heidelberg et surtout la quatre-vingtième question de ce catéchisme ne lui conviennent pas davantage. La religion de Madame est, comme le fait remarquer M. Rolland dans son introduction, fortement entachée de rationalisme, c'est-à-dire qu'elle se préoccupe moins de la pureté de la doctrine que de mener une vie vertueuse. Sans doute des exercices de piété trop fréquens et trop longs l'ont dès sa jeunesse plus ou moins fatiguée. L'orthodoxie luthérienne et calviniste à cette époque s'est comme figée en un formalisme inerte, tellement qu'au moment même où Madame partait pour la France il se produisit en Allemagne ce que depuis on a appelé un « réveil. » C'est en 1670 en effet que Philippe-Jacques Spener ouvrit à Francfort-sur-le-Mein ses *collegia pietatis*, qui furent le berceau du piétisme. De plus, le spectacle des petites cours allemandes, de la vie qu'on y mène malgré les pratiques religieuses les plus minutieuses, a bien pu contribuer à donner à Madame cette teinte de rationalisme. N'oublions pas qu'elle est la propre cousine de l'électeur Georges de Hanovre, plus tard roi d'Angleterre, qui fait assassiner le comte de Kœnigsmark et cloître sa femme Sophie Dorothée dans le château d'Ahlden pour le reste de sa vie. Versailles aussi a dû largement contribuer à la maintenir dans ces idées; aussi n'aime-t-elle pas à aller au prône, comme dans sa jeunesse sans doute elle ne tenait guère à aller au prêche : « Je n'aime pas du tout à entendre prêcher. J'en ai bien vite assez; en effet l'on ne vous dit rien que l'on ne sache depuis longtemps, et je m'endors de suite. Mon Dieu, chère Louise, vous me dites que l'on ne saurait se lasser d'entendre ces deux ministres (MM. Lenfant et de Beausobre, pasteurs de l'église française de Berlin); mais je dois avouer à ma honte que je ne trouve rien de plus ennuyeux que d'entendre prêcher, je m'endors de suite; un sermon pour me faire dormir, c'est plus sûr que l'opium! » — « Il m'est impossible, écrit-elle à sa tante de Hanovre, d'entendre une grand'messe. J'en ai sitôt fait avec mes dévotions, car j'ai un chapelain qui expédie la messe en un quart d'heure, ce qui fait bien mon affaire. » Voilà pour son catholicisme. Mais il lui est resté de sa jeunesse l'habitude de lire tant et tant de chapitres de la Bible par semaine; à l'en entendre parler, on voit bien, il est vrai, qu'il y a là quelque chose de mécanique, et il lui arrive d'avouer avec son sans-gêne ordinaire que « le prophète Isaïe l'a endormie. » Il y avait en outre dans cette lecture si singulière de la Bible une espèce de protestation contre sa conversion forcée et un peu de taquinerie à l'endroit de son confesseur.

Il y a lieu de s'étonner que sous la régence elle n'ait pas renoncé à certaines pratiques religieuses qui certes devaient fort lui peser. Mais l'habitude était prise ; elle continua donc d'assister aux offices journaliers et très souvent à des sermons, quelque ennuyeux qu'elle trouvât les prédicateurs. Elle fait exception pour Massillon. « Je vais aller ce matin à onze heures entendre prêcher le carême à l'église la plus proche du Palais-Royal (les 15 vinct, comme elle dit). C'est un abbé qui y prêche : ses sermons sont bien ordinaires; il ne vaut pas l'évêque de Clermont, qui prêche admirablement bien. Mais enfin cet abbé ne dit rien de ridicule, il faut donc s'en contenter. »

Madame au fond du cœur est restée protestante. Elle a gardé de même un grand attachement pour la terre natale et pour ses compatriotes ou plutôt ses sujets les habitans du Palatinat. « Je ne peux comprendre, dit-elle, que la princesse de Galles, née princesse d'Anspach, préfère l'Angleterre à l'Allemagne; moi, je ne suis pas du tout ainsi, mon cher Palatinat m'est au-dessus de tout. Je vous estime heureuse, chère Louise, de ce que vous allez de nouveau fouler le sol de la terre promise, voir Heidelberg et Schwetzingen; saluez en mon nom mon ancienne chambre et le salon vitré, et écrivez-m'en beaucoup ! » Jusqu'aux cigognes de sa ville natale, elle n'a garde de les oublier : « Elles m'ont amusée bien souvent à Heidelberg, de ma fenêtre je les observais, dans leurs nids, sur les cheminées de la ville, c'est pourquoi elles me sont chères. » Et quand l'électeur Charles-Philippe fait mine de préférer Dusseldorf ou Mannheim à son cher Heidelberg, elle ne peut s'en consoler. Même tendresse pour les habitans. Lorsque ce même électeur, qui est de la branche catholique de Neubourg, veut, conformément au fameux principe du *cujus regio, ejus religio*, poussé qu'il est par les jésuites, rétablir le catholicisme dans ses états, elle oublie entièrement qu'elle est elle-même catholique; nous la voyons prendre fait et cause pour les sujets contre le souverain, s'indigner des persécutions auxquelles ils sont en butte et dire, pendant plusieurs mois, dans chacune de ses lettres et sans ménager les expressions, tout le mal qu'elle pense des auteurs de ces persécutions : « Il ne suffit pas, quand on est souverain seigneur comme l'électeur, de ne pas faire soi-même du tort à ses sujets; il faut encore les protéger contre les méchans prêtres et ne pas permettre qu'il leur soit fait du mal. La façon dont se passent les choses à Heidelberg m'a fait venir les larmes aux yeux;... où l'on laisse régner moines et prêtres, tout va forcément de travers; il n'y a ni bonheur ni bien à espérer ! Mais comment se fait-il que le roi d'Angleterre et le roi de Prusse ne s'occupent pas de l'affaire ? Ils devraient le faire de toute façon et par tous les moyens. La four-

berie dont on s'est servi pour s'emparer de l'église du Saint-Esprit est un vrai tour de prêtres; les fourberies, je les hais à la mort; elles ne siéent bien qu'à Arlequin, dans la comédie italienne... L'électeur pourrait dire des prêtres d'Heidelberg ce que le père de la Rue (1) disait du confesseur du feu roi, le père Le Tellier : « Il nous mène si vite que j'ai peur qu'il ne nous verse. » Cela pourrait bien aller ainsi dans le Palatinat. »

Enfin l'Angleterre et la Prusse interviennent. « Les prêtres de cette façon n'oseront plus faire des leurs, ce dont je me réjouis du fond du cœur; car je souhaite toute sorte de bien et de bonheur à nos bons et honnêtes compatriotes; aux méchans prêtres qui les persécutent, je leur souhaite la potence qu'ils méritent bien pour leur fausseté et leurs tromperies... Ils sont méchans et insolens, mais, dès qu'on leur montre les dents, ils font patte de velours. »

Les deux monarques protestans et l'électeur nomment une commission chargée de régler le différend. Mais les commissaires ont le tort énorme aux yeux de Madame de procéder lentement; ils chôment les dimanches et fêtes, et Madame est d'avis qu'ils pourraient siéger ces jours-là tout aussi bien que les jours ouvrables, car traiter de choses se rapportant à la religion, et rendre la justice, ce n'est pas se livrer à un travail manuel. Et naturellement elle se reporte en pensée à une époque où en France aussi on persécutait les réformés : « Les gens, dit-elle, qui, comme l'électeur, ont eu une jeunesse déréglée, se laissent persuader, quand vient la vieillesse, qu'ils peuvent réparer cela en persécutant luthériens et réformés. » Et qu'on n'aille pas croire qu'elle se borne à cette sympathie toute platonique. Elle essaie de faire intervenir le régent son fils, qui, cela va de soi, s'empresse de l'éconduire : « La France ne pourrait s'en mêler à cause du clergé. Mon fils ne saurait s'en occuper, car, avec ces disputes entre molinistes et jansénistes, les deux partis se tourneraient contre lui et l'accuseraient d'être huguenot, parce qu'il ne se prononce ni pour les uns ni pour les autres. » Elle-même en tout cas ne se gêne pas pour dire que les persécutés ont toutes ses préférences. Elle dit sa façon de penser au secrétaire d'ambassade de l'électeur, et cela vertement : il en est tout penaud. Les commissaires du roi de Prusse d'ailleurs, en travaillant avec la lenteur que l'on sait, n'étaient pas aussi désagréables à leur maître qu'à Madame. Si d'un côté il entrait dans les vues de la cour de Berlin de jouer le rôle de protectrice des opprimés et de supplanter la Saxe dans la direction de l'Allemagne protestante, il ne lui déplaisait nullement de peupler la Marche sablonneuse de réfugiés du Palatinat comme, quarante ans auparavant, de réfu-

(1) Confesseur de la duchesse de Bourgogne.

giés français. Madame le sait fort bien : « Presque tous les anciens serviteurs de notre cour de Heidelberg sont allés dans le Brandebourg et à la cour de Berlin. L'on peut dire de cette cour, avec La Fontaine, *La fromy n'est pas prêteusse*. On dit que le roi rit tout le premier de sa parcimonie. »

Ces citations nous montrent assez que la Palatine est restée fortement attachée à ses compatriotes, qui au fond sont encore ses coreligionnaires. Que n'a-t-elle pas dû souffrir en voyant la révocation de l'édit de Nantes, les dragonnades, les persécutions sans fin et sans trêve auxquelles sont exposés ceux de la religion prétendue réformée en France? Et faudrait-il d'autres raisons encore pour expliquer sa haine contre Mme de Maintenon, une convertie, elle aussi, mais une convertie qui, loin de garder un certain attachement pour ceux dont elle a partagé les croyances, les laisse persécuter à outrance et même, à tort ou à raison, passe pour conseiller et inspirer les mesures les plus cruelles que l'on édicte contre ses anciens frères. Il en est de même de sa haine contre les prêtres et les moines. Le mal qu'elle voit faire sur la fin de sa vie « par les prêtres de Neubourg et d'Autriche » dans son pays natal n'a dû que rendre plus forte encore l'aversion que lui inspiraient les procédés de certains d'entre eux.

D'ailleurs elle n'en veut pas à tous les ordres religieux indistinctement; elle ne comprend pas, il est vrai, qu'on entre dans les ordres, et quand la deuxième fille du régent, Madame d'Orléans, prend le voile et devient abbesse de Chelles, elle en est outrée, mais elle visite souvent les carmélites de Paris; elle y va à complies et au salut le jeudi saint, elle assiste aux ténèbres, se promène dans leur jardin. « Les amandiers sont en pleine floraison, les abricotiers et les pêchers commencent à fleurir. Je crains bien qu'une gelée ne gâte tout cela! Nos carmélites, que Mme de Berry et moi allons voir souvent, n'ont rien de papelard; n'était leur habit, on s'imaginerait être avec des femmes du monde, car elles parlent et raisonnent de tout sans façon. » Quand elle quitte Paris pour aller passer l'été à Saint-Cloud, son séjour de prédilection, elle ne manque pas d'aller leur faire ses adieux. C'est qu'aussi « les carmélites ne prennent pas de pensionnaires; tous les autres couvens qui en ont sont pleins de tels vices et de telles débauches qu'on est saisi d'horreur rien que d'y songer. » Elle ne veut pas trop de mal non plus aux capucins; elle va les voir à Meudon. Ils ont, il est vrai, une religion par trop sotte, dit-elle, ce sont de vrais moulins à prières, mais, pris isolément, ce sont de braves gens. Ils n'ont qu'un tort à ses yeux, c'est d'être les laquais des jésuites et de faire tout ce que ceux-ci veulent. Or les jésuites sont, après Mme de Maintenon, ce que Madame déteste le plus au monde.

Et cela pour le même motif, pour le mal qu'a fait Louis XIV aux réformés. Feu le roi, d'après elle, ne péchait que par ignorance; s'il avait lu les saintes Écritures, il aurait été plus éclairé, « mais les jésuites et Mme de Maintenon lui ont fait croire que de persécuter les réformés, cela réparerait aux yeux de Dieu et des hommes le double adultère commis avec la Montespan. » Elle-même cependant avait pour confesseur un jésuite; mais, outre que le confesseur de Madame, selon Duclos, n'était qu'un domestique de plus dans la maison, elle était d'abord bien tombée, et deux de ses confesseurs, le père de Jourdan et le père de Saint-Pierre, lui donnaient raison quand elle leur disait sa façon de penser; aussi ne disputait-elle pas avec eux. Par contre, elle dispute fort avec le troisième, le père de Linières. « Le confesseur que j'ai maintenant est raisonnable en tout, excepté en fait de religion, où il est par trop simple. Il est tout autre que mes deux précédens confesseurs. Ceux-ci reconnaissent ce qu'il y a dans la religion de bagatelles et de mauvaises choses, mais lui n'en veut pas convenir. Il veut que l'on admire tout, et cela m'est impossible. Je ne veux pas non plus qu'on m'en donne à garder : aussi trouve-t-il que je ne suis pas assez docile. Mais je lui ai avoué tout net que j'étais trop vieille pour croire des niaiseries. » Un jeudi saint, entre autres, revenant de l'église où elle a communié, quelqu'un se met à parler de miracles et raconte que le père de feu M. le dernier prince et Mme la princesse palatine (Anne de Gonzague) s'étaient convertis pour avoir tenu exposé à la flamme d'une chandelle du bois de la vraie croix qui n'avait pas brûlé. Madame dit que ce n'était pas un miracle, attendu qu'il y a en Mésopotamie du bois qui ne brûle pas. Le confesseur se fâche; Madame, qui a un morceau de ce bois, s'en va le chercher et l'expose au feu, où il devient rouge comme aurait fait un morceau de fer, mais ne brûle pas; puis elle se met à rire de la confusion du bon père. Lorsque Mme de Ratzenhausen, sa dame de compagnie, l'entendait ainsi disputer avec lui, elle avait coutume de dire : « J'espère qu'avec l'aide de Dieu Votre Altesse Royale finira par donner une bonne éducation à son confesseur. »

Madame a d'ailleurs des motifs plus sérieux d'en vouloir aux jésuites : premièrement les persécutions exercées à leur instigation contre les réformés du Palatinat, dont il a été déjà question; en second lieu, la vie que mène son gendre, le duc de Lorraine. La duchesse sa fille est malheureuse, le duc a une maîtresse, et le confesseur est encore un jésuite. « Mon confesseur s'est donné une peine infinie pour me persuader qu'il ne se passe rien de répréhensible entre le duc de Lorraine et Mme de Craon, et que jamais il ne la voyait en tête-à-tête. Je lui ris au nez et dis : Mon père, tenez ces discours dans vostre couvent, à vos moines, qui ne voient le monde que par le trou

d'une bouteille, mais ne dittes jamais ces choses-là aux gens de la cour; nous savons trop que, quand un jeune prince, très amoureux, est dans une cour où il est le maistre, quand il est avec une fame jeune et belle vingt-quatre heure, qu'il n'y est pas pour enfiler des perles, sur tout quand le mary ce lève et s'en va si tost que le prince arive, et pour les tesmoin qui sont dans la chambre, cela n'est pas vray, mais quand cela seroit, ce sont tous domestique à qui le maistre n'a qu'à faire un clin d'œil pour le faire partir. Ainsi si vous croyez sauver vos père jessuitte qui sont les confesseurs, vous vous trompez beaucoup, car tout le monde voit qu'ils tollerent un double adultere. » Et le 26 mars elle ajoute : « Tous les jésuites veulent que l'on tienne leur ordre pour parfait et sans tache; voilà pourquoi ils cherchent à excuser tout ce qui se passe aux cours où un des leurs est confesseur. Aussi j'ai dit au mien, sans ménagement, que ce qui se passe à Lunéville est inexcusable, qu'il est aisé de voir que le confesseur du duc use d'une extrême indulgence à son égard. Ni lui, ni aucun des jésuites lorrains ne pourront faire accroire quoi que ce soit à n'importe qui; c'est là un adultère public, et plus souvent ils feront approcher de la sainte table le duc et sa maîtresse, plus grand sera le scandale. »

Bien souvent elle revient à la société de Jésus, et toujours pour dire combien, à ses yeux, est pernicieuse l'influence qu'elle exerce. Les jésuites, dit-elle, sont impitoyables vis-à-vis des autres religions; en particulier, on trouve parmi eux de braves et honnêtes gens, mais pris en masse ils sont dangereux. — Ce qui la met hors d'elle, c'est qu'ils permettent en France ce qu'ils interdisent ailleurs, les bals masqués par exemple. Lorsqu'on découvre la conspiration de Cellamare, c'est à eux qu'elle songe tout d'abord, et elle regrette bien amèrement qu'on ne puisse pas les impliquer dans cette affaire, faute de preuves.

Évidemment ses préventions l'aveuglent et elles l'aveugleront bien davantage encore lorsqu'il s'agira de Mme de Maintenon. C'est ainsi qu'en apprenant l'incendie du château de Lunéville, elle ne peut s'empêcher de l'attribuer à son ennemie, et la preuve qu'elle en donne c'est que l'homme qu'on accuse d'avoir mis le feu au château était autrefois au service du duc du Maine. Quand elle apprend sa mort, elle l'annonce à sa demi-sœur en se servant d'une expression dont se serviraient à peine des employés de la voirie parlant entre eux du trépas d'une haridelle. Et quelques semaines après elle ajoute : « Elle aurait dû mourir il y a trente et un ans de cela. Tous les pauvres réformés seraient encore en France, et leur temple de Charenton ne serait pas rasé. La vieille sorcière a combiné tout cela avec le jésuite, le père La Chaise. A eux deux, ils sont cause de tout! » Mais elle a d'autres raisons encore de la haïr. C'est elle

qui l'a fait exclure du particulier du roi, c'est elle qui fait légitimer les bâtards, c'est elle qui est cause que le duc de Chartres épouse une légitimée, c'est elle enfin qui perd ce même duc de Chartres dans l'esprit de Louis XIV.

Madame est venue en France malgré elle, elle s'est sacrifiée à sa famille, au bien de sa patrie : « Je ne suis venue en France que par pure obéissance pour sa grâce mon père, mon oncle et ma tante de Hanovre. Ce n'était en rien mon inclination. » Et quand elle a connu Monsieur, cette inclination a dû être moindre encore. Cependant au début il est assez convenable avec sa femme, tant que la cabale ne le monte pas contre elle ; mais bien souvent les ennemis de la première Madame, le chevalier de Lorraine, le marquis d'Effiat, Mme de Grancey, la Gordon, causent des tourmens à la seconde. « Les chasses ne m'ont pas rendue si vieille et si laide que les cabales qui depuis sept ans m'ont fait venir tant de rides que j'en ai la figure toute pleine... La bande du chevalier n'échoue malheureusement pas dans ses méchans complots ; tout ce qu'ils ourdissent contre moi de trames diaboliques leur réussit à souhait. » Ils répandent le bruit qu'elle a une galanterie, et que Mlle de Théobon, une de ses demoiselles, porte ses lettres. Monsieur là-dessus lui enlève la maréchale de Clérambaut et chasse Mlle de Théobon. D'où vient que la cabale s'acharne ainsi après Madame? C'est qu'elle ne leur cache pas qu'à ses yeux ils sont les assassins de la première Madame, « car je voy, dit-elle au roi, que mes ennemis n'osent me faire le mesme tour qu'à celle qui fust devant, parce que j'en ay malheureusement trop dit que j'en savais les circonstances... »

Une chose pourtant la console et lui rend la vie presque douce : c'est l'amitié que lui montre le roi. Il l'assiste dans ses couches et écoute obligeamment tout ce qu'elle lui raconte de ses affaires et de sa famille. Elle par contre est bien complaisante pour lui aussi, jusqu'à faire en sa compagnie la médianoche chez Mme de Montespan. Aussi croit-on voir percer dans les premières lettres plus que de l'affection, tout au moins une amitié bien vive, plus vive qu'elle n'est d'ordinaire entre belle-sœur et beau-frère. « J'espère la semaine prochaine suivre à cheval la chasse du roi; il m'a fait écrire par Monsieur qu'il *prétendait* que j'allasse chasser avec lui deux fois par semaine. » Elle souligne ce « prétendait. » Comme elle est fière de pouvoir raconter à sa tante que lors d'une de ses fréquentes chutes de cheval à la chasse (elle en a fait vingt-six en tout), le roi s'est trouvé le premier auprès d'elle. « Vous qui admirez si fort notre roi pour m'avoir assistée lors de mes couches, vous l'aimerez encore dans cette rencontre, car c'est lui qui s'est trouvé le premier auprès de moi. Il était pâle comme la mort, et j'eus beau lui assurer que je ne m'étais fait aucun mal et que je n'étais pas tombée sur

la tête, il n'a pas eu de repos qu'il ne m'eût lui-même visité la tête de tous côtés. Enfin, ayant trouvé que j'avais dit vrai, il me conduisit dans ma chambre, resta encore quelque temps auprès de moi pour voir si je ne m'évanouirais pas; enfin il ne retourna au vieux château que lorsque je lui eus assuré derechef que je ne ressentais pas le moindre mal. » A cette époque en effet la faveur que le roi témoignait à Madame a dû être très marquée, car elle la mit à la mode. Étant sortie avec une vieille zibeline un jour qu'il faisait froid, chacun s'en fit faire une sur ce patron, et ce fut durant un temps la très grande mode de porter « des palatines. » Mais Madame est loin d'être éblouie de cette faveur royale. A un moment donné, le roi la mêle même, elle et sa tante de Hanovre, à des négociations diplomatiques; mais elle semble n'avoir déjà plus grande confiance en lui, car elle termine la lettre à sa tante par ces mots : « De quoi s'agit-il? Je l'ignore; le roi ne me l'a pas dit, Dieu veuille que ce puisse être quelque chose de bon! » Peu après en effet elle change de ton tout à fait. Elle appelle ironiquement Louis XIV « le grand homme, » et l'accuse lui et ses ministres d'avoir causé la mort de son père, de papa, dit-elle en oubliant pour la première fois, dans sa douleur, de l'appeler sa grâce. « Je dois vous avouer aussi que vous devinez très juste quand vous dites que ce qui me fait surtout de la peine c'est la crainte que papa ne soit mort de chagrin et le cœur brisé, c'est la pensée que, si le grand homme et ses ministres ne l'avaient pas tant chagriné, nous l'aurions conservé plus longtemps en ce monde et qu'il m'aurait peut-être été donné de le voir encore une fois. »

Quand plus tard et à deux fois on brûle le Palatinat, pour donner le change à sa haine, elle attribue ces mesures à Louvois, et trente ans après, elle se réjouit à l'idée du ministre brûlant en enfer et châtié ainsi des incendies qu'il a ordonnés. Mais sur le moment même, c'est bien le roi en personne qu'elle en accuse. « Dût-on m'ôter la vie, il m'est cependant impossible de ne pas regretter, de ne pas déplorer d'être, pour ainsi dire, le prétexte de la perte de ma patrie. Je ne puis voir de sang-froid détruire d'un seul coup dans ce pauvre Mannheim tout ce qui a coûté tant de soins et de peines au feu prince-électeur, mon père. Oui, quand je songe à tout ce qu'on y a fait sauter, cela me remplit d'une telle horreur que chaque nuit, aussitôt que je commence à m'endormir, il me semble être à Heidelberg ou à Mannheim, et voir les ravages qu'on y a commis. Je me réveille alors en sursaut et je suis près de deux heures sans pouvoir m'endormir. Je me représente comment tout était de mon temps et dans quel état on l'a mis aujourd'hui; je considère aussi dans quel état je suis moi-même, et je ne puis m'empêcher de pleurer à chaudes larmes. Ce qui me désole surtout, c'est que le

roi a précisément attendu pour tout dévaster que je l'eusse implorés en faveur de Heidelberg et de Mannheim, et l'on trouve encore mauvais que je m'en afflige. » On sent bien qu'elle est profondément outrée contre le roi, il n'y a plus trace de l'affection des premières années, et quand Mme de Maintenon devient toute-puissante, lorsque grâce à elle les légitimés voient de jour en jour croître leur importance et leur pouvoir, lorsque Madame est de plus en plus négligée, exclue du « sanctuaire, » alors le roi, sans jamais lui devenir tout à fait indifférent, est pour elle un objet tantôt de colère et tantôt presque de pitié. « Le roi change en tout d'une manière si effrayante que je ne le reconnais plus. Je vois bien d'où provient tout ce changement, mais je n'y puis rien faire... » « Je dois avouer que, lorsque j'entends les éloges qu'on donne en chaire au grand homme pour avoir persécuté les réformés, cela m'impatiente toujours. Je ne peux pas souffrir qu'on loue ce qui est mal, et je n'ai jamais eu à me reprocher de le faire, car je n loue que ce que je crois digne d'éloges. Je ne puis supporter les rois qui s'imaginent plaire à Dieu en priant. Ce n'est pas pour cela qu'il les a mis sur le trône. Faire le bien, exercer le droit de la justice, contenir les prêtres et les forcer de s'en tenir à leurs prières sans se mêler d'autres choses, voilà quelle devrait être la vraie dévotion des rois. Qu'un roi fasse sa prière matin et soir, cela suffit; du reste, il doit songer à rendre ses sujets heureux autant qu'il est en son pouvoir. » Cela est-il assez transparent et n'est-ce pas bien loin de l'affectueuse admiration des premières années? Mais ce qu'on n'a pas besoin de lire entre les lignes, ce qui éclate et déborde, c'est sa haine contre Mme de Maintenon, haine profonde, immodérée, injuste certes à maints égards, et se traduisant par une série d'épithètes, les unes plus fortes que les autres. Madame a l'injure facile. Torcy, qui lui ouvre ses lettres, est un « crapaud. » Le maître de poste de Francfort, qui a le tort d'être friand de certains biens allodiaux des raugraves, et que Madame soupçonne fort aussi d'être indiscret, se voit appelé « gredin de roturier; » elle appelle Lauzun « le crapaud de Mademoiselle; » le jeune duc de Richelieu, qui compromit horriblement l'une des filles du régent, est traité de même. Quant à Mme de Maintenon, elle s'appellera, dans toutes ses lettres, « sorcière, ordure, » ou tout au moins « vieille ripopée ou ratatinée. » C'est qu'aussi elle la retrouve partout sur son chemin et dans le camp opposé; jusqu'à la comédie tant aimée, Mme de Maintenon veut la lui faire supprimer. Et quand il s'agit de donner un gouverneur au duc de Chartres, elle appuie M. d'Effiat, le pire ennemi de Madame, le plus débauché des hommes. La vertueuse indignation de la mère a raison auprès du roi; mais, quelques années plus tard, il lui fit payer bien cher cette concession : son fils épousa

Mlle de Blois, fille de Louis XIV et de Mme de Montespan. A un moment donné, il est même question d'un double mariage, le duc du Maine devant épouser Mademoiselle, fille de la Palatine. « On m'a dit en confidence les vraies raisons pour lesquelles le roi traite si bien le chevalier de Lorraine et le marquis d'Effiat; c'est parce qu'ils lui ont promis d'amener Monsieur à le prier très humblement de vouloir bien marier les enfans de la Montespan avec les miens, savoir : ma fille avec ce boiteux de duc du Maine, et mon fils avec Mlle de Blois. La Maintenon, dans cette circonstance, est tout à fait pour la Montespan, car c'est elle qui a élevé les bâtards, et elle aime ce méchant boiteux comme si c'était son propre enfant. Elle m'a montré des lettres de lui qu'il lui écrivait d'une chambre à l'autre, et dans lesquelles il l'assure qu'il l'aime mieux et la respecte beaucoup plus que Mme de Montespan, parce qu'elle ne le réprimande jamais sans raison, tandis que sa mère ne le fait que par caprice; aussi lui est-il plus dévoué qu'à Mme de Montespan. La Maintenon est donc très favorable à ce mariage... Je ne puis m'empêcher de me tourmenter intérieurement, et toutes les fois que je vois ces bâtards, cela me fait tourner le sang. Pensez, ma bien-aimée tante, si je dois souffrir de voir mon fils unique et mon unique fille victimes de mes plus cruels ennemis!.. Peut-être même serai-je exilée à cette occasion, car Monsieur m'en parle très sérieusement. » Mais le roi espère la prendre plutôt par la douceur; il se radoucit à son égard, et, sachant dans quelle détresse elle est, « il lui fait la grâce de lui envoyer six mille pistoles pour payer ses dettes; » mais rien n'y fait, et quand Monsieur, bien travaillé par ses favoris, demande pour son fils la main de Mlle de Blois, et que le duc de Chartres, endoctriné par Dubois, se laisse marier sans mot dire, la colère de Madame se traduit par ce fameux soufflet qui « fit voir des chandelles » au futur régent, et pendant plusieurs jours personne n'ose lui parler de ce mariage. Cette colère se fût changée en fureur, sans aucun doute, si le second mariage projeté s'était fait. Aussi quel cri de joie quand on apprend à Madame que le « boiteux » épouse Mlle de Bourbon! « Dieu soit loué! le mariage de M. du Maine est accompli, et ce m'est un poids de moins sur le cœur. Je crois que l'on doit avoir rapporté à la vieille ordure du roi ce que disait la populace de Paris, et que cela lui aura fait peur. Les gens du peuple disaient très haut que ce serait une honte si le roi donnait sa bâtarde à un prince légitime de la famille; que cependant, comme mon fils donnerait le rang à sa femme, ils laisseraient faire ce mariage, quoique à regret; mais que, si la vieille voulait s'ingérer de donner ma fille à M. du Maine, ils étrangleraient celui-ci avant la noce, et que la vieille, comme ils appellent encore la gouvernante, ne serait pas en sûreté. Dès que ce bruit se fut ré-

pandu, on apprit l'autre mariage avec la fille de M. le prince, ce qui causa dans Paris une grande joie. J'aime bien les bons Parisiens pour cela, et je leur sais gré de s'être ainsi intéressés à moi. » Sa fille est donc sauvée, mais son fils a en effet donné le rang à Mlle de Blois. Madame, au début, ne voulut pas avoir de rapports avec elle. « Quant à ma belle-fille, je n'aurai pas de peine à m'accoutumer à elle, car nous ne serons pas si souvent ensemble que nous puissions nous devenir à charge l'une à l'autre... Se dire le matin bonjour et le soir bonsoir, c'est bientôt fait. » Elle détestera toute sa vie cette bru, et jamais le chagrin que lui causa ce mariage ne sera entièrement effacé. « C'est l'une des plus grandes douleurs du monde de voir un fils unique se marier contre votre gré. Le mariage de mon fils a gâté toute ma vie et enlevé toute joie de mon cœur. » Elle la détestera jusqu'à la fin de ses jours, et c'est à elle, à la mauvaise éducation qu'elle donne à ses enfans, qu'elle attribuera tous les désordres de l'aînée. « La femme de mon fils est fausse comme le diable, elle tient de sa mère. Tous les enfans du roi et de Mme de Montespan, — sauf le comte de Toulouse, — sont élevés dans des idées si arrogantes qu'ils s'imaginent être meilleurs et plus haut placés que nous. Mme d'Orléans croit avoir fait à mon fils un honneur, une grâce en l'épousant. Elle ne s'occupe pas un instant de ses enfans. Ils ont pourtant la gouvernante qu'a eue ma fille; mais celle-ci, Dieu merci, a été bien élevée. Un jour je demandai à la gouvernante pourquoi elle n'élevait pas mes petits-enfans aussi bien que ma fille? Elle me répondit : « Avec Mademoiselle, j'étais sûre d'avoir votre appui; mais avec ces enfans-ci, quand je me plaignais d'eux, la mère se moquait de moi avec les filles; quand j'ai vu cela, j'ai laissé tout alle comme cela pouvait. » C'est de là que provient cette belle éducation; mais comme je n'ai pas fait le mariage, je ne me suis pas non plus occupée des enfans. La mère élève les enfans de telle façon qu'on n'en retire que honte et mépris. Cette femme, cette paresseuse, s'est fait faire un lit de repos sur lequel elle s'étend pour jouer au lansquenet; nous nous moquons d'elle, mais cela n'y fait rien. Elle joue étant couchée, elle mange, elle lit couchée; en un mot, elle passe sa vie dans cette posture. Cette femme mange tant que l'on n'en croit pas ses yeux; elle tient cela de son père et de sa mère. Ses filles aussi sont ainsi faites; elles mangent jusqu'à ce qu'elles rendent et recommencent après, c'est écœurant! La personne qui, à ce que j'espère, va s'amender (la duchesse de Berry) a bon cœur et de l'intelligence; mais elle est bien mal entourée. Du côté de sa mère aussi, elle a des tantes et des cousines qui mènent une existence dévergondée. La mère ne s'occupe que de ses propres fantaisies. Un jour elle hait sa fille sans savoir pourquoi, et le jour d'après

elle approuve tout, que ce soit bien ou mal. Cela me fait craindre que les bonnes résolutions ne durent pas. »

Elle permet à une autre de ses filles, Mlle de Valois, de passer la journée, du matin au soir, sans corset, et, quand Madame vient, on cherche vite le corset qui d'ordinaire est égaré. Et enfin, si Mlle d'Orléans prend le voile contre le gré de son père et surtout de sa grand'mère, la cause en est au peu d'affection que sa mère lui porte et à la crainte d'être forcée par elle d'épouser le fils aîné du duc du Maine. Car M. du Maine est le frère chéri de Mme d'Orléans, et la Palatine est outrée de voir sa bru prendre parti d'abord pour les légitimés, ses frères, contre les princes du sang, c'est-à-dire contre ses propres enfans, et surtout, — lors de la conjuration de Cellamare, — pour le duc du Maine contre son mari, le régent. « Mme la duchesse d'Orléans n'aime ni son mari ni ses enfans, elle n'aime que son frère : elle crie à l'injustice quand son mari fait arrêter M. du Maine. »

Aimer le duc du Maine, c'est aimer Mme de Maintenon, et pourtant celle-ci est et reste durant tout le règne de Louis XIV l'ennemie acharnée du duc d'Orléans. Quand en Espagne il se brouille avec la princesse des Ursins, qui l'accuse auprès du roi de vouloir détrôner Philippe V, Mme de Maintenon prend le parti de la princesse contre le duc; aussi son nom est-il dès lors associé à celui de Mme de Maintenon dans les invectives que la Palatine lui prodigue. Mais c'est surtout à la mort si subite du duc et de la duchesse de Bourgogne et du petit dauphin qu'éclate l'inimitié de la vieille dame contre le duc : « Elle a dit au roi que mon fils avait empoisonné le dernier dauphin, ainsi que le dauphin et la dauphine. On pensait que le roi serait si épouvanté de cette révélation qu'il renverrait mon fils de la cour sans examen. Et voici comment je le sais : quand les docteurs vinrent rapporter au roi qu'ils avaient tout examiné minutieusement et que ces deux personnes n'avaient certainement reçu aucun poison, le roi se tourna vers Mme de Maintenon et lui dit : « Eh bien, madame, eh bien, ne vous avais-je pas dit que ce que vous m'avez dit de mon neveu était faux ? »

Pour en finir avec la famille du régent, nous dirons quelques mots de l'affection que Madame porte à l'un des enfans naturels de celui-ci. Sainte-Beuve s'en étonne. « Elle s'était prise de grande amitié pour un fils naturel du régent, et qu'il avait eu d'une danseuse de l'Opéra nommée Florence; il lui rappelait Monsieur, avec une plus belle taille. Bref, elle aimait fort ce jeune homme, qu'elle appelait son abbé de Saint-Albin, qui fut depuis archevêque de Cambrai, et lorsqu'il soutint sa thèse en Sorbonne (février 1718), elle y voulut assister en grande cérémonie, déclarant ainsi à la fois et honorant la naissance illégitime de cet enfant. Ce fut dans son

genre une scène de régence à la Sorbonne. Madame manqua ce jour-là à tous ses principes d'orthodoxie sur les devoirs du rang et se laissa aller à sa fantaisie. » Madame dans aucune de ses lettres ne se montre bien rigoriste. Nous l'avons vue faire médianoche avec le roi et Mme de Montespan, et pour son bien-aimé fils en particulier elle a des trésors d'indulgence. Elle n'aime pas, il est vrai, qu'il fasse « le fanfaron de vices » tant qu'il est jeune : « Je ne puis me plaindre comme vous que mon fils soit un Caton et trop sérieux pour son âge. Bien qu'en réalité son humeur soit sérieuse et qu'il n'ait pas bonne grâce à la débauche, il s'y livre uniquement pour singer les autres, et c'est là surtout ce qui me chagrine. Si le plaisir était dans sa nature, je n'aurais pas tant à dire là-contre; mais qu'il se fasse violence pour s'adonner au vice et dire des fadaises, en même temps qu'il cache avec soin tout ce qu'il y a de bon en lui, voilà ce que j'endure avec peine. » Plus tard elle trouve bien aussi à redire à son genre de vie, elle l'en blâme, mais bien faiblement, elle s'en plaint surtout par crainte de le voir compromettre sa santé ou tomber dans un guet-apens : « Je crains bien que mon fils qui, ayant un œil bien malade, s'est bien observé sous le rapport du boire et du manger durant le temps qu'il prenait médecine, ne se remette à mener sa folle existence quand les débauchées lui courront de nouveau après et l'inviteront à leurs petits soupers; son œil empirera derechef, et peut-être le perdra-t-il. Cette société du diable, avec laquelle il soupe toutes les nuits et reste à table jusque vers les trois, quatre heures du matin! Cela est forcément malsain... Priez pour sa conversion. Il n'a pas d'autres défauts, mais celui-ci est bien grand. » « Je suis toujours en souci au sujet de mon fils; il ne se ménage pas assez, hier encore il alla à la Muette à onze heures du matin et n'en revint qu'après minuit. Il serait si facile à un homme, que tenterait une forte récompense, de se cacher dans l'une des portes et de lui faire un mauvais parti. J'en frémis rien que d'y songer. Avant-hier on a fait arrêter à Luik un nommé La Jonckère (1), qui avait promis d'enlever mon fils et de le livrer mort ou vif à Albéroni. Il ne l'a manqué que d'un quart d'heure, l'été dernier, au bois de Boulogne, ce dont je ne saurais assez rendre grâce au Dieu tout-puissant ma vie durant. Ce que je dis à mon fils et puis rien, c'est tout un; il n'écoute pas mes conseils, car ses maudits flatteurs, ces mécréans viennent par après pour tout effacer... »

Si le régent se contentait d'avoir des maîtresses, Madame n'y trouverait rien à redire, ne fût-ce que pour faire peine à Mme d'Orléans. Aussi aime-t-elle indistinctement ses petits-enfans de la main droite

(1) La Jonquière. Voir le *Journal* de Dangeau, XVIII.

et de la main gauche, comme elle dit : « Je suis bien en peine de mon cher abbé de Saint-Albin. Depuis huit jours, il a une fièvre atroce, avec de grandes douleurs dans la tête et les reins. Je suis très inquiète de lui, et cela me peinerait au fond de l'âme s'il devait mourir, car, soit dit entre nous, il est, après le duc de Chartres, de tous les enfans de mon fils, tant légitimes que de la main gauche, celui que j'aime davantage. » Elle connaissait et voyait aussi la plupart des autres, dont elle nous donne la nomenclature complète : « Le chevalier d'Orléans, depuis peu grand-prieur de France dans l'ordre de Malte. Il est le fils d'une de mes anciennes filles d'honneur, elle s'appelait Séry et est maintenant Mme d'Argenton. La mère de l'abbé était une danseuse de l'Opéra du nom de Florence. Le chevalier a été légitimé, mais le pauvre abbé n'est pas reconnu. Mon fils a encore une fille de la main gauche qui n'est pas reconnue; elle a épousé un marquis de Ségur. C'est la fille d'une des meilleures comédiennes de la troupe du roi ; elle s'appelle la Desmare. Il y en a encore deux ou trois, mais je ne les ai jamais vus. Leur mère est une dame de qualité... Je ne crois pas que mon fils puisse être sûr que ces enfans soient de lui, car c'est une fille, une évaporée qui boit jour et nuit comme un corroyeur; mon fils n'est pas du tout jaloux. » Suivent à l'appui des détails tout à fait intraduisibles, et la lettre finit par le souhait que « ces traits d'histoire » aient amusé un peu sa chère Louise.

Tout cela, Madame le pardonne à son fils; elle trouve tout naturel qu'il cherche à se distraire de ses travaux et de ses ennuis. « Ce serait un mauvais passe-temps, pour les courts instans de répit qu'il a, que la compagnie de sa vieille mère et de ses dames, aussi âgées qu'elle. Il préfère la société de sa fille aînée et de ses dames ; d'autres se joignent à elles qu'il ne déteste pas non plus ; elles l'amusent et soupent avec lui trois ou quatre fois par semaine. Je ne lui en veux pas du tout, cela est très naturel. » Ce n'est que quand Mme de Berry tombe malade et meurt que sa grand'mère semble ajouter foi, elle aussi, aux rumeurs qui couvraient le père et la fille d'un même opprobre. Elle dit de la princesse, avant sa mort, qu'elle est ce que son père aime le plus au monde. En parlant des soupers, « tous deux, dit-elle, y perdent honneur et réputation, » et après le décès, on n'a dû lui laisser que fort peu d'illusions, car en date du 13 septembre 1719 elle écrit à sa sœur : « Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de ne plus parler du tout de la pauvre duchesse de Berry. Plût à Dieu que j'aie moins de motifs de me consoler de sa mort ! C'est pire que tout ce que vous sauriez imaginer. »

Madame porta le deuil de sa petite-fille pendant trois mois. Quoiqu'elle se plaigne amèrement de ce que la durée du deuil à la cour

de France soit diminuée de moitié, ces trois mois ont dû lui paraître bien longs, car elle ne put pas pendant ce temps aller au spectacle, comme nous l'apprend le journal de Dangeau. Elle aimait le théâtre par-dessus tout. Elle est restée Allemande pour tout, sauf pour le théâtre. « Les divertissemens allemands, je l'avoue, sont plus de mon goût, dit-elle, à l'exception des comédies. » Mais ce goût avait pris naissance à Heidelberg. Son père, fils d'Élisabeth Stuart, aimait beaucoup Shakspeare, et son frère Charles avait avec ses amis organisé un théâtre d'amateurs, et, à entendre Madame presque septuagénaire se délecter à ses souvenirs de jeunesse, on voit clairement combien ce goût chez elle a dû être vif. Elle se rappelle la distribution des rôles dans les comédies représentées au château des comtes palatins, car toutes les pièces indistinctement sont pour elles des comédies. « Schutz ne jouait pas seulement Tibère dans la comédie de Séjan, il donnait aussi Tibère dans le *Pastor Fido*, » et ainsi de suite pour une vingtaine de rôles. « Je vois tout cela comme si c'était d'hier... Les comédies m'ont de tout temps plu beaucoup trop pour que je les aie oubliées; pour tout le reste, j'ai bien mauvaise mémoire. »

Elle n'a pas davantage oublié les bouffonneries hollandaises. Jeune fille, elle avait été à Amsterdam, et, à en juger par le nombre de fois qu'elle cite Pickelhæring, elle s'est amusée beaucoup des facéties du personnage comique qui joue le principal rôle dans les farces populaires des pêcheurs de harengs. Une fois à la cour de Versailles et à Paris, elle ne dédaigne pas non plus la comédie burlesque, et Crispin est aussi souvent mentionné dans ses lettres que son confrère des Pays-Bas.

Ce qui ne veut pas dire qu'elle dédaigne la haute comédie et la tragédie du grand siècle. Elle se souvient « de la grande raison de sans dot » de *l'Avare*, de M. Jourdain qui fait de la prose sans le savoir. Elle aime *Tartuffe* et *le Misanthrope*. Corneille lui est familier; elle cite de ses vers. « La reine de Sicile m'écrit qu'Albéroni a indignement trompé le roi son époux; mais beaucoup de gens s'imaginent qu'ils s'entendent fort bien. Le temps se chargera de nous montrer de quel côté est la vérité. Cela m'a rappelé le début de la comédie *la Mort de Pompée :*

> Le destin se déclare, et nous venons d'entendre
> Ce qu'il a décidé du beau-père et du gendre.

« L'électeur palatin a accepté une succession bien embarrassée, il pourrait dire comme Auguste dans la comédie de *Cinna :*

> L'ambition déplaît quand elle est assouvie... »

Elle écrit les douze vers de la tirade sans y rien changer, si ce n'est « l'orthograffe » comme elle se plaît à dire, et elle ajoute : « Mon fils aussi cite très souvent ces vers et à bon droit. » Racine n'est pas nommé dans ses lettres, quoiqu'elle assiste aussi à la représentation de ses tragédies. Mais c'est l'Opéra qui a dû être son spectacle de prédilection, et c'est là qu'elle va prendre la plupart de ses citations. « Je crains bien que la paix ne dure pas longtemps, car l'empereur et le roi d'Espagne font de grandes levées de troupes; mais je me console en disant comme dans l'opéra de *Thésée* (de Lulli)

Que la guerre sanglante
Passe en d'autres états,
O Minerve savante,
O guerrière Pallas! »

Quand elle raconte à sa sœur comment Mlle d'Orléans, sa petite-fille, fut bénite abbesse de Chelles, arrivée au *Te Deum*, elle ajoute : « Pendant qu'on le chantait, les nonnes s'avançaient deux par deux et faisaient acte de soumission à l'abbesse en lui faisant de grandes révérences. Cela me rappela la scène où Athis (*Atys*, opéra de Lulli et Quinault) est proclamé grand prêtre de Cibèle. Là aussi l'on vient deux par deux faire des révérences. Je croyais qu'on allait se mettre à chanter comme dans l'opéra :

Que devant vous tout s'abaisse et tout tremble!
Vivez heureux! Vos jours sont notre espoir, etc.

Atys a été sans doute son opéra favori, car précédemment déjà elle écrit à sa sœur : « Certes, chère Louise, je vous aimerai toujours. Je peux vous dire comme il est écrit dans *Athis :* « le sang et l'amitié nous unissent tous deux. » La même citation revient dans une lettre du 8 mai 1718. Et quand elle apprend qu'à Francfort on ne permet pas de fêter le carnaval, elle s'écrie : « Comment se fait-il que l'on soit si sévère ! Ç'a toujours été la coutume de se divertir à cette époque de l'année. Les Francfortois devraient chanter comme dans l'opéra d'*Atys :*

Que l'on chante, que l'on danse,
Rions tous puisqu'il le faut. »

A en juger par les nombreuses et longues tirades d'opéras, aussi fades que longues, que l'on rencontre à tout instant dans ses lettres, sa mémoire n'était pas si mauvaise qu'elle veut bien le dire. Elle n'a rien oublié de la mythologie, et quand en 1719 on produit sur la scène un *Jugement de Pâris* (opéra de Bertin,

paroles de Mlle Bertin), elle est toute courroucée que l'auteur, une demoiselle pourtant! n'ait pas respecté la tradition. « J'irai ce soir avec mes enfans et mes petits-enfans voir un nouvel opéra, *le Jugement de Pâris*. Je ne l'ai pas encore vu, mais je l'ai lu. On a craint de faire de Ménélas un « mari trompé » (Madame met le mot cru) ; dans la pièce, Hélène n'est pas encore mariée quand Pâris tombe amoureux d'elle. Je ne peux pas souffrir que l'on change ainsi la fable. »

Madame était, comme dit Sainte-Beuve, à cheval sur son rang de princesse. En effet, elle revient souvent dans ses lettres sur ses prérogatives de fille de France. Lors de la cérémonie de Chelles, elle explique longuement à sa sœur que les princes du sang n'ont pas le droit de s'agenouiller sur son drap de pied. Ce droit n'appartient qu'aux petits-enfans de France, à son fils et à sa fille. Cependant, dit-elle, les cérémonies l'ennuient, et les personnes cérémonieuses aussi, et de tout temps elle a été dans ces idées, car lorsqu'en 1717 Pierre le Grand lui rend visite, elle mande à sa sœur en date du 14 mai : « Quelqu'un de grand m'a fait visite aujourd'hui, je veux dire mon héros, le tsar. Je le trouve fort bien, ce que de notre temps nous appelions « bien. » Nous entendions par là une personne qui fût sans affectation, sans façon. »

Cette visite du tsar fut le dernier grand événement de sa vie. Madame mourut dans son cher Saint-Cloud le 8 décembre 1722. Elle ne fut pas heureuse en France ; le regret de toute sa vie a été que son mariage, au lieu de porter bonheur à son pays natal, devînt pour lui une source des plus grands malheurs, la cause de sa ruine. La France aussi a porté et porte encore la peine de l'inique dévastation du Palatinat. La haine que les Allemands et surtout les Allemands du sud nourrissent envers notre patrie ne date pas des guerres de l'empire, elle remonte à deux cents ans. Toutes les générations qui se sont succédé à la Ruperta Carolina d'Heidelberg ont contemplé la tour fendue et exécré le nom de Louvois et de son maître ; le canonnier badois qui lançait ses obus sur Strasbourg avait puisé dans les écrits populaires, à l'école, partout, non-seulement la haine de Napoléon, de Vandamme, de Davout, mais encore et surtout celle du grand roi, de son cruel et orgueilleux ministre et de Mélac « l'incendiaire. »

ERNEST JAEGLÉ.

LA

CORRESPONDANCE

D'EUGÈNE DELACROIX

Nous connaissons un homme d'humeur un peu sauvage qui, n'ayant pas de famille, a l'habitude de s'enfuir à la campagne le matin de la Saint-Sylvestre, en emportant avec lui deux ou trois volumes de mémoires ou la correspondance de quelque illustre écrivain ou de quelque grand politique. Il a pour principe qu'on ne peut mieux employer les premiers jours d'une nouvelle année qu'en conversant avec un mort, que rien n'est plus propre à inspirer aux vivans le désir de faire un bon usage de leur vie. S'il nous avait consulté, nous l'aurions engagé à emporter cette année dans son ermitage les lettres de Delacroix, recueillies et publiées par M. Burty; nous sommes certain qu'il nous aurait su gré de notre conseil (1). On ne peut trop remercier M. Burty de la pieuse sollicitude avec laquelle il s'est acquitté de sa tâche. Son entreprise était laborieuse et délicate; il était tenu de contenter la curiosité publique, sans manquer à la discrétion. Peut-être lui reprochera-t-on d'avoir été trop discret. Il mettrait le comble à notre reconnaissance, s'il publiait quelque jour les carnets où Delacroix notait ses souvenirs, ses impressions, ses jugemens sur l'art et sur les artistes. Bien qu'il aimât beaucoup ses amis, il n'était pas homme à se livrer tout entier dans sa correspondance. Il suffit pour s'en convaincre d'aller au Louvre et d'y chercher son portrait peint par lui-même, le fameux portrait au gilet vert. Ce visage aux pommettes saillantes, ce front haut, cette bouche aux lèvres pincées, ces yeux à demi clos, révèlent

(1) *Lettres d'Eugène Delacroix*, 1815 à 1863. Paris, Quantin, 1878.

une nature énergique et fière, maîtresse de ses secrets. L'homme au gilet vert était de la race des lions; il y a des choses que les lions ne disent qu'à eux-mêmes, il est des confidences qu'ils ne font qu'à leur journal intime.

Les carnets seraient particulièrement précieux pour les artistes; Delacroix y consignait non-seulement ses jugemens sur la peinture et sur les peintres, mais quelques-uns de ces procédés qu'il avait inventés à son usage et qui ont fait de lui un incomparable coloriste. Sa correspondance est très sobre de renseignemens à cet égard. Les artistes y trouveront cependant plus d'une page à leur adresse, des maximes dont il ne tiendra qu'à eux de faire leur profit, des réflexions sur le vrai et sur le faux idéal, sur les défauts du temps présent, sur l'habileté de main poussée à l'excès, sur la recherche maladive de l'effet, sur l'abus du détail qui produit l'éparpillement, sur les faiseurs de morceaux qui ne voient pas l'ensemble et qui se croient des génies, sur l'esprit de sacrifice sans lequel on ne fait rien de grand, sur « cette petite vérité étroite qui n'est pas celle des maîtres et qu'on cherche péniblement terre à terre avec un microscope. » — « Il n'y a peut-être pas de plus grand empêchement à toute espèce de véritable progrès que cette manie universelle à laquelle nous avons tout sacrifié. C'est elle qui empêche de sacrifier tout ce qui n'est pas absolument nécessaire au tableau, qui fait préférer le morceau à l'ensemble et qui empêche de travailler jusqu'à ce qu'on soit véritablement satisfait. »

Si Delacroix parlait quelquefois de peinture dans ses lettres, il y parlait plus souvent de ses peines, de ses joies, des expériences qu'il avait faites et des leçons qu'il se donnait à lui-même à propos de tout ce qui lui arrivait. Ces lettres, qui embrassent un espace de quarante-huit années, nous font connaître l'homme encore plus que l'artiste; elles nous retracent dans ses traits principaux l'histoire d'un grand esprit, qui a enduré bien des tribulations, qui a eu bien des déboires, bien des traverses à essuyer, qui a passé sa vie à batailler contre la vie, et qui est sorti victorieux de la lutte, sans y avoir perdu sa force, son courage, ni même sa gaîté. Voilà qui est intéressant non-seulement pour les artistes, non-seulement pour les ermites, mais pour tout le monde.

Delacroix avait plus d'une raison pour ne pas être heureux. Il se plaignait souvent de sa petite santé qui lui causait beaucoup de chagrins, beaucoup de misères. Il se plaignait aussi des rigueurs de la destinée. N'était-il pas dur pour un homme dont le père avait été ambassadeur, ministre des affaires étrangères, de n'avoir hérité de lui qu'une escarcelle vide? Orphelin de bonne heure, il avait perdu dans un procès toute la fortune de ses parens; on nous assure que son patrimoine s'était réduit à deux couverts d'argent, accompagnés d'un pot à l'eau en

porcelaine dorée. Ses commencemens furent austères et pénibles, et les repentirs du sort se firent attendre. Dans le temps où il vivait avec Fielding, il fallait, pour faire du café le matin, ajouter un peu d'eau sur le marc de la veille: on avait parfois un gigot dans son armoire, et on coupait des tranches pour les rôtir dans la cheminée. Un jour, en partageant ce frugal déjeuner, les deux amis se prirent de querelle. Fielding se targuait de descendre du roi Bruce; Delacroix l'appelait « sire. » La plaisanterie parut mauvaise au fier Écossais, qui se fâcha et se retira dans sa tente.

Pour supporter vaillamment et gaîment la pauvreté, il faut avoir des épaules robustes, une patience coriace, et être dur à soi-même comme aux autres. Delacroix avait l'épiderme délicat et des nerfs irritables, capricieux, éternellement jeunes, qui prenaient plaisir à le tourmenter. « Ma vie, écrivait-il neuf ans avant sa mort, ce sont mes nerfs, mon foie, ma rate; c'est ma fièvre. Cette fièvre enfante pour moi des chimères. Or, quand un homme est malheureux par des chimères, à quel degré de malheur ne peut-il pas descendre! » C'est un terrible don que la fantaisie. Heureux les artistes qui en quittant leur chevalet se transforment en de bons bourgeois et considèrent la vie comme une affaire! Delacroix avait trop d'imagination pour la dépenser tout entière dans ses œuvres; quelque exercice qu'il lui donnât, il ne réussissait pas à la fatiguer. Cette imagination, qui avait vu et deviné tant de choses, l'Afrique, l'Asie, des intérieurs de harems, les champs Élysées, le bûcher de Sardanapale, cette mer sans rivages où flotte la barque de don Juan, la lutte inégale de Jacob avec l'ange, ne restait pas dans son atelier quand il en sortait; elle le suivait partout, elle l'accompagnait dans le monde et trompait ses yeux par des mirages. « Il était fin, soupçonneux, a dit l'un des hommes qui l'ont le mieux connu, et il détestait les manèges, qu'il exagérait quelquefois dans ses soupçons. » Il avait aussi l'espérance facile, il se plaisait dans cette délicieuse inquiétude que procurent les bonheurs impossibles, et à peine s'était-il réveillé, il recommençait à rêver. Il s'est peint dans une charmante lettre écrite à dix-huit ans; tel il était alors, tel il est resté toujours. Il s'agissait d'une femme, qui, paraît-il, en valait la peine. Elle avait les yeux « limpides comme de belles perles, fins et doux comme le velours. Le nez était original; la narine, fièrement retroussée, s'enflait de temps en temps à l'unisson des prunelles, qui se dilataient et se remuaient. » La bouche était exquise; quant au port de tête, à la joue, au double petit menton, « tout cela valait des autels. Oh! la singulière petite femme! » — « Je ne veux pas te dire, écrivait-il à son ami Pierret, que je n'ai qu'une seule idée; j'en ai d'autres, mais elles me ramènent toujours à celle-ci qui les colore toutes et qui me tient dans une douce moiteur d'ame, tantôt chaleur, tantôt frisson. Je dévore

ma journée ; il me semble que j'attends quelque chose qui ne vient jamais. » Ce qu'il attendait c'était *elle;* mais peut-être n'en savait-elle rien, et, soit caprice, soit hasard, elle s'obstinait à demeurer invisible. « Je ne sais comment cela se fait, mais je suis toujours sur l'escalier, et toute la journée je descends dans la cour pour remonter et pour redescendre. Certain bruit de porte que tu connais retentit à mon oreille, et souvent j'entends, quand rien ne retentit. J'ouvre, je m'avance d'un air indifférent, et une face à culottes sort de cette porte maudite qui fait tant de train à mon tympan. J'entends encore le bruit, j'accours comme un fou et je m'arrête la main sur le loquet; je balance, j'écoute au travers des fentes, je mets le nez dehors, j'entends un froufrou de sylphide, la porte d'en haut se referme et je n'ai rien vu. » Cependant il se reprochait sa folie, il tirait son verrou, prenait un livre, et, les pieds sur les chenets, il s'enfonçait dans sa lecture. L'instant d'après, il était de nouveau sur l'escalier, une guitare à la main, et il guettait sa sylphide. Toute sa vie Delacroix a couru sur l'escalier avec ou sans sa guitare, attendant que certaine porte s'ouvrît. La porte s'ouvrait, il se flattait d'en voir sortir la fortune; le plus souvent il n'en sortait qu'une déconvenue ou qu'un cuistre.

Il est dangereux d'avoir une imagination trop vive, il est dangereux aussi, au point de vue des affaires de ce monde, d'avoir des convictions inébranlables, entières, absolues, qui se refusent à transiger; de tous les fardeaux c'est le plus noble, mais le plus gênant. Delacroix était trop convaincu pour transiger; aussi fut-il en guerre jusqu'à la fin avec les opinions courantes, avec les petits hommes pleins d'eux-mêmes, avec le goût officiel, avec la routine, avec toutes les oies du Capitole. Après qu'il eut écrit cette merveilleuse page de peinture qu'il avait intitulée le *Massacre de Scio*, le directeur des Beaux-Arts le fit venir: c'était pour lui faire non une commande, mais une recommandation; il l'exhorta paternellement à dessiner d'après la bosse. « Le ciel, écrivait Delacroix, m'a fait la grâce de conserver mon sang-froid pendant ce colloque, où cet imbécile, qui n'a ni sens commun, ni aplomb d'aucun genre, n'en avait plus du tout. » Il ajoutait : « La grande occupation de mon existence, celle qui tient en suspens et en échec les hautes et puissantes facultés que la nature m'a accordées au dire de quelques bonnes gens, c'est d'arriver à payer mon terme tous les trois mois et à vivoter mesquinement; je suis tenté de m'appliquer la parabole de Jésus-Christ, qui dit que son royaume n'est pas de ce monde. J'ai un rare génie qui ne va pas jusqu'à me faire vivre paisiblement comme un commis. Si j'ai des enfans, je demanderai au ciel qu'ils soient bêtes. »

Toutefois, les commandes arrivèrent; mais elles rapportaient peu, et on les accompagnait de conditions médiocrement flatteuses pour l'amour-propre du noble artiste. On lui acheta 2,000 francs ses *Femmes d'Alger*,

pendant qu'on en offrait 4,000 pour un *Ange gardien*, qui ne valait ni plus ni moins que ce que vaut d'ordinaire cette sorte de marchandise. Quand on le chargea de peindre, pour le Musée de Versailles, l'entrée des croisés à Constantinople, on lui fit entendre que le roi Louis-Philippe désirait autant que possible un tableau qui n'eût pas l'air d'être un Delacroix. N'avait-il pas sujet de s'écrier : « Être comme tout le monde, voilà la vraie condition pour être heureux? » C'est aussi la meilleure condition pour entrer du premier coup à l'Académie des beaux-arts. Cette ambition lui était venue, et, pour la satisfaire, il se remuait comme un autre ; il se piquait au jeu, on se pique toujours à ce jeu. Il confessait à ses amis « qu'il s'était embâté de cette sottise, qu'il était sur la piste de deux ou trois intrigues. » — « Je ne néglige rien; puisque je me suis mis en campagne, j'irais en Chine, s'il était possible, pour me faire appuyer. » Il n'avait pas besoin d'aller jusqu'en Chine pour trouver des Chinois, il y en a partout. Il se faisait modeste et tout petit pour se gagner la faveur ou l'indulgence des mandarins. Si nous avons bonne mémoire, il a raconté dans l'un de ses carnets, qui n'ont pas été publiés, qu'il y avait du temps de Louis XV un homme qui avait la manie de mettre le doigt dans tous les trous. C'était son seul titre à la célébrité. Il fut inscrit sur une liste de gens de cour qui sollicitaient un régiment, et Louis XV, en voyant son nom, s'écria : — Ah! c'est l'homme qui met son doigt dans tous les trous; il faut lui donner le régiment. — Delacroix n'avait garde de compter sur la supériorité de son talent, sur les éblouissemens de sa palette, pour fléchir les rigueurs des mandarins. Il se flattait que dans un jour de bonne humeur ils découvriraient en lui quelque qualité vulgaire, quelque mérite subalterne, qui lui ferait trouver grâce devant eux et les déciderait à lui pardonner son génie. Il ne fut pas trompé dans ses espérances, il fut enfin de l'Institut; mais il avait trop attendu, les désirs finissent par s'émousser, et les succès longtemps espérés perdent leur saveur. On se dit : Eh! bon Dieu, ce n'était donc que cela!

A la malveillance, aux lardons, aux coups d'épingle des pédans s'ajoutaient les injustices de la critique et de la foule ignorante. Delacroix avait toutes les qualités qui déplaisent aux représentans du goût académique, la franchise de l'inspiration, l'audace du parti pris, l'horreur du convenu, la sincérité et la puissance de l'émotion jointes au parfait naturel; mais il y avait aussi en lui quelque chose qui étonnait et effarouchait le vulgaire. Il est le dernier des grands peintres qui aient porté dans la peinture d'histoire une façon absolument personnelle de voir et de sentir; il renouvelait tous ses sujets, il a fait dire à la peinture religieuse elle-même ce qu'elle n'avait pas dit avant lui. Le vulgaire ne s'intéresse qu'à sa propre façon de sentir; il lui faut du temps pour s'initier aux mystères du génie, pour consentir à voir le monde

par les yeux d'un homme supérieur, qui ne lui donne pas toujours toutes les explications nécessaires. Delacroix dédaignait souvent de s'expliquer; il s'écriait : « Tant pis pour qui ne me comprend pas! » Il avait beaucoup lu, beaucoup médité, beaucoup réfléchi, et rien ne lui était étranger. En littérature il aimait le beau sous toutes ses formes; il adorait Shakspeare, il admirait Byron, il goûtait aussi Racine, qu'il appelait le romantique du XVIIe siècle; il s'attendrissait en lisant *Tancrède*, et il avait le culte des anciens, « si vrais, si purs, si entrans dans nos pensées. » Il vivait dans le commerce intime des grands poètes, et il était lui-même un grand poète, la brosse à la main.

Ses œuvres n'étaient pas accessibles de plain-pied aux esprits incultes, et on n'y trouvait rien qui pût plaire aux esprits grossiers. Il possédait la suprême distinction, l'élégance, la grâce exquise ; il avait tous les nobles mépris, et il détestait ce prétendu réalisme qui s'applique à ne voir et à ne représenter que les côtés bas de la vie. Bien qu'ils s'en défendent, les faux réalistes ont fait leur choix, ils vont où leur goût les porte, il y a beaucoup de convenu, beaucoup de procédés dans leur affaire. Ils ne croient qu'au bistouri, ils analysent le cœur humain comme on vide un abcès, la manche retroussée jusqu'au coude; la physiologie n'a pour eux point de secrets, ils s'en sont fait une muse, ils expliquent tout par le jeu des viscères; ce sont des puits de science, mais au fond de ces puits il n'y a le plus souvent qu'un quidam mal élevé. Goethe disait aux artistes, aux écrivains : « Choisissez votre sujet comme vous l'entendrez, racontez-moi ce qu'il vous plaira; mais que je reconnaisse à votre accent que l'homme qui me parle est un homme de bonne compagnie. » On a quelquefois l'occasion d'entendre de vilaines histoires racontées par des goujats; c'est un plaisir qu'il n'est pas difficile de se procurer; nous ne pensons pas toutefois que ce soit le but suprême de l'art. Delacroix ne le pensait pas non plus; il avait peu de goût pour le ruisseau et pour ce qu'on y trouve, et il n'allait pas chercher son bien dans le panier aux ordures. Un jour qu'il avait visité un musée phrénologique, où l'on avait rassemblé les têtes de trois ou quatre idiots, deux assassins voleurs, trois voleurs non assassins et un assassin par vertu, il écrivait à l'un de ses amis : « En vérité, l'homme n'a-t-il reçu le don de réfléchir et de comparer que pour s'appliquer à la poursuite des sottises les plus grossières?.. Des charognes analysées avec la patience que mettent les corbeaux à dépecer les cadavres! Je retrouve partout, en les détestant davantage, *les savans* étalant à plaisir sur ces lambeaux les contradictions de leurs connaissances bornées. » L'horrible lui répugnait autant que le fade. Il se piquait de démontrer qu'on peut être romantique et avoir du bon sens et de l'élévation; il estimait que la brutalité n'a rien de commun avec la force, que sans la mesure et sans le choix on n'est pas un artiste, et « que ce n'est pas un mau-

vais signe de déplaire à beaucoup de gens dans un temps où l'enflure, le pathos et le mauvais goût sont le goût général. » Delacroix a été dans l'art le dernier des aristocrates, et ce Coriolan ne se prêtait pas à négocier avec la plèbe. Aussi fut-il toujours contesté, toujours inquiété dans la jouissance de sa gloire. Jusqu'à la fin sa vie fut un train de guerre, et c'est la mort qui s'est chargée de l'imposer à l'universelle admiration.

Delacroix, nous l'avons dit, avait plus d'une raison d'être mécontent de son sort, et une seule suffit souvent pour gâter toute une vie. Toutefois, malgré ses accès de profond découragement et de sombre mélancolie, il a porté jusqu'au bout joyeusement son fardeau, et il a joui de sa destinée autant que le permet l'humaine faiblesse. Sa correspondance renferme un traité complet de l'art d'être heureux en dépit de tout. Il faut convenir que la nature l'aidait à prendre son parti de bien des choses; elle l'avait gratifié d'un fond d'ironique gaîté qui résistait à tous les mécomptes, à tous les dégoûts. Il s'écriait parfois comme Hamlet : « L'homme ne me plaît point, ni la femme non plus. » Il en était quitte « pour se coucher de bonne heure en narguant les insolens et les cousus d'or, et il tâchait d'être gueux en enrageant le moins possible. » Les intrigans, les jaloux ne lui causaient que des peines passagères, dont il se soulageait par une épigramme ou par un sourire de dédain. Il traitait M. Ingres de Chinois, ce qui ne l'empêchait pas de lui reconnaître beaucoup de talent. Ingres ne comprenait pas Delacroix, Delacroix comprenait Ingres; l'homme qui comprend est bien près d'être heureux; on prend facilement en patience ce qu'on voit de haut. — « Je possède, autant que cela peut être dans ce monde qui tourne toujours sous nos pieds, ce bien qu'on appelle la tranquillité, bien qui n'est connu ni des procureurs impériaux qui veulent être premiers présidens, ni des commandeurs qui veulent être grands officiers. A la vérité, je me suis porté pour être académicien ; mais il y a si longtemps que j'ai cette envie que je commence à être blasé sur l'espoir ou sur la crainte à cet endroit. »

On a souvent des ennemis qu'on ne mérite pas, on a presque toujours les amis qu'on mérite. Delacroix en eut d'excellens, qui lui ont tenu lieu de famille et dont il n'a jamais lassé l'attachement par des exigences outrées, par des susceptibilités maladives, par ces caprices fâcheux qui refroidissent les cœurs les plus dévoués. Personne ne sut mieux que lui aimer ses amis. Quand il écrit à son cher Pierret ou à Guillemardet ou à Soulier et qu'il célèbre « la sainte, la divine amitié » qui les unit, il trouve des mots, des cris dignes de Montaigne : « Que reste-t-il de l'amour ? cendre et poussière, moins que cela ; mais des émotions pures de l'amitié dans la jeunesse, il reste un monde de sensations délicieuses; voilà où je me réfugie bien souvent.... Comme

je t'aimais quand nous faisions des projets de peinture, que nous parlions de couchers de soleil et de pittoresque! Ne m'as-tu pas mené chez ta sœur et chez ta mère? N'ai-je pas partagé ton repas à ton foyer? J'ai mangé de ton pain comme d'une eucharistie fraternelle, bénie par la présence de ta respectable mère... Quand le soir j'apercevais de la lumière à ta mansarde, j'étais comme Léandre découvrant son flambeau à travers le brouillard. Tu n'es pas cependant ma maîtresse, mon cher ami, mais l'ami et l'amante sont tout voisins chez moi... Conservez-vous, conservons surtout l'amitié. Dieu! que c'est un dépôt fragile! Que peu de chose peut tenir dans ce miroir où deux têtes se réfléchissent ensemble! qu'il faut peu de chose pour troubler ou rendre terne l'une des deux images! Jusqu'ici je vous vois pur et net. Faites durer cela, et puissiez-vous me voir de même! » Les compagnons de sa jeunesse lui sont toujours demeurés fidèles; ils ont traversé la vie avec lui la main dans la main et les yeux dans les yeux; ils l'ont soutenu dans ses abattemens, ils ont ranimé sa gaîté, ils lui ont révélé son génie. Tout comprendre et avoir de vrais amis, n'est-ce pas le gros lot dans la grande loterie?

Quant au monde, il avait tout ce qu'il faut pour lui plaire, il avait aussi tout ce qu'il faut pour s'y plaire, car il était curieux; mais tantôt il le recherchait, tantôt il le fuyait. Il savait se prêter à lui sans se donner jamais, et il se réservait sa liberté. « Les quelques soirées où je vais par habitude m'ennuyer et me désennuyer finissent au total par me fatiguer à l'excès. Le plus souvent je suis accaparé par quelque jobard qui me parle peinture à tort et à travers, pensant que j'emporte de sa conversation et de sa capacité une haute idée. De femmes, ça ne m'en procure pas; je suis trop pâle et trop maigre. » On n'est l'esclave du monde que quand on craint la solitude; Delacroix l'aimait avec une sorte de férocité. Dans le temps où il projetait de faire un voyage en Italie, il disait : « J'irai tout seul, comme un ours, comme un tigre, s'il le faut; j'aurai des griffes aux ennuyeux. » Vingt ans plus tard, se trouvant à Ems, il écrivait : « Mes mauvais momens ont été dans les promenades à l'usage des promeneurs, parce que j'y rencontrais ces faces fardées, habillées, bourgeoises ou aristocratiques, tous mannequins. Là l'ennui me saisissait; mais à peine étais-je dans les champs, au milieu des paysans, des bœufs, de quelque chose de naturel enfin, je rentrais dans la possession de moi-même, je jouissais de la vie. Voilà l'estime que je fais de ce qu'on appelle le monde. Voilà une conformité de plus que tu me trouveras avec ton cher Rousseau. Il ne me manque plus que l'habit d'Arménien, et tu sais que je soupire après sa possession. » Il n'a jamais endossé l'habit d'Arménien; tout au contraire il se fit faire une culotte courte pour aller à la cour. Il avait ce qui manquait à Jean-Jacques, la mesure et l'équilibre de l'esprit, et il

s'intéressait à tout, même aux indifférens, même aux sots. La plus intelligente des princesses royales de ce temps confessait dans un moment de sincérité que la cour est sans conteste l'endroit du monde où l'on s'ennuie le plus. Delacroix ne s'y ennuyait pas; il entendait des *Te Deum* en grand costume, il assistait à des banquets, où il s'amusait avec les imbéciles autant qu'avec les gens d'esprit. « Confondus dans cette foule, tous les hommes se ressemblent; un sentiment commun les anime, celui de se pousser et de passer sur le corps du voisin. C'est un spectacle plein d'intérêt pour un philosophe qui n'est pas encore revenu de toutes les vanités. » Les philosophes ont sur les princesses royales ce grand avantage que, lorsqu'ils vont à la cour, ils en prennent ce qui leur convient, et qu'ils s'en vont quand il leur plaît; les princesses n'ont pas le droit de choisir, elles n'ont pas non plus le droit de s'en aller.

Delacroix se plaignait d'être souvent tourmenté par ses chimères. Il ne faut pas calomnier l'imagination ni méconnaître ses bienfaits. Tour à tour elle nous chagrine, elle nous fatigue par ses obsessions, ou elle console, elle enchante nos ennuis par ses promesses. C'est elle qui double le prix des petits bonheurs, elle les assaisonne, elle leur donne le sel et la grâce. Rousseau disait que la joie est plus amie des liards que des louis. Les petits bonheurs sont une plante qui pousse partout, il y en a pour tout le monde, et personne n'a su mieux les goûter que Delacroix. La Saint-Sylvestre fêtée avec deux amis lui causait des ravissemens. « Que les pots, les ripailles sont de douces choses! Là, à la lumière de la chandelle tout unie, on s'établit sur une table où l'on s'appuie les coudes, et on boit et mange beaucoup pour avoir beaucoup de ce bon esprit d'homme échauffé. C'est là la gaîté, et que la nôtre est vraie! Ah! que les potentats et les grands politiques sont à plaindre de n'avoir point de Saint-Sylvestre!.. Mon ami, enveloppons-nous dans notre manteau, si nous en avons un. Gardons encore une vieille bouteille pour l'amitié; tout cela nous mènera à quelque chose... Pousse-toi, mon cher bon, poussons-nous, et tâchons d'avoir, avant de tordre l'œil, un peu de pain et d'indépendance dans ce bas monde. Une petite bibliothèque, quelques bons vins et quelques bonnes choses encore. Le reste, comme dit mon ancien ami Sardanapale, ne vaut pas un fétu.» Que ne trouve-t-on pas au fond d'une vieille bouteille? On en fait sortir à volonté des souvenirs, des songes, des espérances, des enchantemens, et tout cela mène à quelque chose. On finit par avoir pignon sur rue, on devient propriétaire à Champrosay, et, bien que Champrosay ressemble un peu trop à un village d'opéra-comique, on y passe de délicieux momens. On regarde couler la Seine, on voit aller et venir des bateaux qui montent ou qui descendent, on observe les pêcheurs à la ligne, qui vous enseignent les longues patiences. C'est là aussi qu'on savoure

les douceurs du premier printemps. « La plus pauvre allée, avec ses baguettes toutes droites, sans feuilles, dans un horizon terne, en dit autant à l'imagination que les sites les plus vantés. Ce petit cotylédon qui perce la terre, cette violette qui répand son premier parfum, sont ravissans. » Il avait raison; les potentats sont à plaindre, ils ne savent pas fêter la Saint-Sylvestre et ils n'ont jamais cueilli les premières violettes.

Les petits bonheurs n'excluent pas les grands; le plus grand de tous pour un grand artiste est de croire en soi-même et d'aimer passionnément son art. Mais quand on n'appartient pas à la béate famille des fats et des outrecuidans, l'estime qu'on fait de soi est sujette à de douloureuses intermittences, et quand on adore son art, on est comme tous les amoureux, on a des inquiétudes et des terreurs. Delacroix contestait souvent avec le démon dont il était possédé et qui lui demandait parfois l'impossible, en lui reprochant durement ses impuissances. On le traitait d'improvisateur; il s'appelait lui-même l'homme aux repentirs, et il considérait le grattoir comme le plus précieux des instrumens. « Que je voudrais m'admirer un peu! s'écriait-il; mais je doute plus que jamais de mon infaillibilité. » Au surplus, peut-on se passer longtemps de l'admiration des autres? Peut-on étouffer en soi l'âpre désir du succès? « Donnez-moi un désert, s'écriait-il aussi, et faites-moi l'amputation d'un vieux et irascible amour-propre; je serai encore heureux dans ce monde. » Mais il domptait son cœur; il le prenait à deux mains et lui disait : Tout beau, ton heure viendra! Le baron Gérard, avec qui il causait un jour « des côtés sombres de la vie, » lui représenta que ce qu'il y avait encore de préférable, c'était l'enfer et l'atelier. Le travail est un supplice délicieux, et l'atelier est le seul enfer où habite le bonheur.

Cet aristocrate avait l'amour des plaisirs simples, ce romantique était un sage. Le marquis Gino Capponi, de vénérable mémoire, nous disait jadis que la plupart des hommes ont le grand tort de ne pas faire assez de cas *des avantages négatifs*. Delacroix savait les apprécier. Il se félicitait de n'être ni un ambitieux vulgaire, ni un critique impuissant, ni un fat, ni un zoïle, ni un faiseur comme il y en a tant parmi les artistes, ni un industriel comme il y en a trop parmi les gens de lettres, ni un marchand de bonnets, ni un Auvergnat marchand de cuivres, ni l'un de ces hommes « qui dès l'âge de vingt-cinq ans ont enfoui leur cœur au fond d'un coffre-fort. » Il estimait qu'un Delacroix sombre, découragé, solitaire, était plus heureux qu'un saltimbanque en vogue, qui voit la foule s'entasser dans sa baraque. Il avait appris d'Horace, qu'il appelait le plus grand médecin des âmes, à philosopher sur la vie, et il savait qu'il ne faut pas trop exiger d'elle, qu'elle a ses lois que nous n'avons pas faites, que ce n'est pas à nous qu'elle rend ses comptes, et

que de toutes les habitudes la plus utile à contracter est la résignation ou, comme il le disait, une certaine modestie de désirs et de jouissances. Il savait aussi que « toutes les sources de bonheur sont comme certaines sources minérales, moitié chaudes et moitié froides, à la fois troubles et limpides, qu'il y a en toutes choses un côté plus amer, parce que l'autre est plus délectable, » que la gêne et la souffrance aiguisent en nous le sentiment du plaisir, et que dans ce monde tout s'achète et tout se paie. Il avait découvert que l'ennui a son utilité, qu'il est juste de savoir gré aux ennuyeux de la vive allégresse que nous éprouvons quand ils prennent congé de nous; il avait pour principe que la solitude et la distraction ne peuvent être ni l'une ni l'autre l'état constant du sage, « qu'il convient de les entremêler de telle sorte qu'il s'ensuive le désir de l'état dans lequel on ne se trouve pas, que lorsqu'on peut espérer ce qu'on désire, on a toute la somme de félicité accordée à notre machine pensante, attendu qu'obtenir ce qu'on a désiré est déjà un acheminement à l'inquiétude, au malaise et à la douleur. » Sa philosophie pratique ne fit que s'affermir avec l'âge. Trop sensible aux premières approches de la vieillesse, il se réconciliait avec elle en pensant qu'elle est après tout le seul moyen qu'on ait encore inventé pour vivre longtemps, que nous connaissons en détail cette méchante auberge dans laquelle le sort nous a logés, « que l'autre, celle qui nous attend de l'autre côté, est bien étroite et bien froide. » Était-ce Rabelais ou Marc-Aurèle qui lui avait enseigné que nous devons de plus en plus nous détacher de tout ce qui ne dépend point de nous, qu'il est bon de se confire dans le mépris des choses fortuites, que le souverain bien est le contentement de soi, qu'il faut arriver de jour en jour à s'aimer mieux soi-même, et que cette joie est refusée aux oisifs? Il en concluait que le travail est le premier besoin de l'homme, qu'il importe de beaucoup travailler, « sans toutefois se refuser de loin en loin quelques petites affaires de cœur. »

On n'échappe pas aux idées noires. Delacroix avait ses nuits d'insomnie pendant lesquelles le problème de la destinée le prenait à la gorge. Il conversait avec Pascal, qui lui représentait que le travail lui-même n'est qu'une distraction inventée par l'homme pour se cacher l'horreur de sa profonde misère. Il s'écriait alors : « Que ce monde est bizarre! Pourquoi sommes-nous encore là? pourquoi d'autres n'y sont-ils plus? Inexplicable vie, abîme de tristesse et d'ennui quand on regarde par-dessus bord. Il faut se tenir coi dans sa cale comme des passagers dans leur cabine, et ne pas sonder, même du regard, les profondeurs qui nous environnent... Dans la maladie, dans certains momens de solitude, quand le but de tout cela s'offre nettement dans sa nudité, il faut à l'homme doué d'imagination un certain courage pour ne pas aller au-devant du fantôme et embrasser le squelette. » Il n'embrassait pas le

squelette, il recourait aux grands remèdes. Il relisait non plus les épîtres d'Horace, mais *Candide*, « ce livre vrai entre tous les livres, » et il disait : « Tout cela est bel et bon, mais il faut cultiver son jardin sans raisonner. » Quand on cultive son jardin, on oublie l'inquisition et M. Ingres, les moutons rouges du pays d'Eldorado et les procès qui dévorent les héritages ; on ne se souvient plus ni des cabales, ni des critiques, ni des injustices, ni des coups de nerf de bœuf, ni des galères où on a ramé, ni des Bulgares, ni même de Mlle Cunégonde et de sa beauté perdue. Sa bêche à la main, Delacroix se remettait à l'ouvrage ; l'instant d'après, il apercevait un rayon de soleil sur le toit voisin, il entendait chanter un oiseau, la porte de son atelier s'ouvrait, il voyait entrer une figure aimée, et, les petites affaires de cœur y aidant, toute sa gaîté lui revenait, gaîté de lion qui contemple ses griffes et qui sait qu'en définitive le monde appartient aux lions.

La philosophie peut à l'extrême rigueur se passer du bonheur ; le bonheur peut difficilement se passer de la philosophie, il n'est jamais assez complet pour n'avoir pas besoin d'une rallonge. Un grand politique de notre temps, dont toutes les entreprises ont été couronnées d'un succès presque miraculeux, a déclaré que malgré son génie et sa fortune il ne consentirait pas à vivre un jour de plus ici-bas s'il ne croyait à rien. Les uns croient à la Providence, d'autres à la fatalité, ceux-ci à l'éternelle raison, ceux-là à l'aveugle destin ; quelques-uns ne croient qu'à leur jardin et à leur bêche, l'essentiel est de croire à quelque chose. Hommes d'état, artistes, écrivains, tout le monde pourra trouver dans les lettres de Delacroix des maximes et des avertissemens à son usage. Il y a cependant une classe de mécontens qui les liront sans profit ; elles nous apprennent à nous consoler de nos insuccès, elles ne nous apprennent point à nous consoler des succès des autres ; n'ayant jamais souffert de cette maladie, Delacroix n'a indiqué aucune recette pour la guérir. En 1879 comme en 1878, les jaloux, les envieux chercheront vainement un médecin qui les soulage ; ce sont des incurables. Ils nourrissent dans leur cœur un serpent à qui ils se promettent de servir en pâture leur prochain, mais qui finit toujours par les dévorer eux-mêmes. Être mangé par son propre serpent, voilà une triste destinée et un cas désespéré auquel la philosophie ne connaît point de remède.

G. VALBERT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 décembre 1878.

Les années passent et s'enchaînent avec une irrésistible rapidité. Le jour où elles naissent, elles recueillent l'indéclinable héritage de tout ce qui s'est accompli, de tout ce qui est arrivé avant le moment imperceptible où semble s'ouvrir une ère nouvelle, bonheurs ou malheurs, succès ou revers. Le jour où elles expirent, elles lèguent à leur tour l'héritage de leurs actions et de leurs fautes, de leurs entreprises inachevées ou manquées et de ce qui a pu être réalisé dans cet espace de quelques mois si vite parcouru. Elles n'ont pas toutes assurément une fortune égale. S'il y a des années privilégiées, il y en a aussi de néfastes, à jamais marquées du sceau lugubre des catastrophes, et quand il y a eu une de ces années fatales dans la vie d'une nation, quand on a passé une fois un 1er janvier comme celui que nous passions il y a huit ans au milieu des misères du siège et des fureurs du bombardement, préludes des défaites inévitables et des rançons inexorables, le souvenir ne s'en efface pas de sitôt. Le poids de « l'année terrible » se fait longtemps sentir. L'héritage des malheurs accumulés par l'imprévoyance en quelques mois est lourd à porter et long à liquider. Ce n'est qu'avec beaucoup de temps, de travail, de patience, de courage, de sagesse, qu'on guérit les blessures presque mortelles, qu'on répare ce qui semblait irréparable, et qu'on finit par se retrouver à un de ces momens où le poids du passé commence à paraître moins lourd, où une année qui finit ne laisse que de bons souvenirs, des gages plus rassurans, où l'on se reprend enfin à respirer plus à l'aise.

Cette année qui s'achève aujourd'hui, elle est certainement en effet de celles qui gardent une bonne renommée dans l'histoire d'un pays éprouvé. Si elle n'a point été exempte de crises et d'émotions violentes pour l'Europe, elle n'a donné à la France qu'une profonde paix intérieure. Elle reste avant tout pour nous l'année de l'exposition, d'une exposition qui a été d'abord une gageure, qui est devenue une merveille d'invention et qui en définitive s'est accomplie jusqu'au bout dans les

conditions les plus favorables, au milieu des témoignages de la bonne volonté universelle et d'une confiante sécurité.

Vous souvient-il de ce qu'un homme d'esprit, un grand sceptique, Mérimée, écrivait à une de ses correspondantes *inconnues*, en pleine exposition de 1867, au bruit des défilés pompeux des souverains et des fêtes officielles? « Paris est aussi triste que possible, disait-il. Tout le monde a peur sans trop savoir pourquoi. C'est une sensation comme celle que fait éprouver la musique de Mozart lorsque le Commandeur va paraître... Il y a un malaise universel et on est nerveux. Le moindre événement est attendu comme une catastrophe. Enfin on est bête et ennuyé... » Et Mérimée, fort initié aux mystères de la cour impériale, de cette cour où venait de retentir le bruit de l'exécution de Maximilien au Mexique, où M. de Bismarck faisait déjà l'effet du « Commandeur, » prêt à paraître, Mérimée y revenait sans cesse : « Les affaires ne vont pas bien; il y a beaucoup d'inquiétude sans qu'on se rende bien compte de quoi l'on a peur... » Voilà la misère sous la pompe asiatique et trompeuse du temps! C'est justement la différence entre cette exposition de 1867, avant les catastrophes qu'on commençait à pressentir, qu'on préparait aveuglément, en les redoutant déjà, en ayant peur, — et cette honnête exposition de 1878, dont l'éclat n'a été que le prix d'un long effort pour réparer des désastres provoqués par d'autres. Cette fois il n'y avait en vérité ni peur, ni malaise nerveux, ni ennui de gens effarés. On s'est laissé aller tout bonnement au plaisir d'un grand succès national, parce qu'il n'y avait pas de remords des fautes commises. Pendant que l'exposition déployait ses merveilles, notre ministre des affaires étrangères était à Berlin travaillant à la paix de l'Europe, et il a été reçu avec estime parce qu'on savait qu'il ne portait au congrès aucune arrière-pensée, parce qu'on voyait en lui le représentant d'une nation dont la réserve n'est pas absolument de la faiblesse. Notre gouvernement a pu continuer sans effort son œuvre à l'intérieur, parce que le sentiment de l'ordre domine partout dans le pays, parce qu'on était bien décidé d'avance à respecter cette trêve qui pendant tout un été a fait encore une fois de Paris le rendez-vous de l'univers. C'est l'histoire de cette année 1878, qui, après avoir passé des orageuses incertitudes de ses débuts à l'éclat de l'exposition, a la fortune de finir dans un calme sensible, au milieu d'un mouvement électoral qui se poursuit presque sans bruit, sous les auspices de la paix des pouvoirs rétablie et d'un ministère qui n'est point évidemment étranger à cette œuvre de conciliation.

Que maintenant cette situation régularisée ne soit point à l'abri d'oscillations ou d'épreuves nouvelles, que les élections sénatoriales du 5 janvier soient attendues comme un signal de crises possibles, que les idées extrêmes et les passions de partis épient les occasions favorables, que tout ne soit pas fini en un mot, rien n'est plus vraisemblable. C'est

la tâche de l'année 1879 de se mesurer avec les difficultés qui pourront naître, qui ne seront certainement pas insurmontables avec un peu de sagesse et d'esprit de conduite. L'année 1878, quant à elle, a désormais parcouru sa carrière, elle a fait son œuvre; elle est restée jusqu'au bout une année de régularité, et au moment où elle allait disparaître, avant la clôture légale de la session législative, les chambres ont consacré leurs dernières heures à la plus sérieuse, à la plus positive des discussions, celle du budget.

Le budget a pu être voté cette fois sans contestation de parti, sans qu'il ait été nécessaire de recourir à cet expédient malvenu et embarrassant des douzièmes provisoires. Un vote assez sommaire, enlevé au pas de course, à la fin d'une session, n'est pas sans doute encore une manière suffisante de rendre au budget de la France les honneurs qui lui sont dus; on ne doit pas, par respect pour le pays, s'en tenir là à l'avenir, et M. le président du conseil l'a loyalement reconnu en invoquant comme circonstance atténuante l'obligation où l'on s'est trouvé de voter deux budgets depuis le 1er janvier 1878. A défaut d'un examen plus complet qui n'était pas encore possible pour cette année, le sénat a du moins tenu à ne pas laisser passer un budget de près de 3 milliards, et même de plus de 3 milliards avec les dépenses extraordinaires, sans l'accompagner d'une certaine discussion, de quelques réserves ou de quelques amendemens fort légers. M. Chesnelong a prononcé un long discours qui aurait gagné à être dégagé de déclamations politiques trop prévues. M. Bocher, avec la clarté séduisante qu'il sait mettre dans ces débats, a résumé et caractérisé la situation financière en toute sincérité, sans intention hostile comme sans illusion, et surtout sans vouloir créer une ombre d'embarras au gouvernement. M. Pouyer-Quertier, avec sa rondeur normande et sa compétence pratique, s'est attaqué à une modification de l'impôt sur les chèques, et M. le ministre des finances, qui n'était guère en danger, a tenu tête à tout le monde avec esprit, avec son bon sens aimable. M. Léon Say a même trouvé une occasion qu'il n'avait pas eue aussi bien à la chambre des députés d'entrer un peu plus avant dans l'examen des finances. Bref, de cette discussion qui n'a pas duré plus de trois ou quatre jours, il est résulté un budget voté sans nulle difficulté avec une légère augmentation de 200,000 francs pour les desservans âgés, avec un timbre modifié sur les chèques : tout cela sur un ensemble de dépenses et de recettes de près de trois milliards de francs! C'était assurément bien modeste, et le sénat ne sortait pas de son rôle.

Chose bizarre! il n'en a pas fallu davantage pour offrir un prétexte à toutes les récriminations, et pour avoir voté en faveur de quelques prêtres âgés une petite augmentation sur laquelle tout le monde était d'accord, à commencer par le gouvernement, pour avoir obtenu une

autre manière de timbrer les chèques, peu s'en est fallu que le sénat n'ait été accusé de s'insurger contre les institutions, d'usurper les droits de l'autre chambre, de vouloir à tout prix réveiller les conflits. Il faudrait cependant s'expliquer une bonne fois sur ces abus de langage et sur cette manie de voir partout des conflits. Qu'on juge aussi sévèrement qu'on le voudra la majorité qui a dominé jusqu'ici dans le sénat et qui n'a été qu'une coalition impuissante de partis vaincus, qu'on demande aux élections du 5 janvier une majorité nouvelle, favorable à la république, décidée à maintenir ou à rétablir, comme on dit, « l'harmonie des pouvoirs, » soit, c'est une autre question; mais les droits, les prérogatives, les attributions du sénat, ne dépendent ni du scrutin du 5 janvier, ni même de la couleur de la majorité; ils sont, ils doivent rester hors de toute contestation, et c'est en vérité assez puéril de crier aussitôt au conflit, à la violation de la constitution, parce qu'il y aura une dissidence entre les deux chambres, parce que le sénat aura voté 200,000 francs de plus pour les desservans ou un timbre particulier sur les chèques. Si les deux chambres ne peuvent pas avoir des opinions différentes sans être considérées comme ennemies et sans qu'il y ait conflit, ce qui est toujours un péril, à quoi bon avoir deux assemblées? Cette divergence dont on se plaint, elle est dans la nature des choses, elle est la condition des régimes parlementaires, et, pour ainsi dire, la sève des institutions libres; elle est une garantie dans les affaires de finances comme dans toutes les autres questions, plus encore peut-être dans les affaires de finances que dans les autres questions, et s'il y a entre les deux assemblées une distinction de droits, la constitution elle-même la définit en disant simplement : « Le sénat a, concurremment avec la chambre des députés, l'initiative et la confection des lois. — Toutefois les lois de finances doivent être en premier lieu présentées à la chambre des députés et votées par elle. »

Tout ce qu'on pourrait conclure de là, c'est qu'à la rigueur le sénat ne peut pas de son initiative propre introduire dans la loi de finances des impôts nouveaux, des services imposant des dépenses nouvelles; mais ce serait à coup sûr interpréter étrangement la constitution que de prétendre le dépouiller du droit de révision, de correction ou d'amendement dans un budget qui n'est que l'application des lois générales et permanentes du pays. Où voit-on surtout que la priorité de la présentation des lois de finances à la chambre des députés implique la subordination forcée du sénat, qu'elle ne laisse au sénat que le rôle d'une chambre d'enregistrement stérile et banal? S'il en était ainsi, ce serait le monde renversé; on arriverait tout simplement à annuler, dans les questions les plus graves, l'autorité du corps politique qui est censé réunir le plus de lumières, le plus de maturité, le plus d'expérience des affaires, — et c'est alors que la constitution serait réellement dénaturée: il ne resterait plus en réalité qu'une seule assemblée omnipo-

tente, étendant la main sur tout, disposant de tout par le pouvoir de nouer et de dénouer les cordons de la bourse. C'est toujours l'idéal des partisans de l'assemblée unique, du système conventionnel, ce n'est pas la constitution de la république libérale et conservatrice, telle qu'elle a été organisée, et la majorité nouvelle qui paraît devoir entrer au sénat par le scrutin du 5 janvier ne sera pas probablement plus disposée que l'ancienne majorité à livrer ses prérogatives constitutionnelles. Elle maintiendra son indépendance, elle défendra ses droits d'une autre façon, dans une autre mesure, avec un autre esprit, avec sympathie pour les institutions, sans jalousie à l'égard de l'autre chambre; elle les défendra sûrement dans tous les cas, elle n'hésitera pas à sauvegarder une des garanties essentielles consacrées par les institutions, et elle ne pourra rien faire de mieux dans l'intérêt de la république elle-même, qui aura longtemps encore besoin de se surveiller, de garder toutes ses forces modératrices pour remplir son rôle de gouvernement régulier.

C'est toujours en effet par les idées fausses, par les entraînemens des passions, par les prétentions exclusives de l'esprit de parti, par les incohérences de conduite et les instabilités que la république est le plus directement menacée; c'est par là qu'elle est faible, et c'est précisément parce que tout le monde a les yeux fixés sur le scrutin du 5 janvier comme sur l'occasion prochaine de toutes les tentations, comme sur le point de départ de crises ou d'expériences que les uns redoutent, que les autres espèrent, — c'est pour cela que ceux qui s'intéressent au régime nouveau doivent se hâter de régler leurs idées et leur marche. Le meilleur moyen, la première condition est de ne pas laisser les esprits s'égarer sur les conséquences de cette victoire électorale qui se prépare, à l'aide de laquelle on va avoir la majorité dans le sénat et toutes les majorités.

M. Gambetta, qui est un prophète et qui est allé l'autre jour porter la bonne nouvelle avec son programme dans un banquet de commis-voyageurs au Grand-Hôtel, M. Gambetta a prédit que le scrutin dépasserait toutes les espérances et serait plein de surprises : soit! Il a profité aussi de la circonstance et de la complaisance d'auditeurs qui n'avaient rien à lui refuser pour annoncer qu'il pourrait être utile d'inaugurer le règne définitif de la république devenue majeure par de nouvelles lois sur la presse : la révélation est inattendue, et des sévérités contre la presse seraient, à vrai dire, une assez curieuse conséquence d'une victoire de scrutin représentée comme la consécration populaire et définitive de la république. M. Gambetta n'a cédé sans doute qu'à quelque mouvement de mauvaise humeur et d'irritation passagère. Il a parlé plus sérieusement et en politique plus avisé, lorsque, cherchant à préciser les conditions d'un avenir prochain, il a dit qu'avec la majorité qu'on va avoir partout on échappe aux périls

et aux conspirations, on n'échappe pas aux difficultés. « L'ère des dangers est close, a-t-il dit, celle des difficultés va commencer... donc plus de périls, mais des difficultés et la responsabilité!.. » Le nœud de la situation, M. Gambetta lui-même l'a nettement défini en montrant que dans la politique à suivre il faudra « considérer ce qui est mûr, ce qui est urgent, ce qui doit attendre, ce qui doit être écarté et ce qui doit être résolument condamné... » M. Gambetta parle ainsi, et il a raison d'ajouter comme le dernier mot de tout, que « les partis ne tombent et ne se perdent que par les fautes qu'ils commettent. » C'est là toute la question du moment. La vérité est que, si l'on ne veut pas recommencer l'éternelle série des fautes toujours prévues conduisant toujours à la même chute, la première condition est de ne pas se laisser aller à l'aventure, de savoir ce qu'on veut et ce qu'on peut, et c'est ici que le gouvernement a une action nécessaire. Ce que font ou ce que disent les chefs de partis dans leur indépendance a sa portée sans doute; ce que font ou ce que disent les gouvernemens décide de la marche des choses, de la direction d'un régime qui se fonde. Des résolutions les plus prochaines du ministère va dépendre en grande partie ce qui arrivera au lendemain des élections qui, en changeant la majorité du sénat, vont créer une situation toute nouvelle.

C'est compter sans les mouvemens inévitables qui vont se produire et transformer la scène, dira-t-on. Les nouvellistes sont depuis longtemps occupés à prédire ce qui va arriver. Ils savent, à n'en pas douter, que l'ère de régularité définitive et de stabilité assurée par les élections doit être inaugurée par un changement de ministère qui conduira, cela va sans dire, à un certain nombre d'autres changemens, et qui sera suivi, c'est encore plus clair, d'un certain nombre de crises ministérielles déterminées par des incohérences de partis. Ils prennent des bruits insaisissables, des impressions futiles, des présomptions, des craintes ou des espérances pour des réalités. Tout ce qu'on prédit n'est pas encore fait, et s'il y a au contraire une chose sensible, c'est que plus on approche de cette échéance du scrutin où apparaîtra une situation nouvelle, où va s'ouvrir aussi cette « ère des difficultés » dont parle M. Gambetta, plus on sent la nécessité de ne pas se livrer légèrement à l'imprévu, de ne point ébranler imprudemment un pouvoir qui après tout vient de donner une année de paix au pays, qui a préparé par sa modération un scrutin favorable aux institutions républicaines. Les chances de crises ministérielles diminuent peut-être à mesure qu'on avance vers le moment où elles pourraient se réaliser, et à l'heure décisive il n'est point impossible qu'on n'hésite tout à fait. M. Gambetta lui-même n'a pas ménagé récemment les déclarations plus ou moins sincères, plus ou moins calculées de désintéressement. C'est qu'en effet un ministère ayant à sa tête le personnage politique le plus respecté du jour, M. Dufaure,— réunissant autour d'un tel chef des

hommes de raison, de bonne volonté sincère et d'intentions éclairées, représentant dans ce qu'elle a de plus vraie et de plus honorable cette « harmonie des pouvoirs » dont on parle si souvent, ce ministère n'est pas facile à remplacer. Des critiques de détail ne changent pas le caractère essentiel d'un cabinet, qui à travers tout reste le médiateur le plus sérieux et le plus autorisé, qui est peut-être plus nécessaire encore dans les circonstances nouvelles qu'il ne l'a été jusqu'ici. M. Dufaure, s'il le veut, aura sans aucun doute pour lui la majorité nouvelle du sénat; il en est d'avance le représentant et pour ainsi dire le mandataire au pouvoir : il lui promet l'autorité de son nom et de son caractère, la garantie de sa loyauté, de la constance de ses opinions, de même que les collègues de M. Dufaure promettent à la majorité sénatoriale le zèle d'hommes distingués, dévoués au bien public.

C'est une première assurance, — et pour obtenir une certaine majorité dans l'autre chambre, le moyen le plus sûr que le ministère ait à sa disposition, c'est de ne point hésiter dès le début, d'aller au-devant des difficultés, d'aborder sans détour des questions dont on peut essayer de l'embarrasser, qui ont une importance plus factice que réelle, qui font souvent plus de bruit qu'elles ne valent. Nous parlions récemment des mauvaises apparences qui s'interposent trop fréquemment entre le pays et la bonne politique qui servirait ses intérêts, qui lui assurerait des conditions favorables à un essor régulier, continu. Le ministère, fidèle à lui-même, à ses intentions évidentes, à ce qui a été sa raison d'être, n'a qu'à se préoccuper sans cesse de dissiper ces mauvaises apparences en montrant que la république n'a rien à gagner à s'embarrasser de toute sorte de questions artificielles et irritantes qui peuvent flatter des passions de partis, qui ne répondent pas aux instincts vrais du pays. Son programme à l'intérieur est par la nécessité même des choses celui d'une politique modérée, et c'est le seul qui puisse venir en aide, donner une autorité réelle à cet autre programme de la politique extérieure que M. le ministre des affaires étrangères s'est plu à exposer dans une des dernières séances du sénat. M. Waddington a tracé avec une simplicité sincère un tableau rassurant de nos affaires et de nos relations depuis le congrès de Berlin. Plus que tout autre, M. le ministre des affaires étrangères a besoin de se sentir appuyé sur une bonne politique à l'intérieur pour pouvoir maintenir la France en paix et en crédit au milieu des guerres qui se poursuivent au loin, des difficultés qui compliquent encore l'exécution du traité de Berlin et des mille questions qui agitent les autres pays de l'Europe.

La crise qui est venue assombrir les dernières semaines de l'année pour l'Italie s'est provisoirement dénouée par un changement de ministère qui a ramené au pouvoir M. Depretis à la place de M. Cairoli. Dès l'ouverture du parlement, au lendemain de l'attentat dont le roi Humbert a failli être victime à Naples, le cabinet Cairoli semblait déjà

fort compromis, et le vote d'hostilité qui n'a pas tardé à l'atteindre, qui a rallié des fractions diverses de la chambre, ce vote a été surtout l'expression d'un malaise assez universel, du sentiment impatient d'une situation difficile.

Ce n'est pas que le chef du ministère, M. Cairoli, excitât personnellement des antipathies; il était au contraire défendu par une séduisante loyauté de caractère, par les marques récentes de son dévoûment au roi. La vérité est que le cabinet Cairoli est tombé sous le poids de toute sorte de complications intimes; il a été condamné pour ce qu'il a fait et pour ce qu'il n'a pas fait, pour ses indécisions et pour ses tendances involontaires, pour n'avoir pas su empêcher cet été des manifestations de nature à compromettre l'Italie au dehors, pour n'avoir pas réprimé assez tôt ou assez résolument des agitations révolutionnaires, pour avoir laissé se développer une certaine incohérence au milieu de laquelle a éclaté comme un coup de foudre cet attentat de Naples. Le président du conseil a eu beau payer chevaleresquement de sa personne, c'est le système qui a été compromis : des rivaux du même camp en ont profité contre lui, et des amis comme Garibaldi ont peut-être achevé de le perdre par la candeur de leur zèle à recommander le ministère Cairoli et à prophétiser un prochain avenir républicain. Le cabinet, battu en brèche, assez embarrassé, n'a pas pu résister à l'épreuve d'une longue et sérieuse discussion où l'on n'a pas même dit tout ce qu'on pensait. Vaincu par une coalition, mis en minorité par un vote, il ne pouvait désormais rester régulièrement aux affaires que s'il obtenait du roi la dissolution de la chambre; mais une dissolution dans les circonstances présentes, c'était une grave aventure, et tout bien pesé, après avoir consulté les présidens des deux chambres, les chefs de partis, le roi Humbert a jugé plus prudent de faire une tentative nouvelle avec M. Depretis, qui a été déjà renversé l'an dernier dans le même parlement.

Le ministère qui s'est immédiatement formé n'est pas et ne pouvait pas être l'expression combinée de la coalition qui est apparue il y a quelques jours dans un vote de circonstance; il n'est pas fait non plus pour désintéresser les fractions de la gauche qui ont contribué à la chute de M. Cairoli, la fraction Crispi, la fraction Nicotera. Il représente une certaine moyenne de la gauche modérée, et il se compose d'hommes assez peu marquans. Sa force principale est dans son chef, M. Depretis, vieux Piémontais sensé, parlementaire expérimenté, qui a été assez généralement désigné pour prendre le pouvoir dans ces circonstances difficiles.

Voilà donc la crise dénouée pour le moment, et le nouveau ministère a du moins la chance de vivre quelques jours. Il a pu obtenir sans trop de difficulté le vote de l'exercice provisoire du budget avant les vacances du renouvellement d'année qui vont durer jusque vers la mi-

janvier. C'est une trêve sans doute, c'est un répit de deux ou trois semaines, mais ce n'est qu'un répit. D'un côté on ne peut se dissimuler que l'état de l'Italie ne reste assez grave. Des incidens tout récens qui se sont produits à Naples, à Pise, après tous ceux qui se sont succédé depuis quelque temps, révèlent une fermentation sourde et continue qui impose désormais à tout gouvernement une politique aussi ferme que prudente. Le moment est peut-être venu d'agir avec une prévoyante décision si on ne veut pas laisser se développer des agitations incessantes, fatigantes, d'où naîtrait bientôt forcément quelque réaction. D'un autre côté, le ministère qui vient de naître est-il constitué de façon à suffire à cette tâche épineuse? Eût-il même la meilleure volonté, trouvera-t-il un appui suffisant à la rentrée prochaine du parlement? Ne se rencontrera-t-il pas en face d'une de ces coalitions qui ont déjà renversé trois ministères, à commencer par celui de M. Depretis, depuis que la chambre actuelle existe? C'est une éventualité qui n'a rien d'invraisemblable, et alors, comme il y a quelques jours avec le cabinet Cairoli, la nécessité d'une dissolution se présenterait de nouveau à titre de remède extrême. Or c'est là une question des plus sérieuses devant laquelle hésitent les esprits les plus réfléchis, à Rome, précisément, parce que personne, à l'heure qu'il est, ne peut distinguer ce que produirait cette dissolution. Si elle ramène la même chambre ou une chambre à peu près semblable à celle qui existe aujourd'hui, la difficulté ne change pas, la situation parlementaire, au lendemain du scrutin, reste avec ses incohérences et ses impossibilités. Si les élections ont une couleur plus accentuée, plus prononcée dans un sens radical, alors on a couru au péril contre lequel on sent le besoin de se prémunir; on a joué le jeu le plus redoutable. Si l'opinion, impatiente et troublée, se laisse aller à une certaine réaction, c'est peut-être encore un danger, non pas que le retour au pouvoir des conservateurs libéraux qui ont si longtemps gouverné l'Italie soit une perspective à redouter, mais parce qu'on ne sait pas où s'arrêterait un mouvement d'opinion qui deviendrait décidément réactionnaire. Les chefs du libéralisme modéré agissent visiblement avec une grande circonspection; ils laissent s'accomplir jusqu'au bout l'expérience du gouvernement de la gauche, et, par la prudence de leur attitude, ils restent en mesure de reprendre utilement à l'heure favorable la direction des affaires.

Ce qu'il y a de plus grave et de caractéristique, c'est que ces incohérences parlementaires mêlées de beaucoup d'antagonismes personnels, ces efforts impuissans pour former des ministères ou pour les faire vivre ne sont que le déguisement trompeur d'un mal plus profond qui est peut-être la vraie et unique cause des sourdes agitations de l'Italie, qui est de nature à favoriser les propagandes révolutionnaires. Le mal est tout économique, c'est la misère des populations, et depuis quelque temps déjà les esprits les plus sérieux se tournent

de ce côté. Un ancien ministre, M. Jacini, s'en est occupé dans ses travaux sur la vie agricole en Lombardie. M. le professeur Villari a décrit cette plaie dans des études du plus vif intérêt. Un journal bien inspiré, l'*Italie*, consacrait récemment une série d'articles à cette question qu'un député portait, il y a quelques jours, devant le parlement. C'est là le mal qui produit le brigandage, l'émigration, qui livre à toutes les propagandes des populations sans défense naturellement peu portées à s'intéresser aux compétitions de pouvoir, aux jeux des partis. C'est là ce dont on devrait s'occuper dans l'intérêt de l'Italie et de son avenir, pour la consolidation définitive de sa fortune nouvelle.

Parfois, tandis que ces choses du moment se déroulent et que les hommes du jour se succèdent occupant ou troublant la scène de leurs querelles éphémères, on se reprend à tourner les regards vers le passé, un passé d'hier qui est pourtant déjà de l'histoire. Passé politique, passé social, passé littéraire, c'est tout un monde qui a ses personnages, qui a eu ses drames ou ses comédies et que nous rendent des écrivains habiles, M. Saint-René Taillandier avec son livre sur Stockmar, sur le *Roi Léopold et la reine Victoria*, M. Cuvillier-Fleury avec ses études nouvelles sur les *Posthumes et revenans*.

Ce personnage, ce Stockmar, qui remplit le livre de M. Saint-René Taillandier, on le connaît pour avoir suivi son histoire ici même : c'est un simple docteur allemand qui était né à Cobourg à la veille de la révolution française et qui est revenu mourir à Cobourg après avoir vécu soixante-seize ans, après avoir passé cinquante années de sa vie dans les plus grandes affaires. Officiellement il n'a jamais rien été, ni un politique attitré, ni un ministre, ni un diplomate; c'était un de ces hommes faits pour être des témoins attentifs, des observateurs sagaces, des conseillers expérimentés. Il a été de toutes les intimités princières, ami du sage Léopold de Cobourg, premier roi de Belgique, et par Léopold de la famille royale d'Angleterre, ami du prince Albert, de la reine Victoria, ami du spirituel et fantasque Frédéric-Guillaume IV de Prusse. Il a eu sa place, une place privilégiée dans la carrière de ces princes, pour qui il a été un confident sûr, un politique consultant encore plus qu'un médecin; il a pu tout voir, il a été mêlé à tout, il a eu son mot sur tout, et après une longue vie qu'on ne peut pas appeler une vie publique, mais qui côtoie les événemens, il a laissé des *lettres*, des *souvenirs* qui ont leur prix, qui révèlent une nature originale d'observateur. C'est en se servant avec sûreté de ces souvenirs de Stockmar, en les rectifiant souvent ou en les complétant, en les éclairant, en les prenant comme une sorte de fil conducteur que M. Saint-René Taillandier, d'une plume habile, s'est plu à retracer dans une série de tableaux tous ces épisodes, — et le procès de la reine Caroline, et la création du royaume de Grèce, et la fondation de la Belgique, et le mariage de la reine Victoria, et les rapports de l'Angleterre avec la France à la

n du règne de Louis-Philippe. Les souvenirs du docteur allemand disparaissent, l'œuvre de notre éminent collaborateur reste comme un choix de récits variés et intéressans.

C'est l'histoire d'un temps qui n'est plus. Tous ces événemens ou ces incidens ont remué les contemporains; ils ont eu leur importance dans la vie des peuples, quelques-uns ont laissé des traces dans des révolutions ou se survivent par des créations durables. De tous les personnages qui en ont été les héros ou les coopérateurs, qui ont eu un rôle brillant ou modeste, la plupart ont déjà quitté le monde. La reine Victoria reste presque seule. Les autres ont cessé de vivre, et le prince Albert, qui s'est éteint prématurément, et le vieux, le sage Léopold, qui est mort après avoir fait de son petit royaume une citadelle du libéralisme, et le roi Louis-Philippe, et le roi Frédéric-Guillaume de Prusse, qui a eu pour successeur un empereur d'Allemagne. Avant ou après les princes ont disparu aussi tous ceux qui ont occupé la scène, et Peel, et Wellington, et Melbourne, et Brougham, et Palmerston, dont Augustus Craven publiait récemment en français la *Correspondance intime pour servir à l'histoire diplomatique de l'Europe de 1830 à 1865*. En France, M. Thiers a été un des derniers à disparaître, il a suivi de près M. Guizot. C'est le défilé des fantômes de l'histoire qu'on peut appeler encore contemporaine, puisqu'elle ne date que d'hier. Ils appartiennent déjà tous à ce « royaume des ombres » dont parle M. Cuvillier-Fleury et où l'habile écrivain va chercher, lui aussi, des figures d'un autre ordre pour les faire revivre dans ses *Posthumes et revenans*. Il les appelle des *revenans* parce que ce sont bien des revenans d'un autre monde, et il les appelle aussi des *posthumes* parce qu'il se plaît à retracer ces portraits à l'occasion de toutes ces correspondances posthumes qui se multiplient, qui ont souvent bien de l'intérêt quoiqu'elles ne soient pas toujours sans péril pour toutes les mémoires. M. Cuvillier-Fleury ne s'en tient pas d'ailleurs au commencement de ce siècle, à la génération qui nous a précédés; il revient sans effort jusqu'au dernier siècle, et c'est ainsi que, dans ces pages si vivement enlevées, il mêle Mme Geoffrin ou Mme de Sabran et Daniel Stern, Stanislas Poniatowski et Mérimée, Boufflers et M. Odilon Barrot, sans oublier Xavier Doudan, inconnu la veille, célèbre le lendemain par ses lettres. L'auteur des *Posthumes et revenans* n'est pas toujours exempt de sévérité pour ces exhumations, pour les « vieilles amours et les vieilles mœurs, » ni même pour la vieille politique de M. Odilon Barrot. M. Cuvillier-Fleury a le mérite de parler de ce qu'il sait en homme d'instruction solide, de jugement ferme, de sentimens tout modernes, en homme fidèle aux traditions de l'esprit français, et ces traditions sont une de ces choses qu'il faut tâcher de sauver de tous les naufrages ou de toutes les révolutions.

Oui, ce qu'il y aurait de mieux à souhaiter à cette année qui s'ouvre comme aux années qui viendront, ce serait non pas de recommencer

le passé, mais de recueillir et de garder un peu de l'esprit, du goût, de l'urbanité ou de la candeur libérale de ce monde des *revenans*, de la société d'autrefois. Ce ne serait rien de trop ni dans la littérature, ni même dans la politique.

CH. DE MAZADE.

LIVRES D'ART.

I. *Hans Holbein*, par Paul Mantz, eaux-fortes d'Édouard Lièvre, gr. in-fol.; A. Quantin, — II. *Sahara et Sahel*, par Eugène Fromentin, édition illustrée de gravures et de bois, d'après Fromentin, gr. in-8°; Plon. — III. *Roland furieux*, illustré par Gustave Doré, in-folio; Hachette.

Chacun possède les œuvres d'Homère, de Shakspeare, de Molière, de Victor Hugo; pourquoi n'aurait-on pas aussi à portée de la main, ou pour mieux dire à portée des yeux, l'œuvre de Raphaël, de Léonard, de Titien, de Delacroix? Ainsi la bibliothèque se doublerait d'un musée. C'est un tel musée dont M. A. Quantin a eu l'idée et qu'il inaugure par la publication du *Hans Holbein*. On peut prédire un succès sérieux à cette série d'importantes monographies, si les volumes qui suivront le *Holbein* sont édités avec le même luxe de haut style, si les gravures sont choisies avec le même goût, gravées avec le même art, si enfin le texte est confié à des écrivains tels que M. Paul Mantz, d'une science spéciale et d'un esprit profondément juste. M. Paul Mantz raconte la vie d'Holbein, décrit son œuvre, étudie son talent avec la circonspection, la sûreté de critique et le sentiment intime des choses de l'art qui lui sont habituels. Celui-là certes n'avance pas un fait qui tienne de l'hypothèse, et n'exprime pas une idée qui touche au paradoxe.

Holbein naquit à Augsbourg en 1497. Son père était Hans Holbein le vieux. Holbein devint très jeune un peintre habile. On lui attribue des œuvres datées de 1512, — il n'avait que quinze ans, — et les portraits qu'il fit en 1516 du bougmestre Meïer et de sa femme portent déjà la marque d'un maître. Il était alors à Bâle, ayant quitté Augsbourg on ne sait pour quel motif. Ce premier séjour à Bâle fut fécond en œuvres de toute sorte. Il peignit des tableaux et des portraits, des boucliers et des enseignes; il orna de frontispices les livres de Fröben, il composa dix grands dessins d'une *Passion* pour les maîtres verriers, il dessina ses célèbres *Simulacres de la mort*, il décora de sujets héroïques les salles du conseil de l'hôtel de ville de Bâle. Mais si, comme est tenté de le croire M. Paul Mantz, il faut reporter à une époque plus avancée de la vie d'Holbein l'admirable portrait d'Érasme du Louvre, toutes les œuvres de cette période sont dominées par le *Christ mort* du musée de Bâle. Cette étude de cadavre, d'une savante et virile exécution, a le poignant

accent de la vérité. A la profonde impression qu'elle produit, on se sent devant un chef-d'œuvre. Holbein ne fut pas heureux en ménage; par surcroît sa femme était laide et plus âgée que lui. Il est donc permis de conjecturer que, s'il quitta Bâle pour aller Londres, en 1526, l'idée de quitter cette Xantippe fut pour quelque chose dans son voyage. Accueilli à Londres par Thomas Morus, auquel Érasme l'avait recommandé, Holbein y peignit nombre de portraits. Il revint deux années plus tard à Bâle où l'attendaient de nouveaux travaux : le beau *Saint Michel*, les volets de l'orgue de la cathédrale, la *Danse des paysans*, le fougueux *Combat des lansquenets*. Holbein peignit aussi quelques portraits, entre autres le portrait de sa femme, qui est peut-être son chef-d'œuvre. — Le peintre oubliait les rancunes du mari. — C'est de cette époque qu'on peut dater dans la manière d'Holbein le changement que révèle l'étude de ses œuvres. Sans perdre rien de sa fermeté, son pinceau s'assouplit; il enveloppe la forme par un modelé précis au lieu de la circonscrire par un contour trop sec. De retour à Londres, en 1532, il devint le peintre officiel de Henri VIII. Le roi lui confia de délicates missions pour lesquelles il fallait que le diplomate fût un peintre. On sait que Henri VIII n'avait pas un goût bien vif pour la monogamie. Holbein était envoyé vers les femmes que voulait épouser ce Barbe-Bleue couronné avec mission de faire leurs portraits. Le roi jugeait ainsi de la beauté de ses futures victimes. Henri VIII avait une vraie affection pour son peintre, si l'on en croit cette anecdote plus ou moins apocryphe. Un jour, à la suite d'une discussion, Holbein avait mis fort incivilement à la porte de son atelier, en le jetant du haut en bas de l'escalier, un grand seigneur anglais. Celui-ci demanda vengeance au roi en faisant sonner un peu haut son titre de baron. « Sachez, lui dit Henri VIII, qu'avec sept paysans je puis faire sept barons, tandis qu'avec sept barons je ne saurais faire un seul Holbein. » Holbein mourut à Londres en 1543, après avoir vu décapiter plus d'un de ses modèles.

Hazlitt a dit : « Les têtes de Holbein sont aux autres portraits ce que les archives sont à l'histoire. » Holbein, en effet, est le peintre de la vérité vraie. Il a la touche incisive, l'intimité de l'accent, l'expression saisissante, l'impression profonde et durable. Quand on a vu une tête d'Holbein, on ne l'oublie pas. Devant le modèle, il était, selon le mot heureux de M. Paul Mantz, « d'une intraitable sincérité. » Pour Holbein, la physionomie humaine n'a pas de secrets. Il surprend le moral de celui qu'il peint, et sur sa face, il marque ses instincts, ses pensées, ses passions. Il ne veut peindre que l'individu, mais à son insu, par la précision du rendu et la profondeur de l'expression, il généralise et s'élève jusqu'au type. Grands seigneurs, bourgeois, marchands, jeunes femmes, tous ses portraits sont l'image vivante de la première moitié du XVIe siècle. M. Paul Mantz se plaint que, suivant l'habitude française de simplifier ce qui est compliqué, on ne considère Holbein que comme

un portraitiste, en oubliant volontiers ses grandes compositions. Ne reprochons point au génie français, tout de clarté, sa propension à la synthèse. A force de voir tous les côtés d'une chose sans chercher à en comprendre et à en exprimer le caractère dominant, le génie allemand arrive trop souvent à ne plus rien voir du tout. Nous ne nions pas la valeur des autres œuvres d'Holbein, mais c'est le portrait qui est la manifestation souveraine de son génie. Il y a de l'invention, du mouvement, de la fantaisie décorative dans ses figures de la *Passion*, dans ses cartons pour l'hôtel de ville de Bâle, mais il n'atteint là ni au grand style de Mantegna, ni à la noblesse et à la raide élégance d'Albert Dürer. Toute l'illustration de l'*Éloge de la Folie*, qui d'ailleurs fut toute fortuite, — ces dessins furent faits en huit jours sur les marges du livre qu'Holbein lisait, — n'est qu'une suite de caricatures vulgaires de formes et assez lourdes d'esprit. Dans les *Simulacres de la mort*, il a renouvelé heureusement les vieux bois des premières impressions du xve siècle, en variant les attitudes, en groupant mieux les figures, en en précisant d'un trait sûr les squelettes et les vivans; mais ce n'est qu'une paraphrase. Le *Saint Michel*, le *Christ mort*, les *Lansquenets*, sont des exceptions dans son œuvre. Holbein est avant tout un portraitiste. Dans le portrait il a des rivaux, il ne connaît point de maître. C'est comme portraitiste qu'il a sa place dans l'Olympe des dieux de la peinture.

La réunion en un beau volume illustré d'eaux-fortes et de bois d'après les tableaux et les croquis d'Eugène Fromentin, de l'*Été dans le Sahara* et de l'*Année dans le Sahel*, serait l'occasion de faire la double étude du peintre et de l'écrivain. Dans la manière de dire comme dans la manière de peindre, Eugène Fromentin a des qualités analogues de finesse, de délicatesse, de perception profonde et d'expression juste. C'est, si on peut dire, un peintre et un écrivain de *nuances*. Il excelle à rendre par la plume comme par le pinceau les dégradations des lointains horizons, les vibrations infinies de la lumière, les variétés et les différences des clairs obscurs. Qu'il écrive ou qu'il peigne, il procède par gradations et par *frottis*. Il n'a point la touche large, mais son pinceau a d'exquises caresses, sa plume des expressions d'un indicible sentiment. Écrivain, il est moins peintre, au sens absolu du mot, que Théophile Gautier, en ceci que Gautier fait voir l'objet ou le paysage qu'il décrit, au lieu que Fromentin en donne l'impression. Peintre, il est moins puissant et moins hardi que Decamps et Marilhat, en ceci que Decamps et Marilhat ont osé peindre l'Orient dans son type général, dans son expression embrasée, tandis que Fromentin a surtout peint l'Afrique dans son caractère exceptionnel, et dans son état particulier de limpidité humide. D'ailleurs Eugène Fromentin est un écrivain de race et un maître parmi les orientalistes.

Gustave Doré s'est fait le commentateur à coups de crayon des grands

chefs-d'œuvre du génie humain. Après le *Pantagruel* la *Bible*, après *la Divine comédie* le *Don Quichotte*. Plus d'un fleuron manque encore à cette couronne d'in-folio : Homère, le Tasse, Shakspeare, Molière. Nous ne désespérons pas de la voir un jour achevée. Voici déjà le *Roland furieux*, cette merveilleuse épopée héroï-comique. Il était bien fait pour tenter le talent de Doré, ce poème féerique comme *les Mille et une Nuits*, épique comme *l'Iliade*, amusant et varié comme *le Décamèron*, railleur comme un conte de Voltaire. L'Arioste, avec un sans-façon adorable, mêle l'histoire et la légende, le sacré et le profane, confond les époques et les pays, les usages et les costumes, fait assiéger Paris par les Sarrasins, arme les guerriers du VIIIe siècle de l'armure maximilienne, transforme Charlemagne et ses pairs en seigneurs de la cour de Ferrare, peint Rodomont, roi d'Alger, en chef de bande, comme le marquis de Pescaire ou Prospero Colonna, donne à son héros Roger le caractère d'un Bayard sans peur et sans reproche, et n'a pas l'air de croire un mot de ce qu'il raconte. M. Gustave Doré, qui dans ses illustrations du Dante, de la Bible, de Cervantes, avait maîtrisé sa verve inventive, a interprété le *Roland furieux* à la manière de l'Arioste lui-même. Il est revenu au pittoresque à outrance, à la fantaisie endiablée de ses dessins des *Contes drôlatiques* et de la *Légende du Juif-Errant*. Les architectures compliquées des burgs gothiques sont suspendues comme des nids d'aigles aux flancs des monts escarpés. Les grands arbres des forêts dénudés par l'hiver prennent dans les enchevêtremens de leurs ramures des apparences de spectres. Les cavernes se peuplent de monstres qui ont les formes invraisemblables des animaux antédiluviens. Au seuil des palais enchantés se pressent des moines obèses, des nains difformes, des gnomes hideux et d'horribles sorcières

Dont la barbe fleurit et dont le nez trognonne.

Au passage des chevaliers, la foule grouille dans les rues d'Orient, s'entasse aux fenêtres, se juche sur les gargouilles, s'amasse en grappe humaine le long des flèches des minarets. Dans les tournois, dans les batailles, dans les assauts, les chevaux volent plus qu'ils ne courent, des gerbes de flèches sillonnent l'air, les têtes coupées et les bras tranchés volent de droite et de gauche, les corps sont transpercés d'outre en outre par les lances ou pourfendus jusqu'au nombril par les grandes épées. Doré va souvent jusqu'à la caricature, mais c'est de la caricature héroïque.

HENRY HOUSSAYE.

Mythologie de la Grèce antique, par M. P. Decharme, 1 vol. in-8°, Garnier.

Le livre que M. Decharme vient de publier sous ce titre est d'une science plus solide, plus sûre, plus voisine des monumens et des textes

que n'est d'ordinaire l'érudition un peu superficielle des *Manuels* de mythologie. Ce n'est pas seulement un de ces dictionnaires que l'on consulte et que l'on s'empresse de refermer. Ce n'est pas seulement, quoiqu'il paraisse dans le format et sous la forme d'un livre d'étrennes, un volume à feuilleter pour les images. C'est un livre à lire. Disons même que les images ne satisfont l'œil qu'à moitié. Le texte eût mérité mieux que cette maigre illustration. Et l'auteur assurément aurait droit de se plaindre du graveur, si l'art antique ne se suffisait à lui-même, et s'il n'était facile, même à travers une médiocre traduction, d'en ressaisir la beauté. Personne aujourd'hui n'ignore les progrès récens des études mythologiques. C'est à l'Allemagne que revient l'honneur de les avoir constituées, comme aussi de les poursuivre avec un zèle infatigable. M. Decharme s'est proposé de dégager de ces travaux, dépouillés de tout leur appareil philologique, archéologique, voire quelquefois soporifique, un ensemble de notions claires, précises, mises en ordre, sur les dieux de la Grèce. On le louera surtout de n'avoir pas oublié qu'une exposition de la mythologie grecque est inséparable de l'histoire sommaire de l'art hellénique. Nous ignorons l'origine des mythes, nous ne saurions dire comment s'est peuplé le panthéon des religions antiques. On a proposé force théories : toutes ont semblé contenir une part de vérité, d'ailleurs aucune n'a pu suffire à l'interprétation de toutes les légendes. Mais ce que nous savons, c'est que toutes ces légendes n'ont reçu leur consécration que des chefs-d'œuvre de l'art et de la poésie. Ce que nous pouvons dire, c'est qu'elles seraient pour nous des songes de malades, quelque chose de puéril et d'immoral en même temps, si le génie d'une race privilégiée entre toutes ne les avait élevées et purifiées. Elles ne sont devenues un patrimoine classique pour les peuples modernes que parce qu'elles ont inspiré son Achille au poète inconnu de *l'Iliade*, son *Œdipe* à Sophocle, ou encore à Phidias son Jupiter, et sa Vénus à Praxitèle.

Il reste à souhaiter que le livre de M. Decharme fasse un heureux chemin dans le monde. Tout utile qu'il soit, il ne laisse pas d'être intéressant à lire. S'il réussissait, sous une forme un peu réduite, à s'introduire dans nos écoles, on y pourrait faire connaissance avec les dieux de la Grèce autrement que par le moyen de quelques notes au bas d'une page de *l'Iliade*. Le progrès ne serait certes pas à dédaigner pour ceux qui se flattent que nous ne sommes pas près de nous lasser des fables qui bercèrent l'antiquité. L'éducation de l'*honnête homme* aujourd'hui, comme jadis, est à ce prix. F. B.

Le directeur-gérant, C. Buloz.